Au missionnaire du Gatinais, l'abbé Lecrou,
curé de La Genevraye et prédicateur de l'Adoration perpétuelle,
28 septembre 1898, amical et reconnaissant souvenir

J. Thévenot
f. curé-Doyen de Ka

Ka..., ce 14 sept. 1899.

De la part de
A. Chavanne

SAINT FRANÇOIS

D'ASSISE

Avec approbation du Révérendissime Père Général

de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins.

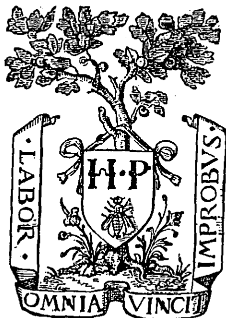
R. P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ

O. M. C.

SAINT FRANÇOIS

D'ASSISE

(1182-1226)



PARIS

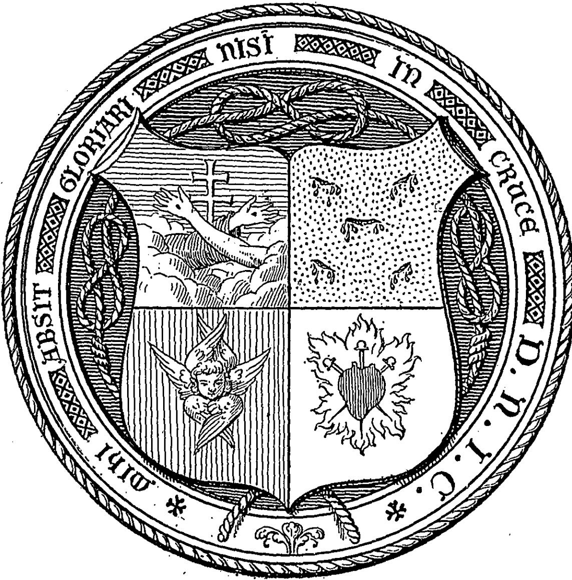
LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

—

1892


mihi ABSIT GLORIARI nisi in CRUCE D. N. I. C.

SAINT FRANÇOIS
D'ASSISE

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE ET JEUNESSE DE SAINT FRANÇOIS.

(1182-1205)

Au centre de l'Ombrie, sur un des premiers contreforts de l'Apennin, dans un site pittoresque, s'élève une cité antique, encore toute crénelée, que Dante a chantée dans son poème du *Paradis*. Suspendue aux flancs du mont Soubase, elle plane sur des paysages d'une beauté incomparable. A ses pieds, une vallée grandiose et riante, des bouquets d'oliviers, des vignes grimpées dans les ormeaux, des champs ensoleillés à travers lesquels coulent le Chiagio et le Topino; une richesse de végétation qui surprend et réjouit, au sortir du désert de la campagne romaine. En face, Montefalco et ses sombres collines fermant l'horizon du côté du Tibre. A droite et à gauche, la chaîne bleuâtre des Apennins, d'un azur si doux que le regard ne peut s'en rassasier. La petite ville aérienne du mont Soubase domine ce paradis terrestre, dont les deux entrées sont gardées, au nord par Pérouse, au midi par Spolète. C'est d'elle que le poète florentin a dit : « Que ceux qui veulent parler de ce

lieu ne l'appellent point Assise; ce nom dirait trop peu. Mais qu'ils l'appellent Orient, s'ils veulent employer le mot propre (1). »

Orient, c'est-à-dire lumière et soleil des peuples. L'image est hardie; elle n'est pas disproportionnée, depuis qu'Assise a donné le jour au séraphique Patriarche dont nous écrivons



VUE D'ASSISE AU TEMPS DE SAINT FRANÇOIS.

la vie, et qu'elle est devenue le point de départ d'un mouvement de renaissance chrétienne sans égal dans l'histoire.

C'est en 1182 (le 26 septembre, d'après les traditions locales), sous le pontificat de Lucius III, que naquit le petit enfant qui devait donner dans la suite tant de lustre à son pays natal.

Son père, Pierre-Bernard Moriconi, plus connu sous le nom de Pierre Bernardone, était un riche marchand origi-

(1) *Paradis*, chant XI.

naire de Lucques, récemment établi à Assise et faisant un grand commerce avec la France, où il allait vendre ces tissus, taffetas, brocarts et velours, pour lesquels les artisans de Sienne et de Florence étaient alors sans rivaux. Sa mère, Pica, de la noble famille des Bourlemont de Provence, méritait par sa piété de devenir la mère d'un saint. Pica n'eut que deux enfants, François et Ange. Ce dernier fit souche à Assise, où les Moriconi subsistaient encore, d'après Wadding, dans la première moitié du seizième siècle. Le Ciel, qui avait d'autres vues sur François, se plut à entourer de prodiges extraordinaires et de présages célestes le berceau de cet enfant prédestiné.

On montre à Assise, à quelques pas de l'ancienne habitation des Moriconi, un oratoire dédié à notre héros sous le vocable de San-Francesco il Piccolo (Saint-François le Petit). C'était autrefois une étable, et l'on ne manque pas de rappeler au touriste comment, sur l'avis d'un pèlerin mystérieux, Pica s'y réfugia et y mit au monde, sur une jonchée de paille, au milieu de concerts angéliques, celui qui devait être la copie fidèle et le héraut de l'Enfant de Bethléhem (1). Pieuses croyances, traditions vénérables dont il est difficile d'apprécier la valeur, parce qu'au delà du quinzième siècle nous perdons la trace de leur origine (2).

Ce qui est absolument certain, c'est que le nouveau-né fut porté au baptistère du dôme de Saint-Rufin et qu'on lui imposa le nom de Giovanni, Jean, conformément au désir de Pica, qui avait une dévotion particulière pour le saint précurseur. Ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'une étonnante prédiction, dont les confidents du saint Patriarche

(1) Sur la porte de l'oratoire, on lit cette inscription latine :
Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum
In quo natus est Franciscus, mundi speculum.

(2) Voir *Saint François et les Franciscains*, par le P. Pamphile de Magliano, t. I.

se sont faits les échos, projeta dès lors sur son berceau les premières lueurs d'une mission providentielle, d'une mission de paix. C'était au retour du baptistère de Saint-Rufin. Un inconnu, un envoyé de Dieu, frappant à la porte des Moriconi, demanda instamment et comme une faveur à voir le gracieux enfant. Tout heureux d'être exaucé, il le prend dans ses bras, comme un autre Siméon, et saluant dans cet enfant régénéré un élu de Dieu, un frère puîné, un futur compagnon de sa gloire, il le couvre de douces caresses et de baisers; puis il le rend à la nourrice en lui disant : « Aujourd'hui sont nés dans cette ville deux enfants dont l'un, celui que je tiens dans mes bras, deviendra un grand saint, et l'autre un grand pécheur (1). » Ayant achevé ces mots, l'étranger disparut. On eut beau chercher par toute la ville, on ne put le retrouver.

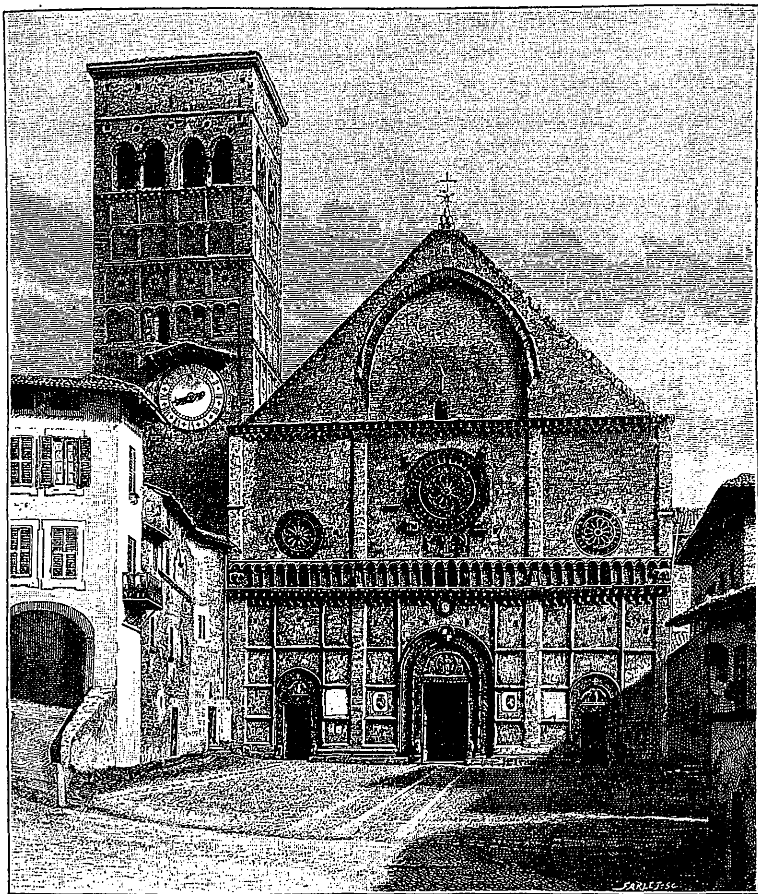
Ces commencements, même dégagés de toute légende, sont pleins de fraîcheur et de poésie, comme une belle matinée de printemps. L'histoire en atteste l'authenticité; une nature enchanteresse leur sert de cadre; l'action de la grâce les illumine, les pénètre, les revêt d'un attrait tout-puissant auquel l'incrédule lui-même ne saurait longtemps rester insensible. Ils n'ont rien que de croyable, et tout homme de bonne foi n'y verra avec nous que les dignes prémices d'une vie qui doit occuper tant de place dans l'histoire du treizième siècle.

Pierre Bernardone voyageait alors en France pour son commerce. A son retour, il eut une grande joie d'apprendre qu'un fils lui était né; et la *Légende des trois compagnons* (2) nous dit que dès ce moment, et en souvenir du beau royaume de France, il donna au petit Jean le surnom de Francesco, François : « marque d'amour pour la terre hospitalière d'où

(1) *Tres socii*, c. I.
(2) C. I.

il revenait et qui lui avait donné la douce compagne de sa vie et l'ornement de sa maison (1) ».

D'autres auteurs prétendent qu'il ne le lui donna que plus



LA CATHÉDRALE D'ASSISE.

tard, à cause de la facilité avec laquelle l'enfant apprit notre langue, et de la grâce qu'il mit à la parler. Quel que fût le mobile qui le dirigeait, « l'obscur vendeur de drap était loin

(1) Cristofani, *Storia d'Assisi,* liv. II.

de penser que ce nom de son invention serait invoqué par l'Église et porté par des rois (1) ». Quant à François (c'est ainsi que nous l'appellerons désormais), il eut toujours pour la patrie de sa mère une affection toute filiale, et la France peut à bon droit se glorifier de lui comme d'un fils adoptif.

Ses premières années s'écoulèrent, calmes et tranquilles, à l'ombre du toit paternel. Eurent-elles un côté piquant? Nous l'ignorons; car Pica, comme la plupart des mères, a gardé dans le secret de son cœur ces premiers sourires, ces premiers bégayements, ces premiers épanchements de la vie, qui n'étaient que pour elle. Et les vieux historiens de François, si attentifs à nous dépeindre le fondateur d'Ordre, le thaumaturge et le Saint, n'ont jeté que quelques traits épars et comme au hasard sur cet intérieur de famille, l'enfance de notre Saint et le rôle qu'y joue l'épouse de Bernardone. Toutefois, il nous est facile d'entrevoir, à travers leurs expressions, dans quelle atmosphère chrétienne ils nous transportent. Les *trois compagnons* et le poète contemporain qui chanta l'épopée franciscaine louent sans réserve la piété douce et simple de Pica (2). Seul, Thomas de Celano, dans sa première Légende, enveloppe d'un blâme énergique l'éducation molle, sensuelle, de l'époque, sans excepter celle de François; mais dans sa seconde Légende, il semble se rétracter et s'accorde à dire avec les autres biographes que si Pica entoura le berceau de son fils de toute la tendresse d'une jeune mère pour son premier-né, ses actes furent imprégnés de toute la piété d'une chrétienne qui prépare une âme pour le ciel. Il l'appelle une dame accomplie et très vertueuse (3). N'est-ce pas déclarer en termes implicites

(1) Ozanam, *les Poètes franciscains,* p. 54.

(2) « Matrem honestissimam. » (*Tres socii,* c. i.) — « Mater honesta simplex et clemens. » (*Poema,* c. v.)

(3) « Quæ mulier, totius honestatis amica, quoddam virtutis insigne præferebat in moribus. » (*Vita secunda,* p. 1, c. i.)

qu'envisageant la maternité comme une sorte de sacerdoce limité au foyer domestique, elle en accepta la charge aussi bien que les honneurs? N'est-ce pas avouer qu'elle remplit consciencieusement les hautes obligations qui s'imposent avec autorité à toute mère digne de ce nom, et qu'aucune ne peut trahir impunément? Nourrir elle-même son fils, habituer ses lèvres à la prière, développer les heureuses inclinations qu'elle remarquait en lui, sans les contrarier jamais, mettre son innocence à l'abri du souffle empesté du vice, en un mot veiller avec soin sur le dépôt que le Ciel venait de lui confier solennellement, tous ces devoirs furent donc, on n'en saurait douter, l'objet de ses constantes préoccupations. Justes et fécondes sollicitudes qui trouvaient, pour y correspondre, une nature vive et enjouée, une intelligence précoce, un cœur ardent! Dès l'aube de la vie, l'âme de l'angélique enfant s'ouvrait avec bonheur aux doux enseignements de sa mère, comme la fleur ouvre son calice aux premiers rayons du soleil; et déjà l'on pouvait prévoir que cette plante bénie porterait un jour des fruits délicieux.

Nos lecteurs ont vu la part active de Pica dans l'éducation de notre Saint. Le peu que nous en avons dit suffit à sa gloire; car les vertus du fils sont avant tout l'œuvre de la mère, instrument naturel de la Providence dans le travail du développement moral. Si donc plus tard François devient l'amant passionné des pauvres, si l'amabilité forme le trait saillant de sa physionomie, s'il se montre toujours attaché par toutes les fibres de son âme au Pontife de Rome, si enfin le Fils de Dieu, l'honorant des stigmates de sa Passion, peut les imprimer sur une chair virginale, nous n'hésitons pas à le dire, c'est à Pica qu'en revient tout d'abord la gloire! Heureuses les familles qui conservent ainsi les traditions chrétiennes et placent l'honneur et la vertu au-dessus des richesses! Heureuse la mère qui se souvient que l'impulsion donnée dans

l'enfance se fait sentir jusque sous les glaces de la vieillesse, et qui s'attache en conséquence à former le cœur de ses enfants; le cœur, c'est-à-dire le principal ressort de la vie, ce qui imprime à nos actes leur direction bonne ou mauvaise, ce qui crée les sublimes dévouements ou les odieuses abjections! Plus heureux encore le fils à qui la Providence donne une telle mère! Et quand ce fils s'appelle François, on doit supposer qu'il sut reconnaître le dévouement de Pica, et que les sublimes expressions de gratitude qui débordaient de l'âme de saint Augustin se pressèrent plus d'une fois sur ses lèvres : « Soyez béni, ô Dieu éternel, de m'avoir donné une telle mère! Car c'est d'elle que j'appris, tout enfant, à vous aimer. Déjà, dans ce lait, qu'elle me dispensait sans mesure, comme elle le recevait sans mesure de votre main, je buvais avec délices l'adorable nom de Jésus, votre Fils et mon Sauveur; et ce nom pénétra si avant dans mon âme, que tout livre d'où il était absent n'avait plus de charmes pour moi (1). »

L'heure était venue de former l'esprit de François. Ses parents, voulant qu'il reçût une instruction en rapport avec leur fortune comme avec les goûts du temps, le confièrent aux pieux ecclésiastiques qui dirigeaient l'école Saint-Georges. Pour lui, inclinant par tempérament vers l'action, il goûta médiocrement les charmes des belles-lettres, et « sa culture littéraire laissa à désirer (2) ». Cependant, doué par la nature d'une excellente mémoire et d'une prodigieuse facilité (3), il acquit une connaissance suffisante du latin et apprit aisément la langue française, « déjà considérée en Italie comme la plus délectable de toutes et la gardienne des traditions chevaleresques qui polissaient la rudesse du moyen âge (4) ».

(1) *Confess.*, liv. I, ch. VI; liv. III, ch. IV.
(2) « Post aliqualem litterarum notitiam. » (BONAV., c. I.)
(3) « Memoriâ luculentus. » (TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. 1, c. XXIX.)
(4) OZANAM, *les Poètes franciscains*, p. 55.

Dès qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, Bernardone l'associa à ses opérations commerciales. Tous deux exerçaient leur profession avec activité, mais dans un esprit tout différent. Le père était un homme dur, âpre au gain, toujours en quête de gros bénéfices. Le fils avait des sentiments plus élevés : il était affable, compatissant, généreux jusqu'à la prodigalité, plus avide de gloire que de richesses, et fortement attiré vers ces fêtes chevaleresques dont le goût, introduit au nord par les empereurs d'Allemagne, et au midi par les rois normands de Sicile, devenait de plus en plus vif dans toute la Péninsule. Dans les vingt dernières années du douzième siècle, en effet, les petites cours féodales d'Este, de Vérone et de Montferrat rivalisaient d'ardeur avec Florence et Milan pour donner les spectacles alors en vogue, tournois, carrousels, salles richement décorées, où les plus illustres troubadours de la Provence, Bernard de Ventadour, Cadenet, Raimbaud de Vaqueiras et Pierre Vidal, « célébraient avec une verve entraînante tantôt l'amour, le courage exalté, les manières courtoises, tantôt les romanesques aventures des héros de la Table ronde ou des preux de Charlemagne (1) ». Ces jeux équestres de la noblesse, ces récits naïfs ou raffinés des jongleurs, ces chants guerriers, tous ces plaisirs excitaient dans les générations jeunes et ardentes du moyen âge un enthousiasme dont nous avons peine à nous faire une idée, et exerçaient sur les mœurs publiques une influence plutôt utile que désastreuse. « Ils entretenaient, en des temps réputés si barbares, la culture et la politesse des esprits (2). »

Il n'est pas étonnant qu'avec son humeur facile et son caractère aventureux, François se soit pris d'enthousiasme, lui aussi, pour ces fêtes de l'esprit et des yeux. Peut-être

(1) L'abbé Le Monnier, *la Jeunesse de saint François d'Assise*, p. 12.
(2) Ozanam, *les Poètes franciscains*, ch. I, p. 93

fonda-t-il dans sa patrie une de ces joyeuses associations, *Corti* ou cours d'amour, vouées au gai savoir et à la poésie. S'il n'en fut pas le fondateur, du moins il lui imprima un nouvel élan (1). Bon nombre de jeunes gens d'Assise ou des environs adoptèrent ses vues, et lui-même, attiré par la conformité des idées et des goûts, ne se plaisait plus que dans leur compagnie. Dès qu'ils l'appelaient, il quittait tout pour les suivre, au risque d'attrister sa famille par ce départ précipité. Souvent il les réunissait le soir dans de somptueux festins, et au sortir de table il parcourait avec eux les rues de la ville, en fredonnant les poésies des troubadours provençaux, chansons de geste, fabliaux ou sirventes (2). Il ne voyait alors aucun mal dans des divertissements que les anciens chroniqueurs réprouvent et qu'il devait lui-même plus tard juger sévèrement.

Cette vie de plaisir n'absorbait pas seulement tous ses gains avec une grande partie de son temps; elle l'entraînait tout naturellement dans un autre goût non moins commun à cette époque, non moins périlleux, le goût du luxe et des parures. Bientôt il ne trouva plus d'étoffes assez soyeuses ni d'habits assez élégants, et il se mit à porter les vêtements les plus bizarres, moins encore pour se plier aux exigences ou aux fantaisies de ses jeunes associés, que pour satisfaire cet insatiable besoin de pompe et d'opulence qui s'était emparé de son âme (3).

Bernardone voyait avec peine les profusions de son fils, et il ne pouvait s'empêcher de lui en témoigner son mécontentement. « En vérité, lui disait-il, on te prendrait pour le fils d'un roi plutôt que pour le fils d'un marchand! » Mais il n'osait aller plus loin, de peur de le contrister. Sa mère lui

(1) *Tres socii*, c. III.
(2) « Super omnes coætancos suos... *incentor malorum.* » (TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. 1, c. I.)
(3) TH. DE CELANO, *Vita prima*, loc. cit

laissait plus de liberté d'action ; quelquefois même elle prenait sa défense, et quand les amis de la famille faisaient allusion à la vie dissipée de François, elle répondait : « Attendez un peu! Pour moi, j'augure bien de lui, et je lui vois jusque dans ses amusements une noblesse de caractère qui me fait concevoir les plus belles espérances pour l'avenir (1). » Qui lui inspirait un langage si hardi? Peut-être la tendresse d'une mère croyant malgré tout à l'âme de son fils et à l'innocence de divertissements couverts par la faveur publique; peut-être aussi le souvenir de la prédiction de l'Ange, planant comme une bénédiction du Ciel sur la vie de cet enfant prédestiné.

Au fond, tous deux l'aimaient tendrement; et tout en regrettant ses prodigalités, ils étaient flattés de ses succès et de la sympathique admiration qu'il éveillait autour de lui.

Nous touchons au moment où François sort de l'adolescence pour entrer dans l'âge toujours si critique de la jeunesse, et où il va être appelé à son tour à prendre sa part de la vie publique. Mais avant de le suivre dans ses triomphes et ses épreuves, arrêtons-nous un instant au seuil de cette nouvelle phase de sa vie, pour contempler cette figure angélique que les peintres ne se lassent pas de reproduire, comme les peuples ne se lassent pas de l'aimer.

Voici le portrait que nous a laissé de lui Thomas de Celano, son disciple et son confident; on y reconnaît le type si fin, si distingué, des populations de l'Ombrie. « Sa taille était au-dessous de la moyenne et bien prise. Il était maigre et d'une complexion fort délicate. Il avait le visage ovale, le front large, les dents blanches et serrées, le teint brun, les cheveux noirs, les traits réguliers, la figure expressive, les

(1) *Tres socii*, c. 1.

lèvres vermeilles et le sourire charmant. Ses beaux yeux noirs étaient pleins de feu, de douceur et de modestie; la paix, l'innocence et la beauté de son âme se reflétaient sur son visage. A ces avantages extérieurs il joignait ces qualités qui achèvent de rendre un jeune homme aimable : un esprit enjoué, une imagination vive, un cœur compatissant et généreux. Il savait en toutes choses garder la juste mesure : sévère pour lui-même, indulgent pour les autres; doux et affable, mais en même temps actif, entreprenant et capable de grands desseins : nature souple et pleine de contrastes, d'une courtoisie toute chevaleresque, et d'une droiture de caractère qui ne se démentit jamais (1). »

A un ensemble si parfait de dons naturels et de vertus naissantes s'ajoutait l'ascendant que donnent toujours le talent et la fortune. Aussi, à dix-huit ans, François exerçait-il sur ses jeunes compatriotes une sorte d'empire que personne ne songeait à lui disputer. Ils l'avaient mis à leur tête : il était l'âme de leurs réunions, le héros de toutes leurs fêtes, leur chef dans tous les exploits aventureux; et la foule, qui sourit toujours aux réputations naissantes, l'acclamait sur son passage comme « le roi de la jeunesse (2) ».

Chose étonnante! Pendant cette période de son existence, qui va de son adolescence à sa conversion et qui ne comprend pas moins de dix années (1196-1206), le fils de Bernardone est mêlé aux agitations de la foule, il respire l'encens des louanges, s'enivre des poésies du temps, trempe ses lèvres à la coupe d'or que lui présente le monde et où tant d'autres à ses côtés boivent la mort; il est dans toute la fraîcheur de la jeunesse et recherché de tous. Et cepen-

(1) « Rigidus in se, pius in aliis, discretus in omnibus. » (Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xxix.)
(2) Wadding, t. I, p. 23.

dant, il passe à travers ces périls et ces vanités sans souiller son âme, comme le voyageur qui passe à travers les précipices sans y tomber! On le voit manifester hautement son horreur pour les mauvaises mœurs, s'interdire toute parole malséante, répondre par un visage sévère aux propos licencieux de ses compagnons, et ainsi garder intact, au milieu d'un siècle connu pour sa corruption, l'inestimable trésor de la pureté. Voilà le témoignage unanime que rendent de sa jeunesse ses compagnons et ses premiers historiens, Thomas de Celano, le Frère Léon et saint Bonaventure. Une telle constance dans une vertu si délicate, et surtout avec un tempérament si avide d'émotions et de jouissances, dépasse les forces de la nature; et la grandeur d'âme ou tout autre motif humain ne suffisent point à l'expliquer. Il faut donc ici, avec le Docteur séraphique, remonter jusqu'à Dieu, source de toute grâce, et le bénir d'avoir orné le cœur de l'impétueux adolescent du plus divin des privilèges, et son front de la plus belle des couronnes, la couronne et le privilège de la virginité (1).

François trouvait d'ailleurs au fond de son âme un autre don de Dieu, qui lui servait de sauvegarde contre les séductions du monde et contre les tentations de la chair : c'était l'amour des pauvres, amour de prédilection dont il avait savouré les douceurs dès sa plus tendre enfance, et qui, grandissant avec l'âge, devait opérer tant de prodiges. Il chérissait les pauvres comme ses frères, et se plaisait à leur faire l'aumône, surtout lorsqu'ils la demandaient pour l'amour de Dieu. A ces mots : « Pour l'amour de Dieu », son âme frémissait comme sous le coup d'un archet mystérieux, et quoique encore mondain, il se sentait profondément remué. Une seule fois, tout absorbé par les affaires, il

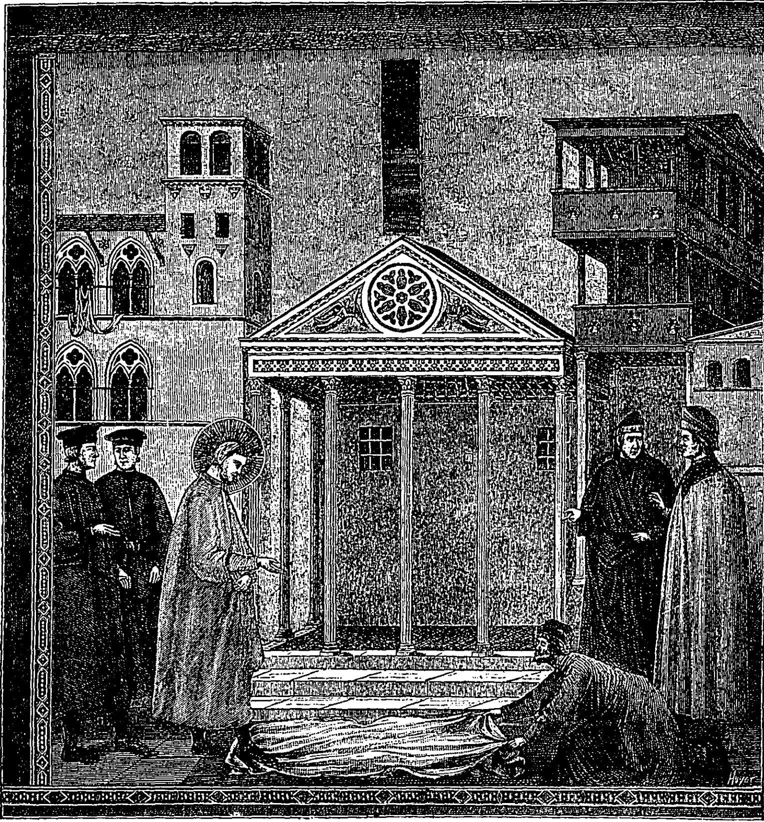
(1) « Superno sibi assistente præsidio. » (BONAV., c. I.)

repoussa un mendiant qui pourtant avait employé la sainte formule. Mais aussitôt une pensée, rapide comme l'éclair, cruelle comme un remords, lui traverse l'esprit. « François, se dit-il, si cet homme s'était présenté de la part de quelque puissant comte ou baron, tu l'aurais accueilli avec faveur; et quand il t'implore au nom du Roi des rois, tu le rebutes ainsi! » Et le repentir dans l'âme, les larmes dans les yeux, il court après le mendiant, lui met de grosses pièces d'argent dans la main, et prend sur l'heure la ferme résolution de ne plus jamais refuser l'aumône, lorsqu'on la sollicitera pour l'amour de Dieu (1) : résolution à laquelle il demeura fidèle jusqu'à son dernier soupir, et qui lui valut une effusion plus abondante des grâces et des bénédictions du Ciel (2). C'est ainsi que, jeune encore, il avait le sens caché, le sens chrétien, de l'indigence, et qu'il réparait noblement un moment d'oubli.

A voir ses allures chevaleresques, on eût pu croire qu'il était destiné à devenir le héros de quelque épopée militaire, et peut-être à rougir de son sang, avec les croisés, les champs de bataille de la Palestine, ou avec Baudoin de Flandre les rives du Bosphore; mais qui eût pu pressentir qu'il dût être le sauveur de son siècle et le principe du plus grand mouvement de renaissance chrétienne qui ait été imprimé à l'humanité? Tels étaient pourtant les desseins de Dieu sur lui, et dès lors on comprend la persistance de l'intervention directe du Très-Haut en sa faveur. Ne fallait-il pas l'entourer de prodiges si évidemment divins qu'on ne pût se méprendre sur le sens de sa mission, et si éclatants qu'on fût obligé d'écouter sa voix? Aussi cette intervention est-elle incessante : elle s'ouvre sur son berceau, se déroule avec les événements, et l'enveloppe comme d'une atmo-

(1) *Tres socii*, c. I.
(2) Bonav., c. I.

sphère de surnaturel. Nous l'avons admirée dans les premières années de son enfance ; nous la retrouvons ici dans deux faits dont l'authenticité nous est garantie par saint Bonaventure et par les trois compagnons.



Devant le temple de Minerve, à Assise, un homme inspiré de Dieu étend son manteau sous les pas de François. (D'après Giotto.)

Un habitant d'Assise, homme simple et sans doute inspiré d'en haut, faisait au saint jeune homme une ovation dont on ne trouve pas d'exemple dans l'histoire. Toutes les fois qu'il rencontrait le fils de Bernardone dans les rues d'Assise, il étendait son manteau sous ses pas, en criant aux passants

étonnés. « Vous ne sauriez rendre trop d'honneurs à ce jeune homme : il s'illustrera entre tous ses compatriotes, et sera vénéré de tous les fidèles. » Quant à François, il écoutait ces paroles prophétiques, mais sans en comprendre le sens divin ni la portée (1).

Vers la même époque et sous la même inspiration, un autre de ses compatriotes, un autre homme du peuple, parcourait les rues de la vieille cité en criant : « *Pax et bonum!* Paix et bien! » Il continua pendant plusieurs années cet office de précurseur et se tut après la conversion du Saint (2).

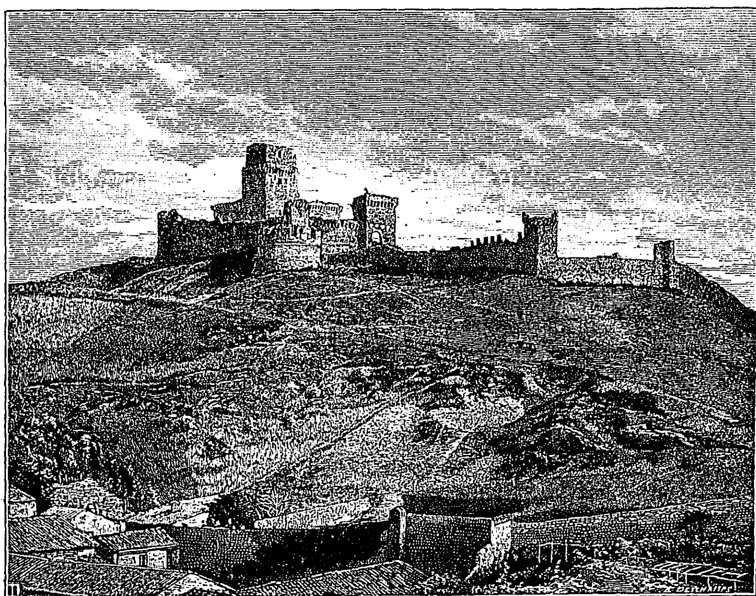
Les honneurs de la prospérité sont une liqueur enivrante qui trouble les meilleurs esprits. Peut-être eût-elle corrompu aussi l'âme du pieux adolescent, si Dieu n'eût pris soin d'y mêler le breuvage amer, mais salutaire, de l'épreuve et de la douleur.

L'épreuve fut aussi longue qu'inattendue. Elle lui vint à l'issue de la guerre qui éclata en 1199 entre Assise et Pérouse : guerre dont un écrivain moderne, suppléant au silence des biographes du Saint, a mis en lumière l'origine et les motifs, en se fondant sur les archives municipales d'Assise (3).

Depuis un demi-siècle, la Péninsule était divisée en deux grandes factions qui se disputaient le pouvoir, les Guelfes et les Gibelins. Les Guelfes étaient les partisans de l'indépendance italienne et de l'autorité pontificale; ils s'appuyaient principalement sur le clergé et la bourgeoisie; et partout où ils étaient les maîtres, les cités s'érigeaient en communes imitées du municipe romain, ou plutôt en républiques autonomes. Les Gibelins étaient les partisans des

(1) Bonav., c. i.
(2) *Tres socii*, c. viii.
(3) Cristofani, *Histoire d'Assise*, liv. II, p. 84-98.

Hohenstauffen et du régime féodal. La ligue de Milan, la victoire de Legnano (1176) et la paix de Constance avaient assuré la prépondérance aux Guelfes, mais sans terminer la querelle; les deux nationalités, malgré leurs accords partiels, restaient toujours en présence avec leurs antipathies originelles, leurs intérêts opposés et leurs implacables vengeances.



VUE DU CHATEAU FÉODAL D'ASSISE.

Toutes les cités de la Toscane et de l'Ombrie, érigées en autant de républiques sous la suzeraineté du pontife romain, avaient pris parti dans la querelle. Assise s'était rangée du côté des Guelfes. Enlevée au Saint-Siège en 1160 par Frédéric Barberousse, elle ne supportait qu'en frémissant le joug de l'usurpateur. En 1177, sous les yeux de Conrad Lützen, grand feudataire d'Allemagne, duc de Spolète et comte d'Assise, elle institua des consuls chargés

de défendre ses intérêts. En 1198, à l'avènement d'Innocent III, elle alla plus loin : elle prit les armes, et ses milices assiégèrent, emportèrent d'assaut et rasèrent sur-le-champ la redoutable citadelle qui depuis sa fondation avait servi d'instrument à la tyrannie de l'étranger. Enflammée par ce premier succès, elle releva les remparts de la ville, convia tous les grands vassaux de l'empire à faire la paix avec elle, et les menaça, s'ils s'y refusaient, de démolir leurs châteaux forts. L'exécution de cette menace amena la guerre dont nous ignorions l'origine. Une dizaine de barons, de ceux qui, par esprit de caste, faisaient fi des sommations de la commune, se voyant chassés de leurs terres et à la veille d'une ruine inévitable, prirent un parti désespéré : ils se jetèrent dans les bras de Pérouse, la rivale séculaire d'Assise. Il n'y eut qu'une voix dans Assise pour blâmer leur déloyauté, leur félonie, et proclamer qu'il en fallait tirer une éclatante vengeance (1).

Si François avait été un ambitieux, il aurait épousé la cause des grands feudataires, assurés de vaincre avec le concours de Pérouse ; mais il n'écouta que le cri du droit méconnu et de la justice outragée, et se rangea sous la bannière communale.

L'an 1201, les milices d'Assise, plus braves que prudentes, sortirent de la ville, et se portèrent, enseignes déployées, au-devant de l'ennemi. La mêlée fut terrible ; mais, finalement, le sort des armes fut contraire aux défenseurs de la commune d'Assise. Plusieurs d'entre eux périrent sur le champ de bataille ; d'autres furent faits prisonniers et emmenés à Pérouse. Au nombre de ces derniers il faut compter le fils de Bernardone, « qu'on enferma parmi les chevaliers, parce que, remarquent ses biographes, il avait

(1) CRISTOFANI, *Histoire d'Assise,* loc. cit.

les mœurs et l'allure de la noblesse (1) ». La captivité fut longue : elle dura toute une année !

Rien n'est douloureux, à cet âge, comme la privation de la liberté ; rien n'est froid comme les murs d'un cachot. Aussi les jeunes seigneurs tombèrent-ils, dès les premières semaines de leur détention, dans une profonde tristesse et un irrémédiable abattement. Seul, François ne perdit rien de son égalité d'âme et de sa franche gaieté. Il essaya même de relever, par ces bons mots qui lui étaient familiers, le courage de ses compagnons d'infortune ; mais sa tentative n'eut pas de succès auprès de ces cœurs aigris par la défaite et irrités par les souffrances d'une détention dont ils n'entrevoyaient pas la fin. Ils s'offensèrent d'un entrain qui contrastait si vivement avec les angoisses de leur position, et leur mécontentement s'exhala un jour en reproches amers. « Je vous plains, mes amis, répliqua François ; pour moi, je suis loin de partager votre désespoir. Aujourd'hui, vous me voyez chargé de chaînes ; un jour, vous me verrez honoré par tout l'univers (2). » Quand il parlait de la sorte, ce n'était point chez lui fol orgueil ou vaine ostentation ; il ne faisait que rappeler à leur souvenir la prédiction de ce vieillard d'Assise dont nous avons parlé précédemment.

Il est probable que les jeunes chevaliers goûtèrent assez peu ce genre de consolation. Quoi qu'il en soit, François ne cessa de leur donner des preuves de l'esprit de charité qui l'animait, surtout dans une circonstance que ses premiers historiens n'ont pas manqué de relater. L'un des prisonniers, d'un caractère porté à la violence et encore aigri par le chagrin, ayant injurié ses camarades, tous le délaissèrent. Notre doux adolescent les exhorta d'abord au pardon ; puis, voyant que ses efforts n'aboutissaient à rien, il

(1) *Tres socii*, c. II.
(2) *Ibid.*, loc. cit.

se tourna vers le coupable, lui tint compagnie, l'apaisa et le rendit tout à fait sociable : si bien qu'à la fin, subjugués par tant de patience et de mansuétude, tous ses compagnons d'infortune lui vouèrent une estime et une affection sans bornes. L'an 1202, la paix fut conclue entre les deux cités rivales, et nos prisonniers recouvrèrent la liberté (1).

Là se termine pour François sa vie bruyante et mondaine, cette vie qu'il appellera désormais sa « vie de péché », pleurant ces années de dissipation et remerciant Dieu de l'avoir miraculeusement arraché aux périls du monde.

Quelques auteurs du seizième et du dix-septième siècle, interprétant trop à la lettre cette expression du Saint : « Ma vie de péché », ont supposé qu'il avait imité saint Augustin dans ses écarts, avant de l'imiter dans son retour. C'est là une erreur manifeste que réfutent d'avance, ainsi que nous l'avons déjà constaté, les assertions de ses plus anciens biographes, qui étaient si bien à même de le connaître. Tous attestent que François conserva, jusqu'à la fin de sa carrière, son innocence baptismale; et le Frère Léon assure l'avoir appris par révélation. « Je vis en songe, raconte-t-il, notre Bienheureux Père debout sur la cime d'une montagne au milieu d'un parterre de fleurs et tenant un beau lis à la main; et comme je demandais quel était le sens de cette vision, une voix céleste me répondit que ce lis était le symbole de l'angélique pureté de François (2). »

Pureté angélique! Innocence baptismale! Que faut-il entendre par ces expressions? Est-ce à dire que François n'eut aucune imperfection, aucune défaillance? Ce serait une folie de le prétendre. Un seul juste, en effet, fut impeccable par nature et ne tomba jamais : c'est celui devant qui

(1) *Tres socii*, c. II.
(2) BERNARD DE BESSE, *De laudibus B. Fr.*, c. V, ms. de Turin; et *Chronique des vingt-quatre généraux*. — Cf. BONAV., c. V.

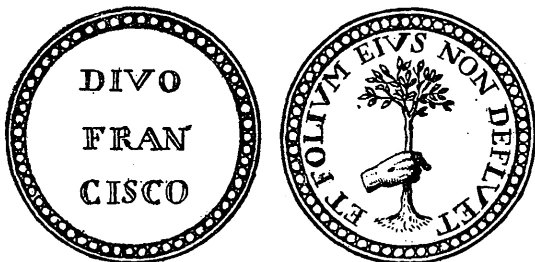
tout genou doit fléchir, le Désiré des nations, le Prince de la paix, le Fils du Très-Haut. Une seule sainte fut impeccable par privilège et n'eut aucun grain de poussière sur sa robe immaculée : c'est celle que tous les siècles invoquent sous les titres de Mère du Sauveur, de Reine des vierges, d'avocate du genre humain (1). Tous les autres saints ont hérité comme nous des suites de la chute originelle; tous, à moins d'un privilège exceptionnel, ont eu des tendances dangereuses et subi des défaites partielles, avant d'arriver au triomphe qui a couronné leurs combats; le fils de Bernardone, comme les autres. Il a donc pu se passionner à l'excès pour les rêves de la gloire ou pour les plaisirs qu'il poursuivait avec la fougue de ses vingt ans, sans en soupçonner les périls; il a pu commettre quelques fautes légères, de ces fautes qui relèvent de l'esprit plus que du cœur. Mais ce qu'affirment ses disciples, c'est que, jeune, il sut résister aux entraînements du monde, et, dans l'âge mûr, aux sollicitations de la chair; ce qu'ils affirment, c'est que jamais le souffle du vice impur ne vint ternir « le beau lis de sa virginité ». Il demeura toujours chaste. Ce fut son mérite, et c'est ce qui projette sur son visage un si doux éclat. Ce joyau est attaché pour toujours à sa couronne immortelle et marque sa place dans la famille des saints.

Parmi tant de myriades d'élus, en effet, qui peuplent le ciel, il n'y a au fond que deux sortes d'âmes, les saint Jean et les sainte Marthe d'un côté, les saint Pierre et les sainte Marie-Madeleine de l'autre, c'est-à-dire les âmes pures et celles qui, ayant failli, se redressèrent et reconquirent dans les larmes de la pénitence une beauté nouvelle. Saint François est du nombre des premières. Si, dans son testament et ailleurs, il s'accuse d'avoir dissipé la fleur de sa jeunesse

(1) Bonav., *Serm. II de B. V.*

dans les vanités et les folies du monde, c'est qu'il parle la langue des saints, qui ne pleurent pas seulement leurs fautes, mais aussi les jours passés dans la tiédeur et l'oubli de Dieu. Nous tenions d'autant plus à donner dès à présent cette explication et à ne laisser planer aucun nuage sur l'intégrité des mœurs du jeune François, même au milieu du siècle, que la solution de ce point délicat emporte toutes les splendeurs de l'avenir.

Quelle n'est pas la joie du voyageur, lorsque, après une nuit d'orage, il aperçoit l'aube blanchissante et les premières lueurs du matin! Telle et plus douce encore est notre émotion, lorsque, nous transportant par la pensée au milieu d'une époque si semblable à la nôtre pour les douleurs de l'Église et les crimes de la patrie, nous assistons au lever de ces grandes lumières que Dieu suspend au firmament de son Église et qu'on appelle « les Saints ». Le Patriarche d'Assise est une de ces lumières, la plus attrayante, la plus resplendissante du moyen âge. Quoi de plus gracieux que l'aurore de sa vie, ces merveilles qui entourent son berceau, cette pureté de son enfance et jusqu'à ces aventures de sa jeunesse, entremêlées de tant d'amour de Dieu et des pauvres! Nous pressentons que cet astre s'élancera d'un bond dans la carrière ouverte devant lui par la main du Créateur, et qu'il la parcourra à pas de géant.



Médaille de l'*Albero* de Sienne.

CHAPITRE II

SA CONVERSION.

(1205-1207)

Le fils de Bernardone menait depuis plusieurs années cette vie de plaisirs et d'affaires qui apparaissait à la jeunesse d'Assise comme l'idéal du bonheur. La longue captivité de Pérouse avait, il est vrai, jeté une note sérieuse dans ce concert; mais, après la délivrance des prisonniers, les réunions et les fêtes bruyantes des Cours d'amour avaient repris leur entrain. Dieu, qui voulait arracher François à ce milieu frivole pour donner à sa vie une direction plus haute et meilleure, lui envoya, vers l'an 1205, une nouvelle épreuve ou, pour mieux dire, une nouvelle grâce, destinée à le rendre plus souple et plus docile à l'action de l'Esprit-Saint : la souffrance! Une longue et cruelle maladie le cloua sur un lit de douleur, le sevra malgré lui des délices du commerce de ses amis et, achevant l'œuvre de séparation commencée par le malheur, changea le cours de ses pensées.

Sa première sortie nous met à même de mesurer l'étendue de ce changement. Dès qu'il se sentit assez de force pour marcher, il sortit de la ville, appuyé sur un bâton. Il avait hâte, comme tous les convalescents, de reprendre possession de la vie, de la lumière et de la société des hommes; et d'ailleurs, il se berçait d'une espérance qui ne nous étonne point

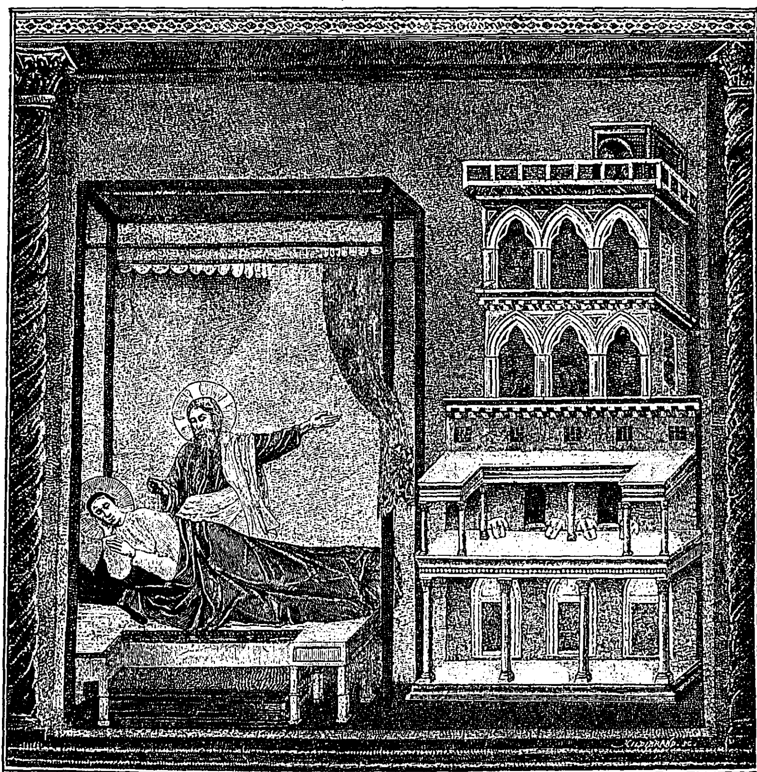
chez un de ces habitants de l'Ombrie, si sensibles aux beautés de la nature. Il s'imaginait que l'air pur de la campagne, les senteurs du printemps, les riantes perspectives de la vallée, allaient rendre la joie à son âme et la vigueur à ses membres. Mais, à son grand étonnement, toutes ces magnificences qu'il avait tant de fois admirées, cette plaine si fertile, ces vignes s'enlaçant autour des ormeaux, ces bouquets d'oliviers semés sur la colline, ce coucher si ravissant du soleil qui semble embraser de ses feux mourants le sommet des Apennins, cette brise du soir si douce aux convalescents, tout cela lui sembla décoloré, triste et froid (1).

Le voile était tombé : il se trouvait en face de la créature seule, et il en sondait avec effroi le vide et le néant. Alors, un sentiment inconnu pour lui, le désenchantement, envahit son âme, pour ne plus le quitter pendant le reste de sa promenade. Il comprit, à cette heure, que c'était folie de s'attacher à des biens si fragiles, que le cœur réclame, pour être heureux, un bien qui soit durable, une beauté qui ne se flétrisse pas, et que ce bien, cette beauté, ne sont autres que Dieu. L'impression fut si vive, « qu'il s'étonnait lui-même du changement opéré dans le cours de ses idées. Jetant un regard sur le passé, il ne pouvait s'expliquer comment ses compagnons de plaisir et lui en étaient venus à ce point d'aberration de céder à la fascination des créatures et de se laisser prendre à ce mirage trompeur (2). »

Cette impression ne s'évanouit pas, comme il arrive trop souvent, avec le retour à la santé. Elle porta ses fruits dans l'âme du fils de Bernardone. Il entra dès lors davantage, en effet, dans le sérieux de la vie, se tint plus près du cœur de Dieu et se pencha avec plus de tendresse vers la misère des pauvres, devenus ses amis privilégiés. Ayant rencontré, à

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. ii.
(2) Th. de Celano, loc. cit.

quelque temps de là, un homme de guerre, noble, mais sans fortune et misérablement vêtu, il vit et il aima en lui la pauvreté du Christ, et avec cet élan spontané qui le caractérise, il se dépouilla de ses riches habits pour l'en revêtir à l'instant (1).



François voit un palais rempli d'armes marquées du signe de la croix.
(D'après Giotto.)

« Il avait imité la charité de saint Martin jetant la moitié de son manteau sur les épaules nues du pauvre d'Amiens; il mérita comme lui d'être récompensé d'un acte également

(1) TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 1, c. II.

méritoire par un songe prophétique (1). » « La nuit suivante (2) », il se trouva tout à coup transporté dans un magnifique palais, rempli d'armes marquées du signe de la croix. « Pour qui ces armes et ce palais? » demanda-t-il tout hors de lui. Une voix lui répondit aussitôt : « Pour toi et tes soldats (3)! » Dès la pointe du jour, il se leva, tout émerveillé de cette vision et plein de confiance dans les promesses du Seigneur; mais, encore novice dans les voies mystérieuses de la grâce, il ne rêvait que brillantes prouesses et hardis coups de main (4). Les circonstances semblaient, du reste, favoriser ses espérances et ses goûts belliqueux. C'était en 1205. La lutte séculaire entre les Guelfes et les Gibelins venait de se raviver au sud de la péninsule Italique, où Gauthier III, comte de Brienne, surnommé par ses contemporains le gentil comte, c'est-à-dire le courtois et noble comte, revendiquait au nom de sa femme la principauté de Tarente, et au nom d'Innocent III la tutelle du jeune Frédéric II et le royaume de Sicile usurpé par deux aventuriers allemands, Markwald et Thiébaud. Le héros français y continuait avec succès une campagne inaugurée par la prise de Capoue, de Lecce (1201), de Barletta (1202); la victoire, fidèle à son drapeau, donnait une sorte de consécration à ses droits, et dans les provinces du nord aussi bien que dans celles du midi, tous les esprits soucieux de l'honneur national faisaient des vœux pour le triomphe de ses armes. Dès le principe, toutes les sympathies de François avaient été, nous l'avons vu, pour la cause pontificale; en 1205, après la symbolique vision du palais, il résolut d'y apporter un concours actif. La cause de Gauthier n'était-elle pas celle du droit et de la

(1) Th. de Celano, *Vita secunda,* p. 1, c. ii.
(2) Bonav., c. i.
(3) Th. de Celano, *Vita secunda,* p. 1, c. ii.
(4) *Id., ib.* — Cf. *Vita prima,* p 1, c. ii; et *Tres socii,* c. ii.

liberté? L'avenir n'était-il pas à lui? Et dès lors, quelle gloire de combattre sous les ordres du plus loyal des gentilshommes et d'être armé chevalier de sa main! Ainsi pensait le fils de Bernardone. Ayant appris qu'un des plus illustres chevaliers d'Assise allait offrir son épée au comte de Brienne, il sollicita l'honneur de le suivre, et partit avec lui, en brillant équipage, son petit bouclier de page au bras, pour rejoindre l'armée pontificale dans la Pouille. Il débordait de joie, annonçant à sa famille et à ses amis qu'il deviendrait un grand prince (1).

Sa chevauchée ne fut pas longue. Il fut arrêté à Spolète, c'est-à-dire, à une douzaine de lieues seulement d'Assise, par un nouveau songe qui lui expliqua le sens allégorique du premier. Dans un demi-sommeil, il entendit une voix céleste, la même qu'il avait entendue à Assise, lui dire à l'oreille : « François, lequel des deux peut te faire le plus de bien, du maître ou du serviteur, du riche ou du pauvre? — C'est le maître et le riche, répondit-il. — Pourquoi donc, reprit la voix, délaisses-tu Dieu, qui est le maître et le riche, pour courir après l'homme, qui n'est que le serviteur et le pauvre?» Et François de s'écrier : « Ah! Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Va, poursuivit la voix, retourne dans ta ville natale, où tu apprendras ce que tu dois faire; car c'est dans un sens spirituel qu'il faut entendre la vision que tu as eue (2). » François, comme Saul, fléchit sous le glaive du saint amour. Sa réponse est identique à celle du grand Apôtre; sa récompense sera la même.

Dès les premières lueurs de l'aube, le saint jeune homme, renonçant à son voyage dans la Pouille, quitta Spolète en toute hâte et reprit le chemin d'Assise, sans nul souci des

(1) « Scio me magnum principem affuturum. » (*Tres socii,* c. II.) — Th. de Celano, *Vita prima,* p. 1, c. II.

(2) *Tres socii,* c. II. — Cf. Th. de Celano, *Vita secunda,* p. 1, c. II.

jugements du monde et sans autre préoccupation que d'exécuter les ordres du Très-Haut. A son retour, ses compagnons de plaisir, non moins joyeux que surpris et ne soupçonnant aucun changement dans ses idées, vinrent le prier d'être, comme par le passé, l'ordonnateur de leurs fêtes. Il les accueillit avec sa courtoisie habituelle, et les réunit dans un festin qui devait être le dernier. Il les traita avec une magnificence princière; mais le sourire de la joie ne fit qu'effleurer ses lèvres : son cœur était plus haut. Après le repas, ils s'en allèrent riant et devisant à travers les rues de la ville; le roi de la fête, François, marchait derrière eux, le bâton du commandement à la main, l'âme plongée dans une profonde rêverie. Soudain les nues se déchirent, et l'Esprit de Dieu fond sur lui, comme la trombe fond sur le vaisseau qu'elle surprend. La vision céleste l'inonde d'une lumière si douce et si forte, qu'il demeure sans voix et sans mouvement. Il raconta lui-même dans la suite que, durant cette extase, on eût mis tout son corps en lambeaux qu'il n'en eût rien senti, tant son âme était ravie en Dieu! Ses compagnons, le voyant immobile, s'approchèrent de lui avec frayeur; mais bientôt, lorsqu'il eut repris ses sens, ils continuèrent leur frivole conversation et lui dirent en plaisantant : « Où donc avais-tu l'esprit? Est-ce que tu songeais à prendre femme? — Oui, répondit-il gravement, je veux prendre une épouse, mais la plus riche, la plus noble, la plus belle qui fut jamais (1)! » Il avait en pensée la Pauvreté de l'Évangile, « restée veuve » depuis que son premier Époux était monté sur le gibet du Calvaire (2).

C'était là la fiancée dont l'Esprit-Saint venait de lui découvrir l'incomparable beauté! C'était là l'épouse mystique, trop longtemps méprisée du monde, à laquelle François

(1) *Tres socii*, c. III; et TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 1, c. III.
(2) DANTE, *Paradis*, ch. XI.

allait s'unir par des nœuds sacrés et indissolubles, pour en faire son unique compagne, sa dame et sa souveraine!

Alors il dit adieu aux vanités du siècle et abandonna les soucis du négoce paternel. Il éprouvait ce besoin de fuir le tumulte des affaires, cette nécessité de se replier sur soi, qui se rencontrent dans toute existence tourmentée, après les grands coups de la grâce comme après les grands deuils de la vie. Une grotte sauvage du mont Soubase, aux environs d'Assise, lui offrit ce qu'il cherchait, l'ombre, le silence et le recueillement. Il s'y cacha pendant un mois. Là, seul avec Dieu, il le conjurait avec larmes de lui pardonner les années d'oubli de sa jeunesse et de diriger désormais ses pas dans les droits sentiers de la perfection. Quand il sortait de cette caverne, il était pâle et défait, comme s'il se fût livré à un travail au-dessus de ses forces. En revanche, son âme était remplie d'une joie qu'il épanchait quelquefois, en mots voilés, dans le sein d'un ami, un des jeunes gens de son âge, le seul qui lui fût resté fidèle. « J'ai trouvé un trésor, lui disait-il, j'ai trouvé un trésor. » Ce trésor, dont il n'indiquait pas la nature, c'était cette perle précieuse dont il est parlé dans l'Évangile et pour laquelle on doit abandonner tout le reste : c'était le royaume de Dieu, perle immatérielle dont l'éclat captivait le regard de son âme, et qu'il tenait en si haute estime que, pour l'acheter, il se sentait prêt à tout vendre, à tout sacrifier. Seulement, il ne savait comment en acquérir la possession, et il priait (1)!

C'est une loi de l'ordre surnaturel que, lorsque Dieu admet une âme aux joies de ses communications intimes, il permette aussi aux anges des ténèbres de s'approcher d'elle pour la tenter : loi rigoureuse, mais parfaitement sage, qui fait de la lutte l'indispensable élément de la victoire, agran-

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. iii.

dit le champ de la liberté humaine et a pour but de rétablir dans le cœur de l'homme, en le purifiant, l'équilibre rompu par le péché. Saint François ne fait point exception à la règle. Favorisé de la visite des anges, il fut immédiatement exposé aux assauts des démons, qui entreprirent, pour ainsi dire, une lutte corps à corps avec lui, pour le ramener sous ce joug du monde qu'il venait de secouer. Tantôt ils lui rappelaient à l'esprit ce qui pouvait l'enchanter, ces fêtes, ces heures de délices où il était le roi de la jeunesse (et l'on sait la puissance de pareils souvenirs sur une imagination de vingt ans); tantôt ils le menaçaient de le rendre laid et difforme. Il sut résister à la violence de leurs attaques et ne se laissa détourner ni par leurs infâmes suggestions, ni par leurs menaces, de la poursuite de ses généreux desseins (1).

A cette victoire sur le génie du mal succéda une apparition qui fut comme la récompense de la prière persévérante du jeune pénitent. « Un jour qu'il redoublait de ferveur et qu'il était tout abîmé en Dieu, le Sauveur lui apparut attaché à la croix. A cette vue, le cœur de François se fondit de douleur et d'amour, et le souvenir de la Passion s'imprima si avant dans son âme, qu'à dater de ce jour, à la seule pensée de Jésus crucifié, il ne pouvait retenir ses larmes et ses sanglots, comme il l'avoua lui-même à ses confidents vers la fin de sa vie (2). »

Cette troisième apparition marque une dernière étape dans les progrès d'une conversion qui commence avec la vision du Palais, continue avec celle de la Pauvreté et s'achève ici. Aux rayons des divines clartés, François entrevoit sous les traits de Jésus souffrant l'idéal de toute grandeur; il comprend que la perfection chrétienne consiste à suivre, d'un pas résolu, le Rédempteur gravissant la cime

(1) *Tres socii*, c. IV; et TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 1, c. V.
(2) *Légende des trois compagnons*, c. IV; et BONAV., c. II.

du Calvaire, sans jamais le laisser seul sous le pesant fardeau de sa croix, et il se met généreusement en marche.

Un nouvel horizon s'ouvrait devant lui. Dès lors, nous le voyons sortir plus souvent de sa caverne, tantôt pour discourir des choses du ciel avec son unique ami, tantôt pour se livrer aux œuvres de charité. Distribuer aux pauvres de l'argent, des vivres et jusqu'à ses propres vêtements ; compatir à leurs peines, jusqu'à n'en renvoyer aucun sans l'avoir consolé ; secourir avec une délicatesse exquise les prêtres indigents ; décorer les autels délaissés : voilà quelles étaient ses occupations et ses délices ! Il était vraiment le père, le patriarche des pauvres, selon la belle expression de saint Bonaventure. En l'absence de son père, il chargeait la table de pains à l'heure des repas ; et comme sa pieuse mère lui demandait un jour : « Pour qui tant de provisions ? — Mère, répondit-il avec un sourire angélique, c'est pour les pauvres de Dieu ; car je les porte tous dans mon cœur ! » Et Pica, heureuse et attendrie, attachait sur son fils des regards pleins de complaisance (1).

Cependant, toutes ces bonnes œuvres, si excellentes qu'elles fussent, ne réalisaient pas encore l'idéal qu'il s'était fait de la perfection chrétienne, et n'apaisaient pas sa soif de dévouement. Il était résolu, affirment ses biographes, à se vaincre lui-même et à s'essayer, dans une ville « où le nom de sa famille serait inconnu (2) », à la vie de dénuement et de privations qu'il rêvait. Mais où et comment ?... Réflexion faite, Rome lui parut le théâtre le plus propice à ses desseins. Il annonça donc à sa famille, qui n'en manifesta aucun étonnement, son projet de faire un pèlerinage au tombeau des Apôtres, et se mit en route. Arrivé dans la Ville éternelle, il courut immédiatement se prosterner sur le pavé

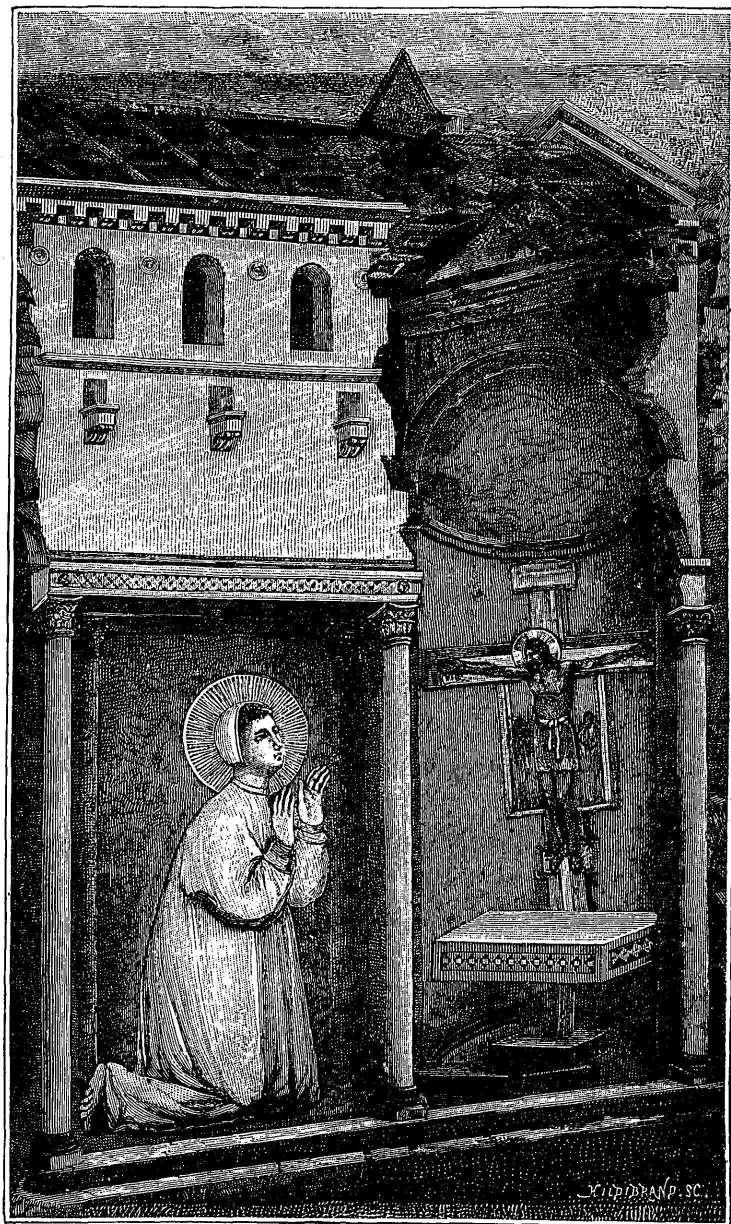
(1) *Tres socii*, c. III.
(2) « Tanquàm incognitus. » (*Tres socii*, loc. cit.)

de Saint-Pierre et y pria longtemps. S'étant relevé, il remarqua avec peine combien étaient chétives les offrandes des pèlerins pour l'achèvement de ce majestueux édifice. « Eh quoi ! s'écria-t-il, la dévotion s'est-elle donc refroidie à ce point? Comment les hommes ne s'offrent-ils pas eux-mêmes, dans un sanctuaire où reposent les cendres du Prince des Apôtres? D'où vient qu'ils n'ornent pas avec toute la magnificence possible cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé son Église? » Et puisant l'argent à pleines mains dans son aumônière, il le jeta sur le marbre du tombeau (1). Trois siècles après, un de ses fils spirituels, le pape Sixte-Quint, devait réaliser ses vœux, et donner à la reine des basiliques son dernier couronnement.

Au sortir de la basilique, François aperçut une multitude de pauvres qui imploraient la charité des fidèles. Il courut se joindre à eux, échangea ses vêtements contre les haillons du plus nécessiteux, et resta jusqu'à la fin du jour sur les degrés du portique, demandant l'aumône en français (2). Un acte si héroïque arrache à la grande âme de Bossuet ce cri d'admiration : « Ah ! que François commence bien à faire profession de la folie de la croix et de la pauvreté évangélique (3) ! »

Le lendemain, le pieux pèlerin reprit la route de l'Ombrie et regagna promptement Assise. C'est là que le Sauveur l'attendait pour lui manifester clairement sa vocation ; car, par une condescendance rare, même dans la vie des saints, il daignait se faire lui-même le précepteur et le guide de François dans les voies spirituelles. L'heureux disciple, de son côté, ne consultait que ce maître des maîtres ; et sachant qu'il n'est pas bon de révéler les secrets du grand Roi, il ne

(1) *Tres socii*, c. III.
(2) *Ibid.*
(3) *Panégyrique de saint François d'Assise.*



A genoux devant l'autel de saint Damien, François écoute le Christ, qui lui dit de réparer son Eglise. (D'après Giotto.)

les dévoilait à personne, excepté toutefois à l'évêque d'Assise, son Père spirituel et le directeur de sa conscience (1).

Un matin qu'il se promenait sous les murs d'Assise, il entra, poussé par un mouvement de l'Esprit-Saint, dans l'église Saint-Damien, église antique et délabrée qui menaçait ruine. Là, seul, à genoux devant une peinture byzantine représentant Jésus en croix (2), il prononça cette belle prière, qu'il répéta souvent depuis : « Grand Dieu, plein de gloire, et vous, Seigneur Jésus, je vous supplie de m'éclairer, de dissiper les ténèbres de mon intelligence et de m'accorder une foi pure, une ferme espérance et une parfaite charité. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien que je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté. »

Il disait, et, les yeux baignés de larmes, il contemplait amoureusement l'image du Sauveur, quand tout à coup le Christ s'anime et lui adresse par trois fois ces mystérieuses paroles : « Va, François, et répare ma maison, que tu vois tomber en ruine (3). » Il ne peut douter que cette voix ne soit partie du ciel ; mais sous le coup d'une émotion dont il n'est pas maître, il demeure quelque temps immobile, éperdu, pâle d'effroi : tant il est naturel à l'homme déchu d'avoir peur de Dieu ! Revenu à lui et prenant à la lettre les ordres du Tout-Puissant, il sort en toute hâte pour les mettre à exécution. A la porte de l'église, il rencontre le prêtre qui la desservait, don Pietro (c'est le nom que lui donne Wadding) : « Don Pietro, lui dit-il en lui présentant sa bourse, prenez cet argent pour acheter de l'huile, et entretenez une lampe devant l'image du Christ (4). » Et sans lui donner d'autre explication, il s'en va, rentre à la

(1) *Tres socii*, c. III.
(2) C'est une toile appliquée sur bois.
(3) *Tres socii*, c. V; et TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 1, c. VI.
(4) *Tres socii*, c. V.

demeure paternelle, saisit un paquet d'étoffes précieuses, monte à cheval, court à Foligno, y vend cheval et marchandises, et rapporte aux pieds du prêtre le produit de cet « heureux négoce (1) ».

Le chapelain accéda au désir que lui témoigna François de demeurer quelques jours chez lui; mais redoutant la colère de Bernardone, il refusa l'offrande du jeune homme. Et le saint, ne faisant pas plus de cas de cet or, devenu inutile, que de la poussière du chemin, le jeta avec mépris sur un des meubles du sanctuaire (2).

Les âmes qui aspirent à la perfection et se proposent de se consacrer à Dieu doivent s'attendre à voir toutes les puissances de ce monde et de l'enfer se soulever contre elles. La persécution s'attache immédiatement à leurs pas et semble être devenue leur apanage naturel; mais, ajoutons-le tout de suite, elle devient en même temps un de leurs plus beaux titres d'honneur : n'est-elle pas un héritage sacré, l'héritage du Calvaire? Cette nouvelle gloire ne manquera pas au fils de Bernardone, et elle lui viendra d'abord de sa propre famille.

Pierre Bernardone était absent depuis plusieurs mois pour ses affaires commerciales. Apprenant, au retour de son voyage, la conduite, les aumônes et surtout le brusque changement de vie de son fils aîné, il fut outré d'indignation et courut sur-le-champ à Saint-Damien avec quelques-uns de ses amis. Au bruit de leurs pas et de leurs voix menaçantes, François, encore peu aguerri dans ce genre de combats, eut peur : il s'enfuit et se cacha dans la chambre de son hôte (3).

Après leur départ, il alla se réfugier dans une caverne, sans doute celle que lui rendait chère et sacrée l'apparition

(1) Bonav., c. ii.
(2) *Tres socii*, c. vi.
(3) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. v.

de Jésus en croix. L'antre obscur qui l'abritait n'était connu de personne, excepté d'un des serviteurs de la maison, qui lui portait chaque jour en secret les aliments nécessaires; en vertu de quels ordres? Les biographes ne le disent pas. Mais comment s'y méprendre et ne pas saluer, derrière le visage du serviteur dévoué, la suave et fortifiante image de celle qui l'envoie, l'œil vigilant d'une mère, le cœur tendre et compatissant de Pica? A part cette visite furtive, une solitude absolue enveloppait de son ombre les journées du jeune fugitif, qui, pendant un mois, n'osa sortir de sa prison volontaire.

La solitude est une puissante éducatrice; elle rapproche de Dieu, épure le cœur, trempe le caractère et prépare la race des vaillants. Elle fut pour le fils de Bernardone le seuil de l'action. Il en sortit transformé, se reprochant tout haut ce qu'il nommait « sa couardise et sa lâcheté », et décidé à prendre sa revanche, c'est-à-dire, à remplir coûte que coûte, sans se laisser arrêter par les oppositions du siècle, la mission dont il avait conscience d'être investi (1) : semblable au soldat qui, après avoir réparé ses forces, reprend les armes et recommence la lutte avec une nouvelle ardeur. Il reparut donc dans Assise, le visage pâle et défait, les joues creusées par ses pleurs continuels, mais sans crainte, le cœur haut et fier, avec l'énergie d'un preux chevalier du Christ. A son aspect, la foule s'arrêta, muette d'abord d'étonnement et de pitié; puis, aussi mobile que les flots de la mer, éclatant tout d'un coup en murmures, en railleries, en rires méprisants, elle jeta des pierres à cette idole qu'elle avait naguère portée sur le pavois et que la veille encore elle adorait. « Il est fou! » cria-t-on de toutes parts. O inconstance de la

(1) Th. de Celano, *Vita prima,* p. 1, c. v; et *Tres socii,* c. vi.

faveur populaire! Et, chose navrante à redire! au premier rang des insulteurs du saint jeune homme se trouvaient ses anciens compagnons de plaisir. Pour lui, il poursuivait tranquillement son chemin au milieu de ces huées, répondant aux acclamations par le silence, aux injures par le pardon, à la haine par l'amour. Il était fou, non de la manière qu'on pensait, mais de cette sublime folie de la croix qui a sauvé le monde (1).

Bernardone ne tarda pas à être informé de ce qui se passait. Cette nouvelle fut pour lui comme un coup de poignard, et cela se conçoit. Un père est chatouilleux à l'excès sur tout ce qui touche à l'honneur de ses enfants; comment supporterait-il qu'ils soient traînés dans la boue et deviennent l'objet de la risée publique? Bernardone accourt donc sur la place, mais avec tous ses préjugés : il ne vient pas pour défendre son fils et l'arracher à cette sorte d'émeute, mais pour mettre un terme à ce qu'il nomme un scandale. L'œil en feu, les lèvres frémissantes de colère, il se jette sur lui, l'accable de coups et de reproches, sans garder aucune mesure, le somme, au nom de l'autorité paternelle, de cesser enfin de pareilles extravagances; et le voyant insensible aux menaces comme aux prières, il l'entraîne à la maison, l'enferme dans un obscur cachot et jure de l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait changé de vie (2). Les compagnons du Saint, qui laissent percer une vive émotion en racontant cet acte de violence, ajoutent que toutes ces rigueurs n'aboutirent qu'à un seul résultat : affermir et faire éclater la vertu du jeune captif. A tous les outrages de son père, il n'opposa, en effet, qu'une douceur inaltérable, heureux de souffrir pour la justice, uniquement désireux d'accomplir l'œuvre de Dieu, et se contentant de répéter pour

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. v.
(2) *Tres socii*, c. vi.

sa défense ce que le Prince des Apôtres avait répondu aux magistrats de Jérusalem : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Nous ignorons combien de temps dura sa captivité (il est probable qu'elle ne se prolongea pas au delà d'un ou deux mois); mais nous savons comment la Providence y mit fin. Pica, silencieuse et désolée, souffrait autant que son fils des mauvais traitements qu'on lui infligeait. Usant de ce pouvoir de médiation qui dans la famille appartient naturellement à la mère, elle tenta d'amener une réconciliation entre deux êtres qu'elle chérissait également. L'entreprise était difficile. Le premier des deux auquel elle s'adressa, Bernardone, ne voulut rien entendre. Rebutée de ce côté, elle ne perdit pas courage et se tourna vers le pauvre prisonnier. Profitant un jour de l'absence de son mari, elle pénètre dans le cachot, s'assied aux côtés de François et cherche, dans un long entretien et par les motifs les plus pressants, à le déterminer à rentrer dans la vie de famille. Elle déploie toutes les ressources de la tendresse maternelle; mais larmes et caresses, tout est inutile, et le jeune prisonnier lui oppose victorieusement la volonté du Très-Haut manifestée par les paroles du crucifix miraculeux. A la fin, comprenant, avec ce tact et cette rapidité d'intuition dont le Créateur a doté la femme, qu'elle a devant elle une vocation évidemment surnaturelle, et pensant qu'il serait impie d'aller contre les desseins de Dieu, elle prend une décision aussi sage que hardie : elle brise les liens du captif, lui ouvre les portes de sa prison, et, après l'avoir tendrement embrassé, le laisse suivre en toute liberté la voie extraordinaire où Dieu l'appelle (1).

Elle avait agi en mère, et en mère chrétienne.

François rendit grâces à Dieu de sa délivrance, remercia

(1) *Tres socii*, c. VI.

Pica, qui en avait été l'instrument, et retourna sur l'heure à l'église de Saint-Damien. Pierre Bernardone, à son retour, se répandit en sanglants reproches contre sa femme. « Pourquoi soutenir votre fils? s'écria-t-il. Il ruine notre maison par ses prodigalités et la déshonore par ses folies! J'irai moi-même le chercher et le ramènerai parmi nous, ou le chasserai du pays. » Et il courut tout en colère à Saint-Damien. Ainsi, par un contraste qui n'est que trop fréquent, lui qui avait fermé les yeux sur les profusions de François encore mondain et qui lui avait permis de s'équiper brillamment pour aller guerroyer au loin sous les ordres du comte de Brienne, ne pouvait souffrir que ce même fils, une fois converti, fît des aumônes, ni qu'il se consacrât au service de Dieu!

Le saint jeune homme ne s'enfuit pas cette fois; il se présenta bravement devant son père, écouta ses plaintes et lui répondit avec une respectueuse fermeté : « Trêve aux injures et aux menaces! Je les compte pour rien et suis prêt à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ. » Bernardone, le voyant inébranlable dans ses résolutions et semblable au rocher contre lequel les vagues de la mer viennent se briser inutilement, ne songea plus qu'à rentrer en possession du prix des étoffes et du cheval. Il retrouva l'argent sur le meuble où François l'avait jeté, le saisit d'une main avide et s'en retourna, le dépit dans l'âme, furieux de n'avoir réussi qu'à moitié. Chemin faisant, le démon de la cupidité lui suggéra la pensée d'arracher à ce fils rebelle une renonciation complète et juridique à sa part d'héritage; et Bernardone, cédant à cette tentation, alla porter plainte contre lui, d'abord devant les magistrats dont François déclina la compétence, puis devant l'évêque d'Assise (1).

(1) *Tres socii*, c. VI.

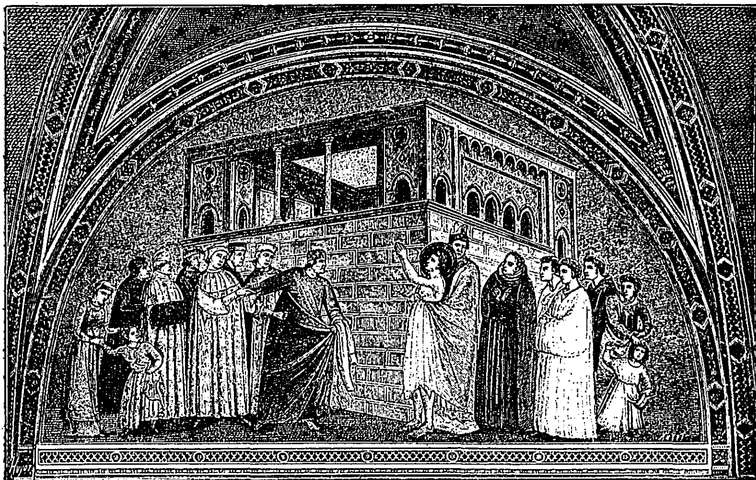
L'évêque, qui était alors don Guido Secondi, cita le prétendu coupable à son tribunal. François respectait trop l'autorité pour résister un seul instant à pareille sommation. « Oui, répondit-il aux envoyés, j'irai trouver l'évêque, parce qu'il est le père et le pasteur des âmes. » Le digne prélat, qui avait eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier le mérite et les vertus de l'accusé, le reçut avec la bonté d'un père bien plus qu'avec la sévérité d'un juge. « Mon fils, lui dit-il, ton père est grandement irrité contre toi. Si tu veux servir Dieu et accomplir toute justice, rends-lui l'argent qui lui appartient. Aie confiance en Dieu, agis franchement, ne crains pas. Dieu sera ton aide et daignera pourvoir à tes besoins, pour le bien de son Église. » Encouragé par ces paroles, François se lève; et dans un transport de ferveur, comme enivré de l'Esprit-Saint, il réplique en ces termes : « Seigneur évêque, je rendrai à mon père tout ce qui est à lui, et même les vêtements que je porte. » Aussitôt il se retire dans une chambre voisine, se dépouille de ses habits et revient, la chair recouverte seulement d'un cilice, les déposer aux pieds du prélat; puis il s'écrie d'un ton inspiré qui fait tressaillir tous les assistants : « Écoutez et comprenez : jusqu'à ce jour j'ai appelé Pierre Bernardone mon père; désormais je puis dire hautement : Notre Père qui êtes aux cieux, dans le sein duquel j'ai déposé tous mes trésors et placé toutes mes espérances (1). »

Les témoins de cette scène ineffable pleuraient d'attendrissement et d'admiration. L'évêque était, lui aussi, visiblement ému, et de grosses larmes coulaient sur son visage. Il descendit de son siège, couvrit de son manteau la sublime nudité du Saint, et lui ouvrant ses bras, le tint longtemps pressé sur sa poitrine. Comme la mère de François, il com-

(1) *Tres socii*, c. VI.

prit, en présence d'un sacrifice si héroïque, que Dieu conduisait ce jeune homme par des voies extraordinaires; il l'assura de son dévouement et de sa protection, et lui promit une large part dans ses affections.

On apporta le manteau d'un pauvre paysan qui était au service de l'évêque; François l'accepta avec reconnaissance, y traça une croix blanche avec du mortier, et s'éloigna,



En présence de l'évêque d'Assise, François renonce à l'héritage paternel.
(D'après Giotto.)

dépouillé de tout, le plus pauvre, mais aussi le plus joyeux des hommes, heureux de n'avoir d'autre bien que Dieu, de n'attendre rien que de Dieu, de ne rien recevoir que pour l'amour de Dieu (1)! « Oh! la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce marchand! O homme digne d'être écrit dans le livre des pauvres évangéliques et de vivre dorénavant sur les fonds de la Providence (2)! »

C'était au mois d'avril 1207. François avait alors vingt-

(1) *Tres socii,* c. VI; et BONAV., c. II.
(2) BOSSUET.

cinq ans (1) : vingt-cinq ans, c'est-à-dire l'âge où l'homme prend possession de lui-même, l'âge des courageuses résolutions et des sacrifices irrévocables !

(1) BERNARD DE BESSE, *de Laudibus B. Fr.*, Ms. de Turin ; JOURDAIN DE GIANO, *Chronique*, p. 2 ; et VINCENT DE BEAUVAIS, *Miroir historique*.



La cordelière de saint François et le vol du cygne.
(Château de Blois.)

CHAPITRE III

SA VOCATION.

(1206-1209)

Libre de toute entrave, joyeux comme le passereau échappé au filet du chasseur, François cherchait les lieux solitaires pour mieux entendre la voix de Celui qui l'appelait. Il parcourait les bois et les montagnes situés au nord d'Assise; et sous l'action du feu divin qui l'embrasait, souvent il chantait. Il était beau de l'entendre alterner des cantiques français avec ce cri de reconnaissance du saint roi David : « Merci, mon Dieu, d'avoir rompu mes chaînes ! Je vous offrirai en retour un sacrifice de louanges et bénirai votre saint nom (1). » Des voleurs le rencontrèrent et lui demandèrent : « Qui es-tu? — Je suis le héraut du grand Roi », répliqua-t-il avec un accent prophétique. « C'est un pauvre fou! » crièrent ensemble les bandits; et après l'avoir cruellement battu, ils le jetèrent dans une fosse remplie de neige, et lui adressèrent cet adieu ironique : « Reste là, chétif héraut de Dieu! » Les voleurs une fois partis, il sortit de la fosse, tout rayonnant d'allégresse, et reprit ses chants et ses prières (2).

Il alla frapper à la porte d'un monastère voisin, y

(1) Ps. CXV.
(2) Th. de Celano. *Vita prima,* p. 1, c. VII.

demanda l'aumône et y demeura quelques jours, employé aux plus vils offices de la cuisine. De là il se rendit à Gubbio, où l'un de ses amis de jeunesse, — dont les archives de cette ville nous livrent le nom, Frédéric Spadalunga (Longue-Épée) (1), — prenant en pitié sa misère et ses haillons, lui donna le costume ordinaire des ermites : une tunique courte, une ceinture de cuir, des souliers et un bâton (2). C'est sous cet habit de pénitence qu'il se consacra, l'espace de deux ans, au service des déshérités de la terre et surtout des lépreux.

Aujourd'hui que la lèpre reparaît et sévit avec une nouvelle fureur sur plusieurs points du globe, à Lahore, à Cuença, aux îles Molokaï, il ne sera pas sans intérêt d'examiner sous quel point de vue le moyen âge envisageait ce fléau et ce qu'il tenta pour le conjurer (3).

Cette horrible maladie, qui recouvre de pustules et d'écailles sanglantes tout le corps de ses victimes, revêtait alors un double caractère : elle était à la fois contagieuse et sacrée; contagieuse, par suite d'un mystérieux arrêt de la justice divine; et sacrée, à cause du rôle symbolique qu'elle joue dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Isaïe n'avait-il pas représenté le Messie comme un lépreux frappé de Dieu

(1) Archives de la cathédrale de Gubbio. V. Lipsin, *Comp. hist. S. Fr.* et *Annales franciscaines*, juillet 1891.

(2) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. vii.

(3) Que n'ont pas dit Michelet et les romanciers de son école sur la lèpre et, à propos de la lèpre, contre le catholicisme, qu'ils déclarent responsable des ravages de ce fléau? Peintures fantaisistes, accusations mensongères, qu'un érudit impartial, Abel Lefranc, vient de mettre à néant par la simple publication des statuts de la maladrerie de Noyon au treizième siècle (*Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin*), analysés dans l'*Univers*, nº du 11 mars 1890! « On s'est plu, écrit-il, à représenter les léproseries comme un séjour effrayant où ne vivaient que des malheureux soumis aux règles les plus dures et les plus impitoyables... Leur situation ne fut ni si sombre ni si terrible. » Elle était même souvent enviée! Les faits sont une réponse excellente aux calomnies de la libre pensée; mais les saint François, les saint Louis, les Damien de Veuster y ont opposé une réfutation plus éloquente encore, celle d'un dévouement aussi persévérant que désintéressé.

et humilié? Et le Messie lui-même, durant sa vie mortelle, n'eut-il pas pour les lépreux la plus prévenante tendresse? Crainte et vénération, tels sont les deux sentiments dont s'inspirèrent ces siècles de foi. Le sentiment de répulsion qu'inspire naturellement la vue des plaies de ces infortunés faisait place à une sorte de dévotion puisée aux divines clartés de la religion. On les appelait les malades du bon Dieu, les pauvres du bon Dieu.

Ces grands maudits du paganisme étaient devenus, au soleil de l'Europe chrétienne, une caste bénie, une caste privilégiée. Ils formaient une corporation placée sous l'autorité immédiate de l'évêque. Celui-ci, en recevant l'anneau et la crosse, acceptait en même temps et remplissait de grand cœur la charge de pourvoir à leurs besoins.

Les fidèles, découvrant, eux aussi, sous leur visage ensanglanté l'adorable face du Rédempteur, ne passaient jamais à côté de leur hutte sans déposer une obole dans leur sébile et sans se recommander à leurs prières. Les barons et les nobles dames dotaient richement les maisons qui abritaient leur douleur; et, chose plus admirable encore! l'Église enfantait des légions de chevaliers et de vierges pour les mettre à leur service : les chevaliers de Saint-Lazare, qui avaient un lépreux pour grand maître, et les Sœurs hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem.

Cette dévotion « aux malades du bon Dieu » se répandit, avec la lèpre elle-même, d'Orient en Occident. Toutefois, si populaire qu'elle fût au temps des croisades, le fils de Bernardone, avant sa conversion, éprouvait pour les lépreux une répugnance invincible; au seul aspect de leur voile blanc, au son de leur crécelle, il frissonnait d'horreur et s'enfuyait dans une autre direction. Rien de plus admirable que de voir comment Notre-Seigneur se charge de le redresser et de l'instruire, et comment il finit par asseoir le

règne de la grâce sur les ruines de la nature. Les premières communications surnaturelles remontent à l'année 1206. Peu de temps après la vision de Spolète et un an environ avant la scène du palais épiscopal, le saint jeune homme, étant en oraison, entendit la voix du Rédempteur qui lui disait : « Mon fils, si tu veux connaître ma volonté, il faut que tu méprises et que tu haïsses ce que tu as aimé et désiré selon la chair. Que ce nouveau sentier ne t'effraye point; car, si les choses qui te plaisent doivent te devenir amères, celles qui te déplaisent te paraîtront douces et agréables (1). » Il eut bientôt occasion de mettre en pratique les leçons du divin Maître. Comme il chevauchait dans la plaine qui s'étend au pied d'Assise, il aperçut un lépreux qui s'avançait vers lui. A cette rencontre inattendue, un grand combat se livra dans son âme. Sa première pensée fut de rebrousser chemin; mais bientôt, se reportant aux projets de perfection qui le préoccupaient déjà, et se souvenant que la plus glorieuse en même temps que la plus difficile des victoires, c'est de se vaincre soi-même, il surmonte son dégoût, descend de cheval, s'approche du lépreux, et lui remet une obole en lui baisant la main. Puis, étant remonté à cheval, il cherche du regard le cher pauvre du bon Dieu; mais c'est en vain : il se voit seul au milieu de cette plaine immense et poursuit sa route, plus joyeux encore qu'étonné (2). Le Sauveur des hommes ne s'était-il pas montré plus d'une fois sous la figure d'un lépreux?

Mais dans cette rencontre inopinée, il y avait eu un moment d'hésitation, et dès lors il semblait au fils de Bernardone que la victoire avait été incomplète. Résolu à aller jusqu'au bout dans cette voie, il voulut quelques jours après recommencer l'épreuve. Cette fois, il prit les devants.

(1) *Tres socii*, c. IV.
(2) *Ibid.*, loc. cit.

Il se rendit à l'hôpital des lépreux, les fit tous assembler et leur remit à chacun une aumône, en leur baisant la main. « En ce moment-là, ajoutent les trois compagnons, il se sentit remué jusqu'au fond des entrailles et transformé en un autre homme (1). » C'est, du reste, ce qu'il affirme lui-même dans son testament, en tête duquel il écrit les lignes suivantes : « Voici comment le Seigneur me fit la grâce de commencer à faire pénitence. Lorsque j'étais dans ma vie de péché, le seul aspect des lépreux soulevait dans tout mon être une répugnance invincible. Mais le Seigneur me conduisit vers eux, et j'exerçai la charité à leur égard ; et quand je me retirai, ce qui m'avait paru amer se changea pour moi en douceur pour l'âme et pour le corps (2). »

Baiser la main d'un lépreux ! Cet acte, répété dix fois, vingt fois, avec la même aisance, sans affectation, sans forfanterie, nous en dit long sur le courage de celui qui en était capable. Quand on triomphe ainsi de soi-même, on est maître de l'univers.

Pourtant, l'héroïque jeune homme n'avait pas encore quitté le monde, et sa marche était gênée par les intérêts et les préoccupations de la terre. Mais l'année suivante (1207), lorsqu'il eut fait devant l'évêque d'Assise l'abandon public, absolu, de son patrimoine, il donna un libre essor à ses désirs de sacrifice et de dévouement. Nous avons vu qu'en sortant du palais épiscopal, il s'était rendu à Gubbio. Dans cette ville, il ne se contenta pas de visiter les léproseries ; il fit ses délices, selon la remarque du Docteur séraphique, d'habiter ces hôtels de la douleur, soignant les corps dont il nettoyait les plaies purulentes, et les âmes dont il consolait les longs désespoirs. On ne saurait dire combien il aimait ses malades. Jamais il ne les quittait sans leur avoir adressé une de ces

(1) *Tres socii*, c. IV.
(2) *Ibid.*, loc. cit. ; et *Testam. S. Fr.*

paroles du cœur qui sont plus douces que tous les secours. C'est ainsi qu'il se préparait à devenir le médecin des âmes (1). Le Très-Haut récompensa cette charité par le don des miracles. Voici le premier et peut-être le plus éclatant de ces prodiges. Il est tiré du même biographe, qui déclare l'avoir choisi entre cent autres du même genre.

« Un habitant du duché de Spolète était atteint d'un affreux cancer qui lui rongeait la bouche et les joues. En vain il avait eu recours à l'habileté des médecins ; en vain il était allé à Rome prier sur le tombeau des Apôtres : la plaie augmentait de jour en jour. Ayant entendu parler de François, il vient trouver le serviteur de Dieu. Il veut se prosterner à ses pieds, mais François l'en empêche, le serre dans ses bras et le baise au visage. O prodige! l'horrible mal disparaît sous les lèvres du Saint, et la guérison si longtemps demandée est enfin obtenue. En vérité, s'écrie le narrateur ému, je ne sais ce qu'on doit le plus admirer, d'un tel baiser ou d'une telle guérison (2). »

La dévotion aux lépreux, une dévotion tendre, héroïque : tel est donc le cachet distinctif de la conversion de François ; il le gardera toute sa vie et l'étendra à tout son Ordre. Disons-le tout de suite ici, son exemple franchira les grilles du cloître et les limites de l'Ombrie, se répandra au loin comme un parfum de suave odeur, et ranimera la ferveur, même au milieu du siècle. Une légion d'âmes héroïques se lèvera sur ses pas, et l'on verra les Louis IX de France et les Henri III d'Angleterre, les Élisabeth de Hongrie et les Angèle de Foligno marcher sur ses traces et comme lui se faire un honneur de soigner « les malades du bon Dieu ».

On croit communément qu'il ne passa guère plus d'un

(1) Bonav., c. ii.
(2) *Id., ibid.*

mois dans la léproserie de Gubbio, et qu'il s'achemina de nouveau vers Assise dans le courant du mois de mai 1207. La voix du crucifix miraculeux retentissait nuit et jour à ses oreilles, et il se sentait pressé d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu de restaurer l'église Saint-Damien. Qui pourrait dépeindre son émotion, quand il revit les murs de cette ville natale qu'il avait naguère éblouie par l'éclat de son opulence et où il avait appris à connaître l'inconstance et l'ingratitude du monde?... Mais faisant taire tous les souvenirs d'autrefois et foulant aux pieds tous les conseils de la sagesse humaine, il y entra comme les prophètes de l'ancienne loi rentraient dans l'ingrate Jérusalem : il s'en alla par les rues, publiant les grandeurs de Dieu et les souffrances de l'Église, mendiant des pierres pour l'amour de Jésus-Christ sans affectation, mais aussi sans honte, et disant avec une admirable simplicité : « Qui me donnera une pierre aura une récompense; qui m'en donnera deux en aura deux; qui m'en donnera trois en aura trois (1). »

Grand fut alors l'émoi dans toute la cité. Parmi ses compatriotes, les sentiments étaient fort partagés : les uns le poursuivaient de leurs injures et de leurs railleries; les autres passaient sans lui répondre; d'autres, enfin, pensant qu'on ne pouvait attribuer qu'à Dieu un si complet changement de vie, l'aidaient de leurs propres mains ou de leurs aumônes à relever les ruines du sanctuaire de Saint-Damien. Pour lui, il recevait avec une égale reconnaissance les affronts et les offrandes, les affronts pour le bien de son âme, et les offrandes pour la restauration du vieux monument. On vit alors ce jeune homme de bonne famille, habitué aux délices de la vie, porter sur ses épaules, comme un manœuvre, les matériaux nécessaires à la construction. Il tra-

(1) *Tres socii*, c. VII.

vaillait sans relâche, si bien que ses membres, exténués par les jeûnes et les rigueurs de la pénitence, ployaient sous le fardeau. Le prêtre qui desservait cette église (c'était toujours don Pietro) eut pitié de lui ; et, malgré son peu de ressources, il lui préparait un bon repas à la fin de ses journées. François accepta d'abord cette généreuse hospitalité ; mais au bout de quelques jours, il se fit ces réflexions : « François, trouveras-tu partout un prêtre qui t'accueille aussi cordialement ? Est-ce là, du reste, cette pauvreté que tu as choisie pour ta compagne ? Non. Va-t'en désormais mendier de porte en porte, à la façon des pauvres, une écuelle à la main, pour recueillir les restes qu'on te donnera ; car c'est ainsi que tu dois vivre pour l'amour de Celui qui est né pauvre, a vécu dans la pauvreté, a été attaché nu sur la croix et a été enseveli dans un tombeau d'emprunt. » Le lendemain, il va quêter sa nourriture, et s'assied dans la rue pour prendre son repas. A l'aspect de ce mélange dégoûtant, il sent la nature se révolter et détourne ses regards par un mouvement instinctif; mais aussitôt, triomphant de cette répugnance comme il a triomphé des autres, il se met à manger avec plaisir. Il déclara depuis qu'il n'avait jamais eu de plus délicieux festin. Le soir, il dit d'un air enjoué à don Pietro : « Ne vous mettez plus en peine de ma nourriture ; j'ai trouvé un excellent économe, un habile cuisinier, qui sait mieux que personne assaisonner les mets (1). »

Il est encore parlé ici de Pierre Bernardone, et c'est pour la dernière fois dans le cours de cette histoire ; hélas ! nous devons ajouter que ce n'est point à sa gloire. Ne comprenant rien aux mystérieux appels de la grâce, ni aux saintes folies de la croix, il était exaspéré de voir son fils vêtu en mendiant et devenu le point de mire des traits, tou-

(1) *Tres socii*, c. VII ; et TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 1, c. IX.

jours acérés, de la malignité publique. Le rencontrait-il sur son chemin, il se détournait d'un air courroucé; quelquefois même, il allait jusqu'à le maudire. Le cœur se serre à cette pensée! Sans doute le ciel ne ratifiait point les malédictions du père; mais elles n'en faisaient pas moins à l'âme tendre et sensible du fils une profonde blessure, la plus cruelle peut-être qu'il ait jamais ressentie. Pour mettre un baume sur cette plaie saignante, il arrêta un vieux mendiant au cœur simple et droit, et lui dit : « Viens, je serai ton fils; chaque fois que mon père selon la nature me maudira, toi, mon père adoptif, tu me donneras ta bénédiction. » Et le vieillard accéda avec empressement à cette demande (1).

Ange, l'unique frère du Saint, semble avoir hérité à la fois de la fortune et de la dureté paternelles : qu'on en juge par le trait suivant. Par une froide journée d'hiver, notre Bienheureux était en prière dans une église, grelottant de froid sous son vieil habit d'ermite. Ange, passant près de lui, dit en se moquant à l'un de ses amis : « Va le prier de te vendre quelques gouttes de sa sueur! — Non, répliqua François en langue française, je ne vendrai pas ma sueur aux hommes; je la vendrai plus cher à Dieu (2). »

Au milieu de tant d'épreuves, notre Saint continuait son œuvre avec courage, en prévision de l'avenir. « Venez, criait-il aux passants, aidez-nous à finir; car vous verrez fleurir ici un monastère de pauvres dames, dont la sainte vie et la réputation feront glorifier le Père céleste dans toute l'Église. » Prophétie qui se réalisa cinq ans après, lorsque Claire et ses compagnes vinrent se fixer en ce lieu (3).

(1) *Tres socii*, c. VII. — Cf. TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 1, c. VII.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

C'est ainsi que François acheva l'année 1207, dans le travail, la prière et le dénuement le plus absolu. Après l'église Saint-Damien, il entreprit de réparer deux autres sanctuaires, situés, comme le premier, aux portes d'Assise. L'un était dédié à saint Pierre; et notre Bienheureux, qui avait une dévotion très tendre pour le Prince des Apôtres, voulut ouvrir l'année 1208 par la restauration de cet édifice, restauration qui ne lui demanda que fort peu de temps, grâce aux abondantes aumônes de ses concitoyens. L'autre était une chapelle fort pauvre et très ancienne. Bâtie l'année 352 par de saints ermites, venus de la Palestine, successivement occupée, à partir de 516, par les moines du Mont-Cassin, de Cluny et de Cîteaux, on l'avait tour à tour nommée Sainte-Marie de Josaphat, à cause d'une précieuse relique du sépulcre de la sainte Vierge; puis la Portioncule, parce qu'elle s'élevait sur une parcelle de terrain qui appartenait aux Bénédictins du mont Soubase; enfin, Notre-Dame des Anges, en raison des apparitions célestes dont elle était fréquemment le théâtre. Lieu de pèlerinage autrefois célèbre, mais pour le moment abandonné, elle tombait en ruine, et ses murailles délabrées servaient de refuge aux pâtres et aux troupeaux dans la mauvaise saison. Notre Saint déploya toutes les ressources de son zèle pour arracher à l'oubli des peuples et aux outrages du temps un sanctuaire si vénérable. Avant la fin de l'année 1208, il l'avait rendu à son culte séculaire, et l'avait rétabli dans sa primitive splendeur. Cependant sa tâche n'était qu'ébauchée; car, selon la judicieuse réflexion de ses historiens, ces trois temples n'étaient que la figure des trois Ordres qu'il était appelé à fonder (1).

(1) *Tres socii*, c. XIV; et BONAV., c. II.

De ces trois sanctuaires, — soit souvenir du passé, soit pressentiment de l'avenir, — l'homme de Dieu préférait la Portioncule : c'était son oratoire de prédilection et sa demeure habituelle. Prenant la Reine des Anges pour son avocate, humblement agenouillé devant son image, il la suppliait nuit et jour de lui faire connaître les voies de la perfection évangélique où il devait marcher. Car, depuis deux ans, il suivait, il est vrai, tous les mouvements de la grâce, mais sans avoir aucun pressentiment de sa véritable vocation, semblable à ces marins audacieux qui voguent sans crainte sur les flots d'un océan inexploré, mais qui cherchent un port où ils puissent jeter l'ancre. Ce port tant désiré, Dieu le lui montra enfin; voici dans quelles circonstances.

Le 24 février 1209, — fête de l'apôtre saint Mathias, — François, à genoux dans son sanctuaire favori, assistait au saint sacrifice de la messe qui y était offert sur sa demande. A l'évangile, lorsque le célébrant eut lu ces paroles : « Allez, ne portez ni or, ni argent, ni monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton », l'intelligence du jeune pénitent en fut vivement frappée. Après la messe, il en demanda l'explication au prêtre, et dès qu'il eut appris que c'étaient les instructions données par Notre-Seigneur à ses disciples pour les former à la vie apostolique, il tressaillit; son regard s'illumina, sa figure devint radieuse : « Voilà ce que je cherchais! s'écria-t-il. Voilà ce que j'appelais de tous mes vœux! » Enfin, il touchait au port; sa vocation était dessinée : c'était la prédication apostolique, avec la pauvreté pour bannière! Alors, il ne se possède plus de joie; il jette avec une sorte d'horreur sa bourse, son bâton, ses chaussures, se revêt d'une grossière tunique, de couleur gris cendré, et part immédiatement pour Assise, les pieds nus, les reins ceints d'une corde,

pour y prêcher la pénitence et reconquérir les âmes à Celui qui les a rachetées (1).

Puissance merveilleuse de la parole de Dieu ! Au troisième siècle, un jeune noble égyptien, saint Antoine, entend ce passage de l'Évangile : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donnes-en le prix aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; viens et suis-moi. » (MATTH., XIX.) Et mettant ce conseil à exécution, il devient le père de la vie monastique en Orient. Dix siècles plus tard, François, le fils d'un marchand d'Assise, entend lire une autre parole de l'Évangile, se sent à son tour subjugué par la grâce, et devient le père d'une nouvelle famille religieuse. C'est en ce jour, en effet, que se célébrèrent les noces mystiques du séraphique Patriarche avec la sainte Pauvreté, et que l'Ordre des Frères Mineurs prit naissance.

Dans ses premières prédications, François eut le même succès que dans ses quêtes; il recueillit beaucoup d'affronts pour lui, et quelques âmes pour le Père céleste, mais de belles âmes, comme nous le verrons bientôt. Il continua ce genre de vie pendant près de deux mois, partageant son temps entre la prière et le ministère de la parole, et recevant chaque jour l'hospitalité du chapelain de Saint-Damien.

Cependant Notre-Dame des Anges avait toujours pour lui un attrait particulier. Là, il méditait plus à son aise la Passion du divin Maître; là, il en savourait mieux toutes les amertumes; là, quand il se sentait seul, protégé par l'ombre et le silence, il entrait avec Dieu dans d'inénarrables épanchements, et laissant un libre cours à la douleur qui l'oppressait, il gémissait et sanglotait tout haut. Un de ses anciens amis, ayant un jour entendu ses cris de détresse, entra dans la chapelle, et, surpris de le voir tout en pleurs,

(1) TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. 1, c. IX; et *Tres socii*, c. VIII.

lui demanda : « Quel est donc le sujet de votre chagrin? — Ah! je pleure la Passion de mon Seigneur Jésus-Christ, répondit François, et je ne rougirais pas de la pleurer ouvertement par toute la terre (1)! » Belle parole, bien digne d'un cœur si tendre et si aimant, et qui dans la bouche de François avait la valeur d'une prophétie!

Nous venons de parcourir la période de la vie cachée et pénitente de notre Saint; nous allons maintenant entrer dans sa vie publique, et considérer, à travers la trame des événements, la haute action qu'il exerça au moyen âge sur l'Église et sur la société.

(1) *Tres socii*, c. v.



Sceau de la province des Sept-Martyrs (Calabre).
Quinzième siècle.

CHAPITRE IV

COMMENCEMENTS DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.

(1209)

Il y a, dans l'ordre divin, deux choses qui ajoutent au front de l'homme un rayon de grandeur sans égale : la gloire d'être apôtre et celle d'être fondateur d'Ordre. Heureux ceux que Dieu signale au respect et à la vénération des peuples par l'un ou l'autre de ces dons excellents! Plus fortunés encore ceux qui portent au front les deux auréoles mêlant leurs feux! Saint François a ce rare privilège; chez lui, l'énergie créatrice et les autres qualités propres au fondateur n'étouffent point la flamme du zèle apostolique.

Fondateur d'Ordre, il ne recherchera point la grandeur attachée à ce titre : elle viendra à lui. Les besoins de l'Église et des âmes seront son unique préoccupation; les circonstances et la Providence feront le reste. Mais laissons les chroniqueurs du moyen âge nous retracer, dans leur style simple et naïf, les origines de l'Institut séraphique, et avec eux transportons-nous par la pensée dans les montagnes de l'Ombrie, au commencement du treizième siècle.

Un riche habitant d'Assise, qu'intriguaient depuis quelque temps les actions du fils de Bernardone, Bernard de Quintavalle, voulut contempler sa vertu de plus près ou peut-

être la mettre à l'épreuve, et les premières relations se nouèrent (1). La *Chronique des vingt-quatre généraux* y ajoute une anecdote qui, sans avoir le même degré de certitude, cadre si bien avec le caractère du Bienheureux que nous ne nous faisons aucune difficulté de l'enregistrer ici. « Un soir, Bernard invita le saint à partager son repas et à passer la nuit sous son toit. François accepta de bonne grâce. Après le souper, Bernard lui donna un lit dans sa propre chambre; et, la nuit venue, il feignit de dormir profondément, pendant qu'en réalité il observait tous les mouvements de son hôte, à la lueur de la lampe qui éclairait l'appartement. Trompé par ce pieux artifice, François se lève, se met à genoux sur la terre nue; et, les bras en croix, les yeux au ciel, le visage baigné de larmes, il prononce ces paroles, qu'il répète toute la nuit : *Deus meus et omnia* : Mon



LE FRÈRE FRANÇOIS.
(Peinture murale exécutée de son vivant par le Frère Eudes.)

(1) TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. 1, c. X, et *Vita secunda*, p. 1, c. X.

Dieu et mon tout. Un tel spectacle toucha Bernard jusqu'au fond de l'âme. « Vraiment, se dit-il, c'est là un homme de Dieu (1)! » Mais il ne s'en tint pas là. Quand le jour parut, il appela François, et, sans lui laisser pressentir le dessein qu'il nourrissait intérieurement, il lui posa, disent les *trois compagnons*, la question suivante : « Si un serviteur avait reçu de son maître un trésor pour de longues années, et qu'avant le terme assigné il n'en eût plus besoin, que devrait-il faire?

— Le rendre à son maître.

— Or, ce serviteur, c'est moi. Dieu m'a confié d'immenses richesses, bien au delà de mes mérites; aujourd'hui je veux les lui rendre, et je les remets entre ses mains pour vous suivre. » François fut ravi de voir que le Seigneur lui envoyait un si digne sujet pour jeter les fondements de son œuvre. « Mon frère, lui dit-il, ce n'est pas là un projet de médiocre importance! Il faut consulter Dieu; allons à l'église, entendons la sainte Messe, et l'Esprit-Saint nous indiquera ce que nous avons à faire. » Le lendemain, ils se rendirent à l'église Saint-Nicolas. Chemin faisant, un chanoine de l'église cathédrale, Pierre Cattani, homme d'une science et d'une sainteté éminentes, se joignit à eux. Après la Messe, le prêtre qui desservait Saint-Nicolas ouvrit trois fois le livre des saints Évangiles, conformément à l'usage du temps. La première fois, il lut ces paroles : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et donnes-en le prix aux pauvres »; la seconde : « Ne portez rien en voyage... »; la troisième : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » « Mes frères, dit François à ses deux compagnons, voilà notre vie, voilà notre règle et celle de tous ceux qui voudront s'adjoindre à

(1) *Chronique des vingt-quatre généraux*, fol. 1.

nous! Allez donc et faites ce que vous venez d'entendre (1). » C'était, selon la *Chronique des vingt-quatre généraux,* le 16 avril 1209. Tous deux s'en allèrent, vendirent leurs biens, en donnèrent le prix aux pauvres, puis revinrent trouver le saint fondateur pour ne plus le quitter. Après les avoir revêtus d'une tunique semblable à la sienne, François construisit à la hâte une petite cabane à l'ombre de la Portioncule, pour y vivre avec eux sous le regard de Notre-Dame des Anges (2).

Une semaine ne s'était pas écoulée, qu'un autre habitant d'Assise, nommé Gilles (ou Égide), homme de haute naissance et de grande droiture d'esprit, ayant appris la conversion de ses deux amis, Bernard de Quintavalle et Pierre Cattani, concevait le projet de les imiter. Mais où se trouvait leur asile, il l'ignorait. Dans la matinée du 23 avril, en la fête de saint Georges, après avoir entendu la sainte Messe dans l'église de ce nom, il se mit en chemin, confiant le succès de sa démarche à la bonté de la Providence, et arriva droit à l'humble cabane de la Portioncule. François, qui priait dans un bosquet voisin, vint à sa rencontre. Aussitôt Gilles, se prosternant à ses pieds, le pria très humblement de l'admettre en sa compagnie. « Mon frère, lui répondit le Saint, tu demandes que le Seigneur te reçoive pour son serviteur et son chevalier : ce n'est pas là une petite grâce! Si l'empereur passait par Assise et qu'il voulût s'y choisir un favori, chacun se dirait : Plaise au ciel que ce soit moi! A combien plus forte raison ne dois-tu pas bénir le grand Roi du ciel d'avoir jeté son regard sur toi! » Puis, le relevant, il l'embrassa avec effusion, et le présenta à Bernard et à Pierre, en

(1) *Tres socii,* c. VIII. — Cf. BONAV., c. III, et *Chronique des vingt-quatre généraux.*

(2) *Tres socii,* c. IX. — « *In eo Minorum Ordo principium sumpsit.* » (TH. DE CELANO, *Vita secunda,* p. 1, c. XII.) — BONAV., c. II.

leur disant : « Voici un bon Frère que Dieu nous envoie. » Après une modeste réfection prise en commun, le saint fondateur, suivi de son nouveau disciple, se dirigea vers Assise dans le dessein de lui procurer une robe de bure. Ils rencontrèrent en chemin une femme qui leur demanda l'aumône. François, se tournant vers Gilles, lui dit avec une expression angélique : « Frère, donne à cette pauvresse, pour l'amour de Dieu, le manteau que tu portes. » Gilles le donna sur-le-champ, et il lui sembla voir cette aumône monter jusqu'au ciel. Le cœur inondé de joie, tous deux poursuivirent leur route, mendièrent dans la ville une étoffe grossière, et revinrent à Notre-Dame des Anges. Gilles reçut l'habit des mains du saint fondateur, et lui abandonna dès lors complètement la conduite de son âme (1).

François, considérant la sainte Pauvreté comme la clef de voûte de son édifice, visa tout d'abord à endurcir le front de ses disciples contre une fausse pudeur. Il les envoya donc à Assise quêter de porte en porte ; ils y reçurent plus d'outrages que d'aumônes, et leurs parents ne furent pas des derniers à les tourner en ridicule. Lui-même alla trouver l'évêque, qui, effrayé de leur genre de vie, lui dit avec bonté : « Il est trop dur, mon fils, de renoncer à toute possession ! — Pour moi, répliqua le serviteur de Dieu, je trouve bien plus fâcheux encore de posséder quelque chose ; car on ne peut conserver son bien sans se créer une foule de soucis, de querelles et de procès; quelquefois même il faut recourir aux armes pour le défendre, et tout cela éteint ordinairement l'amour de Dieu et du prochain. » La réponse plut au digne prélat, qui réitéra aux pauvres du Christ l'assurance de sa paternelle protection (2).

On comprend tout ce qu'exige d'énergie virile, d'esprit d'abnégation, un but si élevé au-dessus des données de la

(1) *Chronique des vingt-quatre généraux.* — Cf. *Tres socii,* c. XI.
(2) *Tres socii,* c. IX. — Don Guido gouverna l'église d'Assise de 1206 à 1228.

sagesse humaine. Les disciples ne le poursuivaient pas avec moins d'ardeur que le maître. Aussi François comprit-il dès la première heure qu'ils étaient capables de tous les sacrifices, et résolut-il d'employer leur zèle au profit des âmes. L'heure n'était-elle pas venue, pour ces nouveaux chevaliers du Christ, d'entrer en lice et de combattre à leur tour les bons combats du Seigneur? Il envoya donc, dès les premiers jours de mai, Bernard et Pierre en Émilie, pendant qu'il se dirigeait lui-même avec Gilles vers la Marche d'Ancône (1). Cette première course apostolique servit à mettre en lumière tout l'héroïsme de leur vertu. Manquant de tout, bafoués par la populace, couverts de boue, ils s'estimaient heureux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Toutefois ce ne fut qu'un essai; et au bout d'une dizaine de jours, ils rentrèrent dans leur solitude, pour se préparer dans le silence et la prière à de nouveaux combats.

Il n'était pas à craindre que les vocations manquassent; le parfum qui s'échappait de Notre-Dame des Anges était trop pur et trop suave pour n'y pas attirer une foule d'âmes éprises, comme François, d'amour de Dieu et d'esprit de sacrifice. Avant la fin du mois, trois nouveaux disciples s'étaient rangés sous sa conduite : c'étaient Sabbatino, Morico le Petit et Jean de Capella, tous les trois d'Assise (2).

Vers la fin du printemps (1209), le saint fondateur descendit avec sa petite troupe dans la vallée de Rieti. Il s'arrêta sur une roche isolée, en vue de Poggio-Buscone. Une grotte d'ermite qu'il y aperçut et qui était alors inhabitée, lui parut favorable à la méditation des vérités éternelles; il en fit le lieu de son repos, et c'est là qu'il se retirait chaque soir avec ses Frères, après avoir été prêcher et demander l'aumône à Poggio-Buscone ou dans les environs. Or, un

(1) *Tres socii*, c. IX.
(2) BONAV., c. III.

jour qu'il était en oraison sur cette roche, repassant dans l'amertume de son âme les années de dissipation de sa jeunesse, il eut un ravissement où l'Esprit-Saint lui révéla deux choses également consolantes : l'entière et pleine rémission de tous les péchés de sa vie, et la prodigieuse extension de son Ordre. Le soir, quand les pieux missionnaires furent de retour, il leur dit d'un ton inspiré : « Prenez courage, réjouissez-vous dans le Seigneur. Que votre petit nombre ne vous attriste point; que ma simplicité et la vôtre ne vous alarment pas ; car Dieu m'a révélé qu'il dilaterait nos tentes jusqu'aux confins de la terre. Je voudrais taire ce que j'ai vu, mais la charité m'oblige à vous en faire part. J'ai vu une grande multitude venant à nous pour revêtir les mêmes livrées et mener la même vie. J'ai vu tous les chemins remplis d'hommes qui marchaient de ce côté et se hâtaient fort. Les Français accourent, les Espagnols se précipitent, les Anglais et les Allemands suivent de près ; toutes les nations s'ébranlent, et voilà que le bruit des pas de ceux qui vont et viennent pour exécuter les ordres de la sainte Obéissance, retentit encore à mes oreilles (1). » Ainsi chantait le prophète Isaïe, lorsqu'il annonçait, sept siècles à l'avance, l'établissement et la miraculeuse propagation de l'Église. L'analogie est frappante, et tous les historiens de l'Ordre l'ont signalée.

Pendant les quelques jours que François passa dans cet ermitage de Poggio-Buscone, une foule de visiteurs y accoururent, attirés par le parfum de sainteté qui s'en exhalait. L'un d'eux, touché de la grâce, demanda à s'enrôler dans la nouvelle milice. C'était Philippe, surnommé le Long à cause de sa taille. Le saint fondateur en fit le septième de ses compagnons.

Après cette conquête, il les ramena à Notre-Dame des

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. x.

Anges, pour les y former à la vie intérieure. Quels progrès ne devaient-ils pas faire à l'école d'un tel maître! Après l'esprit de prière et de sacrifice, il fit passer dans leur âme une étincelle du zèle apostolique qui était le noble tourment de la sienne, et les exhorta à prêcher aux peuples par l'autorité de l'exemple plus encore que par l'éloquence de la parole; puis, debout au milieu d'eux, comme un général au moment d'engager l'action, il leur traça la ligne de conduite qu'ils devaient tenir en qualité de champions de la vérité. « Allez, et que rien ne vous intimide. Dans peu de temps, les nobles et les savants se joindront à vous, pour prêcher devant les peuples et les rois (1). — Honorez les prélats, les vieillards et les pauvres. N'ayez garde de juger les riches qui vivent dans le luxe et la mollesse; car Dieu est leur souverain aussi bien que le nôtre, et il peut les appeler et les justifier. Nous devons les honorer comme nos frères et nos maîtres : comme nos frères, puisqu'ils tiennent la vie du même Créateur; comme nos maîtres, puisqu'ils fournissent à nos besoins temporels. Comportez-vous de telle sorte au dehors, que rien qu'à vous entendre ou à vous voir, on soit porté à glorifier le Père céleste. Ayez la paix sur les lèvres, ayez-la plus encore au fond du cœur. Ne provoquez personne à la colère ni au scandale; mais souvenez-vous que votre vocation est de convier les esprits à la concorde et de ramener au bercail les brebis égarées. Il en est qui vous paraissent aujourd'hui les ennemis de l'Évangile et qui demain en feront la règle de leur vie (2). »

Aussitôt, par une illumination soudaine, il donne le signal du départ. Tous s'inclinent sous sa parole, lui baisent les pieds, comme au représentant de Dieu, et attendent ses ordres. François leur partage l'univers en forme de croix,

(1) *Tres socii*, c. x.
(2) *Ibid.*, c. xiv.

les envoie deux à deux dans trois directions différentes, se réservant la quatrième pour lui et son compagnon, et dit à chacun en particulier : « Mets ta confiance dans le Seigneur, et lui-même prendra soin de toi (1). »

Suivons un instant par la pensée les pas de ces anges de paix et de bénédiction. A tous ceux qu'ils rencontraient, ils adressaient cette salutation que leur Bienheureux Père leur avait enseignée : « Que le Seigneur vous donne sa paix! » Dès qu'ils apercevaient une église, leur premier soin était d'aller s'y prosterner et d'y réciter cette belle prière, qu'ils tenaient également de saint François : « Nous vous adorons, ô Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes vos églises qui sont par toute la terre, et nous vous bénissons d'avoir racheté le monde par votre sainte croix. » Leur demandait-on quel était leur pays, leur profession, ils répondaient humblement : « Nous sommes des pénitents venus d'Assise (2) »; car ils n'osaient pas encore se donner le nom de Religieux. Leur prédication était simple et sans recherche : ils se contentaient de rappeler brièvement quel est le chemin du ciel. Ils acceptaient avec reconnaissance le pain qu'on leur offrait, mais jamais d'or ni d'argent, priaient pour leurs persécuteurs, et, quand ils se trouvaient sans abri, se félicitaient d'avoir ce trait de ressemblance de plus avec Celui qui n'avait pas où reposer sa tête.

Cette mission fut, comme la précédente, de courte durée. François, guidé par le divin Maître, revint le premier à sa chère habitation de la Portioncule, où il reçut quatre nouveaux postulants, tous d'Assise : Jean de Saint-Constant, Barbaro, Bernard de Viridante et un quatrième, probablement le prêtre Silvestre, dont l'admission dut être retardée pour des considérations de ministère pastoral.

(1) Ps. LIV.
(2) *Tres socii*, c. X.

Cependant, le Bienheureux Père, désireux de revoir sa petite famille, s'adressa au ciel pour obtenir cette faveur. Celui qui entend le moindre cri du passereau solitaire prit plaisir à exaucer la prière de son fidèle serviteur; et peu de jours après, à leur grand étonnement, les sept missionnaires arrivèrent tous ensemble à la Portioncule. Considérant leur nombre et leur ferveur, et jugeant que le moment était venu de les constituer régulièrement en famille religieuse, François les assembla et leur dit : « Bien-aimés frères, vous voyez comment notre Société naissante croît et se multiplie sous les bénédictions de Dieu. Il est temps de choisir une forme de vie, et il est opportun de la soumettre au jugement du Saint-Siège ; car je suis persuadé qu'en matière de foi et d'Ordres religieux, on ne peut rien faire de stable sans son agrément et son approbation. Allons donc trouver notre Mère la sainte Église romaine, et rendons compte au Souverain Pontife de ce que le Seigneur a déjà fait par notre entremise, afin que nous poursuivions selon sa volonté et sous ses ordres l'œuvre que nous avons commencée (1). »

Voilà bien le saint Patriarche d'Assise avec sa filiale dévotion au Siège de Pierre, en même temps qu'avec cette pureté de foi qui voit dans la Papauté le foyer des lumières, la pierre fondamentale de l'Église catholique, l'infaillible interprète de l'Évangile, la sauvegarde de tous les intérêts et l'espérance de l'avenir! Aucune loi ecclésiastique n'obligeait alors les Ordres religieux à demander cette approbation de Rome, qui ne fut imposée que six ans plus tard, au quatrième Concile de Latran ; mais le saint fondateur savait que les autres colonnes de l'Église peuvent s'écrouler, et qu'à Pierre seul il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne pré-

(1) *Tres socii*, c. XII : « *Dixit illis undecim...* »

vaudront pas contre elle. » Son plan était aussi simple que profond. Planter la croix dans les cœurs, la poser au sommet de l'édifice social, et pour cela assembler, discipliner tous les éléments du bien, en faire une armée permanente, et lui donner pour chef le Vicaire de Jésus-Christ : voilà en deux mots le projet qu'il conçut, et au succès duquel il consacrera tout le reste de sa vie. Qu'on y voie un trait de génie ou le fruit d'une inspiration divine, peu importe ! Les conséquences sont les mêmes. Par là il mettait à jamais ses enfants dans l'obligation de recevoir des lèvres de Pierre la pure doctrine de l'Évangile; par là il leur assurait le bénéfice de l'infaillibilité pontificale et de l'immortelle durée de l'Église.

Ses compagnons, épousant ses vues et ses espérances, applaudirent à sa proposition. Le Saint écrivit aussitôt une Règle composée de quelques sentences de l'Évangile et prescrivant, outre les trois vœux ordinaires de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, une renonciation totale à toute possession, même en commun. Dès que la rédaction en fut terminée (dans le courant du mois de mai 1209, d'après Cristofani), tous prirent le chemin de Rome sous la conduite, non de saint François, trop humble pour se mettre en avant, mais de Frère Bernard de Quintavalle. Qu'il est beau de voir ces dix pèlerins entourant leur Bienheureux Père comme les apôtres entouraient le Sauveur sur les chemins de la Judée, marchant pieds nus, sans bourse ni bâton, sous les rayons d'un soleil brûlant, et charmant la longueur de la route par de ferventes prières ou par de pieux entretiens (1) !

Dans ce voyage, nous n'avons que deux incidents à noter. Le premier, c'est la conversion d'Ange Tancrède. Traver-

(1) Bonav., c. iii.

sant les rues de Rieti, François avise un brillant chevalier, et, sans qu'il l'ait jamais connu, il l'aborde et lui dit : « Frère Ange, il y a assez longtemps que tu portes le baudrier, l'épée et les éperons. Il faut maintenant que tu aies pour baudrier une grosse corde, pour épée la croix de Jésus-Christ, pour éperons la poussière et la boue. Suis-moi, et je te ferai soldat du Christ. » Le vaillant officier se joint immédiatement à la phalange des pauvres volontaires, où il prend le rang et le titre de onzième compagnon de saint François (1).

Le second incident fut une vision consolante qu'eut le jeune fondateur. Dieu lui montra la Papauté sous la figure d'un beau palmier dont les branches s'inclinaient gracieusement vers lui. Cette apparition le combla de joie, et le récit qu'il en fit à ses Frères ranima leur courage (2).

A Rome, François eut le bonheur de retrouver l'évêque d'Assise, qui lui fit l'accueil le plus affectueux et lui procura la protection d'un des cardinaux les plus influents, Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine. Cependant, la même Providence qui lui ménageait l'appui d'un personnage si considérable lui réservait aussi, pour accroître ses mérites, une petite humiliation. La première audience qu'il eut au palais de Latran ne lui fut pas favorable. Innocent III, prenant cet homme chétif pour un solliciteur importun, ou songeant peut-être aux faux pauvres de Lyon, à ces Vaudois dont les crimes ensanglantaient encore le midi de la France et dont l'orgueil avait osé réclamer l'approbation apostolique, le renvoya sans vouloir l'entendre. Mais la nuit suivante, il eut un songe mystérieux : il vit croître à ses pieds, peu à peu, une palme qui devint un bel arbre. Il se demandait ce que pouvait signifier cette vision, lorsque Dieu

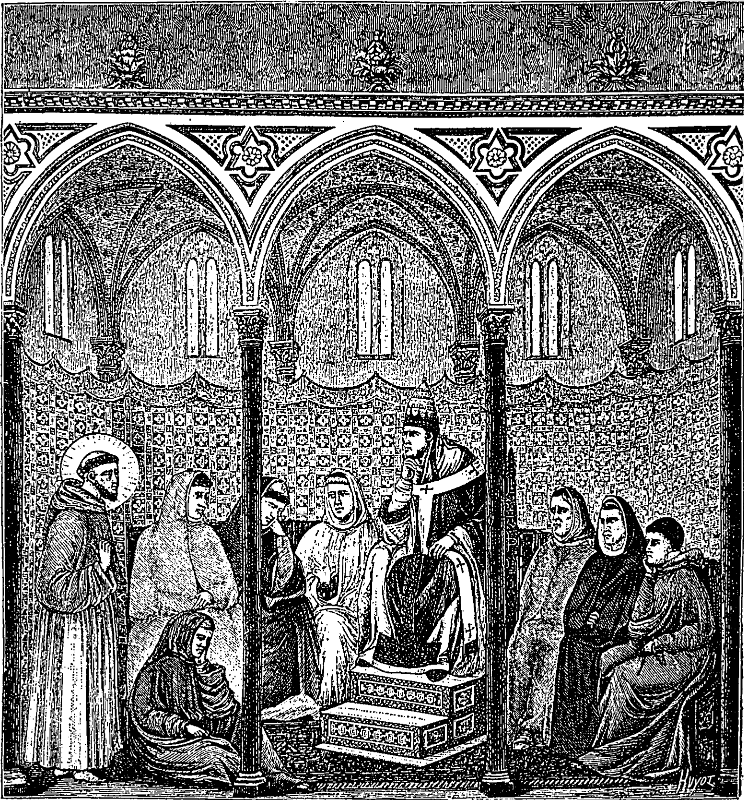
(1) Wadding, t. I, p. 80.
(2) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xiii.

lui fit comprendre que cette palme était l'emblème du pauvre qu'il avait rebuté la veille. A son réveil, il donna l'ordre d'aller immédiatement à la recherche de cet étranger. On trouva l'humble pèlerin dans une des salles de l'hôpital Saint-Antoine, et on l'amena au palais de Latran. Dans cette seconde audience, Innocent III, pontife d'une sagesse qui n'avait d'égale que sa vertu, le reçut au milieu des cardinaux, et l'écouta avec une bienveillance marquée. Admirant la candeur, le courage et le zèle du saint, il inclinait à lui octroyer sa demande, lorsque plusieurs membres du Sacré Collège représentèrent à Sa Sainteté que l'institut des Pénitents d'Assise constituerait une innovation dans l'Église, et que d'ailleurs il était au-dessus des forces humaines. Alors le cardinal Jean de Saint-Paul leur repartit avec beaucoup d'à-propos : « Seigneurs, si nous rejetons la demande de ce pauvre, sous prétexte que sa Règle est nouvelle et trop difficile, prenons garde de nous attaquer à l'Évangile lui-même, puisque la Règle qu'il présente à l'approbation du Saint-Père est conforme aux enseignements de l'Évangile; car soutenir que la perfection évangélique ou le vœu de la pratiquer renferment quelque chose de déraisonnable ou d'impossible, c'est blasphémer contre Jésus-Christ, auteur de l'Évangile (1). »

Frappé de la justesse de ces raisons, le Souverain Pontife dit à François : « Mon fils, prie le Seigneur de nous faire connaître sa volonté, afin que nous puissions favoriser tes désirs. » Le serviteur de Dieu obéit avec la simplicité d'un enfant; il alla se mettre en prière, puis revint proposer la parabole suivante : « Très Saint Père, il y avait une fille très belle, mais pauvre, qui habitait un désert. Un grand roi la vit, et fut tellement épris de sa beauté qu'il la prit pour

(1) Bonav., c. iii. — Cf. *Chronique des vingt-quatre généraux*, fol. 73.

son épouse. Il demeura quelques années avec elle, et en eut des enfants qui unissaient les traits de leur père à la beauté de leur mère; puis il retourna à son palais. La mère éleva ses enfants avec un grand soin; et quand ils eurent grandi,



Saint François devant le pape Innocent III. (D'après Giotto.)

elle leur parla en ces termes : Mes enfants, vous êtes nés d'un grand roi; allez à sa cour, et il vous recevra avec tous les égards dus à votre naissance. — Les enfants vinrent donc à la cour du roi. Celui-ci, voyant la beauté de leur visage, leur dit : De qui êtes-vous fils? — Nous sommes, répondirent-ils, les enfants de cette pauvre femme qui

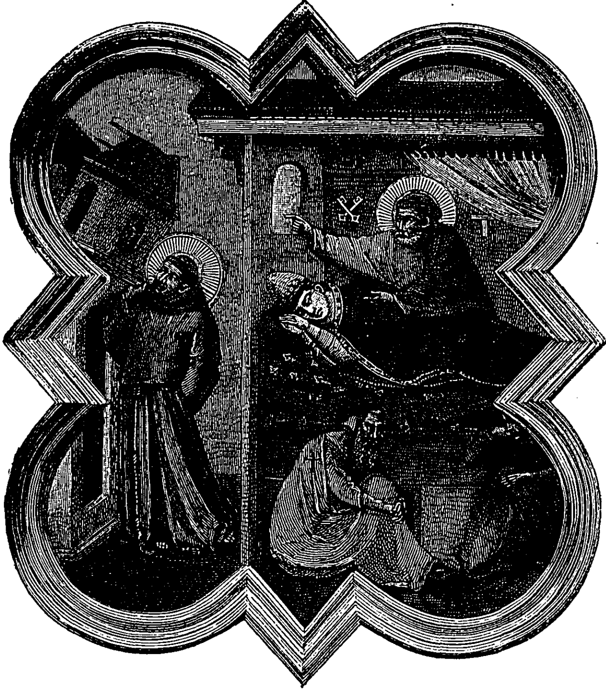
habite au désert. — Aussitôt le roi les embrassa avec tendresse, en leur disant : Ne craignez rien, vous êtes mes fils; et si je nourris mes officiers des mets de ma table, combien n'aurai-je pas plus de soin de vous qui êtes mes enfants!

« Ce roi, Très Saint Père, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ; cette fille aimable et belle, c'est la Pauvreté, qui, méprisée de tous, se trouvait dans ce monde comme dans un désert. Le Roi des rois, descendant des hauteurs du ciel et venant sur la terre, eut pour elle tant d'amour qu'il l'épousa dans la crèche. Il en eut plusieurs enfants dans le cours des siècles : les apôtres, les anachorètes, les cénobites, et enfin, dans les temps malheureux que nous traversons, votre petit serviteur et ses disciples. Et lui-même m'a donné l'assurance qu'il pourvoirait à notre subsistance comme il a pourvu à celle de nos frères aînés; et il m'a dit : Si je nourris les mercenaires et jusqu'aux ennemis de mon nom, à plus forte raison prendrai-je soin de ceux qui sont mes fils et mes héritiers! Et si je fais luire mon soleil même pour les pécheurs et leur distribue les biens de la terre, à plus forte raison donnerai-je le pain de chaque jour à ceux qui font vœu de suivre les conseils de l'Évangile (1). »

« Ah! véritablement, voilà l'homme qui soutiendra l'Église de Dieu par sa doctrine et par ses œuvres! » s'écria le Pape, faisant allusion à une vision qu'il avait eue quelques jours auparavant, et qu'il prit plaisir à raconter en présence des cardinaux. « Il me semblait, dit-il, que la basilique de Saint-Jean de Latran chancelait sur ses bases, et je m'efforçais vainement d'en conjurer la chute, lorsqu'un homme pauvre et chétif s'avança et la soutint de ses épaules. » Alors il embrassa François avec effusion, et, sans plus délibérer, il approuva de vive voix, dans toute sa teneur, la Règle qui

(1) *Tres socii*, c. XII.

lui était présentée. De plus, en vertu de la plénitude de l'autorité apostolique, il établit le jeune fondateur supérieur général de la congrégation naissante, chargea le cardinal Jean de Saint-Paul de lui conférer, à lui et à ses onze compagnons, la tonsure, afin qu'ils pussent jouir des privilèges des clercs, les reçut à la profession religieuse et leur adressa



Saint Pierre apparait à Innocent III et lui montre saint François soutenant l'église de Latran. (D'après Giotto.)

ces paroles encourageantes : « Allez, prêchez partout librement la pénitence, selon que le Seigneur lui-même vous l'inspirera; et quand votre petite société aura grandi, vous reviendrez, et nous vous accorderons volontiers de plus grandes faveurs. » Puis, leur ayant donné la bénédiction apostolique, il les congédia (1).

(1) *Tres socii*, c. XII.

Nos pieux pèlerins étaient au comble de leurs vœux. La sanction pontificale, n'était-ce pas l'approbation, par le plus haut tribunal qu'il y ait au monde, de la pauvreté absolue qu'ils avaient embrassée? La bénédiction apostolique, n'était-ce pas la rosée du ciel tombant sur leur œuvre pour y semer la vie et la fécondité? Aussi leur premier soin fut-il d'aller se prosterner en action de grâces sur le tombeau des Apôtres. Ils quittèrent ensuite la Ville éternelle, emportant dans leur cœur d'immenses consolations et des espérances plus grandes encore, et jurant un dévouement sans bornes et pour jamais au Vicaire de Jésus-Christ.

Saint Bonaventure raconte un trait charmant qui signala leur retour. Un soir, après une longue journée de marche, épuisés de fatigue, les Frères s'assirent au bord du chemin; la faim les pressait, mais ils étaient sans vivres et loin de toute habitation. La Providence ne leur fit point défaut : un beau jeune homme leur apparut tout à coup, déposa près d'eux un pain blanc, et disparut. Les Frères mangèrent, et la vertu de ce pain céleste répara les forces de leur corps, pendant que la pensée de la délicate attention de la Providence pour ses pauvres volontaires inondait leur âme d'une indicible allégresse (1). Le lendemain, ils s'arrêtèrent en face d'Orte, à la jonction du Tibre et de la Nera, dans un joli vallon qu'abrite le mont Cimino. L'hérésie des Patarins infectait cette contrée, d'Orte à Orvieto. Nos missionnaires eurent la joie de faire rentrer dans le bercail de l'Église un grand nombre de ces brebis égarées (2). Au milieu de ces travaux, ils agitèrent résolument une question qui, dès le principe, s'était posée devant eux : devaient-ils vivre en ermites ou en apôtres, dans la solitude ou bien au sein des

(1) Bonav., c. iv.

(2) « Hic Patarinorum multos seduxerat error; — Sed Christi Franciscus oves ad ovile reducit. » (*Poema*, c. lxxxviii.)

villes? François, après avoir prié, se prononça pour le second parti, « parce que, disait-il, notre mission est de regagner à Dieu l'âme des pécheurs (1) ». Ils quittèrent donc, au bout d'une quinzaine de jours, ce climat d'ailleurs trop énervant, remontèrent le cours du Tibre, et vinrent se fixer dans une masure peu distante des murs d'Assise, sur la route de Foligno à Pérouse, au bord d'un torrent fameux



Saint François propose à ses premiers compagnons la croix, comme le livre qui renferme toute la science du salut. (D'après Sermei.)

qui descend du mont Soubase et qu'on nomme le Rivo-Torto (Ruisseau tortueux). Suivons-les dans cette solitude.

La cabane était si étroite et si délabrée, qu'ils avaient à peine assez de place pour s'y asseoir, et que François fut obligé d'écrire sur les poutres le nom de chaque Frère, afin qu'ils pussent plus commodément se livrer à leur attrait pour l'oraison. Ils y vivaient d'aumônes et du produit de leur travail; quelquefois ils étaient réduits à se nourrir de

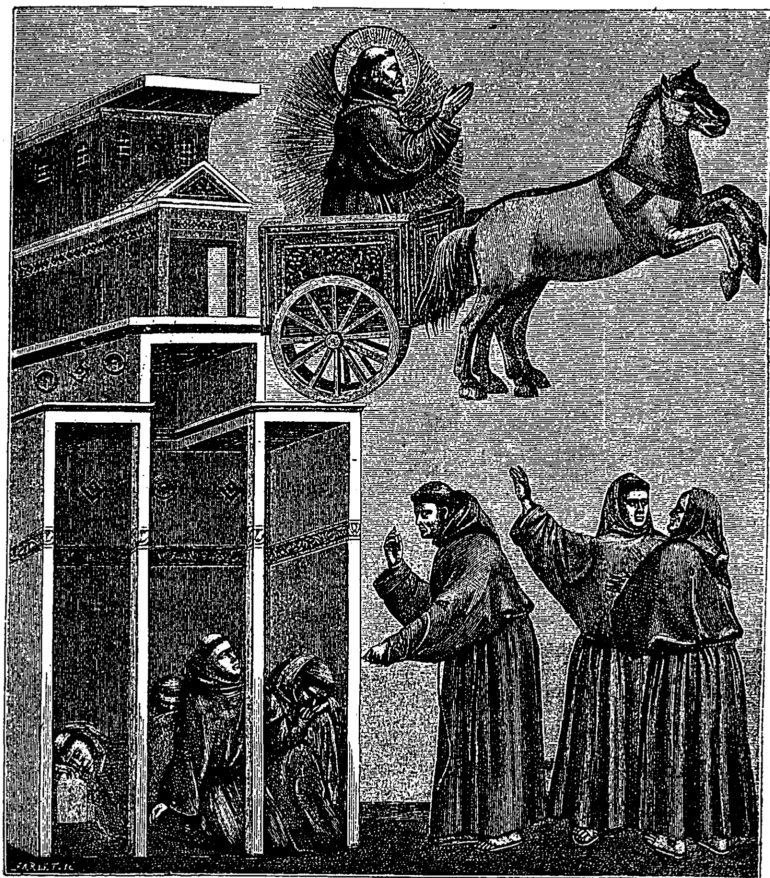
(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xiv.

racines. N'importe! Ils gardaient un visage joyeux au milieu de ces privations qui effrayent notre délicatesse, et trouvaient plus de douceur dans les larmes de la pénitence que les mondains n'en trouvent au sein de leurs délices et de leur félicité d'un jour. N'ayant point encore de bréviaires pour réciter l'office, ils s'assemblaient autour d'une croix de bois qui leur tenait lieu de livre; et là, assis sur un banc de pierre, ils écoutaient la parole enflammée du saint fondateur ou méditaient en silence sur la Passion de l'Homme-Dieu (1).

Trois faits principaux se rattachent à ces temps héroïques de Rivo-Torto. Le premier est un miracle où l'on admire l'opportunité de l'intervention divine, et dont la haute portée n'échappera à personne. Si dociles que fussent les disciples à la voix du fils de Bernardone, un doute aurait pu se glisser dans leur esprit sur l'étroitesse et l'étrangeté de la voie où il les entraînait. Dieu prévint le doute par un prodige. François, devant prêcher un dimanche matin dans l'église cathédrale d'Assise, monta dès la veille au palais épiscopal, et se retira le soir sous un appentis dans le jardin des chanoines, pour y vaquer à l'oraison; car il avait la pieuse habitude de passer la nuit en prières. Or, vers minuit, un char de feu sur lequel était un globe de lumière aussi resplendissant que le soleil, pénétra dans le réduit des Frères à Rivo-Torto, et en fit trois fois le tour. On ne saurait dépeindre leur étonnement à la vue de ce char de feu; leur admiration s'accrut encore, quand ils se virent éclairés au dedans comme au dehors, et que chacun put lire dans la conscience de ses compagnons comme dans un livre ouvert. Il était impossible de s'y méprendre, ce char de feu, ce globe de lumière, cet Élie du Nouveau Testament, c'était

(1) TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. 1, c. XVI.

le guide de leur âme, c'était leur Bienheureux Père. Du reste, s'il leur fût resté quelque doute sur la réalité du sens de cette apparition, il eût été vite dissipé par la conduite et le langage du Saint; car, dès son retour à l'ermitage et



Les compagnons de saint François voient leur Père porté, comme un autre Élie, sur un char de feu. (D'après Giotto.)

comme pour compléter la vision précédente, il leur découvrit les replis les plus cachés de leur conscience et leur prédit les glorieuses destinées de l'Ordre. Ils constatèrent ainsi par leur propre expérience que l'Esprit de Dieu reposait sur

leur humble fondateur. C'était assez pour les autoriser à conclure qu'ils pouvaient suivre sans crainte sa doctrine et ses exemples (1).

Le second fait n'est pas moins remarquable. C'était vers la fin de septembre (1209). Othon IV, seul maître de la Germanie par suite de l'assassinat de Philippe de Souabe, son compétiteur, traversait l'Ombrie, se dirigeant avec une brillante escorte vers Rome, pour s'y faire couronner empereur par le pape Innocent III. François ne sortit ni ne se détourna pour voir passer le faste et l'orgueil du César allemand; mais il chargea l'un de ses Frères de lui porter ce message : « Sache, ô prince, que ta gloire ne durera pas longtemps! » La prédiction déplut au prince; mais elle ne s'en accomplit pas moins (2). On sait la triste fin de cet empereur : il fut excommunié l'année suivante par le même Souverain Pontife, perdit la couronne impériale, tombée aux mains du jeune Frédéric II, fut battu à Bouvines par Philippe-Auguste, le 27 juillet 1214, et périt misérablement quatre ans après.

Le troisième événement fut l'arrivée de ce Silvestre dont nous avons déjà parlé. C'est le premier prêtre de l'Ordre, et sa vocation fut des plus extraordinaires. Il avait vendu des pierres à saint François lors de la restauration de Saint-Damien; mais, quoiqu'il en eût reçu le prix, il se plaignit d'avoir été lésé dans ses droits, profitant pour cela du moment où notre Saint présidait à la distribution des biens de Bernard de Quintavalle (avril 1209). François, qui avait en horreur les procès et les contestations, prit de l'or dans un sac et le donna à pleines mains au prêtre cupide, en lui

(1) Bonav., c. iv. — Thomas de Celano et Jean de Ceperano placent le même fait à la *Portioncule*. Saint Bonaventure a-t-il voulu corriger une erreur ou s'est-il trompé? Nous laissons à d'autres le soin de trancher la question.

(2) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xvi.

disant : « Voici pour le payement que tu réclames, et que je ne te dois pas. » Silvestre s'en alla, humilié, mais content.

Le soir, réfléchissant à l'indignité de sa conduite, il eut des remords, et promit à Dieu de réparer son injustice. Un songe mystérieux acheva de dissiper les préventions qu'il nourrissait au fond de son cœur contre les pauvres de Jésus-Christ. Pendant la nuit, il vit d'abord un énorme dragon



Saint François refuse d'aller à la rencontre de l'empereur Othon et lui fait annoncer sa fin prochaine. (D'après Sermei.)

s'abattant sur la ville d'Assise et s'apprêtant à en exterminer tous les habitants ; puis, la radieuse figure de François, et dans la bouche du saint une croix d'or dont le sommet atteignait le firmament et dont les bras s'étendaient aux deux pôles ; enfin, l'éclat de cette croix mettant le dragon en fuite. Trois fois il eut la même vision. A la fin, comprenant que c'était un avertissement du ciel, il courut se jeter aux pieds de François, lui raconta sa vision, et le conjura non seulement de lui pardonner sa faute, mais encore de l'admettre en sa compagnie. Le saint fondateur lui répondit, en

l'embrassant avec effusion : « Mon fils, je t'accorde volontiers l'une et l'autre faveur. » Toutefois (nous ignorons pour quel motif), ce ne fut qu'au mois de septembre de la même année, après l'approbation verbale d'Innocent III, que le postulant revêtit les livrées de la pénitence. Thomas de Celano et saint Bonaventure, auxquels nous empruntons ce récit, ajoutent qu'à dater de cette heure, la vie de Silvestre, vie toute d'oraison, de pénitence et de pauvreté, rendit témoignage à la vérité de la vision que nous avons racontée. Il est le douzième compagnon du Bienheureux Patriarche, et son arrivée met le dernier trait de ressemblance entre le nouvel institut et le Collège apostolique (1).

C'est ainsi que le Tout-Puissant entourait l'humble cabane de Rivo-Torto de la triple auréole de la sainteté, des miracles et des prophéties.

Après un mois de séjour à Rivo-Torto, François réunit ses douze compagnons (2) et leur dit : « Le Seigneur a daigné me faire connaître qu'il voulait multiplier notre petite famille. Il nous faut une demeure plus vaste, une église pour l'office canonial, un cimetière pour les morts. Allons donc trouver l'évêque d'Assise, et prions-le de procurer un asile à notre Ordre naissant. » L'évêque ne put satisfaire aux désirs du saint ; celui-ci fut plus heureux auprès des Bénédictins du mont Soubase, qui lui concédèrent de la meilleure grâce du monde la chapelle de *Notre-Dame des Anges,* avec la maison attenante et quelques parcelles de terrain, à la condition que ce couvent serait toujours regardé comme le berceau et la maison mère de l'Ordre des Frères Mineurs. François accepta volontiers le présent et la condition (3) ; il était au comble de ses vœux.

(1) *Tres socii,* c. IX. — BONAV., c. III.
(2) BONAV., c. IV.
(3) *Tres socii,* c. XIII.

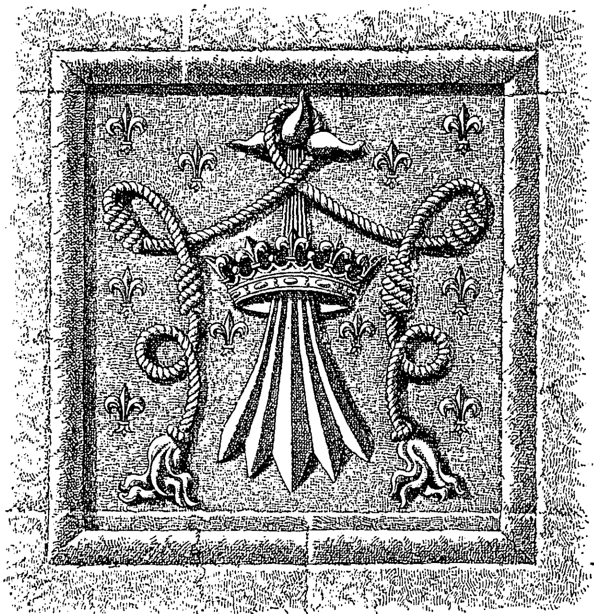
Sa reconnaissance a traversé les siècles, et ses fils se plaisent à redire aujourd'hui, comme il y a six cents ans, que c'est aux disciples de saint Benoît qu'ils sont redevables de leur premier établissement, de leur premier lieu de prière.

François vint immédiatement avec ses Frères occuper la Portioncule, pour y continuer la vie de pénitence qu'il y avait inaugurée l'année précédente. Ah! qu'elles furent douces, les émotions qui firent battre son cœur, lorsqu'il prit possession, au nom de la Reine du ciel, de ce petit coin de terre trois fois béni! Qu'ils furent brûlants, les accents de gratitude qui montèrent alors de cette chapelle vers le trône de la Vierge immaculée! Le choix même du lieu rappelait tant de souvenirs, excitait tant d'espérances dans le cœur du serviteur de Dieu! C'était là que Pica l'avait consacré d'avance à Marie! C'était là qu'il avait fait ses premières armes dans les rudes combats de la pénitence, et que son œuvre était née d'un sourire de Marie! C'était de là qu'il était parti pour aller se prosterner aux genoux du Vicaire de Jésus-Christ! Tant de bienfaits ne proclamaient-ils pas assez haut que Marie entendait rester la patronne de son Ordre, après en avoir été la mère? N'était-ce pas à son ombre et sous son manteau d'azur que ce même Ordre devait croître et prospérer?

Telles étaient les pensées qui roulaient dans son esprit. Pour mieux s'assurer la protection de celle qui est l'avocate du genre humain, il voulut dès la première heure lui confier ses joies pour le passé, ses sollicitudes pour l'avenir; et transportant dans la vie religieuse un des usages les plus sacrés de la chevalerie, il fit sa veillée d'honneur et passa la première nuit en prières aux pieds de sa Souveraine, comme s'il eût dû être armé chevalier de Jésus et de Marie : il le fut en effet. L'auguste Vierge lui apparut environnée d'une multitude d'esprits célestes, et, lui souriant avec amour, lui

fit entrevoir les glorieuses destinées du sanctuaire d'où devait sortir la rénovation du treizième siècle. Au point du jour, il se leva et s'écria à l'exemple du patriarche Jacob : « Véritablement, c'est ici un lieu saint qui devrait être habité par des anges plutôt que par des hommes ! Tant que je le pourrai, je n'en sortirai pas. Il sera pour moi et les miens un monument éternel de la bonté divine (1). »

(1) Wadding, t. I, p. 90.



La cordelière soutenant l'hermine couronnée. (Château de Blois.)

CHAPITRE V

SAINT FRANÇOIS ET SES PREMIERS COMPAGNONS.

Le douzième siècle venait de s'éteindre et de rentrer dans la nuit des temps : siècle qui avait eu ses gloires, mais dont le déclin léguait à la génération suivante un héritage gros de crimes et de périls. « Les débauches et la tyrannie de Henri II d'Angleterre, l'assassinat de saint Thomas Becket, la captivité de Richard Cœur de lion, les violences de Philippe-Auguste contre sa femme Ingelburge, les atroces cruautés de l'empereur Henri VI en Sicile (1) », avaient déchaîné toutes les passions mauvaises et amené le triomphe général du mal sur le bien, de la chair sur l'esprit, de la force brutale sur la foi catholique. Le treizième siècle recueillait le fruit de ces désordres, et dès la première heure il paraissait ouvrir l'ère des douleurs et des ruines. En Asie, Jérusalem était retombée au pouvoir des Musulmans ; les dissensions des Templiers et des Hospitaliers compromettaient le sort du reste de la Palestine, et Gengis-Khan accourait avec la vitesse de l'aigle des extrémités de l'Orient.

En Europe, la situation n'était guère moins lamentable. Au dedans, des luttes fratricides, où Arthur de Bretagne et Philippe de Souabe périssaient, traîtreusement assassinés.

(1) Montalembert, *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*. Introduction, p. 12.

Au dehors, de nouvelles invasions de barbares : les Maures en Espagne, les Tartares aux portes de la Livonie et de la Prusse. La corruption des mœurs marchait de pair avec l'anarchie politique, et les clercs et les moines eux-mêmes se laissaient entraîner dans ce mouvement de décadence, auquel ils auraient dû résister. L'Église en deuil pleurait, et saint Bernard n'était plus là pour mettre une digue aux flots impurs du scandale, qui, montant toujours, envahissaient jusqu'au seuil du sanctuaire (1).

Une hérésie fameuse mettait le comble à tant de maux et menaçait de tout détruire : c'était l'hérésie des Albigeois. Ces sectaires, qui avaient couvert de sang et de ruines tout le sol de la France méridionale, prolongeaient leurs ramifications jusqu'au cœur de l'Italie et tendaient la main aux hérétiques de tout nom, Patarins, Cathares et Vaudois, pour se ruer sur le clergé féodal, lui faire un crime de son autorité temporelle plus encore que de ses immenses possessions, et lui dénier tout pouvoir spirituel. On connaît leur doctrine, mélange monstrueux où le dualisme de Manès s'alliait aux erreurs plus récentes de l'Arabe Averroès et du Juif Maimonide. Partant de cette idée qu'il y a deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, et que le second est l'auteur de la création, ils devaient aboutir logiquement au fatalisme brutal qui détruit la responsabilité de la conscience, et au sensualisme le plus révoltant. Ils formaient plus qu'une école ; c'était une société savamment organisée, qui grandissait dans l'ombre et commençait à prendre place au soleil de l'Europe chrétienne. Protégés par la loi du secret contre les vindictes de la conscience publique, soutenus par Raymond VI, le puissant comte de Toulouse, et se croyant à la veille d'un triomphe définitif, ils finirent par

(1) Voir les Lettres d'Innocent III, année 1204.

lever le masque. Ils affichèrent hautement, avec leurs prétentions, leur mépris de toute autorité, et alors, comme au temps de Luther, comme aujourd'hui, le monde entier retentit de leurs déclamations contre l'Église romaine, qu'ils appelaient la grande prostituée de Babylone, et de leurs prophéties sur sa chute prochaine. Des menaces passant aux actes, ils promenèrent la torche incendiaire à travers les provinces de la Guyenne et du Languedoc; et partout sur leur passage le sang des prêtres, les débris fumants des églises et des monastères attestèrent que le sang de Pierre de Castelnau et de Pierre Parenzo n'avait point assouvi leur rage. C'étaient les socialistes du temps. Supposez le succès de leurs armes, et c'en était fait de l'Europe, de la chrétienté, de la civilisation.

Ainsi, partout l'idée chrétienne était attaquée, et partout la croix penchait, sans que le veilleur d'Israël pût voir d'où viendrait le salut. Mais pourquoi désespérer, lorsque le Verbe incarné, vainqueur de la mort et de l'enfer, a promis d'assister son Église et de veiller à ses destinées immortelles? L'heure des désespoirs, voilà l'heure de Dieu par excellence, c'est-à-dire le moment pour lui de se montrer et de sauver ce qui semblait perdu ! Et pour opérer ce prodige dans l'ordre social, il n'a besoin que de produire un phénomène semblable à celui qu'il produit tous les jours dans les profondeurs de l'Océan. Là, tout à coup le vent souffle, la mer monte, et ses flots ont bientôt couvert les sables du rivage. Il en est de même dans l'ordre moral : à un moment donné, Dieu envoie un souffle divin qui agite les masses, les pousse vers le Christ, et renouvelle la face de la terre. Ce souffle divin passait alors sur l'Europe occidentale, et soudain l'on voyait apparaître, comme autant de libérateurs, Innocent III sur le siège de Rome, Louis IX sur le trône de France, la douce Élisabeth de Hongrie en Allemagne et

Simon de Montfort, « ce type de la loyauté chevaleresque (1) », dans les champs du Languedoc. En même temps, et pour accuser nettement son intervention par le contraste entre la faiblesse des moyens et la grandeur des résultats, Dieu suscitait deux hommes providentiels, l'un en Espagne, l'autre en Italie, Dominique et François, deux pauvres, qui, sans se connaître, poursuivaient le même but : réformer le monde par l'esprit de sacrifice, en opposant aux passions qui dégradent l'humanité les vertus qui la relèvent, à l'orgueil l'humilité, à l'amour désordonné des richesses la pauvreté évangélique, à l'égoïsme la charité. Le plan divin n'était-il pas assez sublime, assez miséricordieux? Dans l'exécution n'éclatera pas moins cette souveraine sagesse du Très-Haut qui sait proportionner le génie et la sainteté des ouvriers à la grandeur de l'entreprise.

Pour accomplir cette œuvre de réformation, François n'était pas seul; car quel homme peut étendre son action à tout l'univers? Il avait des auxiliaires pénétrés de sa pensée, imprégnés de ses vertus, douze pauvres, douze apôtres, qui sont comme les colonnes de l'édifice franciscain. De ces figures, qu'a grandies leur contact avec le saint Patriarche, nous n'esquisserons que les trois principales, Bernard de Quintavalle, Pierre Cattani et le Frère Gilles.

Modèle de patience et d'humilité, favorisé des dons les plus précieux, transporté par la main des Anges d'une rive à l'autre d'un grand fleuve d'Espagne (l'Èbre), souvent ravi en extase au milieu des forêts de l'Apennin, chéri de Dieu et de saint François, qui l'appelait son premier-né : tel était Bernard de Quintavalle. Saint Bonaventure déclare qu'il était le plus éminent en sainteté comme le premier élu à la vocation franciscaine. Saint François lui prédit qu'il serait

(1) Expressions d'un adversaire, Guillaume de Puy-Laurens, chapelain et biographe de Raymond VII. Voir Rohrbacher, *Hist. de l'Église*, liv. 72.

purifié comme l'or au creuset des tribulations, qu'il serait en butte aux tentations de l'esprit malin, et qu'à la dernière heure il recouvrerait le calme et la paix : ce qui eut lieu, en effet (1). Sur son lit de mort, il disait à ses Frères éplorés : « Consolez-vous ; je ne voudrais pas pour mille mondes avoir servi un autre maître que Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Et maintenant, sur le point de vous quitter, je vous demande deux choses : souvenez-vous de mon âme devant Dieu, et de plus aimez-vous les uns les autres, suivant l'exemple que je vous en ai donné. » A cette heure, un rayon du ciel sembla passer sur son visage, et son âme échangea les douleurs de l'exil contre les joies de la patrie (2).

Le second disciple, Pierre Cattani, était très versé dans les questions de théologie et de droit canon. Nous verrons dans la suite à quel point il possédait la confiance du saint fondateur et comment il eut l'honneur d'être choisi pour le premier vicaire général de l'Ordre. Disons seulement ici que l'obéissance fut toujours sa vertu favorite, et de quelle manière elle le suivit au delà de la tombe. Comme des miracles éclatants s'y opéraient chaque jour, et que l'affluence des visiteurs troublait la retraite des Religieux, le saint fondateur se pencha sur la tombe du Bienheureux et lui parla comme on parle à un vivant : « Frère Pierre, tu m'obéissais toujours pendant ta vie ; je désire que tu m'obéisses de même en ce moment. Ceux qui accourent ici nous incommodent au plus haut point : ils sont cause que la pauvreté est blessée, et le silence mal gardé. Je te commande donc, au nom de la sainte obéissance, de cesser de faire des miracles. » Le Fils de Dieu acquiesça au désir de son fidèle serviteur, et à dater de ce jour il ne se fit plus de miracles sur la tombe du

(1) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 2, c. xvii.
(2) Barthélemy de Pise, *Livre des Conformités*, col. lx (éd. de Bologne, 1590). Ouvrage écrit en 1399.

Bienheureux Pierre Cattani. Ce silence éternel, succédant tout d'un coup à tant de prodiges, renfermait une haute leçon que saisirent tous les disciples de notre Saint. Ils comprirent que Dieu manifestait par là tout le prix qu'il attache à l'obéissance religieuse, et ils se montrèrent de plus en plus zélés pour l'observance de cette vertu (1).

Gilles, le troisième compagnon de François, est une des figures les plus gracieuses de la famille franciscaine. Le séraphique Patriarche, admirant son esprit d'abnégation, disait de lui, en faisant allusion aux romans de la chevalerie : « C'est un des paladins de ma Table ronde. » Le témoignage de saint Bonaventure est plus explicite encore : « Je l'ai vu de mes propres yeux et plus d'une fois ravi en extase, écrit-il; et je ne crois pas aller trop loin en affirmant qu'il menait la vie d'un ange plutôt que la vie d'un homme (2). » Il fut à la fois le grand pèlerin et le grand extatique du moyen âge. Pèlerin, il entreprit les voyages de Saint-Jacques de Compostelle, de Bari, du mont Gargano, de Jérusalem. Extatique, il faisait l'étonnement de ses contemporains; il suffisait, pour lui causer des ravissements, de prononcer devant lui les mots de Dieu ou de paradis.

Toutes les perfections divines se reflétaient dans son âme comme dans un pur cristal et rayonnaient au dehors, avec un cachet de candeur et d'aimable simplicité qui lui appartient. Un jour, il alla trouver saint Bonaventure, alors ministre général de l'Ordre, et lui adressa la question suivante : « Mon Père, Dieu vous a comblé des dons de sa grâce; mais nous, simples et ignorants que nous sommes, que ferons-nous pour être sauvés? — Mon Frère, répondit

(1) *Livre des Conformités*, col. LXIV. — Cf. JOURDAIN DE GIANO, *Chronique*, p. 4, n° 11; et *Chronique des vingt-quatre généraux*.

(2) BONAV., c. III. — Cf. la *Chronique des vingt-quatre généraux*, qui reproduit intégralement la *Vie du Frère Gilles*, écrite, au témoignage de Salimbéné, par le Frère LÉON; et les *Acta SS.*, 23 avril.

le Docteur séraphique, quand Dieu ne vous aurait donné que son amour, cela suffirait à votre salut. — Mais, mon Père, continua le Frère Gilles avec une naïveté charmante, un ignorant peut-il aimer Dieu autant qu'un savant? — Assurément, répliqua le Père; une pauvre vieille femme peut aimer Dieu autant et plus qu'un docteur en théologie. » Aussitôt Frère Gilles, ne pouvant contenir les élans de son enthousiasme, court au jardin, et, la face tournée vers la ville, se met à crier de toutes ses forces : « Femmes pauvres, simples et ignorantes, aimez le Seigneur votre Dieu, et vous pourrez devenir plus grandes que Frère Bonaventure. »

Qui ne connaît le beau miracle des trois lis? Un docteur en théologie, de l'Ordre de Saint-Dominique, était depuis longtemps torturé par un doute sur la virginité perpétuelle de la Mère de Dieu. La pensée lui vint, pour mettre fin au scrupule qui l'obsédait, d'aller chercher aide et lumière auprès de l'humble Mineur. Celui-ci en fut prévenu miraculeusement; il marcha à sa rencontre, et sans lui laisser le temps de parler, il lui dit, en frappant la terre de son bâton : « Frère Prêcheur, Marie est vierge avant son enfantement.» Et un beau lis sortit de terre au même moment. Frappant de nouveau la terre, il reprit : « Frère Prêcheur, Marie est vierge dans son enfantement.» Un second lis s'éleva de terre. Enfin, donnant un troisième coup de bâton en terre : « Frère Prêcheur, s'écria-t-il, Marie est vierge après son enfantement. » Et un troisième lis, d'une blancheur éblouissante, comme les deux premiers, se dressa devant eux. Et le Religieux dominicain, non moins frappé de l'autorité de sa parole que du triple miracle des lis, se retira, emportant dans son âme cette paix divine qu'il avait jusqu'alors vainement cherchée.

Est-il rien de plus ravissant que de lire dans les auteurs contemporains la vie de ces hommes de Dieu? Et ne croi-

rait-on pas retrouver une page, perdue depuis des siècles, de l'Évangile ou des Actes des Apôtres? Sur un signe de François, comme autrefois sur un signe du Sauveur, les disciples accourent. L'illusion est complète : même nombre, mêmes vertus, mêmes miracles dans ce nouveau collège apostolique que dans le premier. Rien n'y manque, pas même, hélas! la trahison de Judas! Bernard de Besse nous a livré le nom flétri de ce traître : c'était Jean de Capella, le sixième compagnon de saint François. Chargé du soin de distribuer aux Frères les aumônes reçues, il reprit peu à peu les goûts du monde et perdit l'esprit de prière et de pauvreté. En vain le séraphique Père l'avertit du péril que courait son âme; en vain il essaya, tantôt par des exhortations paternelles, tantôt par de vertes réprimandes, de le ramener dans la voie de l'abnégation; en vain il le menaça des châtiments du ciel. Jean n'écouta que sa passion. Alors, selon la prédiction du serviteur de Dieu, la justice divine éclata, prompte et terrible. Une lèpre affreuse couvrit tout le corps du coupable, le torturant nuit et jour. Il n'eut pas le courage de supporter cette épreuve : il quitta le saint habit de la pénitence, rentra dans le siècle, et se laissant aller au désespoir, il se pendit comme Judas (1). C'était en l'année 1212, comme nous le verrons plus tard. Une des pierres fondamentales de l'édifice venait de rouler dans l'abîme. A cette triste nouvelle, François, qui était alors à Rome, fut brisé de douleur; à l'exemple du vieux patriarche Jacob, il ne voulait pas recevoir de consolations. Ses compagnons n'osaient lui parler, lorsqu'un nouveau postulant vint frapper à la porte : c'était un fils de la lointaine Angleterre. Son entrée dans l'Ordre coïncidait trop bien avec l'apostasie de

(1) « Qui Ordine exiens, leprosus factus, laqueo ut *alter Judas* interiit. » (Bern. de Besse, *De laudibus B. Fr.*) La *Chronique des vingt-quatre généraux* se sert d'expressions identiques.

Jean de Capella, pour n'y pas voir un secret dessein de la Providence. A l'instant même, et d'un commun accord, il fut résolu que Frère Guillaume prendrait parmi les douze la place du sixième compagnon, comme autrefois Mathias avait pris la place du disciple infidèle. Ainsi s'ajoutait un nouveau trait de ressemblance entre la fondation du nouvel Ordre et celle du collège apostolique.

Les disciples de la deuxième heure — ceux qui viennent immédiatement après les douze premiers compagnons — forment également un groupe à part, nombreux, compact. Dans ce groupe, quatre figures en relief : ce sont les Frères Léon, Rufin, Masseo et Junipère, restés plus populaires, par ce motif qu'ils vécurent davantage de la vie du saint fondateur. Junipère, célèbre par son amour pour les humiliations, et dont un mot piquant de François nous laisse deviner toutes les perfections : « Plût au ciel que nous eussions un bois de pareils genévriers (1)! » Masseo Marignani (2), en qui s'unissaient harmonieusement une diction concise, une incomparable suavité pour parler de Dieu, et de plus une si parfaite obéissance, qu'il remplissait volontiers les plus vils offices du couvent. Rufin, issu d'une noble famille d'Assise et cousin de sainte Claire; fleur séraphique dont les parfums réjouissaient l'Église de Dieu; nature d'élite dont le saint Patriarche disait : « Le Seigneur m'a révélé que c'est une des âmes les plus fidèles et les plus pures qu'il y ait au monde, et même je n'hésiterais pas à lui donner dès cette vie le titre de saint, puisqu'il est déjà canonisé là-haut. » Enfin, Léon de Viterbe, l'angélique Frère Léon, celui que saint François appelait, à raison même de sa candeur, la petite brebis du bon Dieu, la *pecorella di Dio,* esprit lim-

(1) *Juniperus*, genévrier.
(2) Giacobelli (*Vie des Saints de l'Ombrie,* 17 novembre) prétend que Marignani était le nom patronymique de Masseo.

pide et paisible comme ces lacs inconnus qui sont perdus dans les montagnes des Alpes et où se mirent en silence toutes les splendeurs du firmament; âme naïve et pure, et par conséquent heureuse ; car n'est-il pas écrit dans l'Évangile : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ! »

Léon tient une place à part dans l'histoire des Frères Mineurs. Compatriote, secrétaire et confesseur du Saint, confident intime auquel le séraphique Patriarche ouvrait tous les trésors de son âme, il fut, qu'on nous permette cette expression, le saint Jean du Collège séraphique, et mérita, après avoir été si étroitement uni à notre Saint pendant les jours de son pèlerinage terrestre, de n'être point séparé de lui après sa mort : on déposa ses restes à côté de la tombe du séraphique Père.

Le maître et le disciple avaient ensemble des conversations toutes célestes, dont quelques-unes, celles qui captivaient davantage l'imagination jeune et ardente de ces temps, ont échappé à l'oubli. Transmises de vive voix par la première génération, elles ont été recueillies par l'auteur anonyme des *Fioretti,* qui a su en composer un bouquet d'une fraîcheur exquise. Ne cherchons point les preuves de leur authenticité. Ce sont des fleurs, fleurs de poésie, fleurs embaumées qui trahissent leur saison, c'est-à-dire le printemps de l'institution séraphique. Nous en cueillerons deux : la *Joie parfaite* et le *Bréviaire de saint François,* pour les offrir à nos lecteurs.

Par une froide journée d'hiver, François et le Frère Léon se rendaient de Pérouse à Notre-Dame des Anges ; le Frère Léon marchait un peu en avant, absorbé dans sa méditation. Saint François l'appela : « Frère Léon, lui dit-il, plaise au ciel que les Frères Mineurs donnent à toute la terre un grand exemple de sainteté! Néanmoins, chère

brebis du bon Dieu, sache que ce n'est point là la joie parfaite. » Un peu plus loin, il reprit : « O Frère Léon, quand les Frères Mineurs rendraient la vue aux aveugles, chasseraient les démons, feraient parler les muets ou ressusciteraient des morts de quatre jours, sache que ce n'est point là la joie parfaite. » Plus loin encore : « O Frère Léon, si les Frères Mineurs savaient toutes les langues et toutes les sciences, s'ils avaient le don de prophétie et celui du discernement des cœurs, sache que ce n'est point là la joie parfaite. » Et un peu plus loin : « Chère brebis du bon Dieu, si les Frères Mineurs parlaient la langue des Anges, s'ils connaissaient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets de la terre, et la nature des oiseaux, des poissons, des hommes, des animaux, des arbres, des pierres et de l'eau, sache que ce n'est point là la joie parfaite. » Puis, à quelques pas plus loin encore : « O Frère Léon, quand même les Frères Mineurs réussiraient par leurs prédications à convertir à la foi chrétienne tous les peuples infidèles, sache que ce n'est point encore là la joie parfaite. » Il continua à parler ainsi l'espace de deux milles. Enfin, son compagnon, étonné, lui demanda : « Père, je vous en prie au nom de Dieu, dites-moi donc en quoi consiste la joie parfaite. » Le Saint répondit : « Quand nous arriverons à Notre-Dame des Anges, mouillés, transis de froid, mourant de faim, et que nous frapperons à la porte, supposons que le portier nous dise : « Vous êtes deux fainéants, qui courez le monde! Vous êtes des voleurs d'aumônes, partez d'ici! » S'il nous laisse à la porte pendant la nuit, à la neige et au froid, et que nous endurions tout avec patience, sans trouble ni murmure, dans la pensée que le portier nous traite selon nos mérites et que tout cela nous arrive par la permission de Dieu, crois-moi, ô Frère Léon, c'est là une joie parfaite! Et si, pressés par la nuit, le froid et la faim, nous supplions le

Frère, les mains jointes et pour l'amour de Dieu, de nous laisser entrer dans le couvent, et que, sortant tout en colère, un gros bâton noueux à la main, il nous jette dans la neige et nous renvoie couverts de plaies; si nous supportons en paix tous ces mauvais traitements, dans la pensée que nous devons participer aux souffrances de notre béni Seigneur Jésus-Christ, crois-moi, ô Frère Léon, c'est bien là la joie parfaite! Car de tous les dons spirituels que l'Esprit-Saint répand dans les âmes, le plus excellent, c'est le don de se vaincre soi-même et de souffrir volontiers pour l'amour de Dieu (1). »

Un autre jour, dans les premiers temps de l'Ordre, saint François voyageait encore avec Frère Léon. N'ayant pas de livre pour réciter l'office canonial, il dit à son compagnon : « Chère brebis du bon Dieu, c'est l'heure des Matines, et nous n'avons pas de bréviaire pour les réciter. Et pourtant, il nous faut chanter les louanges de Dieu. Voici ce que nous ferons. Je dirai : « O Frère François, tu as commis tant de péchés, lorsque tu étais dans le monde, que tu mérites d'être précipité au fond des enfers. » Et toi, Frère Léon, tu répondras : « Il est vrai que tu mérites d'être précipité au fond des enfers. » Et le Frère Léon dit avec la simplicité d'une colombe : « Volontiers, mon Père. » Mais, au lieu de répondre comme le voulait François, il dit, au contraire : « Dieu fera par vous tant de bien, que vous irez en paradis. » Le Saint le reprit : « Il ne faut pas dire ainsi, Frère Léon; mais, quand je dirai : « O Frère François, tu as tellement multiplié tes iniquités contre le Seigneur, que tu n'as droit qu'à ses malédictions », tu répondras : « Il est vrai que tu mérites d'être au nombre des maudits. » Mais le Frère Léon dit : « O Frère François, Dieu vous fera grâce; et vous

(1) *Fioretti*, ch. VIII

serez béni entre tous les élus. » Alors le Saint lui dit avec une douce colère : « Pourquoi as-tu la hardiesse de transgresser le précepte de l'obéissance, et de répondre tant de fois autrement que je ne te l'ai ordonné? — Très cher Père, répondit Léon, Dieu m'en est témoin, j'ai voulu répéter les paroles que vous m'avez prescrites, mais lui-même me fait parler comme il lui plaît et contre ma volonté. — Cette fois, au moins, reprit François, réponds comme je te l'enseignerai. Je dirai : « O Frère François, petit homme misérable, après tant de crimes, oses-tu bien encore espérer que Dieu te pardonnera? » Et toi, chère petite brebis, tu répondras : « Non, tu n'as aucun droit à sa miséricorde. » Ces derniers mots étaient entrecoupés de sanglots; et se frappant la poitrine, les yeux tout baignés de larmes, il attendait que son compagnon répétât les mêmes paroles. Mais Frère Léon répondit : « Dieu vous comblera de grâces insignes; vous serez exalté et glorifié éternellement; car celui qui s'abaisse sera élevé. Je ne puis dire autrement; c'est Dieu qui parle par ma bouche. »

Et cette lutte entre l'humilité de l'un et les prophétiques promesses de l'autre se prolongea depuis minuit jusqu'à l'aube du jour (1).

Ces dialogues intimes n'enveloppent pas seulement des charmes de la poésie les origines, au caractère par ailleurs si grandiose, de l'institut séraphique; ils éclairent encore l'histoire et nous aident à pénétrer plus avant, soit dans l'esprit lumineux du maître, soit dans l'âme simple et confiante des disciples.

Parmi ces derniers, nous avons nommé les principaux : Bernard de Quintavalle, Pierre Cattani, Gilles, Léon, Rufin, Masseo et Junipère, fleurs de la vie mystique, cœurs enthou-

(1) *Fioretti*, ch. IX.

siastes parce qu'ils étaient purs, courages magnanimes qu'attirait le dévouement, comme le péril attire le soldat! C'est avec ces élus de la première et de la deuxième heure que le Patriarche d'Assise va entreprendre le grand œuvre de la régénération de l'Italie.



Sceau de la custodie de Gubbio.

CHAPITRE VI

EN TOSCANE.

(1210-1212)

Ce qui frappe dans la vocation du Patriarche d'Assise, c'est la netteté avec laquelle elle se dessine, sans ombre d'hésitation, d'un bout à l'autre de son existence. On sent que devant lui se dresse constamment l'idéal qui lui a été montré dans la matinée du 24 février 1209 et dans la vision de Poggio-Buscone. Cet idéal, c'est une chevalerie spirituelle s'attachant à la poursuite des erreurs, comme la chevalerie militaire s'attache au redressement des torts; c'est une milice d'avant-garde, pacifique, envahissante, ayant la croix pour armure et la conquête des âmes pour objectif.

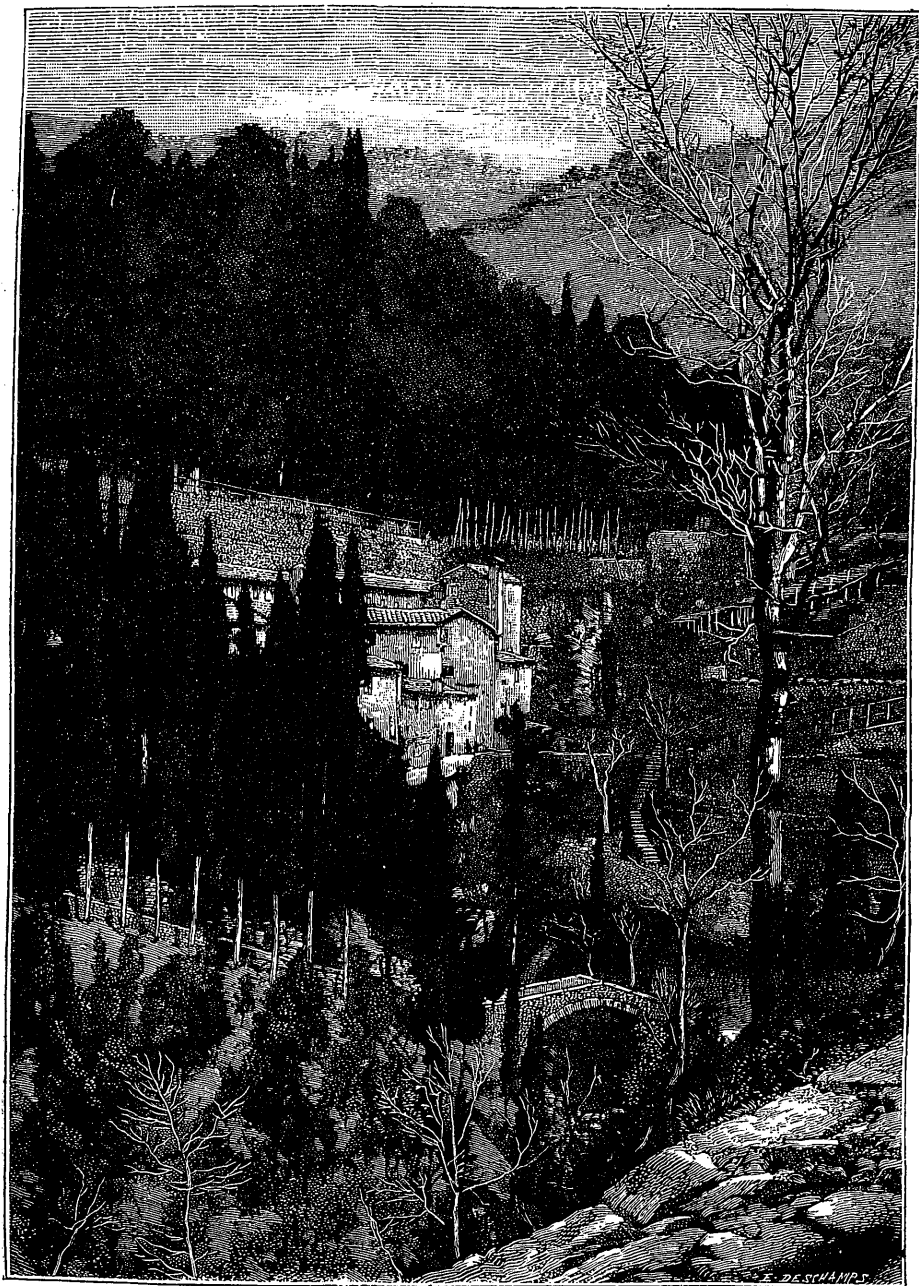
Certains publicistes modernes saluent dans le fils de Bernardone un continuateur d'Arnaud de Brescia et de Pierre Valdo. Rien n'est plus opposé à son caractère. Jamais il n'attaque ni la féodalité, ni la richesse, ni la forme politique des États. Non, il n'est ni un tribun ni un révolté; et il ne devient un grand réformateur social que par voie de conséquence et pour avoir tout d'abord accompli la réforme essentielle, celle des mœurs. Combattre les passions qui troublent la paix des familles et amènent la chute des empires, saisir la croix et la replanter au sommet de l'édi-

fice social, voilà, il ne le dissimule pas, le but de sa noble ambition, parce que la croix, emblème de nos espérances, est à ses yeux la source de toute civilisation.

L'année 1210 nous fait assister à l'aurore de cette action à la fois religieuse et sociale. La vocation de Bernard de Quintavalle, la conversion plus étrange encore de Silvestre, ce qu'on racontait de Rivo-Torto et de la Portioncule, tous ces prodiges qui entourent le berceau de l'Ordre et qui charmaient l'imagination des peuples, toujours avides de mystérieux et d'inconnu, avaient prévenu l'opinion publique en faveur du fils de Bernardone. Une émeute sortie de la classe infime de la société nous montre quel était déjà le prestige de son nom. Les serfs, réduits au désespoir par les exactions des seigneurs, secouèrent le joug de fer qui pesait sur leurs épaules, montèrent tumultuairement au palais communal et réclamèrent l'abolition des droits féodaux. L'intervention du clergé et des Frères arrêta l'effusion du sang, et les barons signèrent la charte d'affranchissement, où l'on retrouve l'esprit et jusqu'aux expressions du réformateur ombrien (1).

Cet acte de pacification, qui honore notre saint, prélude à l'œuvre qu'il avait reçu mission d'accomplir. La société chrétienne était agonisante : il fallait la sauver sans retard. Mais comment atteindre, comment soulever le monde des âmes, si ce n'est avec le levier de la parole divine? Et où trouver des hommes animés de l'esprit des prophètes? François tremblait, et avec raison, devant une entreprise qui dépasse les forces humaines. Cependant, ses craintes cédèrent devant le désir de remédier au mal. Au commencement de l'année 1211, se souvenant de l'autorisation accordée par Innocent III et mettant toute sa confiance en

(1) Cristofani, *Histoire d'Assise*, liv. II, p. 122-130.



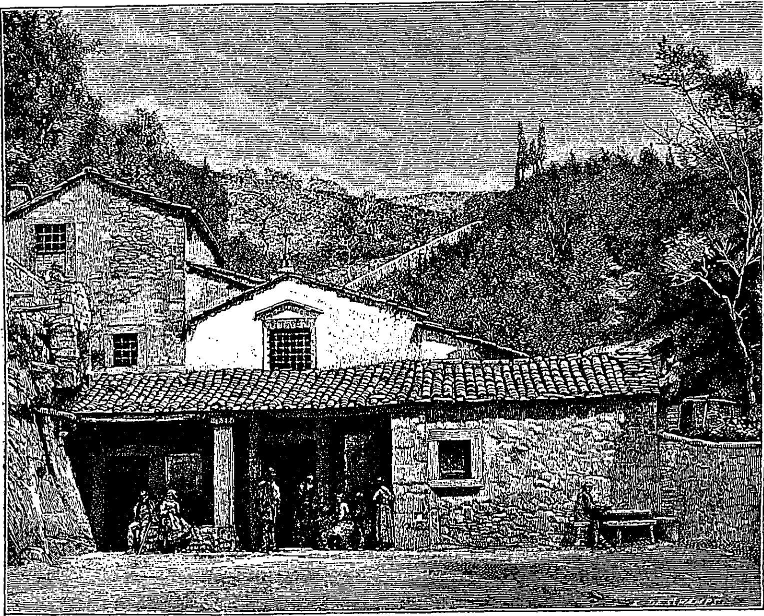
LE COUVENT DES CELLE, PRÈS DE CORTONE.

Celui qui donne la parole aux muets et rend éloquente la langue des ignorants, il réunit ses compagnons et leur partagea l'Italie. Il partit lui-même avec Frère Silvestre pour la Toscane. Il s'arrêta quelques jours à Pérouse, où Dieu récompensa son zèle par la conversion d'un grand nombre d'âmes et par la vocation miraculeuse d'un jeune seigneur de cette ville. Celui-ci se promenait aux environs de la cité, tout préoccupé du désir de répondre à l'appel de la grâce et de se consacrer à Dieu, lorsque le divin Maître lui apparut et lui dit : « Homme de désirs, si tu veux jouir de la paix que tu souhaites et faire ton salut, entre en religion et suis-moi. — Eh! Seigneur, dans quel Ordre faudra-t-il entrer? — Dans l'Ordre naissant de François d'Assise. — Et quand j'y serai, qu'aurai-je à faire pour être plus agréable à vos yeux? — Le voici : mènes-y la vie commune, n'aie point de liaisons particulières, ne t'occupe point des défauts des autres, et ne forme point de jugements à leur désavantage. » Le jeune gentilhomme courut se jeter aux pieds de François, qui lui donna l'habit de son Ordre et lui imposa le nom de Frère Humble, en raison de la profonde humilité qu'il avait discernée au fond de son cœur (1).

De Pérouse, nos deux missionnaires se rendirent à Cortone, cité fameuse par ses monuments étrusques, qui se dresse fièrement, comme Assise et Pérouse, sur le versant occidental des Apennins. Le serviteur de Dieu y reçut plusieurs novices, entre autres Élie d'Assise, personnage d'un rare mérite dont il sera plus d'une fois question dans la suite, et le Bienheureux Gui Vagnotelli de Cortone, jeune homme de qualité qui tint à honneur de donner l'hospitalité au Pénitent d'Assise, et dont François prédit ainsi la vocation : « Mon frère, dit-il à Silvestre, ce jeune homme s'en-

(1) Wadding, t. I, p. 108.

rôlera aujourd'hui même dans notre milice, et il se sanctifiera dans sa patrie. » Ce qui eut lieu. Le Saint leur bâtit, à un mille de la cité, dans une des déchirures du mont Saint-Gilles, au bord d'un torrent qui ne tarit jamais, le pittoresque couvent des *Celle*. Quand arriva le Carême, il confia au Frère Silvestre le gouvernement de la nouvelle fondation, partit le mercredi des Cendres dès le point du jour, avec



ENTRÉE DU COUVENT DES CELLE, PRÈS DE CORTONE.

deux petits pains pour toute provision, descendit à Passignano, et de là se fit transporter dans une île du lac de Pérouse (ou lac Trasimène), en recommandant au batelier de ne révéler à personne le lieu de sa retraite, et de ne venir le chercher que le mercredi de la semaine sainte. Resté seul dans ces lieux inhabités, il s'achemina vers un buisson, où des ronces entrelacées et des branches d'arbres formant berceau lui servirent de cellule, et près duquel la

Providence avait placé comme exprès une fontaine limpide, qui lui fournit son breuvage. L'eau de cette fontaine guérit dans la suite une foule de malades. Les Frères Mineurs ne tardèrent pas à bâtir, à côté du buisson témoin des pénitences du Saint, un couvent autour duquel se groupèrent peu à peu de gracieuses habitations de pêcheurs.

C'est dans cette île que le fils de Bernardone passa tout le Carême de 1211 ; il y garda un jeûne si rigoureux qu'il ne mangea que la moitié d'un pain. Le mercredi saint, le batelier vint le reprendre. Une tempête s'étant élevée pendant la traversée, François l'apaisa d'un signe de croix, comme autrefois Jésus avait calmé celle du lac de Génésareth. Ce qui le ramenait à l'ermitage des *Celle,* c'était le désir de passer au milieu de ses Frères les grands jours de la semaine sainte, et de faire la sainte communion, dont il était privé depuis quarante-deux jours. Le jeudi saint, il vint le premier, avec la ferveur d'un séraphin, recevoir le pain des Anges, puis tous ses disciples après lui (1).

Le zèle ne laisse point de repos à ceux qu'il possède. Après les fêtes de Pâques, François se dirigea sur Arezzo, toujours en compagnie du Frère Silvestre. En entrant dans cette ville, il la trouva divisée en deux factions prêtes à en venir aux mains, et aperçut une armée de démons qui volaient de rang en rang pour exciter les citoyens à s'entr'égorger. Aussitôt, il se tourne vers son compagnon, et lui commande d'aller sur les remparts pour chasser les démons. Silvestre obéit, et plein de cette foi qui transporte les montagnes, il crie de toutes ses forces : « Tout ce que vous êtes ici d'esprits immondes, fuyez au loin; je vous l'ordonne au nom du Dieu tout-puissant et de François son serviteur. » Au même moment, les anges de ténèbres s'en-

(1) Rodolphe de Tossignano, *Histoire séraphique.* Venise, 1586.

fuient; les haines s'apaisent dans les cœurs, et les deux partis se réunissent autour de François; l'ardent apôtre leur parle de paix et d'amour, avec une éloquence qui fait tomber les armes des mains des combattants; et au nom de



Saint François en prière commande à son compagnon de chasser les démons de la ville d'Arezzo. (D'après Giotto.)

l'Évangile, il réconcilie des passions trop souvent irréconciliables (1).

D'Arezzo, l'homme de Dieu se rendit à Florence. Cette

(1) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. ii.

grande cité, si renommée dès lors pour son commerce, et qui devait un siècle plus tard, sous les Médicis, jeter un si vif éclat, ne se montra pas moins empressée que ses voisines à entendre la parole du Saint. Le séjour de François y fut d'assez courte durée, mais il fut signalé par plusieurs événements qui méritent d'être rapportés. Les habitants firent don au saint fondateur du petit couvent de San-Gallo, situé aux portes de la ville; et dès la première heure la Providence se plut à susciter de nombreuses vocations, dont la plus célèbre est sans contredit celle de Jean Parent (1).

Savant jurisconsulte, homme d'un mérite supérieur, il avait été le premier magistrat de Citta-Castellana, et on lui avait décerné le titre de citoyen romain. Un soir qu'il se promenait aux environs de cette ville, il vit un pâtre qui s'efforçait de faire entrer un troupeau de porcs dans leur étable, et qui, tout en colère de ne pouvoir réussir, se mit à crier, en les poussant avec la pointe de son bâton : « Allons donc, pourceaux! Entrez dans votre étable comme les juges entrent en enfer! » Et les animaux obéirent à l'instant. L'insolente apostrophe du porcher, que lui avait sans doute suggérée le souvenir d'anciens démêlés avec la justice, fut le moyen dont la Providence se servit pour toucher le cœur du savant magistrat. Il revint tout pensif, méditant sur la lourde responsabilité des fonctions publiques et sur les dangers du monde ; il ne tarda pas à se démettre de sa charge, et vint se retirer à Florence. C'est là, dans les épanchements d'une conversation intime avec l'apôtre ombrien, que la grâce le saisit, sans miracle, mais avec une force irrésistible. François, « qui se plaisait à honorer ses visiteurs selon leur rang et leur mérite (2) », l'accueillit avec cette distinction et cette courtoisie qu'il avait gardées des relations de sa jeunesse ;

(1) *Chronique des vingt-quatre généraux.*
(2) TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. 1, c. XX.

et l'ancien magistrat fut si charmé de l'entretien qu'ils eurent ensemble, qu'il prit la courageuse résolution d'imiter la vie pénitente dont il avait l'exemple sous les yeux. Son fils unique reçut la même vocation. Tous deux, ayant donc distribué leurs biens en œuvres pies, revêtirent avec joie l'habit des Frères Mineurs. Ainsi commençait à se réaliser la promesse du Saint : « Dans peu de temps, les nobles et les savants se joindront à vous pour prêcher devant les peuples et les rois. »

Pendant que saint François était à l'ermitage de San-Gallo, trois habitants de la ville vinrent lui faire visite : ils amenaient leurs fils pour qu'il les bénît. Notre Bienheureux alla, sans rien dire, cueillir cinq figues au jardin, en donna une à chacun des deux premiers enfants, remit les trois autres au dernier et lui dit en le caressant : « Toi, mon enfant, tu seras un jour un des miens. » L'enfant devenu jeune homme entra dans l'Ordre des Frères Mineurs et reçut, en effet, le nom de Frère Ange qu'il justifia par une vie toute céleste (1).

Ces diverses excursions à travers la Toscane avaient occupé une grande partie de l'année 1211. L'absence du vénéré fondateur s'était prolongée plus que de coutume. Il était impossible, à une date si rapprochée des origines de l'Ordre, qu'elle ne se fît pas sentir à la Portioncule, où les disciples accouraient, mais où manquait la direction ferme et lumineuse du maître. François le comprit. Il avait hâte, d'ailleurs, de revoir le sanctuaire privilégié de Marie. Il lui tardait aussi de revoir ses compagnons de la première heure et cette jeunesse, nombreuse, enthousiaste, sur qui reposaient les espérances de l'avenir.

Quelques mois après son retour à la Portioncule, il fit la

(1) Wadding, t. I, p. 115.

conquête d'une nouvelle recrue : conquête qu'on peut considérer comme le fruit et le couronnement de sa mission de Toscane. Saint Bonaventure a pris soin de nous en décrire minutieusement les détails, non sans motif; car elle est un témoignage convaincant de l'idée de sainteté et de bonté compatissante qui s'attachait dès lors au nom du fils de Bernardone.

Un religieux, du nom de Morico et de l'Ordre des Croisiers, languissait dans un des hôpitaux qui avoisinaient Assise. De l'avis des médecins, la mort était imminente. Dans cette extrémité, il lui vint à la pensée de se recommander aux prières de l'homme de Dieu. Sa confiance ne fut point trompée. Le Saint pria pour lui; puis, ayant trempé de la mie de pain dans l'huile de la lampe de Notre-Dame des Anges, il dit à ses Frères : « Portez ce remède à notre Frère Morico. Non seulement, par la vertu du Christ, il le guérira, mais il fera de lui un des plus robustes soldats de notre milice. » Pour Morico, comme pour l'enfant de San-Gallo, la prédiction s'accomplit de tout point. Il s'enrôla sous l'étendard de son bienfaiteur, et offrit longtemps encore à sa nouvelle famille le double spectacle d'une pénitence héroïque et d'une santé que semblaient épargner les infirmités de l'âge (1).

Avec le saint fondateur et sa nouvelle recrue pénétrons dans l'intérieur du couvent de la Portioncule : couvent de bien chétive apparence, mais d'où est parti un grand mouvement de rénovation religieuse. Au témoignage de Thomas de Celano, il offrait tous les contrastes. Au dehors, les privations et le dénuement; au dedans, une sainte allégresse et l'union des volontés. Au dehors, le soin des lépreux et les offices les plus pénibles à la nature; au dedans, la joie du

(1) Bonav., c. iv.

devoir accompli et les consolations spirituelles prodiguées. Au dehors, les apparences d'une prison; au dedans, une sorte de paradis terrestre où régnait l'opulence de la paix, parce que Dieu y régnait en maître. Nulle trace de ces noirs chagrins, de cette oppression des consciences, de ce fanatisme aveugle que la libre pensée reproche aux cloîtres!

Coin de terre vraiment privilégié, le Très-Haut y semait ses bénédictions. « Les vocations affluaient; clercs et laïques, patriciens et plébéiens accouraient à l'envi », heureux de se donner à Dieu, heureux de se dévouer au service de leurs frères. Un grand souffle de foi les soulevait jusqu'à la hauteur d'un héroïsme quotidien; et dans cette vallée d'Assise germaient toutes sortes de vertus, qui ne demandaient qu'à s'épanouir au grand soleil pour répandre leurs parfums et donner tous leurs fruits. « Et c'est au zèle du réformateur ombrien qu'était due, après Dieu, cette riche floraison monastique » qui embaumait la terre et réjouissait le ciel (1).

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xv.



Sceau de l'abbaye de Longchamps. (1266.)

CHAPITRE VII

SAINTE CLAIRE ET LES PAUVRES DAMES.

(1212)

« Il semble, depuis sainte Hélène et Constantin, que rien de grand ne puisse paraître dans l'Église, sans qu'une femme y ait part (1). » Cette réflexion d'Ozanam s'applique avec une parfaite justesse à la grande épopée franciscaine. A l'homme de sa droite, au réformateur ombrien déjà si puissant par lui-même, la Providence associe une coadjutrice digne de lui, l'illustre vierge Claire, qui sera la mère des Pauvres Dames, comme il est le patriarche des Frères Mineurs. Et le lieu choisi d'en haut pour être le berceau de ce second institut, c'est encore la Portioncule : tant il est manifeste, dès le principe, que les deux fondations sont nées du même acte créateur et qu'elles sont sœurs dans la pensée de Dieu comme dans l'histoire !

Claire naquit à Assise. Ses parents, Favorino et Ortolana, avaient uni les blasons des deux plus antiques maisons de cette ville, les Scefi et les Fiumi, et comptaient parmi leurs alliés les Bienheureux Silvestre et Rufin. Favorino possédait sur la pente méridionale du mont Soubase le château de Sasso-Rosso. Ortolana, femme d'une piété éminente, avait

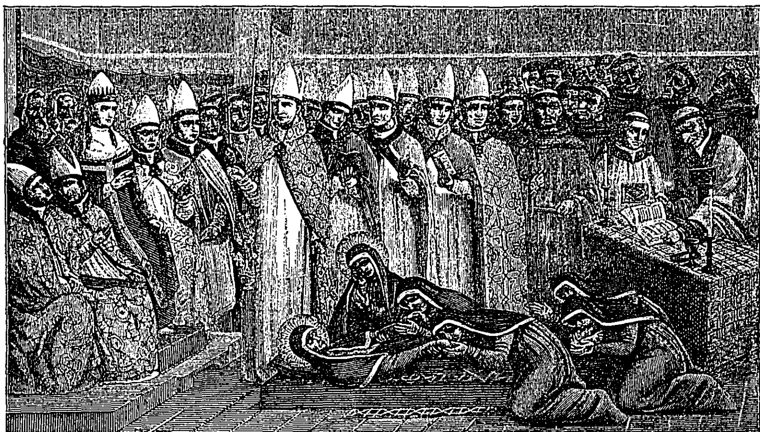
(1) Ozanam, *le Purgatoire de Dante*, p. 568.

entrepris par dévotion les pèlerinages de Terre Sainte, du mont Gargano et de Saint-Pierre de Rome. A son retour, Dieu la visita dans sa miséricorde, et Ortolana, comme la mère de Samuel, obtint, par la vertu du jeûne et de la prière, une enfant qui devait immortaliser le nom des Scefi. Un jour qu'elle était agenouillée devant son crucifix et qu'elle conjurait le Seigneur de bénir le fruit de ses entrailles, elle entendit une voix qui lui disait : « Ne crains rien, Ortolana, tu mettras heureusement au monde une lumière qui éclairera tout l'univers. » L'enfant prédestinée naquit quelques jours après. Elle reçut l'eau régénératrice sur les mêmes fonts sacrés où François avait été baptisé douze ans auparavant, et sa mère voulut qu'on lui donnât le beau nom de Claire (1), symbole et présage de sa grandeur future. En ce jour-là, le ciel et la terre se réjouirent. C'était le 16 juillet 1194.

La fille des Scefi fut toujours un ange d'innocence et de piété. Dès l'adolescence elle se livrait à diverses pratiques de mortification, et portait un cilice sous ses riches vêtements. Intelligence bien douée, cœur aux viriles énergies, elle réunissait dans sa personne ces charmes extérieurs dont le monde est toujours affolé : une taille élancée, un port majestueux, le teint frais et vermeil, les traits fins et délicats, encadrés par une jolie chevelure blonde. Ses parents, ravis de voir en elle de si grands avantages, ne songeaient qu'à l'établir dans le monde; mais la jeune fille avait des désirs plus élevés, et, à dix-huit ans, elle méditait d'offrir au Roi des rois la fleur brillante de sa virginité. Dieu vint à son secours en l'adressant au Bienheureux Patriarche. Pendant le Carême de l'an 1212, le Saint prêchait à Assise dans l'église Saint-Georges. C'était sa première prédication solen-

(1) *Clara,* lumineuse, illustre. *Acta SS.,* 12 août, Vie anonyme de sainte Claire.

nelle; et quoiqu'il soit écrit que nul n'est prophète en son pays, François tenait ses propres compatriotes sous le charme d'une parole neuve, énergique et pleine d'onction. Claire, désireuse de connaître un apôtre dont on racontait tant de merveilles, obtint un jour d'aller avec sa mère et sa sœur Agnès assister à l'une de ses instructions. Elle le voit, l'entend, l'admire, et dès ce moment le choisit pour le directeur de sa vie. Elle s'ouvre de son dessein à une veuve



OBSÈQUES SOLENNELLES DE SAINTE CLAIRE. (D'après Giottino.)

digne de toute sa confiance, Bona Guelfucci, sa tante, et se rend avec elle dans le plus grand secret à Notre-Dame des Anges. François, sachant par révélation qu'il a devant lui un trésor dont le monde n'est pas digne, dévoile à Claire le prix de la virginité, les beautés ravissantes du céleste Époux et les joies inénarrables d'une union que le temps ne détruit pas (1).

Vers la fin du Carême, elle revint trouver le saint Patriarche. Elle était impatiente de se donner toute à Dieu, et

(1) WADDING, t. I, p. 124.

les jours qui la séparaient de l'alliance de son bien-aimé Jésus lui paraissaient des siècles. De son côté, François, craignant que cette fleur si délicate et si belle ne se flétrît au souffle empoisonné du monde, pensait qu'il était temps de la transplanter dans le jardin fermé de la vie religieuse. On convint que ce grand acte s'accomplirait le dimanche des Rameaux (19 mars 1212). La jeune vierge, ornée de tous ses atours, se rendit à la cathédrale d'Assise; mais au lieu d'aller, selon la coutume italienne, recevoir les rameaux bénits, elle resta à sa place, les yeux modestement baissés. L'évêque, s'en apercevant, descendit les degrés du sanctuaire et vint lui apporter une palme, emblème des victoires qu'elle allait remporter sur le monde. La nuit suivante, à l'heure où tout était plongé dans le sommeil, Claire sortit de la maison paternelle, parée comme une fiancée au jour de ses noces et accompagnée de Bona Guelfucci, et se dirigea en toute hâte vers Notre-Dame des Anges, pour s'y offrir en holocauste sur l'autel du divin amour. La scène de ses fiançailles spirituelles empruntait à la solitude du lieu, au silence de la nuit, à la lueur des cierges brûlant sur l'autel de la Madone, un caractère imposant de solennité. Pendant que les religieux célébraient les noces mystiques de l'Agneau, la fille des Scefi, à genoux, les pieds nus, déposait ses riches habits, qu'elle destinait aux pauvres. François lui coupa les cheveux, en signe de renonciation aux vanités de la terre, la revêtit d'une robe de bure de couleur cendrée, la ceignit d'une corde et lui couvrit la tête d'un voile épais. Alors, immolant à Dieu les charmes de sa jeunesse, non avec le fol enthousiasme que suppose un monde incrédule et railleur, mais avec un courage que l'amour seul rendait supérieur aux entraînements de la nature, elle choisit le Christ pour son Époux, lui jura fidélité et promit de le suivre dans les âpres sentiers de la pénitence. Elle n'était

qu'à son dix-huitième printemps, et déjà elle tenait sous ses pieds le monde vaincu. Victoire admirable qui élevait son âme à des hauteurs inconnues de l'antiquité et donnait à son visage quelque chose d'angélique! Agnès et Cécile n'avaient pas plus de charmes, lorsqu'elles consacraient à Dieu, dans les ténèbres des catacombes, le blanc lis de leur virginité.

Après la cérémonie, le serviteur de Dieu conduisit Claire au monastère de Saint-Paul, situé, d'après Cristofani, dans la plaine d'Assise, sur les rives du Chiagio; et cette fois encore, pour le second Ordre comme pour le premier, ce fut saint Benoît qui lui fournit un asile.

Les épreuves ne manquèrent pas à notre sainte. Son père et sa mère accoururent à Saint-Paul, et n'épargnèrent ni prières ni menaces pour l'en arracher; mais Claire, leur montrant sa tête rasée et s'attachant avec force aux colonnes de l'autel, finit par triompher de toutes leurs attaques. François, pour la mettre à l'abri d'un nouvel orage, la fit transporter à Saint-Ange du Panso, autre couvent de Bénédictines, bâti dans l'enceinte des remparts d'Assise (1).

Claire fut la première fleur du virginal parterre des Pauvres Dames. Agnès, sa sœur, en fut la seconde. C'était une jeune fille de quatorze ans, pure comme un lis, douce comme un agneau. Claire conjurait Celui qui se plaît au milieu des lis de jeter un regard de miséricorde sur sa jeune sœur et de l'admettre à son tour au banquet des vierges. Sa prière fut exaucée; peu de jours après, Agnès vint la rejoindre et lui dit : « Ma sœur, je veux servir Dieu avec vous. »

Pendant qu'un si doux spectacle réjouissait le monastère de Saint-Ange, la maison paternelle était témoin d'une

(1) *Chronique des vingt-quatre généraux;* et CRISTOFANI, *Histoire de saint Damien,* ch. x.

scène toute différente. Là, c'étaient des cris de douleur et de rage; Favorino était exaspéré. Bientôt il assemble ses amis, et leur fait partager ses sentiments. Douze d'entre eux prennent les armes, et jurent de lui ramener sa fille, morte ou vive. Sans respect pour la sainteté du lieu, ils envahissent le cloître; l'un d'eux saisit Agnès par les cheveux, et la traîne brutalement à travers les rochers jusqu'au bas de la montagne; mais soudain le corps de cette enfant devient



OBSÈQUES SOLENNELLES DE SAINTE CLAIRE. (D'après Giottino.)

si lourd que les ravisseurs, forcés d'avouer leur impuissance, l'abandonnent sur les bords du ravin. Un de ses oncles, Monaldo, lève sur elle une main sacrilège, et va la percer de son épée; mais il ne peut consommer son crime : son bras s'arrête, immobile et desséché. Claire arrive sur ces entrefaites; elle conjure ses parents de lui laisser au moins les restes ensanglantés d'Agnès. Les chevaliers, poursuivis par le trouble et le remords, finissent par s'éloigner du champ de bataille, tandis que les deux sœurs, se félicitant mutuellement d'avoir été jugées dignes de souffrir pour le nom de Jésus, entonnent le cantique de la déli-

vrance. Hâtons-nous d'ajouter que cette coupable opposition de la famille se changea bientôt en une admiration sans bornes. Monaldo guérit miraculeusement, et, sachant qu'il était redevable de sa guérison aux prières de ses nièces, il devint leur plus zélé défenseur; Favorino se soumit à la volonté de Dieu, et s'endormit peu de temps après du sommeil des justes.

Saint-Ange du Panso n'était qu'un abri provisoire. Dès que le saint fondateur eut imposé le voile à Agnès, il établit les deux sœurs dans la maison qui touche à l'église Saint-Damien, la première des trois églises qu'il avait réparées. Ainsi se vérifia la prophétie que le Bienheureux avait faite cinq ans auparavant, annonçant que là fleurirait un couvent de Pauvres Dames. Claire s'enferma dans cette prison volontaire, et elle n'en sortit que pour l'échanger contre les splendeurs du ciel. Saint-Damien devint donc pour les filles de saint François, pendant un demi-siècle, ce qu'était la Portioncule pour ses fils, un jardin fermé, un parterre mystique où ne manquent ni les lis de la virginité ni les roses du martyre de la pénitence. Qui pourrait dire combien de fleurs célestes s'y épanouirent sous le regard de Dieu, combien d'anges terrestres s'envolèrent de là vers les collines éternelles?... Contentons-nous de rappeler ici que la sainte abbesse vit accourir sous sa houlette une phalange d'âmes séraphiques, parmi lesquelles on est heureux de compter Ortolana, sa mère, devenue veuve; Béatrix, sa seconde sœur, et cette Bona Guelfucci dont les conseils avaient guidé son enfance.

L'Ordre des Pauvres Dames, qu'on appela dans la suite l'Ordre des Clarisses, était fondé. François, ayant écrit pour ses filles spirituelles une règle calquée sur celle des Frères Mineurs, leur donna pour supérieure la vierge Claire, et pour visiteur ce Frère Philippe le Long, dont il est dit

qu'à la Portioncule un ange lui purifia les lèvres avec un charbon ardent (1). Il voulut que cette nouvelle famille reposât, comme son aînée, sur le roc inébranlable de cette absolue pauvreté qu'il aimait tant. Des exhortations qu'il leur adressait à ce sujet, il ne nous reste qu'une lettre, aussi expressive que laconique, que nous enchâssons avec bonheur dans notre récit : « Moi, votre tout petit frère François, je veux suivre la vie et la pauvreté de notre très haut Seigneur Jésus et de sa très sainte Mère, et y persévérer jusqu'à la fin. Je vous prie aussi, vous toutes que je considère comme mes Dames, et je vous conjure instamment de vous conformer toujours à cette vie et à cette glorieuse pauvreté. Gardez-vous bien de vous en écarter jamais et d'écouter là-dessus des maximes et des conseils contraires (2). »

La vierge séraphique était digne d'entendre un si noble langage. « Venez, disait-elle gracieusement à ses filles après la lecture de cette lettre, venez comme des colombes vous abriter dans le petit nid de la sainte pauvreté. » Elle ne se montra pas moins jalouse que le saint Patriarche d'observer ce vœu, qui confond la sagesse humaine, de renoncer à perpétuité pour elle et pour son Ordre à toute propriété; et l'on sait avec quelle invincible fermeté elle résista, plutôt que d'y contrevenir, aux pressantes sollicitations des Souverains Pontifes eux-mêmes. Grégoire IX alla un jour jusqu'à la presser d'accepter quelques possessions pour son Ordre, à cause du malheur des temps. « Si c'est votre vœu qui vous arrête, ajouta-t-il, nous vous en délierons. — Saint Père, répondit-elle, je serais heureuse d'être délivrée de mes péchés, mais je ne veux pas d'une absolution qui me dispenserait de suivre les conseils évangéliques (3). » Enfin, à

(1) *Chronique des vingt-quatre généraux.*
(2) *OEuvres de saint François d'Assise*, p. 1, ép. v; et *Testam. S. Fr.*
(3) *Acta SS.*, Vie de sainte Claire, 12 août, p. 758.

force d'instances, elle obtint d'Innocent IV le privilège de la pauvreté perpétuelle, le seul qu'on n'ait jamais sollicité en cour de Rome. Le temps a consacré ce privilège par une sorte de miracle permanent. Voilà six siècles que les filles de sainte Claire s'abandonnent totalement aux soins de la Providence; et, depuis six siècles, la Providence veille avec une tendre sollicitude aux besoins des pauvres recluses.

Leur institut a grandi parallèlement à celui des Frères Mineurs, et il a subi les mêmes vicissitudes. Nous les voyons s'établir en France, du vivant de sainte Claire, qui en 1240 envoie un essaim de ses religieuses à Béziers. En 1254, Marseille les appelle à son tour. L'année suivante, le saint roi Louis IX bâtit pour elles à Longchamps un célèbre monastère, où sa sœur, la Bienheureuse Isabelle, prend le voile et fait profession, préférant au trône impérial qu'on lui offrait les austérités et l'humilité du cloître, et apprenant ainsi à ses contemporains que toutes les fêtes et délices de la terre s'effacent devant l'unique bonheur de cette vie, qui est d'aimer Dieu et de s'immoler pour lui. L'exemple de cette princesse donna une grande impulsion à l'Ordre dans tout le royaume.

Au quinzième siècle, l'institut des Clarisses fut réformé, ou plutôt ramené à sa ferveur primitive, par une Française, sainte Colette de Corbie. Aujourd'hui, ses monastères s'élèvent dans toutes les contrées soumises à l'Évangile, et il offre toujours un asile aux âmes avides de sacrifices et d'immolation, en même temps qu'un grand exemple de foi à une génération tout imbue de matérialisme.

« Chaque jour, parmi nous et partout, des filles de grande maison et de grand cœur, et d'autres d'un cœur plus grand que leur fortune, se donnent dès le matin de la vie à un Époux immortel. C'est la fleur du genre humain, fleur encore chargée de sa goutte de rosée, qui n'a encore réfléchi que le

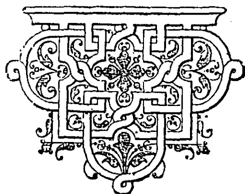
rayon du soleil levant et qu'aucune poussière terrestre n'a encore ternie... C'est la fleur, mais c'est aussi le fruit; c'est la sève la plus pure; c'est le sang le plus généreux de la tige d'Adam; car chaque jour ces héroïsmes remportent la plus étonnante des victoires, grâce au plus courageux effort qui puisse enlever la créature aux instincts terrestres et aux liens mortels. Quel spectacle! Et où en trouver un qui manifeste plus visiblement la nature divine de l'Église, qui fasse mieux oublier les misères et les taches dont sa céleste splendeur est parfois voilée?...

« Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations (1). »

Ces pieuses phalanges remplissent dans le monde une mission plus visible aujourd'hui que jamais. Leur vitalité, qui résiste à toutes les persécutions, leur multitude innombrable, malgré le dépérissement de la foi, et surtout la virginale existence de leurs membres, désignent à tous les regards la véritable Épouse du Christ, la vraie religion, dont elles sont le plus magnifique ornement.

Respect à ces légions de la prière et du dévouement, qui complètent d'une manière si exquise les enseignements du sacerdoce catholique! Celui-ci nous fait connaître la vérité; celles-là nous la font aimer.

(1) Montalembert, *les Moines d'Occident*, t. V, p. 385-393.



CHAPITRE VIII

L'APOTRE. — CONCILE DE LATRAN.

(1212-1215)

« Sauver les âmes est une œuvre excellente, une œuvre divine entre toutes, puisque c'est dans ce but que le Fils de Dieu est monté sur la croix (1). » Le saint Patriarche se servait fréquemment de cette pensée pour soutenir le courage de ses frères au milieu des luttes de l'apostolat. Sauver les âmes, c'était à coup sûr leur vocation ; mais était-ce bien la sienne? Il avait des doutes à ce sujet, se sentant personnellement plus d'attrait pour la vie contemplative que pour la vie active.

Ne sachant à quoi se résoudre, il assembla ses frères et leur dit : « Mes frères, je viens vous demander votre avis sur cette question : Lequel des deux vaut le mieux pour moi, de m'adonner à l'oraison ou d'aller prêcher? Il semble que l'oraison me convienne mieux; car je suis un homme simple et inhabile dans l'art de bien dire, et j'ai reçu le don de la prière plus que celui de la parole. La prière purifie nos affections, nous unit au souverain bien, affermit notre volonté dans la vertu ; par elle, nous conversons avec Dieu et avec les Anges, et nous menons une vie qui tient plus du

(1) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. cviii.

ciel que de la terre. La prédication, au contraire, rend poudreux les pieds de l'homme spirituel; elle distrait, dissipe et mène au relâchement de la discipline. Ainsi l'une est la source des grâces, l'autre est le canal qui les distribue. Néanmoins, il est une considération d'un ordre plus élevé qui me fait pencher vers la vie apostolique : c'est l'exemple du Sauveur des hommes, qui a joint la prière à la prédication. Puisqu'il est le modèle que nous nous sommes proposé d'imiter, il paraît plus conforme à la volonté de Dieu que je sacrifie mes goûts et mon repos pour aller travailler au dehors. »

Afin d'avoir de plus amples lumières, il députa deux de ses disciples vers sainte Claire et vers le Frère Silvestre, alors retiré sur les hauteurs du mont Soubase, pour les prier de consulter le Seigneur à ce sujet. Quand les deux religieux, Philippe et Masseo, furent de retour, François les reçut comme des ambassadeurs de Dieu : il leur lava les pieds, les embrassa et leur servit lui-même à manger. Puis, les menant dans un bois voisin, il se mit à genoux devant eux, la tête nue, les bras croisés sur la poitrine, et leur dit : « Mes frères, apprenez-moi ce que mon Seigneur Jésus-Christ me commande de faire. — Père, dit Masseo, voici la réponse de Silvestre et de Claire; c'est la réponse du ciel. Va et prêche, dit le Seigneur, car ce n'est pas seulement pour ton salut qu'il t'a appelé, c'est aussi pour le salut de tes frères, et pour eux il mettra ses paroles dans ta bouche. » A ces mots, François, saisi de l'esprit de Dieu, se lève en s'écriant : « Allons au nom du Seigneur. » Et plein d'un saint enthousiasme, il part sur-le-champ avec deux de ses disciples, Masseo Marignani et Ange de Rieti, pour prêcher Dieu à toute créature (1).

(1) Bonav., c. xii; Wadding, t. I, p. 130.

Un prodige aussi touchant qu'extraordinaire marqua la première journée de cette course apostolique. Le Saint approchait de la petite ville de Bevagna, lorsque, levant les yeux, il aperçut une multitude d'oiseaux qui voltigeaient d'arbre en arbre, au bord de la route. Cette vue le remplit d'admiration, et il dit à ses deux compagnons de voyage : « Attendez-moi ici ; il faut que j'aille prêcher mes frères les oiseaux. » A sa voix, tous les oiseaux se réunirent autour de lui, et il leur parla en ces termes : « Chers oiseaux, mes petits frères, le Créateur vous a comblés de bienfaits, et vous devez l'en bénir à toute heure et en tout lieu. C'est lui qui vous a revêtus de votre beau plumage et vous a donné des ailes avec la liberté de voler où il vous plaît ; c'est lui qui a conservé votre race dans l'arche de Noé, et qui vous a assigné pour séjour les régions sereines de l'air. Il vous nourrit sans que vous ayez besoin de semer ni de moissonner ; il vous a donné l'eau des rivières et des fontaines pour étancher votre soif, les montagnes et les vallées pour vous servir de refuge, les arbres pour y poser vos nids ; et il veille sur votre petite famille. Ah ! puisque votre Créateur vous aime tant, gardez-vous bien, mes petits frères, de vous montrer jamais ingrats ; appliquez-vous, au contraire, à faire sans cesse monter vers lui le tribut de vos louanges. » Pendant qu'il leur adressait ce gracieux discours, les oiseaux allongeaient le cou, battaient des ailes, inclinaient la tête jusqu'à terre, pour montrer l'extrême plaisir qu'ils prenaient à l'entendre. De son côté, le serviteur de Dieu passait familièrement au milieu d'eux, admirant leur nombre et leur variété, et les caressant des franges de sa robe. Enfin, il leur donna sa bénédiction, et sur un signe de sa main, tous s'envolèrent vers les quatre parties du monde, en faisant retentir l'air de leurs chants harmonieux. Quand il eut rejoint ses frères, plein de cette belle simpli-

cité qui est l'apanage des âmes pures, il s'accusa de négligence devant eux pour n'avoir pas prêché jusqu'à ce jour à ses frères les oiseaux, qui écoutaient avec tant de respect la parole de Dieu (1).

Ce prodige n'était qu'un prélude à des miracles plus éclatants, par lesquels le Tout-Puissant allait sceller la vérité de sa mission apostolique.

Arrivé à Bevagna, le Saint fit un discours plein d'éloquence sur l'amour de Dieu, et guérit une jeune fille aveugle en lui mettant trois fois de sa salive sur les paupières et en invoquant la très sainte Trinité. Un grand nombre de pécheurs sortirent des voies de l'iniquité, et quelques-uns de ses auditeurs se joignirent à lui pour devenir à leur tour des apôtres de la pénitence et de la paix. Il eut alors la pensée de tourner ses pas vers les contrées infidèles de l'Orient pour y porter le flambeau de la foi, et aussi dans l'espérance d'y cueillir la palme du martyre. Il se dirigea vers Rome, afin d'obtenir du Pape l'autorisation nécessaire. En route, il prêchait dans les villes et les bourgades, et il passait, comme le divin Maître, en faisant le bien et en semant les miracles sur ses pas.

A Rome, il eut une audience du Souverain Pontife. Innocent III apprit avec bonheur la rapide propagation de son Ordre, ainsi que les travaux et les vertus de ses frères, et il lui accorda volontiers l'autorisation d'aller prêcher les mahométans. Deux fois la Ville éternelle entendit la voix du Saint, et deux fois la bonne semence tomba dans un terrain bien préparé : plusieurs nouveaux disciples s'attachèrent à lui, entre autres le Frère Guillaume, dont nous avons raconté la vocation et qui fut substitué à Jean de Capella, de si triste mémoire. Le Bienheureux Patriarche se lia aussi

(1) TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. 1, c. XXI.

d'une étroite et sainte amitié avec une dame romaine nommée Giacoma de Settesoli, d'une des plus nobles et des plus opulentes familles du Mont-Palatin (1). Cette pieuse veuve et la vierge Claire sont les deux seules femmes avec lesquelles il ait eu des relations suivies, même pour la direction spirituelle (2); encore y mit-il une extrême réserve. Nous devons ajouter qu'elles se montrèrent dignes l'une et l'autre d'une telle prédilection, et que leur affection pour le Saint, plus pure que la neige, demeure l'image parfaite de ces affections transfigurées que Marthe et Marie-Madeleine avaient pour Notre-Seigneur. L'esprit le plus prévenu n'y trouve rien à reprendre; et quant au vrai chrétien, ah! comme il se sent heureux de rencontrer ainsi dans l'histoire, « parmi ces flots d'amour coupable qui corrompent le monde..., quelques gouttes au moins de ce chaste amour que l'homme a perdu avec l'innocence, que nous retrouverons un jour dans le ciel, et dont nous pouvons déjà, dans l'histoire des Saints, respirer quelquefois d'avance le virginal parfum (3) »!

Giacoma, à l'exemple des saintes femmes de l'Évangile, donnait généreusement l'hospitalité aux pauvres de Jésus-Christ, toutes les fois qu'ils venaient à Rome, et elle se faisait un bonheur de pourvoir à tous leurs besoins. Ce fut grâce à son intervention que les Bénédictins de Saint-Côme, au delà du Tibre, cédèrent aux Frères Mineurs, l'an 1229, l'hôpital Saint-Blaise; c'est aujourd'hui le couvent de San-Francesco a Ripa. On y voit encore la chambre qu'habita le Saint, et la pierre qui lui servait d'oreiller.

Après un court séjour dans la Ville éternelle, François

(1) *Histoire de la basilique de Saint-François d'Assise*, par G. Fratini. Prato, 1882. Fratini dit qu'elle avait été mariée à Sancio Frangipani, seigneur de Sermoneta.

(2) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. lv.

(3) Mgr Bougaud, *Histoire de sainte Chantal*, t. I, p. 249.

regagna la Portioncule. Il s'ouvrit à ses frères de son projet d'aller en Orient, leur laissa Pierre Cattani pour supérieur en son absence, et fit voile vers la Palestine. Mais l'heure de la Providence n'était pas encore venue. Jeté par des vents contraires sur les côtes de l'Esclavonie, il dut renoncer pour le moment à ce lointain voyage. Un miracle signala son retour. Ils s'étaient embarqués, lui et son compagnon, à l'insu du capitaine et malgré les rebuts de l'équipage, sur un vaisseau qui partait pour Ancône. Comme la traversée était longue et pénible, et que toutes les provisions étaient épuisées à bord, il multiplia miraculeusement les vivres qu'un envoyé du ciel avait apportés pour les deux pauvres de Jésus-Christ, si bien que le capitaine et les matelots, émerveillés, se jetèrent à ses genoux, le remerciant de leur avoir sauvé la vie malgré eux (1).

A peine débarqué, l'infatigable apôtre reprit ses courses à travers l'Italie, répandant partout la parole de vie, réconciliant les familles divisées, convertissant les manichéens, guérissant les corps et les âmes et entraînant les foules à sa suite. Son genre de prédication nous donne la raison de l'enthousiasme universel qu'il commençait dès lors à exciter. Point d'apprêts dans sa personne; mais la robe de bure qui le couvrait, ses pieds nus, sa tête rasée, son visage amaigri par les austérités, *tout parlait en lui,* avant qu'il eût ouvert la bouche, selon le langage expressif du plus ancien de ses biographes (2). Sa prédication était un modèle d'éloquence populaire. Dédaignant les fleurs du beau langage et les artifices de la sagesse humaine comme indignes d'un ambassadeur de Dieu, et protestant avec énergie contre le mauvais goût de l'époque, il se faisait gloire,

(1) TH. DE CELANO, *Vita prima,* p. 1, c. XX.
(2) « De toto corpore fecerat linguam. » (TH. DE CELANO, *Vita prima,* p. 2, c. IV.)

comme l'Apôtre des nations, de ne connaître que Jésus, et Jésus crucifié. Néanmoins, il savait user à propos des talents dont la nature l'avait doué. Sa voix était claire et vibrante, douce et sonore, harmonieuse et sympathique. Sa parole, lucide et chaleureuse, captivait, passionnait son auditoire. « Il était né orateur (1) », remarque le même historien; la vue de tant d'hommes égarés, peut-être plus malheureux que coupables, avait allumé dans son cœur une flamme qui ne devait s'éteindre qu'avec la vie : la flamme du zèle apostolique. Il avait des illuminations soudaines, des inspirations célestes, des élans sublimes, qui leur arrachaient tantôt des cris d'admiration, tantôt des larmes de repentir. En un mot, on reconnaît en lui la vraie éloquence, cette éloquence qui jaillit du cœur, commande aux passions, entraîne les masses, et à laquelle l'art seul ne saurait atteindre; car elle se puise à deux sources surhumaines, la sainteté et les miracles.

Quand l'apostolat réunit ces deux conditions, il exerce un attrait irrésistible. Aussi est-ce par milliers qu'il faut compter les âmes que François retirait des sentiers du vice, ou qui s'attachaient à sa personne pour ne plus le quitter. A Ascoli, pour ne citer qu'un exemple entre mille, il gagna trente disciples en un seul jour (2). Au milieu d'une moisson si abondante, nous ne pouvons rien faire de mieux que de choisir çà et là quelques épis; aussi bien sont-ce des épis d'or. De ce nombre est un célèbre poète de ce temps, Guillaume de Lisciano, trouvère couronné par l'empereur Frédéric II, qui l'avait surnommé le Roi des vers. Ses poésies, acclamées par une société frivole et sensuelle, n'étaient peut-être pas sans mérite littéraire; mais, à coup sûr, sa vocation à la vie franciscaine lui a valu une gloire

(1) « Facundissimus homo. » (TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. 1, c. XXIX.)
(2) *Ib.*, p. 1, c. XXII.

meilleure et plus pure. Voici, d'après les chroniques contemporaines, le récit de sa conversion.

Il était allé dans la Marche d'Ancône, — à San-Severino, dit expressément saint Bonaventure, — pour visiter une de ses parentes. Par une coïncidence qu'on ne saurait attribuer au hasard, le grand thaumaturge de l'Ombrie s'y trouvait en même temps. Il prêchait dans un monastère de recluses et exposait les magnificences de la croix devant un auditoire avide de le voir et de l'entendre. Le poète se mêla à la foule, et comme elle, les yeux fixés sur l'orateur, il écoutait avec une attention soutenue. Tout à coup, l'esprit de Dieu fondit sur lui. Il aperçut deux glaives de feu qui se croisaient sur la poitrine du Saint; en même temps un rayon de la grâce illuminait son intelligence. Stupéfait, il médite en son cœur de se convertir à la première occasion favorable qui se présentera. Mais François le serre de plus près, et négligeant le reste de son auditoire, il tourne vers lui la pointe à deux tranchants du glaive de la parole divine. Après le sermon, il le prend à part, l'exhorte d'abord doucement à mépriser les vanités du monde, puis lui lance au cœur, comme un trait brûlant, la pensée des jugements de Dieu. « Père, s'écrie le poète subjugué, qu'est-il besoin de discourir plus longtemps? Il faut en venir aux actes. Arrachez-moi donc au monde et rendez-moi à mon Créateur. » Le lendemain, le Bienheureux le revêtit de la robe de bure, et le voyant passer si soudainement des agitations du siècle à la paix du Christ, il le nomma Frère Pacifique (1).

La conversion du Roi des vers fit sensation parmi les savants et les lettrés, et fut aussi complète, aussi durable qu'elle avait été prompte. Non seulement il se dépouilla du vieil homme, mais, comme l'aigle, il puisa dans la solitude

(1) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. xlix. Cf. Bonav., c. iv.

du cloître un renouvellement de jeunesse et de force, et, guidé par François, cet aigle de sainteté, il s'éleva d'un vol rapide aux plus hautes cimes de la perfection. Parmi les communications surnaturelles dont il fut favorisé, il en est deux qu'il importe de connaître, parce qu'elles se rapportent directement à la personne du réformateur ombrien.

Dans la première, il vit le front du Saint marqué du signe *Tau,* figure biblique de la Croix (1). Dans la seconde, Dieu lui dit, en lui montrant, au milieu des splendeurs du ciel, un trône étincelant d'or et de pierreries : « Ce trône qui fait ton admiration et qu'un ange a perdu par sa révolte, est destiné à l'humble François d'Assise. » Dès qu'il eut rejoint le saint Patriarche, il lui dit familièrement : « Père, que pensez-vous de vous-même? — Je pense, répondit François, que je suis le plus misérable et le dernier des pécheurs. — Comment osez-vous le dire ou même le penser? répliqua le Frère. — Oui, s'écria le Bienheureux, d'un ton qui ne laissait aucun doute sur la sincérité de son langage, je suis intimement convaincu que si n'importe quel scélérat avait reçu les mêmes grâces que moi, il en aurait dix fois mieux profité. » Pendant que le Frère réfléchissait sur une réponse si conforme à ce qu'il avait appris d'en haut, il entendit une voix intérieure qui lui disait : « C'est l'orgueil qui a perdu le trône de gloire qui t'a été montré; c'est l'humilité qui le reconquerra (2). »

Pacifique ne crut pas devoir garder pour lui seul des révélations qui lui semblaient s'adresser à tous. Il en fit donc part à ses frères, avec discrétion, en vue du bien général de l'Ordre. La publication de ces insignes faveurs leur causa, en effet, une grande joie, et elle eut pour résultat, selon les desseins de Dieu, de les attacher plus étroitement

(1) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. xlix. — Bonav., c. iv.
(2) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. lxiii.

encore à la doctrine comme à la personne de leur fondateur.

Nous retrouverons plus loin le converti de San-Severino, en qui nous saluerons le premier Provincial de France.



Comment, saint François étant en prière, un ange montra au Frère Pacifique le trône de gloire réservé au séraphique Père. (D'après Giotto.)

Mais il est temps de revenir à notre héros principal, à saint François, et de reprendre le fil de son histoire.

Vers la fin d'octobre de l'année 1212, il quitta le versant de l'Adriatique, franchit les Apennins au col Fiorito et redescendit dans la vallée de Spolète. Ses biographes font

ici une remarque que nous ne pouvons omettre. A partir de cette mission dans la Marche d'Ancône, écrivent-ils, il se fit autour de son nom un mouvement de plus en plus accentué. Sa réputation d'orateur et de saint le précédait et lui ouvrait les cœurs. Lorsqu'il entrait dans une ville, le clergé et le peuple, les hommes et les femmes, un rameau à la main, accouraient à sa rencontre, au chant des cantiques. Les cloches sonnaient à toute volée. La foule se pressait autour de lui. Les uns touchaient le bord de sa robe, les autres lui baisaient les mains, tous s'estimaient heureux de le voir, excepté les hérétiques, qui se cachaient, n'osant résister en face ni à la force de ses arguments ni à l'éclat de ses miracles (1). N'était-ce pas, sous tous les rapports, une image touchante de l'entrée du Messie à Jérusalem?

L'impulsion était partie de la Marche d'Ancône. Elle s'étendit bientôt à l'Ombrie et au delà, et l'on ne peut douter qu'Assise n'ait fait également, vers cette époque ou un peu plus tard, une réception triomphale au plus illustre de ses fils. Elle dut y mettre d'autant plus d'empressement qu'elle avait à cœur de lui faire oublier les outrages dont on l'avait abreuvé lors de sa rupture avec le monde.

Que faisait le serviteur de Dieu au milieu de ces ovations populaires et de ces acclamations enthousiastes? Il restait calme, impassible, sans faire aucun effort pour s'y soustraire. Un jour, son compagnon, surpris, presque scandalisé d'une attitude qui contrastait si vivement avec ses leçons sur l'humilité, ne put s'empêcher de lui en faire la remarque. « Mon frère, répliqua le Saint, ne te malédifie pas de ma manière d'agir. Tous ces hommages, je les renvoie à Dieu seul, sans m'en réserver la moindre parcelle, comme une statue renvoie à l'original tout l'honneur qu'on lui rend.

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xxii.

D'un autre côté, tout ce peuple y gagne, parce qu'il honore le Seigneur dans la plus vile de ses créatures. » Telle était la sainte indifférence de François. Le trait qu'on va lire prouve encore mieux jusqu'à quel excès il poussait le mépris de lui-même et la recherche des humiliations.

Il avait alors trente et un ans. Il aurait dû être dans la vigueur et la force de l'âge ; mais, miné sourdement par ses jeûnes continuels, il fut atteint de fièvres intermittentes qui le réduisirent à une extrême langueur. On craignit pour ses jours, et don Guido le fit transporter, malgré ses résistances, au palais épiscopal pour lui donner les soins que réclamait son état. Le malade n'y resta pas longtemps ; dès qu'il eut repris un peu de forces, il se reprocha très amèrement ce qu'il appelait un retour aux délices du siècle. « Non, s'écria-t-il, il ne convient pas que le peuple me regarde comme un homme austère, tandis qu'en secret je suis traité comme un prince. » Là-dessus, il se lève et se rend à la cathédrale, suivi de plusieurs de ses frères et d'une multitude de fidèles. Il ordonne au vicaire de son couvent de lui mettre une corde au cou comme à un criminel, et de le traîner à demi vêtu jusqu'au lieu des exécutions. Là, tout tremblant de fièvre et de froid, il harangue ainsi le peuple : « Mes frères, je vous assure que je ne dois point être honoré comme un homme spirituel. Je suis un homme charnel, sensuel et gourmand, que vous devez tous mépriser (1). »

« O sublime folie sous laquelle François cherchait à cacher les dons de Dieu, de peur qu'ils ne devinssent pour lui une pierre d'achoppement (2) ! » Ses compatriotes devinèrent sa pensée, et le reconduisirent en silence à Notre-Dame des Anges. Toutefois, ils ne purent contenir jusqu'à la fin le sentiment d'admiration qui débordait de tous les cœurs.

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xix.
(2) Bonav., c. vi.

« C'est un saint! » murmurait-on à demi voix. « Taisez-vous! répliqua l'homme de Dieu. Il ne faut point canoniser les hommes, tant qu'ils peuvent se damner (1). » Ces heureuses reparties lui étaient habituelles. Lorsqu'il fut de retour à la Portioncule, il expliqua nettement sa pensée à ses disciples. « Fils bien-aimés, leur dit-il, ne nous laissons point enivrer par l'encens des louanges humaines; car ne voyez-vous pas que ce serait de la démence de savourer un éloge immérité? Or, il est un point où vient échouer toute notre puissance : pauvres pécheurs que nous sommes, nous avons beau prier, gémir, macérer notre chair, nous ne pouvons nous promettre de marcher toujours dans les sentiers de la vertu. Donc, loin de nous la pensée de nous glorifier en quoi que ce soit, si ce n'est dans la Croix de Jésus et dans la fidélité au service de Dieu (2)! » C'est au milieu de ces actes héroïques et de ces profonds enseignements que s'achève l'année 1212.

Au mois de janvier de l'année suivante, la fièvre reprit le saint Patriarche. Elle épuisa ses forces; et sa santé, déjà compromise par les austérités et par les travaux apostoliques, fut si profondément altérée, qu'il ne fit plus guère jusqu'à sa mort que traîner une vie languissante. On ne saurait dire avec quelle sérénité d'âme il accepta cette nouvelle épreuve, bénissant « sa petite sœur la souffrance », comme il l'appelait, et affirmant que l'ardeur de la fièvre était mille fois préférable au feu des tentations de la chair. Sa seule peine était de ne pouvoir travailler efficacement au salut des âmes. Mais la charité des serviteurs de Dieu, vaste comme le monde, sait prendre toutes les formes. Ne pouvant prêcher, François se sentit inspiré d'écrire. De son lit de douleur il envoya à tous les enfants de l'Église deux circulaires qui sont une

(1) Th. de Celano, *Vita secunda,* p. 3, c. lxxiii.
(2) Bonav., c. vi.

pressante exhortation à servir Dieu fidèlement. Il termine la seconde par un tableau saisissant de la mort de l'impie qui a prospéré sur la terre. « Malheur à ceux qui ne font pas pénitence et qui suivent les désirs de la nature corrompue ! Ils courent sciemment à leur perte. Ouvrez donc enfin les yeux, ô pécheurs, aveugles volontaires qui les fermez à la lumière de l'Évangile ! Comprenez que vous êtes le jouet de Satan, cet éternel ennemi de Dieu et des hommes ! Vous vous imaginez posséder longtemps les biens éphémères de ce monde ; et l'heure approche où vous en serez dépouillés, heure fatale, que vous ignorez, et à laquelle vous ne pensez pas ! Voyez ce riche de la terre qui va mourir. Son épouse et ses enfants éplorés entourent son lit ; et lui-même, tout ému, leur lègue sa fortune avec ses derniers souvenirs. On fait venir un prêtre qui exige la restitution des richesses injustement acquises. — Restituer ! C'est impossible, s'écrie le moribond. Ce serait la ruine de ma famille ! — Cependant le malade s'affaisse ; il perd l'usage de la parole, et il expire dans la haine de Dieu. Aussitôt les démons s'emparent de son âme pour la torturer, pendant que les vers rongent sa chair et que ses proches se disputent ses trésors, tout en maudissant sa mémoire. Et c'est ainsi que ce misérable, pour s'être laissé séduire par les vains appas du monde, aura perdu son corps et son âme pour l'éternité (1) ! »

Ces deux épîtres, répandues à profusion et accueillies avec avidité, franchirent les Alpes et allèrent au loin ranimer la foi et la ferveur.

S'étant senti un peu mieux au retour du printemps, le vaillant apôtre forma le projet de pénétrer jusque dans l'empire musulman du Maroc. Ayant confié le gouvernement de son Ordre à Pierre Cattani, il partit avec Bernard

(1) *OEuvres de saint François d'Assise*, p. 1, ép. I et II.

de Quintavalle et quelques autres Frères. Ce voyage ne fut qu'une série continuelle de miracles, de succès apostoliques et de fondations de couvents, avec mille incidents divers dont nous relaterons les principaux.

A Terni, dans les États pontificaux, l'évêque, après avoir entendu prêcher le Saint, monta en chaire et dit au peuple : « Le Seigneur a souvent éclairé son Église par des docteurs et des savants; aujourd'hui, il vous envoie ce François d'Assise, homme pauvre, sans lettres, à l'air méprisable, afin de vous édifier par ses paroles et par ses exemples. Moins il est savant, plus on voit éclater en lui la puissance de Dieu, qui choisit ce qui est insensé selon le monde pour confondre la sagesse humaine. » Le compliment eût paru étrange à tout autre; François en fut ravi; il alla se jeter aux genoux du prélat, lui baisa la main et lui dit : « Merci d'avoir si sagement distingué le précieux d'avec le vil, le digne d'avec l'indigne, le saint d'avec le pécheur, en rapportant, comme il convient, toute gloire à Dieu seul et non à moi, qui ne suis qu'un homme chétif et misérable. » L'évêque, encore plus charmé de son humilité que de sa prédication, l'embrassa tendrement (1).

Dans cette même ville de Terni, le Bienheureux opéra plusieurs miracles dont voici le plus éclatant. On lui apporta un jeune homme qui venait d'être écrasé par la chute d'une muraille; François se mit en prière, s'étendit sur le cadavre, comme autrefois le prophète Élisée sur le fils de la Sunamite, le ressuscita et le rendit à sa mère, en présence de la foule émerveillée.

A Imola, le zèle de l'apôtre fut un instant arrêté par une épreuve d'où le fit sortir son caractère aimable et enjoué. Comme il demandait à l'évêque la permission de prêcher

(1) Th. de Celano, *Vita secunda,* p. 3, c. lxxx.

à son peuple : « Je prêche, répondit sèchement le prélat, et cela suffit. » L'humble missionnaire baissa la tête et se retira sans répliquer; mais, une heure après, il revint se présenter devant l'évêque, qui, surpris de le revoir, lui demanda ce qu'il désirait encore. « Seigneur évêque, répliqua le Saint, quand un père chasse son fils par une porte, il faut que le fils rentre par une autre. » Le prélat, vaincu par tant de confiance et d'humilité, lui dit en le serrant sur son cœur : « Désormais, toi et tes Frères, prêchez dans mon diocèse (1). »

Est-ce par terre, est-ce par mer que les deux messagers de la bonne nouvelle effectuèrent le reste de leur voyage? A vrai dire, nous n'avons pas de documents contemporains qui tranchent la question; mais, à leur défaut, certains monuments postérieurs et une constante tradition nous autorisent à croire, avec Wadding, qu'ils suivirent la route des Alpes, traversèrent Gap, Avignon, Lunel et les pays récemment soumis à la domination de Simon de Montfort, et pénétrèrent en Espagne par les défilés de la Navarre. Quoi qu'il en soit, ils se rendirent directement à la cour d'Alphonse IX, père de Blanche de Castille. Alphonse IX était ce héros, ce nouveau Charles-Martel qui, dans la célèbre journée de las Navas de Tolosa (16 juillet 1212), avait sauvé l'Europe de l'irruption de quatre cent mille musulmans. Sachant qu'en Espagne l'œuvre de l'affranchissement national était inséparable de l'unité de religion, il accueillit notre Saint avec bienveillance, et lui permit volontiers d'établir une maison de son Ordre dans la Castille.

Avant de passer chez les Maures, François alla s'agenouiller sur les dalles du célèbre sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle. Là, d'après la *Chronique des vingt-quatre*

(1) TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 3, c. LXXXV.

généraux, il eut une vision qui modifia ses projets. Notre-Seigneur lui ordonna de retourner en Italie pour étendre, affermir et défendre son institut, encore si près de son berceau. L'humble missionnaire n'hésita point : renonçant à cette évangélisation des Maures qui avait souri à son zèle, il reprit le chemin de la patrie, avec cette promptitude, cet esprit d'abnégation et ce joyeux abandon à la Providence qui caractérisent toutes ses démarches.

Il ne fit qu'apparaître à Guimaraëns en Portugal, où il ressuscita la fille de son hôte, et remonta vers les Pyrénées par Avila, Madrid, Tudela et Barcelone. Nous constatons ici avec bonheur qu'une foule de monuments attestent encore de nos jours son passage dans la catholique Espagne, et que cette contrée a conservé mieux que toute autre le souvenir de ses vertus et de son apostolat.

François s'arrêta quelque temps à Perpignan. A Montpellier, il annonça qu'on bâtirait un couvent de son Ordre dans l'hôpital où il était logé : prédiction qui s'accomplit six ans après (1). En traversant le bas Languedoc, il dut entendre parler de la glorieuse journée de Muret, où Simon de Montfort avait écrasé, en 1213, la puissance sociale de l'hérésie, et de cette ville de Toulouse, où saint Dominique, le rosaire à la main, domptait la puissance religieuse de l'hydre albigeoise; mais il ne s'arrêta point dans cette contrée, sans doute parce qu'elle était le champ destiné aux fécondes sueurs du fils des Gusman. Enfin, après mille fatigues et d'incroyables succès, notre Saint rentra au couvent de la Portioncule vers la fin de l'année 1214, ou peut-être au commencement de l'année 1215.

Grande fut alors la joie à Notre-Dame des Anges. Les disciples se félicitaient du retour de leur Bienheureux Père,

(1) *Chronique des vingt-quatre généraux.*

et le Saint se réjouissait de retrouver le nombre de ses enfants plus que doublé, et les vertus religieuses en honneur parmi eux. Cependant, un nuage vint assombrir ce beau ciel : François, ayant remarqué, à côté du monastère de Notre-Dame des Anges, un somptueux bâtiment que Pierre Cattani avait fait élever en son absence, fut vivement peiné de cette infraction à la sainte pauvreté. En vain lui assura-t-on que cette maison était uniquement affectée au service des pèlerins, qui affluaient de tous côtés. « Mon Frère, dit-il d'un ton sévère à Pierre Cattani, ce couvent est la règle et le modèle de tout l'Ordre. Je veux que les étrangers, aussi bien que les Frères, souffrent les incommodités de la pauvreté, afin qu'ils puissent dire ailleurs combien on vit pauvrement à Notre-Dame des Anges. » Et il lui enjoignit de démolir l'édifice, tant il était persuadé que la pauvreté est le diamant de la vie religieuse, diamant dont le monde n'apprécie pas la valeur, mais dont l'éclat efface aux yeux de Dieu toutes les richesses de la terre ! Il ne révoqua cet ordre que par déférence pour les consuls, qui lui représentèrent que ce logement appartenait à la commune, et que le supprimer, ce serait porter atteinte aux devoirs les plus impérieux de l'hospitalité (1).

A ces difficultés d'intérieur succédèrent des préoccupations plus graves encore, causées par les événements du dehors. L'institution franciscaine traversait en ce moment une crise que toutes les œuvres saintes sont condamnées à subir à leur berceau. Plus elle était florissante et bénie des peuples, plus elle avait le don d'exciter la malveillance de certains esprits jaloux, surtout en Allemagne ; déjà le vent de la persécution soufflait contre elle. D'ailleurs, il lui manquait une dernière consécration, l'approbation définitive et

(1) TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 3, c. III.

solennelle des Souverains Pontifes. Pour toutes ces raisons, François se rendit à Rome.

Les événements contemporains allaient donner du poids à sa démarche. C'était l'heure où le pape Innocent III ouvrait ce quatrième concile de Latran, qui devait si bien couronner son glorieux pontificat et contribuer si puissamment à l'extinction des hérésies, à la réformation des mœurs et au recouvrement de la Terre Sainte.

Le 11 novembre 1215, la basilique de Saint-Jean de Latran renfermait dans ses murs la plus auguste assemblée de l'univers. On y voyait assis soixante-dix primats et métropolitains, quatre cent douze évêques, plus de huit cents abbés et prieurs, ainsi que les ambassadeurs des empereurs et des rois chrétiens, les députés du comte de Montfort, le comte de Toulouse et son fils (1). Au-dessus de tous brillait l'imposante figure d'Innocent III, héritier du génie et continuateur des œuvres de Grégoire VII. Dans ces solennelles assises de la chrétienté, on traita toutes les questions dogmatiques de l'époque pour les résoudre ; on en sonda toutes les plaies pour les guérir. Le Concile s'occupa de l'Orient pour enrayer les progrès de l'islamisme, réforma la discipline monastique et défendit de fonder de nouveaux Ordres religieux, de peur qu'une trop grande diversité de règles et de costumes n'apportât de la confusion dans l'Église. Cependant, par une faveur exceptionnelle, Innocent III dérogea tout de suite au dernier décret. Après avoir solennellement anathématisé les sectes des Vaudois, des Albigeois et leurs fauteurs, il leur opposa les deux milices providentielles que Dieu envoyait au secours de son Église, et déclara devant tous les Pères du Concile qu'il avait déjà approuvé de vive voix en 1209 et qu'il approuvait de nouveau l'Ordre

(1) *Histoire de France,* par Ed. DEMOLINS, t. II, p. 120.

et la règle des Frères Mineurs. Il agréa de même l'Ordre des Frères Prêcheurs, toutefois avec cette clause expresse que saint Dominique, leur fondateur, choisirait une des règles anciennes et l'adapterait à son institut. Le Concile œcuménique n'avait duré que vingt jours; mais le Pape et le Concile avaient assez fait en assurant la régénération morale de l'avenir.

C'était l'heure choisie de Dieu pour unir les deux apôtres du treizième siècle, Dominique et François. Comment ne pas admirer ici, en passant, les harmonies intimes que le ciel avait établies entre ces deux hommes, à leur insu, et qui devaient tôt ou tard opérer leur rapprochement? Tous deux avaient presque en même temps jeté les fondements de leur institut, l'un au pied des Apennins, l'autre au pied des Pyrénées; pour tous deux un antique sanctuaire dédié à la Mère de Dieu, Notre-Dame des Anges et Notre-Dame de Prouille, avait été la pierre angulaire de leur édifice; tous deux, s'intitulant les chevaliers de Marie, faisaient remonter jusqu'à leur auguste protectrice tout l'honneur de leurs victoires surhumaines, et de leurs poitrines s'échappait naturellement ce cri que l'Église met sur nos lèvres : « *Gaude, Maria Virgo! cunctas hœreses sola interemisti in universo mundo* : Gloire à vous, ô Vierge Marie! C'est vous qui avez broyé toutes les hérésies sur la surface du globe! »

Autres rapprochements entre les deux saints fondateurs. L'un et l'autre avaient eu la pensée d'obtenir de Rome l'approbation de leurs Ordres. Innocent III avait d'abord mal accueilli leur demande; puis, à la suite de la même vision miraculeuse, il avait également béni leur entreprise. Tous deux ressuscitèrent l'estime et la pratique de la sainte pauvreté; tous deux fondèrent un Ordre essentiellement apostolique, pour combattre, l'un plus directement le paganisme germanique, l'autre l'hérésie albigeoise; et chacun d'eux,

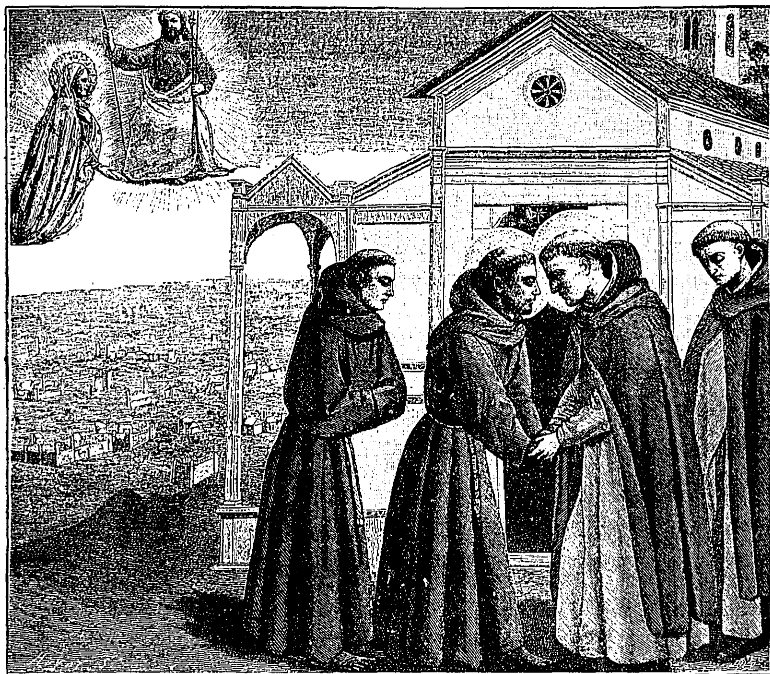
embrassant dans son zèle tous les temps et tous les peuples, tous les âges et toutes les conditions, réunit trois milices distinctes sous un seul étendard. Un même cardinal, Hugolin, eut la charge de Protecteur des deux Ordres; un même pape, Honorius III, confirma leurs Ordres par des bulles apostoliques; un autre pape, Grégoire IX, les inscrivit au catalogue des Saints. « Enfin, les deux plus grands docteurs de tous les siècles fleurirent ensemble sur leurs tombeaux, saint Thomas sur celui de Dominique, saint Bonaventure sur celui de François (1). »

Et cependant, chose étonnante! malgré la fraternité de leur vocation, ces deux hommes ne se connaissaient pas. Ils arrivaient à Rome pour l'ouverture du Concile, sans que le nom de l'un eût jamais frappé l'oreille de l'autre. Il entrait dans les desseins de Dieu qu'un prodige extraordinaire fût le nœud de leur céleste amitié.

Une nuit que le Patriarche des Frères Prêcheurs était en oraison dans une des églises de Rome (on ignore laquelle), il vit le Sauveur des hommes irrité contre la terre, brandissant trois dards enflammés et s'apprêtant à exterminer les orgueilleux, les avares et les impudiques, et Marie, son auguste Mère, qui implorait le pardon des coupables et désarmait son bras, en lui présentant deux pauvres avec cette promesse : « Ces deux fidèles serviteurs feront refleurir partout la foi et les vertus évangéliques. » Dominique s'était reconnu pour l'un des deux, mais il ignorait qui était l'autre. Seulement, l'image de son compagnon était restée profondément gravée dans sa mémoire. Le lendemain, il sortait de la basilique, lorsque, levant les yeux, il aperçut sous un froc de mendiant la figure de ce mystérieux ami que le Ciel lui avait montré. Aussitôt, il court à lui, et les deux saints, se

(1) *Vie de saint Dominique*, par LACORDAIRE, ch. VII.

reconnaissant sans s'être jamais vus, se tiennent longtemps embrassés sans rien dire. Enfin, Dominique rompt le silence, et raconte la vision dont il a été favorisé la nuit précédente; puis il ajoute : « François, tu es mon compagnon : nous travaillerons de concert. Demeurons unis, et personne ne pourra prévaloir contre nous (1). »



Rencontre de saint Dominique et de saint François. (D'après Angelico da Fiesole.)

« Le baiser de Dominique et de François s'est transmis de génération en génération sur les lèvres de leur postérité (2) », et l'inaltérable amitié qui les unissait se survit toujours dans le cœur de leurs enfants. Les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs ont planté leurs tentes sous tous les

(1) WADDING, t. I, p. 252; et *Chronique des vingt-quatre généraux*.
(2) *Vie de saint Dominique*, par LACORDAIRE, ch. VII.

climats ; ensemble ils ont prié, ensemble ils ont défriché la vigne du Seigneur, et plus d'une fois le sang de leurs martyrs s'est mêlé dans le même holocauste pour la foi. Ils ont peuplé à l'envi la terre de leurs couvents, et le ciel de leurs saints; mais jamais le souffle de la jalousie n'a terni le cristal sans tache de leur amitié six fois séculaire.

Cette union des deux Ordres s'est traduite dans leur liturgie respective, et jusque dans les traditions de la vie privée. Chaque année, lorsque le temps ramène la fête de saint Dominique, l'office solennel des Frères Prêcheurs est chanté par un Père franciscain. Après la messe, les religieux des deux Ordres rompent en commun, dans de fraternelles agapes, le pain que la Providence leur envoie ; dans le chant d'actions de grâces qui suit le repas, ils répètent alternativement ce refrain : « *Seraphicus Pater Franciscus et evangelicus Pater Dominicus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine :* François, le Père séraphique, et Dominique, le Père évangélique, nous ont enseigné votre loi, ô Seigneur! » Le 4 octobre, jour de la fête de saint François d'Assise, on fait l'échange de ces cérémonies dans le couvent des Frères Mineurs. Ainsi en est-il dans toutes les villes où les couvents des deux Ordres sont assez rapprochés pour que les religieux puissent se rendre tour à tour ce témoignage de réciproque affection. Touchant usage qui nous reporte aux plus beaux jours de l'Église, et qui présente aux regards de la génération moderne le spectacle inimitable de milliers d'hommes n'ayant qu'un cœur et qu'une âme!

S'il est peu de scènes plus gracieuses que celle de la rencontre des deux saints Patriarches, nous n'en connaissons pas de plus grandiose que celle de leurs adieux sur les collines de Rome. Debout sur le mont Aventin, douze siècles après que saint Pierre et saint Paul en ont pris possession,

ces deux pauvres de Jésus-Christ, un regard vers le ciel, un autre vers la terre, conçoivent un plan d'une audace plus qu'humaine : ils se partagent l'univers pour le reconquérir au divin Roi. Leur ambition, comme celle des deux Apôtres, embrasse toutes les nations; leurs succès dépasseront également toutes les prévisions humaines. Ils ramèneront, en effet, les peuples sous le joug de l'Évangile, et cela, par les deux forces les plus grandes qu'il y ait au monde, la science et l'amour. Dominique et ses enfants, qui semblent tenir dans l'Église militante le rang qu'occupent les Chérubins dans la hiérarchie céleste, propageront la science divine et défendront la vérité; François et ses fils, tout embrasés de l'ardeur des Séraphins, verseront dans le monde des torrents de lumière et d'amour.

Quoique étrangers l'un et l'autre à notre patrie, les deux saints Patriarches lui avaient également voué un filial amour. Par instinct ou par suite de l'étude de l'histoire, ils avaient compris qu'étant la fille aînée de l'Église catholique, elle a une mission privilégiée dans le monde, qu'elle est la terre classique des Ordres religieux, et que « sans elle on ne fait rien de grand (1) » . Aussi leur esprit se reportait-il souvent vers cette contrée malheureuse que Dominique n'avait pu soustraire entièrement au joug de l'hérésie, et leurs pleurs se mêlaient-ils fréquemment au récit des ruines sociales et morales amoncelées par les sectaires. En relisant dans nos anciens biographes les scènes de leur rencontre et de leurs adieux, nous étions tout naturellement amené à penser qu'ils durent concerter ensemble les moyens de remédier à tant de maux, et que Dominique pressa François d'apporter son concours à l'œuvre si difficile de la conversion des peuples du Languedoc; mais ce n'étaient que des con-

(1) Pie II.

jectures. Par bonheur, un manuscrit du dix-septième siècle, que le duc de Mirepoix a eu l'obligeance de nous communiquer et qui fait partie des archives de sa famille, est venu inopinément illuminer cette page, changer nos conjectures en certitude et nous indiquer nettement la part active de notre Saint dans la croisade contre les Albigeois (1). De ce document, qui nous paraît d'une authenticité incontestable, nous n'extrayons que les passages relatifs à l'Ordre séraphique.

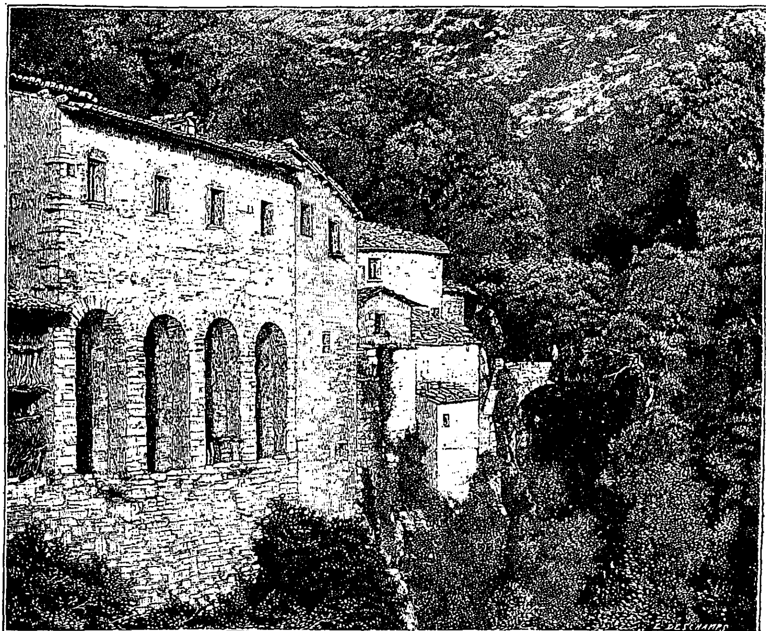
Guy de Lévis, vaillant capitaine que Simon de Montfort avait créé marquis de Mirepoix (1209), et loyal chrétien à qui saint Dominique avait déjà décerné le beau titre de *Maréchal de la Foi*, se rendit à Rome, sans doute pour défendre devant le Saint-Siège les droits des Croisés français. Mis en relation avec le réformateur ombrien (et comment douter que ce ne fût à l'instigation et par l'entremise du Patriarche des Frères Prêcheurs, soit pendant, soit après la tenue du Concile?), il résolut d'attirer en France un si saint personnage pour l'opposer aux progrès de l'hérésie, et sollicita près de la cour romaine la faveur de l'emmener avec lui. Le Souverain Pontife accéda volontiers à cette demande; François, de son côté, y souscrivit avec amour comme à l'objet de ses vœux les plus ardents, et il fit ses préparatifs dans ce sens.

Fort des bénédictions du Ciel et de la haute sanction du vicaire de Jésus-Christ, l'âme remplie d'espérance et de consolation, il quitta la Ville éternelle vers la fin de décembre 1215 ou au commencement de l'année suivante, et s'en retourna joyeux en Ombrie pour ouvrir à Notre-Dame des Anges le Chapitre annuel de la Pentecôte. Chemin faisant, il évangélisa les principales villes du littoral de

(1) *Briève explication du titre de Maréchal de la Foi*, par Guillaume Besse, avocat au Parlement de Toulouse. Ms. du château de Léran (Ariège).

l'Adriatique, Ascoli, Camerino, Macerata, Monte-Casale, Ancône et Fabriano.

Assise avait le droit d'être fière d'un fils dont le concile de Latran avait proclamé le mérite et la sagesse, et dont tant de populeuses cités racontaient les prodiges. Elle ne fut pas sans lui préparer quelque fête, quelque ovation, et



COUVENT DES CARCERI, PRÈS D'ASSISE.

nous en trouvons comme un écho dans une inscription lapidaire du temps. Comme le retour de François coïncidait avec l'achèvement de l'abside de l'église Sainte-Marie Majeure, on grava son nom à côté de celui de l'évêque, soit qu'on le considérât comme associé à la même œuvre ou comme le plus assuré de passer à la postérité (1).

(1) Cette inscription est gravée en latin sur une pierre incrustée dans les arcatures de l'abside. En voici la traduction : « L'an 1216, indiction 4e, l'an 10e du

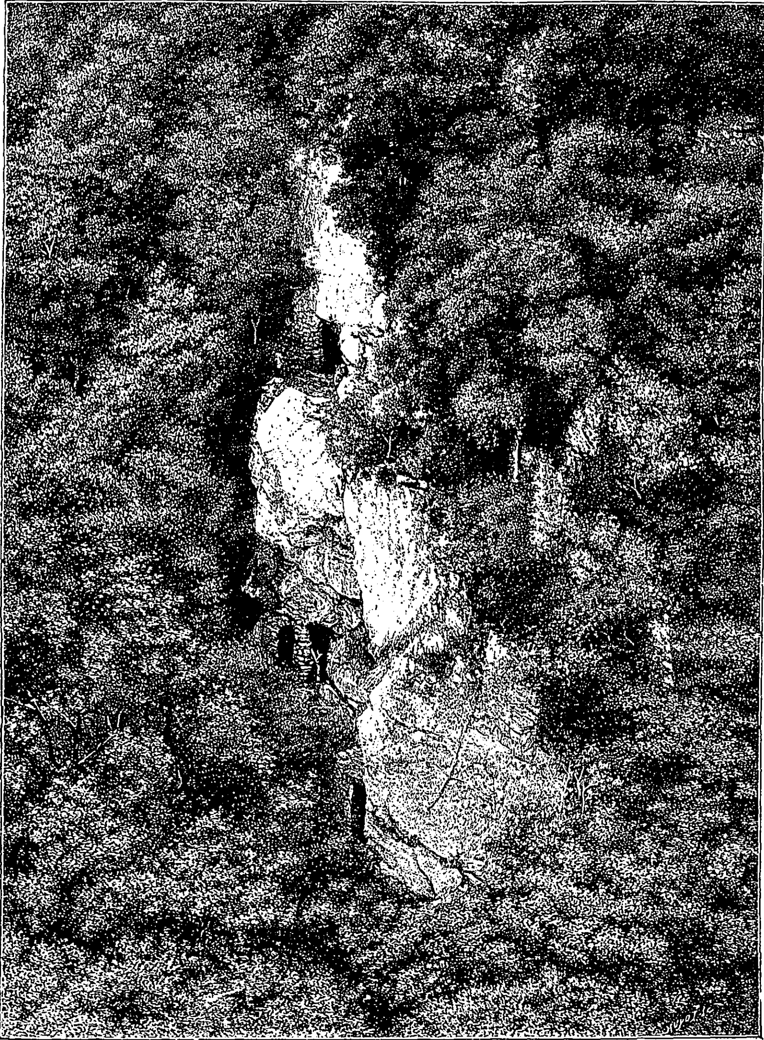
Vers la même époque, les Bénédictins, à qui il était déjà redevable du couvent de Notre-Dame des Anges, lui offrirent un second monastère, connu depuis sous le nom de *Carceri* (les Prisons). Cet ermitage pittoresque, perché comme un nid d'aigle au sommet du Soubase, à trois milles environ d'Assise, cet ermitage avec sa forêt de chênes verts, ses ravins infranchissables et ses cavernes taillées dans les entrailles du rocher, répondait trop bien aux goûts de notre Saint pour qu'il n'acceptât pas avec reconnaissance une pareille donation. Dans la suite, il y monta souvent. « Il aimait à s'y retirer au lendemain de ses travaux apostoliques, pour se mieux recueillir devant Dieu. Là, diligente abeille au sein même de l'oraison, il cueillait sur les fleurs du Ciel un suc abondant et en formait un miel délicieux qu'il distribuait ensuite, dans ses prédications, aux âmes affamées de Dieu (1). »

Ces grottes sévères sont encore tout embaumées du parfum de sa présence et de ses prières; et, depuis six siècles, les pèlerins y montent sans interruption pour vénérer son oratoire, sa cellule, la pierre qui lui servait de lit, le puits dont l'eau jaillit à sa prière des entrailles du rocher, le chêne séculaire sur lequel les oiseaux venaient se percher pendant qu'il les haranguait, l'abîme que se creusa le démon lorsque, chassé par le Saint, il rentra dans le séjour du pleur éternel, les cavernes illustrées par des pénitents dont la plupart sont connus de nos lecteurs, Silvestre, Bernard de Quintavalle, Masseo, Gilles, Rufin, André de Spello, saint Bernardin de Sienne, l'apôtre du saint nom de Jésus, saint Jacques de la Marche, le marteau des musulmans, et le Bienheureux Antoine de Stroncone.

temps de l'évêque Gui et du Frère François. » Voir les *Annales Franciscaines,* juin 1889, p. 295.

(1) Marc de Lisbonne, *Chronique.*

En l'année 1216, François ne séjourna pas longtemps dans les cavernes de l'Apennin. Il descendit bientôt à la



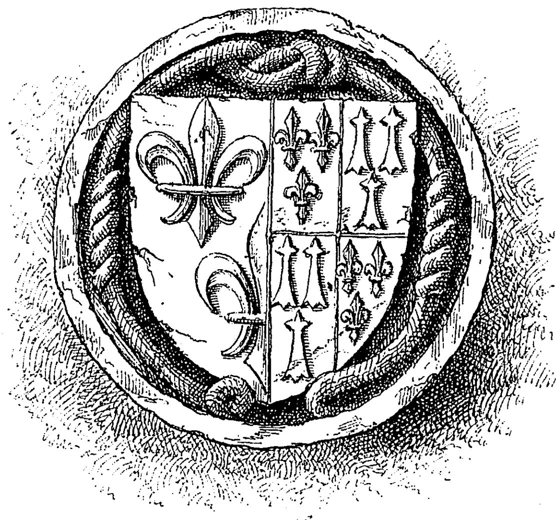
LES GROTTES DU COUVENT DES CARCERI
Sanctifiées par le séjour de saint François et de ses premiers compagnons.

Portioncule, où le poussaient comme malgré lui une main invisible et le désir chaque jour plus ardent de recueillir une

plus ample moisson de grâces pour les pécheurs. Sa confiance était sans bornes, car il avait appris de la Reine des Anges elle-même qu'elle se plaisait à répandre ses dons dans ce sanctuaire (1). Il était loin pourtant de se douter des merveilles que Dieu lui préparait. Nous allons raconter ces merveilles, en prenant pour guides deux auteurs dont on ne saurait, sans injustice, suspecter ni la compétence ni la sincérité, Théobald et Conrad, tous deux évêques d'Assise (2). Mais avant d'approcher du buisson ardent de la Portioncule, arrêtons-nous un instant et délions, comme Moïse, les courroies de nos chaussures, c'est-à-dire, élevons nos esprits, purifions nos cœurs ; car la terre que nos pieds fouleront est sainte, et les spectacles que nos yeux contempleront sont dignes de l'admiration des Anges.

(1) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 1, c. xii.

(2) *Acta SS.*, 4 oct., Analecta, p. 111, §§ 1 et 2. Pour l'authenticité des deux diplômes, voir les *Annales franciscaines*, août 1890, p. 950.



La cordelière entourant l'écusson de France et de Bretagne.
(Château d'Amboise.)

CHAPITRE IX

INDULGENCE DE LA PORTIONCULE.

(1216-1217)

C'était en 1216, par une belle nuit d'été (1). Le saint Patriarche, à genoux dans sa cellule, un crucifix entre les mains, une tête de mort à ses pieds, priait avec ferveur. Au moment où ce séraphin de la terre, mêlant ses brûlantes adorations à celles de ses frères du Ciel, implorait la clémence du Très-Haut pour les pauvres pécheurs, il entendit comme la voix d'un Ange qui lui criait : « François, à la chapelle ! à la chapelle ! » Aussitôt il se lève et vole à la chapelle de Notre-Dame des Anges, où le spectacle le plus inouï vient frapper ses yeux. Sur l'autel, au-dessus du tabernacle, au sein d'une clarté surhumaine, se tenait le Verbe fait chair, non l'homme de douleurs, non la victime sanglante du Calvaire, comme dans les visions précédentes, mais le Christ triomphateur, tenant dans sa main le sceptre du monde, symbole de sa royauté absolue. Son visage rayonnait d'une beauté qui défie tout pinceau et qu'il faut renoncer à décrire ; car, dans ce monde déchu, où les rayons du beau sont épars, brisés et ternis par le péché, comment nous former une image, même affaiblie, de Celui qui est la splen-

(1) V. *Prodromus* ad opera S. Bonav., p. 64.

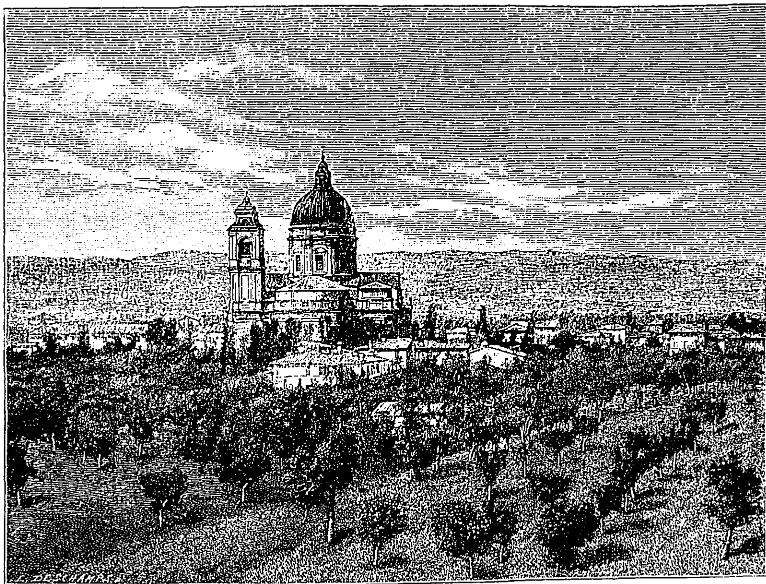
deur éternelle du Père des lumières? Disons seulement que son regard, d'une mansuétude infinie, pénétrait comme un trait enflammé l'âme du Bienheureux, et que ses lèvres semblaient prêtes à s'entr'ouvrir pour prononcer le mot de pardon. A sa droite était Marie, sa glorieuse Mère, et tout autour une radieuse ceinture d'esprits célestes. L'ineffable lueur qui remplissait le sanctuaire ne blessait point les yeux comme l'éclat du soleil; elle était, au contraire, vive et douce comme les premiers rayons de l'aurore, et le regard de François se baignait avec délices dans ces flots de lumière, pendant que son âme, subjuguée, entraînée comme hors d'elle-même, s'écoulait en Dieu dans les enivrements de l'admiration et de l'amour.

Le torrent de délices qui inondait son cœur n'entravait pas le jeu de sa liberté. Il se jeta la face contre terre, plus d'esprit que de corps, selon la remarque de Conrad, et il adora avec les Anges. « François, lui dit le Fils de Dieu, je sais avec quel zèle, toi et tes Frères, vous procurez le salut des âmes. En récompense, demande-moi pour elles et pour l'honneur de mon nom telle grâce qu'il te plaira, et je te l'accorderai; car je t'ai donné au monde pour être la lumière des peuples et le soutien de mon Église. » Enhardi par une telle bonté, le saint Patriarche Lui adressa cette confiante supplication : « O Dieu trois fois saint, puisque j'ai trouvé grâce à vos yeux, moi qui ne suis que cendre et poussière et le plus misérable des pécheurs, je vous conjure, avec tout le respect dont je suis capable, de daigner accorder à vos fidèles cette grâce insigne, que tous ceux qui, confessés et contrits, visiteront cette église, y reçoivent l'indulgence plénière et le pardon de tous leurs péchés. » Puis il continua, en se tournant vers Marie : « Je prie la Bienheureuse Vierge, votre Mère, l'avocate du genre humain, de plaider ma cause devant vous. » O scène admirable, que la langue

humaine, comme le pinceau de l'artiste, est impuissante à reproduire! Marie intercède, et Jésus, qui ne peut rien refuser à sa Mère, incline vers elle un regard plein d'amour, qu'il reporte immédiatement sur son serviteur. « François, lui dit-il, ce que tu demandes là est grand; mais tu obtiendras des faveurs plus grandes encore. Je t'accorde l'indulgence que tu sollicites, à condition qu'elle soit confirmée et ratifiée par mon Vicaire, à qui seul j'ai donné plein pouvoir de lier et de délier ici-bas. » A ces mots, la vision s'évanouit, et Jésus, suivi de sa Bienheureuse Mère et de la cour angélique, rentra dans le sanctuaire inaccessible où réside l'auguste Trinité.

Dès le point du jour, François partit avec le Frère Masseo pour Pérouse, résidence du nouveau pape Honorius III, qui venait de monter sur le trône si glorieusement occupé pendant dix-huit ans par Innocent III (18 juillet 1216). « Très Saint Père, lui dit-il avec sa charmante ingénuité, j'ai réparé, il y a quelques années, une petite église de vos domaines, qui est dédiée à la Mère de Dieu, et je supplie Votre Sainteté de l'enrichir d'une précieuse indulgence, sans obligation d'aumône. — J'y consens, répondit le Souverain Pontife; mais dis-moi le nombre d'années que tu requiers pour ce pardon. — Saint Père, qu'il plaise à Votre Sainteté de m'octroyer, non des années, mais des âmes. — Tu veux des âmes! Et comment? — Je désire, si Votre Sainteté l'agrée, que tous ceux qui, repentants et absous, entreront dans l'église de Notre-Dame des Anges, reçoivent l'entière rémission de leurs péchés pour ce monde et pour l'autre. — François, ce que tu demandes là est grand et tout à fait inusité en cour de Rome. — Aussi, Très Saint Père, ne vous le demandé-je point en mon nom, mais au nom de Jésus-Christ qui m'a envoyé. » Alors, le Souverain Pontife répéta par trois fois : « Au nom du Seigneur, il nous plaît

que tu aies cette indulgence. » Sur l'observation de quelques cardinaux, qu'une telle faveur nuirait aux pèlerinages de Rome et de Jérusalem, Honorius répliqua : « Nous ne pouvons révoquer ce que nous avons librement concédé : nous pouvons seulement en déterminer la durée. » Puis, se tournant vers François, il ajouta : « Nous voulons que cette indulgence soit valable à perpétuité, pendant la durée d'un



ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES ANGES OU DE LA PORTIONCULE.

jour complet, depuis les premières vêpres jusqu'aux vêpres du jour suivant. »

François remercia le Pape, s'inclina et se retira modestement. Honorius, voyant qu'il s'en allait, le rappela et lui dit en souriant : « Homme simple, où vas-tu, et quel témoignage emportes-tu de cette indulgence? — Saint Père, votre parole me suffit; que Jésus-Christ soit le notaire, la Sainte Vierge la charte et les Anges les témoins. Je ne réclame point d'autre acte authentique, et je laisse à Dieu le soin de

prouver que cette œuvre vient de Lui. » Après cette réponse d'une sublime naïveté, il partit de Pérouse avec la bénédiction du Souverain Pontife pour s'en retourner à Notre-Dame des Anges. S'étant arrêté en route dans une léproserie pour y prendre un peu de repos, il eut une vision. A son réveil, il appela Masseo et lui dit : « Réjouissons-nous, mon Frère; car, je te l'affirme, l'indulgence que le Souverain Pontife vient de m'accorder est ratifiée au Ciel. »

Cependant, le jour du grand pardon n'était pas fixé. Le serviteur de Dieu attendait et priait, plein de confiance; son espoir ne fut point déçu. Six mois après la première apparition, par une froide nuit d'hiver (1), il priait dans la cellule du jardin, à quelques pas du sanctuaire de Notre-Dame des Anges, et flagellait durement sa chair innocente. Le démon, qui veille sans cesse pour perdre les âmes, s'approche de lui sous la forme d'un Ange de lumière, et lui suggère cette pensée : « A quoi bon consumer ainsi ta jeunesse en mortifications excessives ? Ne sais-tu pas que le sommeil est le grand réparateur du corps? Crois-moi, conserve tes jours, afin de servir Dieu plus longtemps. » François, découvrant la ruse de Satan, se précipite hors de sa cellule, ôte sa tunique, et, poussé par cette soif d'immolation qui est l'indice de la victoire et la meilleure moitié de l'amour, il se roule dans la neige et dans un buisson plein de ronces et d'épines, en disant à son corps ensanglanté : « Mieux vaut souffrir ces douleurs avec Jésus-Christ, que de se laisser prendre aux perfides caresses du serpent ! » A peine a-t-il accompli cet acte héroïque que toute la nature se transforme autour de lui. Une lumière éblouissante l'environne; les épines rougies de son sang se couronnent de roses blanches et rouges, symbole de sa pureté et de sa charité. Les Anges du Ciel

(1) *Janvier* 1217. Conrad indique le mois, sans fixer l'année.

jettent sur ses épaules déchirées une tunique plus blanche que la neige, des plus riches parmi celles qui se tissent dans les ateliers du ciel; puis, d'une voix suave, près de laquelle pâliraient les plus harmonieux concerts de ce monde, ils l'invitent à les suivre : « François, hâte-toi d'aller à l'église; le Sauveur des hommes t'y attend avec sa Bienheureuse Mère. » François se penche pour cueillir vingt-quatre de ces roses apportées des jardins du ciel, douze blanches et autant de rouges, et se rend à la chapelle par un chemin qui lui semble couvert de tapis soyeux.

Jésus était là, comme dans la première apparition, sur un trône de lumière, avec la Reine du ciel à sa droite et une escorte d'anges. François, après une profonde adoration, déposa les roses sur l'autel et les offrit à Notre-Seigneur par les mains de la Vierge Immaculée. « François, lui dit le Fils de Dieu, pourquoi ne rends-tu pas à ma Mère le tribut d'hommages que tu lui as promis ? » François, comprenant qu'il s'agissait des âmes que devait sanctifier la grande indulgence de la Portioncule, lui répondit avec l'accent d'une confiance toute filiale : « O Dieu trois fois saint, souverain Maître du ciel et de la terre et Sauveur du genre humain, daignez, dans votre infinie miséricorde et pour l'amour de votre glorieuse Mère, déterminer le jour de l'indulgence plénière dont vous avez enrichi ce saint lieu. — Je veux que le pardon s'ouvre aux vêpres du 1er août, et qu'il ne se ferme qu'aux vêpres du lendemain. — Mais, Seigneur, comment les hommes ajouteront-ils foi à mes paroles ? — Ne crains rien, va trouver de nouveau celui qui est mon Vicaire sur la terre, afin qu'il publie lui-même cette indulgence. — Mais, Seigneur, quelle confiance votre Vicaire pourra-t-il avoir en un pauvre pécheur comme moi ? — Prends avec toi quelques-uns de tes compagnons qui ont entendu ma voix, emporte quelques-unes de ces roses miraculeuses, et

va ; ma grâce fera le reste. » Dans ce mystérieux colloque entre le Créateur et sa créature, un don ineffable venait d'être fait à la terre; les chœurs angéliques entonnèrent le *Te Deum* en action de grâces, et la vision disparut.

Dès le lendemain, le Bienheureux partait pour Rome,



Comment saint François présenta au pape Honorius III des roses blanches et des roses rouges, pour attester devant lui la vérité de l'Indulgence. (D'après Tiberio.)

accompagné des trois Frères qui avaient été témoins auriculaires du prodige : Pierre Cattani, Bernard de Quintavalle et Ange de Rieti. Introduit au palais de Latran devant le Pape et les cardinaux assemblés, il raconta naïvement sa merveilleuse vision, et présenta son bouquet de fleurs, trois

roses blanches et trois roses rouges, comme un témoignage irrécusable de sa véracité. Honorius, considérant ces fleurs si belles, si fraîches, si parfumées (on était au cœur de l'hiver), et admirant plus encore la sainteté de François, accueillit favorablement sa requête. Il fixa la grande indulgence au 2 août, et manda aux évêques d'Assise, de Pérouse, de Todi, de Foligno, de Nocera, de Spolète et de Gubbio, de la promulguer solennellement en la fête de saint Pierre aux Liens. François alla lui-même porter les lettres pontificales à leurs destinataires.

Au jour indiqué, les sept prélats, ayant à leurs côtés le Bienheureux Patriarche, montèrent sur une estrade dressée à la porte du sanctuaire. Une foule immense, haletante et recueillie, couvrait la plaine. Le saint, après avoir rappelé l'origine et l'excellence de la faveur divine qu'il avait reçue, déplia un parchemin et lut ces paroles : « Je veux vous faire aller tous en paradis. Je vous annonce une indulgence plénière que j'ai obtenue de la bonté céleste et qu'a ratifiée le Souverain Pontife. Vous tous qui êtes venus ici le cœur contrit, confessés et absous, vous aurez la pleine rémission de la peine due à vos péchés ; et il en sera de même tous les ans, à perpétuité, pour tous ceux qui se présenteront dans les mêmes dispositions. Je souhaitais que cela durât huit jours ; mais je n'ai pu l'obtenir. » En entendant ce mot « à perpétuité », les évêques s'émurent, et ils convinrent entre eux de réduire à dix ans la susdite indulgence. Don Guido prit le premier la parole, mais il ne put s'empêcher de prononcer « à perpétuité ». La même chose arriva aux six autres prélats, qui reconnurent à ce trait la miséricordieuse volonté de Dieu. « Des témoins dignes de foi, Pierre Cattani, le Frère Léon et le patricien Pierre Zelfano d'Assise, attestèrent l'authencité de ces faits. Les Frères Oddo d'Aquasparta et Marin déclarèrent égale-

ment les avoir appris de la bouche du Frère Masseo (1). »

Le lendemain, 2 août, les sept évêques consacrèrent l'humble chapelle de Notre-Dame des Anges.

On vient de lire l'historique de la célèbre indulgence que



Comment saint François prêcha l'Indulgence devant les sept évêques désignés par le Pape. (D'après Tiberio.)

les peuples vénèrent sous le nom de *Grand Pardon d'Assise*. Il ne sera pas inutile, par ces temps de scepticisme universel, de réfuter les dénégations de l'école rationaliste, de ces critiques à outrance, français ou allemands, qui proscrivent

(1) Lettre de Conrad, évêque d'Assise. *Acta SS.*, 4 octobre, ANALECTA, p. 3, § 2.

le surnaturel au nom de la science moderne. Ils ont imaginé de combattre la vérité de l'indulgence, en traitant de rêveries l'apparition qui en est la base.

Pour être bref, contentons-nous de poser un principe admis de tous, c'est que la concession de l'indulgence est un fait, avant d'être une grâce. Dès lors, comme tous les faits, elle se prouve par le témoignage. Or, ici, les voix ont assez de poids et sont assez nombreuses pour porter la conviction dans les esprits. C'est, en première ligne, le héros lui-même, seul capable de donner des détails précis sur l'apparition. Ce sont, en seconde ligne, les témoins oculaires ou auriculaires, Masseo, Pierre Cattani, Bernard de Quintavalle et Ange de Rieti; et après eux ceux de la génération suivante, le patricien Zelfano d'Assise, les Frères Marin, neveu de Masseo, Benoît et Rainier d'Arezzo, « dont plusieurs, dit Théobald, sont encore vivants (1) », et au témoignage desquels il ne craint pas d'en appeler. Ce sont enfin les divers historiens qui ont relaté le fait : Théobald, dont la circulaire est une réponse vengeresse aux perfides insinuations des incrédules du temps; Bartholi, lecteur au couvent de la Portioncule; Conrad, successeur de Théobald sur le siège d'Assise; Giunta Bevegnati, dans sa Vie de sainte Marguerite de Cortone (2), et le vénérable Jean de l'Alverne, transcrivant une déposition dont la touche particulièrement attendrissante fera impression sur tout esprit impartial.

« L'an 1309, un vieillard plus que centenaire, des environs de Pérouse, et fervent Tertiaire, avait fait plus d'une lieue à pied pour se rendre à la Portioncule et gagner l'indulgence du 2 août. Jean de l'Alverne, son confesseur, ne

(1) « Ex quibus plures hodie vivunt, qui hæc omnia protestantur. » Cf. WADDING, t. V, p. 24.

(2) G. BEVEGNATI, c. IX, §§ 49 et 50.

put s'empêcher de louer le zèle du pèlerin dans un âge si avancé. — Mon Père, répondit le vieillard, si mes jambes me refusaient leur service, je viendrais à dos de mulet plutôt que de perdre le profit d'un si beau jour. — Et pourquoi? — Parce que c'est un souvenir sacré pour moi. J'étais présent lorsque saint François, se rendant à Pérouse, vint, selon sa coutume, nous demander l'hospitalité. Il nous dit qu'il allait prier le Pape de confirmer l'indulgence qu'il avait obtenue d'en haut. Depuis ce temps-là, je n'ai pas manqué une seule année de descendre ici au jour du Grand Pardon (1). »

Ainsi les preuves abondent, lumineuses, irréfutables; car que peut-on y opposer de raisonnable? Qui osera dire que saint François fût un niais ou un imposteur (2)? Qui osera accuser ses disciples de mensonge ou d'hypocrisie? Qui osera enfin reléguer parmi les fables un fait attesté par des témoins de toute condition, patriciens désintéressés, religieux austères, historiens éclairés et consciencieux? Non, ce n'est pas folie que de l'admettre; c'est simplement un acte d'équité. Non, saint Antonin ne s'avance pas trop, quand il déclare que les sacrés stigmates imprimés plus tard sur la chair de notre Bienheureux sont comme une bulle du Pontife éternel approuvant l'Ordre de la Pénitence et le Grand Pardon d'Assise. Non, Bourdaloue n'est pas trop hardi, quand il affirme que « de toutes les indulgences, celle de Notre-Dame des Anges est une des plus assurées et des plus authentiques qu'il y ait dans l'Église, parce que c'est une indulgence accordée immédiatement par Jésus-Christ (3) ».

Terminons ce débat qu'exigeait la justification de notre

(1) Wadding, ad ann. 1309.

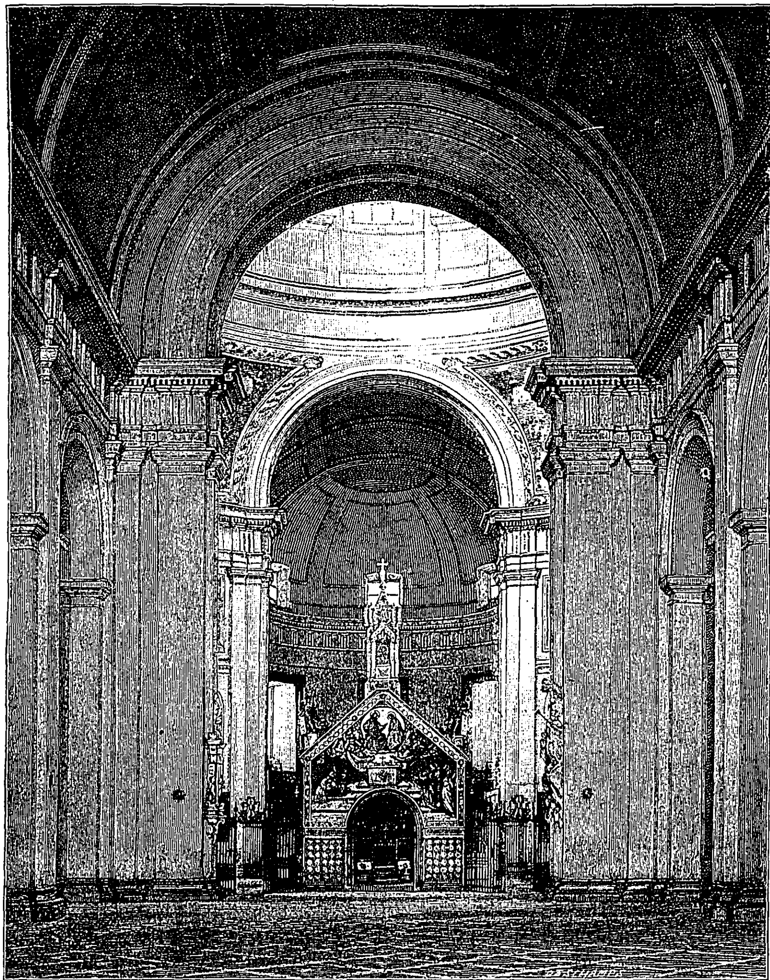
(2) Renan a osé écrire : « Ceux qui font des miracles ou qui les admettent sont des esprits crédules ou des imposteurs. » (*Intr. à la Vie de Jésus,* p. 3.) Une pareille fatuité n'est pas pour nous déplaire; car, entre ces prétendus imposteurs qui se nomment Bossuet, Fénelon, Pascal et un Renan qui les insulte, l'hésitation ne saurait durer longtemps.

(3) Sermon sur la fête de N.-D. des Anges.

récit, et qui ne sera pas sans fruit pour nos lecteurs. S'ils hésitaient, il fera pénétrer la lumière et la conviction dans leur intelligence; s'ils croyaient, il servira du moins à les mettre davantage en garde contre les déclamations de cette critique moderne qui veut écrire l'histoire sans les documents de l'histoire.

La concession de l'indulgence par le Christ est certaine; celle de sa ratification par le Saint-Siège ne l'est pas moins. Vingt fois, d'Honorius III à Léon XIII, les Souverains Pontifes ont élevé la voix dans ce sens. Ils ont étendu cette faveur aux églises des trois Ordres, et, par une faveur exceptionnelle, ils l'ont laissée subsister dans les années jubilaires, et même en temps d'interdit. Aussi tous les peuples sont-ils venus avec confiance visiter cette modeste chapelle de la Portioncule, qui est devenue, avec la *Santa Casa* de Lorette, l'un des joyaux de l'Italie et l'un des sanctuaires les plus vénérés du monde. Là, tous les ans, du 1er au 2 août, des milliers de pèlerins accourus de tous les pays viennent prier où pria le Séraphin d'Assise, chercher le pardon qu'il obtint pour eux, et reconquérir avec la pureté et l'innocence baptismale les joies, seules désirables, du divin amour. Le pavé de la chapelle est littéralement usé par les genoux des fidèles, et les murailles ont gardé l'empreinte des baisers brûlants de six générations. En vérité, n'est-on pas forcé de convenir que ces lieux bénis sont abreuvés de gloire, et que ce champ de bataille de la pénitence éclipse tous les champs de bataille de l'ambition humaine? On se demande s'il est dans l'histoire de l'Église une page plus consolante pour les pauvres pécheurs, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici, ou du zèle de saint François pour le salut des âmes, ou de la puissance de Dieu qui se joue de la superbe des hommes et choisit ce qui est faible pour combattre ce qui est fort.

Une chose non moins étonnante, c'est le soin jaloux avec lequel la Providence veille sur les pierres de cet humble



ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES ANGES (INTÉRIEUR).

L'édicule qu'on aperçoit à l'entrée du sanctuaire est la petite chapelle de la Portioncule, restaurée par saint François.

monument. Deux fois, en 1832 et en 1833, des tremblements de terre ont fortement endommagé la splendide

basilique dont le seizième siècle l'a recouvert comme d'un manteau royal; cent fois les révolutions politiques ont bouleversé le pays; la Portioncule est toujours debout, intacte, avec le doux parfum de pauvreté qui s'exhale de ses murs nus et grossiers.

Tant de grâces obtenues dans ce sanctuaire privilégié étaient de nouveaux titres à la vénération de François. Aussi parlait-il avec bonheur de la sainteté de ce lieu, et, faisant allusion aux faveurs célestes dont il avait été l'objet, se plaisait-il à répéter à ses disciples : « N'abandonnez jamais ce temple. Si l'on vous chasse par une porte, rentrez-y par une autre; car ce lieu est saint, c'est la maison de Dieu. C'est ici que nous avons grandi sous la bénédiction du Très-Haut; c'est ici qu'il a illuminé nos esprits des clartés de sa sagesse, et qu'il a embrasé nos cœurs du feu de son amour. Quiconque y priera dévotement sera exaucé; quiconque y outragera la majesté divine sera plus sévèrement châtié. Honorez donc toujours ce sanctuaire, et ne cessez d'y faire entendre les louanges du Seigneur (1). »

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 2, c. vii; et *Vita secunda*, p. 1, c. xii.



Saint François sortant d'un lis. (D'après Callot.)

CHAPITRE X

PREMIERS CHAPITRES GÉNÉRAUX.

(1217-1219)

De 1212 à 1216, le saint fondateur dut être fidèle à la résolution qu'il avait prise de tenir chaque année deux sessions capitulaires. Mais ces premières réunions générales n'ont laissé aucune trace dans l'histoire. Les *Trois compagnons* nous disent seulement qu'elles avaient lieu à la Pentecôte et à la Saint-Michel, et toujours au pied de Notre-Dame des Anges (1).

Le premier Chapitre général qui ait fixé l'attention des biographes est celui de l'année 1217, et avec raison; car le Saint y prit deux mesures aussi fécondes en résultats que décisives pour l'avenir de l'Ordre. Il divisa l'Italie en plusieurs provinces, et envoya le Frère Élie en Toscane, Benoît d'Arezzo dans les Marches, Jean de Strachia en Lombardie, Augustin dans la Terre de Labour, Daniel dans la Calabre, et un autre religieux dans la Pouille. Il s'occupa ensuite des ouvriers évangéliques qui devaient franchir les limites de l'Italie, et désigna Bernard de Quintavalle pour l'Espagne, Jean de Penna avec soixante Frères pour l'Allemagne, Jean Bonelli avec Monald de Florence pour la Provence, et Bonencontre, prêtre romain, pour le Berry. Il s'était réservé

(1) C. XIV.

pour lui-même Paris, le nord de la France et les Pays-Bas, et il n'avait pas caché à ses Frères les motifs de son choix. Il aimait la France, parce que c'était le pays où le culte eucharistique était le plus florissant (1); il l'aimait encore parce qu'il savait par révélation qu'elle lui donnerait bientôt de nombreux disciples et qu'il y serait lui-même un jour l'objet d'une ardente dévotion; il en aimait aussi la langue claire et sonore, et il en faisait usage lorsqu'il était comme emporté par les ardeurs de l'Esprit-Saint (2). Comme saint Benoît, comme saint Dominique, comme tous les fondateurs d'Ordres religieux, il sentait que si Rome est la tête de l'humanité régénérée, la France en est le cœur, et qu'une œuvre d'apostolat ne peut prendre tout son essor avant d'avoir respiré l'air de la France. Beau témoignage rendu aux destinées providentielles de la fille aînée de l'Église et à son esprit de prosélytisme!

Avant de quitter la Portioncule, le saint Patriarche bénit ses enfants, leur donna le baiser de paix et d'adieu, et les missionnaires sortirent de Notre-Dame des Anges, comme les Apôtres étaient sortis du cénacle au lendemain de la Pentecôte, pour aller semer aux quatre vents du ciel la bonne semence de l'Évangile. La douleur de la séparation était adoucie par la certitude d'aller là où l'obéissance les envoyait, et par l'espérance de donner Jésus-Christ aux âmes affamées de lumière et d'amour. Lui-même partit avec Frère Masseo pour la mission de France. Du coteau d'Assise, il porta un regard plein d'espérance vers ce beau « royaume des lis » dont le seul nom faisait battre son cœur des plus douces émotions, et qu'il lui tardait d'arracher aux

(1) *Diligebat propterea Franciam ut amicam corporis Domini, atque in ea mori propter sacrorum reverentiam cupiebat.* (Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. cxxix.) — Voir la *Chronique des vingt-quatre généraux :* « Anno 1217, etc. »

(2) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 1, c. viii.

fureurs de l'anarchie. Qui dira les magnifiques projets qu'il nourrit alors dans son esprit? Projets qui naissent comme d'eux-mêmes dans toute âme ardente, dans toute âme d'apôtre. Il ignorait qu'un autre que lui devait les réaliser.

Ayant appris que le cardinal Hugolin se trouvait à Florence en qualité de légat, François, fidèle à sa coutume de saluer les évêques et les princes de l'Église, alla présenter ses hommages à l'éminent prélat. Ce fut une heureuse inspiration. Ils ne se connaissaient encore que de réputation, dit Thomas de Celano; mais dès la première entrevue, il s'établit entre eux un courant d'admiration sympathique et de réciproque vénération qui tourna au profit d'un institut encore mal affermi (1). Le cardinal dissuada François d'un si lointain voyage, en lui faisant comprendre que son œuvre était un arbre au jet vigoureux, mais trop tendre encore pour ne pas réclamer la présence et les soins de celui qui l'avait planté. L'homme de Dieu, toujours humble et docile, lors même qu'il lui fallait sacrifier ses désirs les plus chers, se soumit à l'autorité d'un protecteur si bienveillant, d'un ami si éclairé, et il envoya à sa place, non sans envier leur bonheur, le Frère Pacifique avec Ange et Albert de Pise dans le nord de la France, et Christophe de Romagne avec le Frère Pierre dans le midi.

Fidèle aux instructions du séraphique Père, Christophe s'établit d'abord à Mirepoix, au pied des Pyrénées. Il créa ensuite divers foyers de vie franciscaine dans le Languedoc et la Guyenne, fut le grand *auxiliaire de saint Dominique* dans ses efforts contre l'hérésie albigeoise, et mourut au couvent de Cahors, le 3 octobre 1272, après avoir opposé aux calomnies des sectaires la plus irréfutable des réponses, l'exemple d'une vie sainte et mortifiée.

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xxvii.

Outre l'intérêt qui s'attache aux faits considérés en eux-mêmes, la mission de Christophe dans les provinces infectées par le manichéisme revêt à nos yeux une importance considérable. Qu'on la rapproche de la démarche de Guy de Lévis auprès de saint François, et l'on verra qu'elle projette une vive lumière sur les origines de l'Ordre en France et qu'elle résout la question que nous avons posée plus haut sur la cause de son introduction. L'histoire devra donc désormais, pour être juste, mentionner les travaux de Christophe de Romagne, de saint Antoine de Padoue, des Bienheureux martyrs Étienne de Narbonne et Raymond de Carbonne, à côté des travaux de saint Dominique et de ses religieux dans le Languedoc, et reconnaître que les Frères Mineurs y furent précisément appelés pour combattre l'hérésie albigeoise, comme elle est obligée de reconnaître que la pacifique croisade des uns et des autres fit plus pour la destruction de l'hérésie que les lances des croisés et les sentences de l'Inquisition.

Quant à saint François, il reprit, dès qu'il le put, ses courses apostoliques; seulement, ce fut la vallée de Rieti, au lieu de la France, qui fut le principal théâtre de son zèle, de 1217 à 1219. De temps à autre cependant, il interrompait ses travaux apostoliques, pour retourner à Notre-Dame des Anges se retremper dans la prière, prendre soin de ses Frères et de ses novices, ou visiter les nouvelles fondations.

Un fait d'une importance capitale domine cette époque de sa vie; nous voulons parler du second Chapitre général, dont il avait fixé l'ouverture au jour de la Pentecôte de l'année 1219. Lui-même pressentait que cette assemblée plénière déciderait de l'avenir de son institution. Aussi ne voulut-il rien entreprendre sans avoir consulté son protecteur, le cardinal Hugolin. Il se rendit à Rome, soit en l'année 1217, soit en 1218 (les chroniqueurs ne le disent

pas), afin de concerter avec lui les lois et les mesures qu'on proposerait dans cette assemblée. Saint Dominique assistait à cette conférence. « Ne trouvez-vous pas bon, leur demanda, entre autres choses, le cardinal, que quelques-uns de vos disciples soient promus aux dignités ecclésiastiques? » — Les deux patriarches donnèrent la même réponse. « Pour moi, dit saint Dominique, je ne connais pas de plus grand honneur que d'être les porteurs de la parole divine et les boucliers de la foi. Laissez donc les Frères Prêcheurs dans leur vocation. » — « Seigneur, dit à son tour saint François, mes enfants s'appellent Frères Mineurs, parce qu'ils occupent le dernier rang dans l'Église. C'est là leur poste d'honneur ; gardez-vous bien de les en arracher, sous prétexte de les faire monter plus haut (1). » Le cardinal ne partagea point leur sentiment, mais leur esprit d'abnégation n'en fut pas moins pour lui un sujet de grande édification.

Au rapport du Frère Léon, qui accompagnait son Bienheureux Père, il fut aussi question, dans cette entrevue, de fondre les deux Ordres en un seul; mais le séraphique Patriarche s'y opposa. « La volonté de Dieu, dit-il, c'est qu'ils demeurent séparés, afin que chacun puisse embrasser à son gré l'une ou l'autre des deux règles. » Dominique le pria alors de lui donner au moins, comme symbole de la charité fraternelle qui les unissait, eux et leurs familles spirituelles, la pauvre corde qui lui ceignait les reins. « Je la porterai toujours, lui dit-il, sous ma robe blanche. » François refusa longtemps par humilité, mais les instances du pieux solliciteur finirent par l'emporter. Les adieux furent pleins d'une fraternelle tendresse; ils se recommandèrent aux prières l'un de l'autre. En sortant, le Patriarche des Frères

(1) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. lxxxvii.

Prêcheurs dit à ses compagnons : « En vérité, la sainteté de François est si éminente, que tous les religieux devraient s'attacher à ses pas (1). » Telle fut l'origine d'une dévotion qui se répandit promptement par toute l'Église, et que Sixte-Quint, de l'Ordre des Frères Mineurs, érigea trois siècles plus tard en archiconfrérie, sous le nom d'*Archiconfrérie du Cordon de Saint-François* (2).

Après avoir réglé les affaires de l'Ordre, de concert avec le cardinal, le Saint prit congé de ses deux amis et revint à Notre-Dame des Anges.

Enfin, l'époque du Chapitre général arriva : c'était le 26 mai 1219, journée à jamais mémorable, et qui a laissé une trace lumineuse dans les annales de l'Ordre. En ce jour-là, tout invitait les Frères à l'allégresse : l'Église célébrait les solennités de la Pentecôte et avait pris ses ornements de fête; la nature, elle aussi, avait revêtu sa plus riche parure du printemps : l'air était frais et pur, le soleil se levait radieux et plein de majesté sur le sommet des Apennins, et versait des torrents de lumière dans la vallée de Spolète. Le voyageur qui fût descendu d'Assise à cette heure matinale eût pu contempler un spectacle peut-être unique au monde : des centaines de cabanes s'élevant dans la plaine et cinq mille religieux réunis autour du modeste sanctuaire de la Portioncule (3). A les voir recueillis comme des anges, le front incliné comme sous un souffle divin, il eût naturellement supposé qu'il se passait quelque chose d'étrange dans cette chapelle, et il ne se fût point trompé. Quelle scène, en effet ! Le cardinal Hugolin, debout sur les marches de l'autel, officiant pontificalement; François assistant au saint

(1) TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 3, c. LXXXVII.

(2) Bulle du 19 novembre 1585.

(3) Thomas ECCLESTON (coll. VII, éd. cit., p. 232) donne le chiffre de *cinq mille*, en s'appuyant sur la déposition du Frère Martin de Barton, qui avait assisté au Chapitre.

sacrifice avec cinq mille de ses Frères ; les anges montant vers le trône du Père éternel pour Lui offrir le sang de la Victime sans tache, ainsi que les prières des hommes, et descendant ensuite vers la terre chargés de grâces et de bénédictions ; enfin, tout le ciel attentif aux prières des pauvres de Jésus-Christ : quelle scène, encore une fois, et



LE CHAPITRE DES NATTES.

comme elle repose doucement le regard, au milieu de tant d'autres qui l'attristent et le fatiguent ici-bas (1) !

Après la messe, le cardinal ouvrit solennellement le Chapitre et le présida. Le soir, il voulut, comme un général d'armée, passer en revue les nombreuses phalanges des soldats du Christ, qui logeaient dans la plaine sous des cabanes de feuillage et de *nattes* (de là le nom de Chapitre des Nattes). Il les trouva rassemblés par groupes de soixante ou

(1) *Tres socii*, c. XIV ; et BONAV., c. IV.

de cent, racontant les joies et les souffrances de leur apostolat, se redisant les uns aux autres les œuvres de leur Bienheureux Père ou les prodiges qu'ils avaient opérés sous ses auspices, et se répétant ce mot des disciples de Notre-Seigneur au retour de leur première mission : « Les démons mêmes nous obéissaient en son nom. »

A cette vue, le vénérable vieillard s'écria dans son admiration, comme autrefois le patriarche Jacob : « Frères Mineurs, en vérité, c'est ici le camp de Dieu. » C'était, en effet, l'armée d'élite du grand Roi, armée pacifique et conquérante, sans armes et toute-puissante, admirable de discipline et d'héroïsme, à laquelle on pouvait appliquer ce mot des Saintes Écritures: « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob! Que tes tentes sont belles, ô Israël! » François, levant vers le ciel un regard plein de reconnaissance, et remerciant le Seigneur d'avoir multiplié ses fils comme les grains de sable de la mer, laissa tomber de son cœur et de ses lèvres quelques paroles brûlantes, qui ravivèrent dans l'âme de ses disciples l'amour de Dieu et de leur vocation, le zèle des âmes et le dévouement à l'Église romaine. On croit que ce fut dans cette circonstance qu'il prononça les paroles suivantes: « Mes Frères, dit-il en terminant, nous avons promis de grandes choses; on nous en a promis de plus grandes encore. Gardons les unes, soupirons après les autres ; le plaisir est court, la peine est éternelle ; les souffrances sont légères, la gloire est infinie. Beaucoup d'appelés, peu d'élus : chacun recevra selon ses mérites (1). »

Des esprits timides auraient pu se demander : « Où prendre des vivres pour nourrir tant de personnes? » Le saint Patriarche et ses enfants n'éprouvèrent point de ces défiances ni de ces inquiétudes. Ils étaient là, dénués de tout, mais

(1) *OEuvres de S. Fr. d'Assise*, p. 3, ch. XXXIII. — Cf. TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 3, c. XXXI.

remplis de confiance, attendant du Créateur, comme les oiseaux du ciel, leur nourriture de chaque jour. La Providence ne leur manqua point. On vit accourir d'Assise, de Pérouse, de Foligno, et jusque de Spolète, des hommes de toutes conditions, clercs et laïques, chevaliers et gens du peuple, qui, non contents d'apporter aux pauvres de Jésus-Christ toutes les provisions nécessaires, poussèrent la charité jusqu'à vouloir les servir de leurs propres mains. Ces secours durèrent autant que le Chapitre (1).

Une foule de personnes étaient venues par pure curiosité, attirées par la nouveauté du spectacle ; Dieu en profita pour toucher leurs cœurs. Parmi tant de visiteurs, les uns étaient surtout frappés de la vie austère des Frères Mineurs ; ils se disaient : « Voilà qui nous montre bien que le chemin du ciel est étroit, et qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu ! Nous nous flattons de faire notre salut, sans rien retrancher de nos aises ni des délices du siècle, tandis que ces bons Frères se privent de tout et tremblent encore. Nous voudrions mourir comme eux, mais nous ne voulons pas vivre comme eux ; et cependant, on meurt comme on a vécu. » Les autres observaient plutôt la céleste expression de leur physionomie, le gracieux sourire de leurs lèvres, leur empressement à se rendre de mutuels services, la paix divine qui se reflétait dans la douce lumière de leurs regards. « Ce sont des anges, pensaient-ils ; ils ne touchent la terre que par les extrémités des pieds, et déjà leurs pensées et leurs affections sont dans la céleste patrie. Qui nous empêche de partager leur bonheur ? » Et bon nombre d'entre eux (ils étaient plus de cinq cents) dirent adieu au monde, s'agenouillèrent aux pieds de François et revêtirent les glorieuses livrées de la pénitence. C'est ainsi que la

(1) Wadding, t. I, p. 282-286.

bonne odeur des vertus des Frères remplissait toute la vallée de Spolète et y produisait des fruits de vie.

Il est bon de remarquer ici qu'autant le saint fondateur était ami de la simplicité, autant il était ennemi de l'exagération. Ayant appris que plusieurs de ses disciples se livraient à des mortifications immodérées, il ordonna d'apporter les instruments de pénitence, cottes de mailles et ceintures de fer, et interdit, dans les jeûnes, veilles et macérations, tout ce qui pouvait être préjudiciable aux travaux du ministère apostolique (1).

Le renouvellement de l'esprit religieux, l'accroissement de la ferveur et la conquête de nouveaux disciples ne furent pas les seuls résultats du Chapitre des Nattes (2). On y dressa trois statuts importants, qui fixèrent les glorieuses destinées de l'Ordre. Les voici :

1° « On fera une mention expresse des saints apôtres Pierre et Paul dans les oraisons : *Protege nos, Domine,* et *Exaudi nos, Deus* (3). » Par cette prière liturgique, François ne resserrait pas seulement les liens qui rattachaient l'Ordre dès sa naissance à l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises ; il inaugurait encore parmi ses enfants cette dévotion au Pape, qui devait être et demeure toujours le trait distinctif de sa triple famille.

2° « On ne recevra ni couvent ni église qui ne soient conformes à la sainte pauvreté que nous avons promise dans la règle. » Sage décision qui fermait l'entrée des couvents franciscains à la passion du luxe et des richesses, cause ordinaire de relâchement et de ruine dans la discipline régulière.

(1) *Tres socii,* c. XIV.
(2) Ce fut à ce Chapitre que François accorda aux Provinciaux le pouvoir d'admettre les novices à la profession religieuse. (V. *Tres socii,* c. XVI.)
(3) BERNARD DE BESSE, *de laud. B. Fr.*

3° « Tous les samedis, on célébrera dans tous nos couvents une messe solennelle en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie Immaculée. » Par cette prescription, due à l'initiative du séraphique Patriarche, et renouvelée par saint Bonaventure au Chapitre général de Pise (1263), l'Ordre des Frères Mineurs prenait la Vierge Immaculée pour sa protectrice et sa patronne, et se déclarait, six siècles à l'avance, le héraut du grand dogme de l'Immaculée Conception. C'est là sa gloire dans l'Église et peut-être, dans la pensée de Dieu, le principal motif de sa création.

Le fait est enregistré dans les annales de l'Ordre, mais qui nous en dira la cause? Qu'un homme peu versé dans les saintes lettres et qui se pique de n'avoir d'autre science que celle de la croix; que l'humble diacre d'Assise, en un mot, jette tout d'un coup comme une gerbe de lumière sur une des vérités les plus longtemps voilées de la religion catholique; qu'il la montre aux peuples en la faisant passer dans les traditions privées et dans le culte public de toute une famille religieuse; qu'il donne ensuite la raison du mystère, en posant devant ses fils ce principe inébranlable : « Ne craignez point d'attribuer à Marie tout ce qui ne répugne pas à sa dignité de Mère de Dieu », est-ce là un prodige humainement explicable? Et ne faut-il pas admettre, avec un savant de Sienne, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, que la théologie de ce saint homme, portée sur les ailes de la pureté et de la contemplation, s'élevait comme le vol de l'aigle, et qu'il l'avait puisée tout entière dans les communications surnaturelles de l'Esprit-Saint? Dès lors, instruit par ce Docteur des docteurs, assuré de la place que tient Marie dans le plan divin, François pouvait-il mieux faire que de léguer cette vérité à ses enfants, comme le plus précieux trésor de leur héritage? Son espoir ne fut point trompé. Ses disciples défendirent et propa-

gèrent la doctrine de l'Immaculée Conception avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie; ils se l'approprièrent à tel point qu'on l'appelait la « thèse franciscaine ».

De son côté, la Reine du Ciel semblait prendre plaisir à se susciter dans l'Ordre une légion de docteurs et d'apôtres qui fussent capables d'assurer le triomphe de sa cause, et l'on vit, sous son inspiration, les Guillaume Ware, les Duns Scot, les François de Mayronis, les Bernardin de Sienne, les Léonard de Port-Maurice, les Thomas de Charmes et les d'Argentan descendre tour à tour dans la lice et se faire honneur d'être les chevaliers de Marie. Lutte six fois séculaire, dont notre siècle a vu le glorieux dénouement. C'était le 8 décembre 1854. En ce jour d'éternelle mémoire, un pape du Tiers Ordre séraphique, l'immortel Pie IX, posait au front de Marie le plus beau diamant de sa couronne, en proclamant à la face de l'univers qu'elle a été, « par l'application anticipée des mérites de son Fils, préservée de la souillure originelle et conçue sans péché (1) ». Signalons ici un détail relatif à l'Ordre séraphique. Au moment de la promulgation du dogme dans la basilique de Saint-Pierre, et par une faveur insigne, le Pape permettait aux généraux des Frères Mineurs de lui présenter une rose et un lis d'argent; puis il faisait déposer aux pieds de saint François, sur une plaque de marbre commémorative, le texte même de la définition, comme pour indiquer la part que l'Ordre y avait prise. C'était la plus belle récompense dont il pût honorer le zèle de la famille franciscaine à publier les grandeurs et les privilèges de Marie, en même temps que la conséquence logique des prescriptions du Chapitre des Nattes, auxquelles il est temps de revenir.

Ces célèbres ordonnances concernaient la vie intime de

(1) Bulle *Ineffabilis*.

l'Ordre, l'esprit qui doit l'animer, les croyances confiées à sa garde. Cependant, le saint Patriarche ne pouvait oublier l'extérieur, c'est-à-dire l'évangélisation des peuples. Le but principal de sa mission providentielle n'était-il pas d'arborer partout la croix? Il dressa donc, dans le même Chapitre, un vaste plan de campagne qui embrassait les différentes parties du globe. Il déclara qu'il prenait l'Égypte pour lui et assigna aux autres leur destination. Parmi tant d'ouvriers évangéliques, contentons-nous de nommer les principaux chefs de mission : Frère Élie, qui partit pour la Syrie (1); Frère Bérard, pour le Maroc; Jean Parent, pour l'Espagne; Frère Luc, pour la Roumanie; Christophe de Romagne, qui revint évangéliser la Guyenne; Frère Pacifique, qui retourna dans l'Ile-de-France avec Ange de Pise, et Frère Electus, qui fut envoyé dans le Maine. Leurs obédiences ou lettres de créance devaient être conçues dans les mêmes termes que celle que François donnait cinq ans plus tard au Frère Ange de Pise, la seule qui ait échappé aux ravages du temps : « Moi, Frère François d'Assise, ministre général, je te commande, au nom de l'obéissance, à toi, Frère Ange de Pise, d'aller en Angleterre, et d'y exercer l'office de ministre provincial. Adieu. » C'était peu, et c'était assez; car c'était Dieu qui les envoyait.

L'entreprise était hardie, mais tout à fait conforme à l'esprit de prosélytisme qui distingue la véritable Église de Jésus-Christ. Honorius III, alors à Viterbe, l'approuva et la sanctionna de son autorité, en remettant aux Frères une lettre de recommandation. Les chefs de mission portaient, en outre, deux circulaires du séraphique Patriarche, avec recommandation de les répandre avec zèle. La première, adressée à tous les prêtres, renferme de touchantes instruc-

(1) Jourdain de Giano, *Chronique*, p. 3, n° 7.

tions sur le culte dû à l'Eucharistie, avec ce remarquable conseil sur les paroles de la Sainte Écriture : « Si vous trouvez en des lieux peu décents le très saint nom du Seigneur ou quelque passage de la Bible, je vous prie de les recueillir avec respect et de les placer en un endroit convenable (1). »

La seconde invite tous ceux qui ont en main une part d'autorité publique, consuls, juges, magistrats, à gouverner leurs sujets selon les prescriptions de la loi divine (2).

Munis de ces deux lettres, forts de la triple bénédiction du Ciel, du Souverain Pontife et de leur Bienheureux Père, les messagers de la paix évangélique se rendirent en hâte dans leurs missions respectives.

(1) *OEuvres de saint François d'Assise,* p. 1, ch. XIII.
(2) *Ibid.,* p. 1, ch. XV.



Sceau de la province d'Aragon. (Quinzième siècle.)

CHAPITRE XI

MISSIONS D'ORIENT ET DU MAROC.

(1219-1221)

Ce serait une erreur de croire que les saints demeurent étrangers aux événements politiques de leur siècle. Ils les suivent d'un œil attentif; mais ils ont leur manière à eux de les envisager. Au fond des débats de l'humanité, ils discernent une cause qui domine tout, qui les passionne et à laquelle ils s'identifient : c'est la cause de l'Église. On comprend dès lors avec quel interêt l'héroïque chevalier du Christ suivait les progrès et les vicissitudes de cette grande question d'Orient que le Concile de Clermont avait ouverte, et où la vie de l'Église, non moins que la liberté des peuples, était si fortement engagée.

Depuis la prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon, l'Europe était un camp toujours armé; et depuis plus d'un siècle, l'histoire militaire de la chrétienté n'était guère autre chose que le récit de l'interminable bataille livrée par les soldats du Christ aux farouches disciples de Mahomet. Au lieu de s'arrêter à la surface des événements, le serviteur de Dieu allait au fond des choses. Derrière les combats chevaleresques où brillait le courage des preux de l'Occident, il découvrait une lutte plus haute, la lutte de la Croix contre le Croissant, du vrai Dieu contre le faux prophète, de la

civilisation chrétienne contre la barbarie musulmane; et sa foi, d'accord avec son patriotisme, lui inspirait des vœux ardents pour le succès d'une entreprise colossale qui suffirait à elle seule à faire l'honneur des Papes et la gloire du moyen âge, même à n'en juger que par les résultats. Ne réussit-elle pas, en effet, à sauver l'Europe et à refouler dans les sables du désert les sectateurs de l'islamisme, avec leurs doctrines abrutissantes, résumé de toutes les erreurs et de toutes les corruptions, fatalisme, triomphe de la chair, avilissement de la femme, esclavage et tyrannie?

Quatre fois déjà l'Occident s'était levé en masse pour voler à la conquête des Saints Lieux; mais, malgré la bravoure et les efforts héroïques des successeurs de Godefroy de Bouillon, la ville sainte n'avait été soumise que par intervalles à leur sceptre; et à l'heure où nous en sommes, elle venait de retomber sous le joug odieux des Abbassides. A cette nouvelle, qui fut regardée comme une calamité publique, l'Europe tressaillit de douleur. Bientôt elle reprit les armes à la voix du pape Honorius III, et plus de quatre cent mille hommes se réunirent sous la bannière d'André II, roi de Hongrie, et de Jean de Brienne, frère de Gauthier de Brienne et roi nominal de Jérusalem. Mais cette fois, au lieu d'attaquer directement la Palestine, les Croisés, voulant frapper au cœur l'empire musulman, fondirent sur l'Égypte, et mirent le siège devant Damiette. Ils ne faisaient, du reste, qu'exécuter le plan stratégique d'Innocent III. Le plan était hardi, mais difficile; aussi tous les peuples avaient-ils les regards fixés sur l'Orient, attendant avec anxiété l'issue de cette lointaine expédition.

A ce moment, une lueur d'espérance traversa l'esprit du Patriarche d'Assise, qui rêvait toujours, comme nous l'avons vu, la conversion des Musulmans. Les circonstances lui parurent favorables. Ou il replanterait la croix, pensait-il,

sur ces plages autrefois catholiques, ou du moins il les féconderait de son sang : double alternative qui l'attirait. Il partit donc d'Ancône, au mois de juin 1219, avec Illuminé de Rieti et quelques autres Frères, cingla vers l'Égypte,



Saint François célèbre la Noël à Greccio. (D'après Giotto.)

mouilla à Saint-Jean d'Acre, où il laissa quelques-uns de ses disciples pour soutenir le courage et la foi des catholiques, durement opprimés par les Sarrasins, et débarqua en vue de Damiette. Il marcha droit au camp des Croisés, où

régnaient alors la discorde et la confusion. Les chevaliers et les fantassins, réunis depuis plus d'un an sous les murs de cette place sans pouvoir s'en emparer, s'accusaient réciproquement de trahison et de lâcheté; les têtes s'échauffèrent de part et d'autre, comme dans une émeute populaire, et les deux partis, pour donner la mesure de leur valeur, demandèrent à grands cris la bataille. Jean de Brienne céda à leurs folles instances, et l'assaut fut décidé pour le lendemain (29 août 1219).

Averti d'en haut qu'en punition de leur orgueil et de leurs divisions intestines, ils allaient essuyer une défaite sanglante, le serviteur de Dieu chercha le moyen de prévenir un tel malheur : « Mon Frère, dit-il à son compagnon, le Seigneur m'a fait connaître que si l'on en vient aux mains, les chrétiens seront battus. Si je le dis tout haut, je passerai pour un fou; si je ne le dis pas, ce secret me pèsera comme un remords. Qu'en penses-tu? — Mon Père, répondit le Frère Illuminé, ne vous arrêtez point au jugement des hommes; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on vous regarde comme un insensé. Déchargez votre conscience, et craignez plus Dieu que les hommes. » Fortifié par ce conseil, le héraut du Christ pénètre sous la tente du général; il conjure les chefs de l'armée de résister aux funestes inspirations de la jalousie, et leur annonce de grands revers s'ils persistent dans le dessein de livrer le combat. Prières, menaces, tout est inutile. La passion aveugle et trouble les esprits; on prend pour des rêveries les prédictions de notre Saint, et le combat s'engage par une chaleur torride. On sait le reste. « En cette journée fatale, dit saint Bonaventure, les chrétiens perdirent six mille hommes tués ou faits prisonniers. A la lueur de ce désastre, ils comprirent qu'ils avaient eu tort de mépriser la sagesse du Pénitent d'Assise; car l'œil du juste découvre quelque-

fois mieux la vérité que sept soldats posés en sentinelles sur la crête de la montagne (1). »

L'intrépide missionnaire, sans se laisser décourager par ce revers momentané, résolut de poursuivre son entreprise. Vainement on lui représenta que sa vie était en jeu, et que le Soudan avait promis un besant d'or (cinquante francs) à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien ; rien ne put ralentir sa course. Persuadé avec l'Apôtre que la mort est un gain, et que le martyre est la plus désirable des couronnes de ce monde, il s'avança vers le camp des Sarrasins, en chantant ce cantique du Prophète royal : « Le Seigneur me conduit. Lors même que je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, ô mon Dieu, parce que vous êtes avec moi (2). » Chemin faisant, il aperçut deux brebis ; cette vue le réjouit grandement, et il dit à son compagnon : « Ayons confiance dans le Seigneur ; car nous voyons l'accomplissement de cette parole de l'Évangile : *Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.* » Quelques pas plus loin, en effet, une bande de Sarrasins se précipitant sur les deux serviteurs de Dieu, comme des loups sur des brebis, les accabla d'injures et de coups, puis les chargea de chaînes. « Je suis chrétien, s'écria François d'une voix ferme ; menez-moi à votre maître. » Les soldats obéirent, et traînèrent les deux prisonniers devant le soudan Mélek-el-Kamel (ou Mélédin). Dès que celui-ci les aperçut : « Qui vous envoie ? demanda-t-il brusquement. Et qu'êtes-vous venus faire ici ? » Le Saint lui répondit sans s'émouvoir : « Ce n'est point un homme, c'est le Très-Haut qui m'envoie pour vous annoncer, à vous et à votre peuple, la bonne nouvelle de l'Évangile et les vérités du salut. » Aussitôt il se mit à lui expliquer les

(1) Bonav., c. ix. — Cf. Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. ix.
(2) Ps. xxii.

mystères de la religion catholique, et il le fit avec tant de force, qu'en lui se vérifiait une fois de plus cette promesse du divin Maître : « Je vous donnerai une éloquence et une sagesse auxquelles vos adversaires ne sauront ni résister ni contredire. »

Le prince barbare était suspendu aux lèvres du Saint et saisi d'une émotion dont il ne se rendait pas compte. Cette mâle intrépidité, ce dévouement surhumain dont le spectacle s'offrait pour la première fois à ses yeux, subjuguaient son âme et l'inclinaient à la clémence. Il écouta ainsi François pendant quelques jours, au grand étonnement de tous, et l'invita même à demeurer près de lui. « Si vous et votre peuple, répondit l'homme de Dieu, vous voulez vous convertir au Christ, je resterai volontiers parmi vous. Si vous balancez entre la loi chrétienne et la loi de Mahomet, faites allumer un grand feu; j'y entrerai avec vos prêtres, et vous jugerez par les effets de quel côté se trouve la vérité. — Je ne crois pas, répliqua Mélédin, qu'aucun de nos imans consente à affronter les flammes et les tourments pour la défense de sa foi. » Il parlait ainsi, parce qu'il avait remarqué qu'à la seule proposition de François, l'un d'eux, des plus âgés et des plus considérables, s'était prudemment esquivé.

Notre Bienheureux alla plus loin; il dit au Soudan : « Si vous me promettez, en votre nom et au nom de votre peuple, d'embrasser la religion catholique, j'entrerai seul dans le bûcher. Si les flammes me dévorent, vous l'imputerez à mes péchés; mais si j'en sors sain et sauf, vous reconnaîtrez Jésus-Christ pour le seul vrai Dieu et pour le Sauveur des hommes. » — Le Soudan, faible comme le sont tous les despotes, et tremblant devant ceux qui tremblaient à ses pieds, n'osa pas accepter cette épreuve du feu, dans la crainte d'une sédition populaire. En revanche, il offrit au Saint de riches présents; mais il eut beau faire des instances,

François, uniquement préoccupé du salut des âmes et ne voyant pas poindre dans le cœur du prince infidèle le désir de s'appliquer à la recherche de la vérité, repoussa d'un geste dédaigneux l'or et les étoffes précieuses. Mélédin, loin de s'offenser de ce refus, sut apprécier la noblesse d'un si parfait détachement, et sentit croître en lui le respect et l'admiration qu'il avait voués, dès la première entrevue, au serviteur de Dieu. Et après lui avoir dit en secret : « Priez pour moi, afin que le Très-Haut me fasse connaître quelle est la vraie religion », il le fit reconduire avec honneur au camp des chrétiens (1).

François, voyant ses espérances brisées et ne sachant quelle ligne de conduite adopter, eut recours, selon son habitude, à la prière ; et le Docteur séraphique, de qui nous tenons tous ces détails, ajoute que ce ne fut point en vain. Une vision céleste vint, en effet, lui apporter lumière, paix et consolation. Dans cette vision, le Fils de Dieu lui intima l'ordre de retourner en Italie, en l'assurant que ce n'était point en Égypte, ni sous le tranchant du glaive, qu'il devait cueillir cette palme du martyre tant ambitionnée. Le Bienheureux fit part à son compagnon de la révélation qu'il avait eue, et voici les paroles brûlantes d'amour que notre grand Bossuet met à cette occasion dans sa bouche : « Sortons d'ici, mon Frère ; fuyons, fuyons loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne pouvons les obliger ni à adorer notre Maître, ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu ! quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs, même parmi les peuples les plus infidèles ? Puisque Dieu ne nous juge pas dignes de la gloire du martyre, ni de participer à ses glorieux opprobres, allons-nous-en, mon Frère ; allons

(1) Bonav., c. ix.

achever notre vie dans le martyre de la pénitence, ou cherchons quelque endroit de la terre où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la Croix (1). »

Combien de temps passa-t-il sous la tente des Croisés? Quelle fut l'étendue de son influence pour rétablir parmi eux l'esprit de concorde et de discipline? Visita-t-il la Palestine à son retour d'Égypte? A ces trois questions, nous ne pouvons répondre que par des conjectures. Voici seulement ce que nous lisons dans un auteur du temps, aussi impartial que bien informé, Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean d'Acre et légat du Saint-Siège auprès de l'armée chrétienne :

« Nous avons vu, écrit-il à ses amis de Lorraine au lendemain de la prise de Damiette (2), nous avons vu le fondateur des Frères Mineurs, François, homme d'une extrême amabilité et vénéré de tous, même des infidèles. Plusieurs de nos amis, entre autres dom Rainier, prieur de Saint-Michel, et Mathieu, à qui nous avions confié le gouvernement de notre diocèse, sont décidés à entrer dans ce nouvel Institut; et nous apprenons qu'il étend déjà ses rameaux par tout l'univers, précisément parce qu'il est l'imitation parfaite de la vie des Apôtres et des premiers chrétiens. »

S'il en faut croire Albert de Stade, Mathieu Pâris et saint Antonin, l'entrevue du Saint avec le Soudan eut les conséquences les plus heureuses pour les Croisés. Mélek-el-Kamel, ayant repris Damiette deux ans après, montra dans sa victoire une clémence inaccoutumée : il laissa aux prisonniers la liberté de retourner dans leur pays, s'occupa des chevaliers pauvres ou malades, et rendit la vraie croix enlevée par Saladin (3).

(1) Bossuet, *Panégyrique de saint François.*

(2) 5 novembre 1219. Voir J. de Vitry, *Histoire d'Occid.*, liv. III, ann. 1219.

(3) M. Paris, ann. 1228. — Cf. Albert de Stade, ann. 1221; — saint Antonin, *Chronique,* tit. xix, c. viii.

D'après une tradition immémoriale, consignée dans les principaux écrivains de l'Ordre, François, à son retour d'Égypte, visita Ptolémaïs, Antioche et Jérusalem. Selon Mariano de Florence, les religieux d'un monastère bénédictin de la Montagne-Noire, près d'Antioche, conçurent tant de vénération pour sa personne, qu'ils se rangèrent sous la règle séraphique (1).

Vers la fin de l'année 1219, il reprit le chemin de l'Europe, où le rappelaient les affaires de l'Ordre. Il s'embarqua sur un de ces navires vénitiens qui étaient alors les rois de la mer Méditerranée, et qui la sillonnaient sans relâche pour porter des secours aux Croisés. Ainsi se termina la pacifique croisade de saint François en Orient. Qu'elle ait été féconde en résultats, l'histoire est là pour l'attester. Qui pourrait nier aujourd'hui que la courte apparition du Saint dans la Palestine n'ait été comme une prise de possession de la Terre Sainte ? Dieu ne semble-t-il pas l'y avoir conduit pour lui dire, comme autrefois à son serviteur Abraham : « Parcours présentement toute l'étendue de cette contrée, parce que je te la donnerai un jour ! » François venait, en effet, de fonder un royaume plus durable que celui de Godefroy de Bouillon. A partir de cette époque, nous trouvons les Frères Mineurs solidement établis dans le Levant. Robert, roi de Sicile, et Sanche, sa femme, achetèrent du sultan d'Égypte les sanctuaires de la Palestine et les cédèrent à Clément VI, qui en confia la garde aux Franciscains (Bulle du 21 novembre 1342). Les sultans du Caire et de Constantinople ont plusieurs fois sanctionné par leurs firmans la légitimité des possessions dévolues au Saint-Siège et aux Pères de Terre Sainte.

Les fils du Patriarche d'Assise sont là depuis le règne de

(1) Wadding, t. I, 325-328.

Jean de Brienne, et ils y remplissent une fonction aussi sublime que difficile. Après la résurrection du Sauveur, c'était un Ange qui défendait l'entrée de son tombeau; depuis le treizième siècle, ce sont les enfants du séraphique Patriarche qui veillent sur ce glorieux monument, pour le mettre à l'abri de toute profanation. Deux fois massacrés jusqu'au dernier, en 1244 et en 1368, et aussitôt remplacés par leurs frères, bravant tour à tour le cimeterre des Mahométans et la haine fratricide des sectaires de Photius et de Luther, sentinelles infatigables, ils sont toujours prêts à répandre leur sang plutôt que de déserter le poste d'honneur que leur a mérité l'incomparable amour de François pour Jésus crucifié. Grâce à leur constance héroïque, l'action des croisades persévère; Sion, le mont des Oliviers, le Thabor, Bethléhem, Nazareth, sont encore respectés, et Jérusalem toujours accessible à la piété des pèlerins de l'Occident.

Ils possèdent une vingtaine de maisons qui servent d'hôtelleries, d'écoles et d'hospices. A leur tête se trouve le Révérendissime Père, auquel les Souverains Pontifes ont décerné les titres les plus glorieux; il est préfet des Missions de Syrie, de Chypre et d'Égypte, gardien du mont Sion et du Saint Sépulcre, et Custode de la ville sainte. Il avait même le titre et les fonctions de vicaire apostolique jusqu'à ces derniers temps, où Pie IX, d'immortelle mémoire, a rétabli le siège patriarcal de Jérusalem, et renoué dans la personne de Mgr Valerga, après une interruption de six cents ans, la chaîne des successeurs de saint Jacques et de saint Siméon. C'est ainsi que les Franciscains continuent en Asie Mineure la mission inaugurée au moyen âge par leur Bienheureux Père (1).

(1) *Récits d'un pèlerin,* par le R. P. UBALD, des Frères Mineurs Capucins, sixième soirée.

Pendant que le saint Patriarche évangélisait les peuples du Levant, sans pouvoir cueillir la palme du martyre qu'il convoitait, cinq de ses enfants, plus heureux, souffraient cruellement pour la foi chez les musulmans d'Espagne et d'Afrique, et donnaient au monde le spectacle d'une constance héroïque dans les tourments. Bérard, Pierre, Othon, Adjut, Accurse, tels étaient les noms de ces hommes prédestinés que Dieu s'était choisis comme les prémices du sang franciscain. Frère Vital, que saint François avait mis à leur tête, tomba malade en Aragon et dut renoncer à suivre ses Frères. Les cinq Religieux, après avoir passé quelques jours dans la solitude au couvent d'Alenquer, bâti par saint François, se rendirent à Coïmbre, où se tenait alors la cour de Portugal. La reine Urraque, épouse d'Alphonse II, et Sanche, sœur du Roi, les reçurent comme des envoyés du ciel, et les aidèrent à pénétrer chez les infidèles. Après avoir enduré toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements à Séville, qui était à cette époque sous la domination des Maures, ils s'embarquèrent pour la ville de Maroc, capitale et repaire de l'empire musulman dans l'Afrique occidentale. Don Pedro, infant de Portugal, qui s'était réfugié chez les Maures, à la suite de quelque différend avec Alphonse II, son frère, accueillit avec respect ces vaillants confesseurs de la foi, et leur donna l'hospitalité dans son propre palais; il les adjura seulement de modérer leur zèle, pour ne pas s'exposer à de nouvelles persécutions. Mais comment arrêter le cerf qui court se désaltérer aux sources limpides de la montagne? Comment éteindre dans l'âme de l'apôtre la soif de sacrifice qui le dévore? L'amour est plus fort que la mort. Le lendemain, nos missionnaires sortirent dès l'aube de la maison de leur hôte, et parcoururent les rues et les places publiques de la cité, en prêchant la divinité de Jésus-Christ.

Le Frère Bérard, qui parlait assez facilement l'arabe, apercevant un groupe d'infidèles, alla droit à eux et leur démontra que Mahomet n'était qu'un imposteur. Pendant qu'il parlait, le chef des Maures vint à passer, se rendant, selon la coutume orientale, au tombeau de ses ancêtres. Il prit l'orateur pour un fou et le fit reconduire, lui et ses compagnons, en pays chrétien. Mais les missionnaires échappèrent à la surveillance de leurs guides, et rentrèrent dans la ville infidèle. L'émir, informé de leur retour, les fit enfermer dans un sombre cachot, où il les laissa vingt jours sans aucune nourriture. En vain Dieu multiplia les prodiges en faveur de ses serviteurs; en vain on les vit sortir de leur prison, comme saint Jean de sa chaudière d'huile bouillante, plus robustes qu'auparavant; en vain Bérard, nouveau Moïse, frappant la terre de son bâton, fit jaillir une source miraculeuse au milieu des sables du désert pour désaltérer les soldats qui mouraient de soif. Le cœur du tyran semblait s'endurcir en proportion des bienfaits; rien ne put lui dessiller les yeux, et pour la seconde fois, dans les premiers jours du mois de janvier 1220, il jeta nos cinq apôtres dans les fers. Là, pour comprendre ce qu'ils eurent à souffrir, il suffit de savoir qu'ils eurent pour geôlier un renégat. Le juge, les trouvant inébranlables dans la foi, ordonna qu'ils fussent séparés et livrés à trente bourreaux. On les traîna sur le pavé, la corde au cou, les pieds et les mains liés; après les avoir frappés avec violence jusqu'à mettre leurs entrailles presque à nu, on les roula sur des têts de verres et de briques, et le soir, on versa du vinaigre sur leurs plaies saignantes. Pour eux, au milieu de cet horrible supplice, ils louaient le Seigneur et répétaient à l'envi le cantique des trois enfants d'Israël dans la fournaise de Babylone. Pendant la nuit, le Sauveur leur apparut et les consola. Les gardes, apercevant une grande lumière et craignant une évasion,

accoururent épouvantés. Quel ne fut pas leur étonnement de les trouver calmes et priant Dieu avec une grande ferveur!

Le lendemain, l'émir les fait venir en sa présence. Un infidèle, se trouvant sur leur passage, donne un rude soufflet au Frère Othon, qui lui tend l'autre joue en disant : « Dieu vous pardonne! car vous ne savez ce que vous faites. » Une fois arrivés au palais, l'émir leur dit d'un ton irrité : « Êtes-vous donc ces impies, ces insensés qu'on accuse de mépriser la vraie foi et de blasphémer contre le prophète d'Allah? — Prince, répliquent-ils, loin de nous la pensée de mépriser la vraie foi! Nous sommes prêts, au contraire, à souffrir et même à mourir pour la défendre; mais nous avons horreur de ta loi et du scélérat qui en est l'auteur. » Le tyran essaye alors de la tentation la plus puissante sur le cœur humain, celle des honneurs et des plaisirs; et, leur montrant des femmes richement parées : « Si vous voulez suivre la loi de Mahomet, leur dit-il, je vous donnerai ces femmes pour épouses avec de grandes richesses, et vous serez puissants dans mes États. Sinon, vous périrez par le glaive. — Prince, nous ne voulons ni de tes femmes ni de tes honneurs; nous te les laissons pour ne garder que Jésus-Christ. Tu peux inventer toutes sortes de tortures, tu peux nous ôter la vie; toute peine nous semble légère, quand nous pensons à la gloire du ciel. » Et pendant qu'ils prononcent ces paroles, leur regard s'illumine d'espérance, et leur âme s'abreuve d'immortalité. Le tyran se lève, exaspéré, saisit des deux mains son lourd cimeterre et leur fend le crâne. C'était le 16 janvier 1220.

Dans le même moment, la princesse Sanche, qui était en prière, les vit monter au ciel, la palme du martyre à la main. Leurs corps mutilés, traînés dans la boue par les infidèles, furent pieusement recueillis par les chrétiens; don Pedro

renferma ces reliques dans deux châsses d'argent, et revint en Europe avec ce précieux dépôt. Alphonse II alla lui-même en grande pompe au-devant des corps sacrés, et les déposa dans l'église des chanoines réguliers de Sainte-Croix de Coïmbre. La reine Urraque, qui assistait à ce retour triomphal, mourut peu de temps après, ainsi que les saints martyrs le lui avaient prédit; et, à la première nouvelle de leur victoire, Vital, qu'ils avaient été obligés de laisser à Saragosse, rompit dans un suprême effort d'amour les liens qui l'attachaient encore à la vie, et les alla rejoindre dans le sein de Dieu. Mais rien ne peut dépeindre les transports d'allégresse du saint Patriarche, lorsqu'il apprit les souffrances et la mort de ses fils. Regardant son Ordre comme à jamais consacré par ce baptême de sang, et pleurant de joie : « Maintenant, s'écria-t-il, je puis dire en toute assurance que j'ai cinq vrais Frères Mineurs. » Puis, se tournant du côté de l'Espagne, il salua et bénit le couvent d'Alenquer, d'où ils étaient partis pour aller au martyre. « Maison sainte, terre sacrée, tu as produit et offert au Roi des cieux cinq belles fleurs empourprées et de la plus suave odeur. O maison sainte, sois toujours habitée par des saints (1)! »

Bérard et ses compagnons sont les premiers-nés de cette nombreuse lignée de martyrs que l'Ordre de Saint-François a fournie à l'Église, et qui fait sa gloire devant Dieu et devant les hommes. Ils sont moissonnés avant d'avoir pu planter la croix sur ces plages inhospitalières de l'Afrique; mais leur holocauste ne demeure pas stérile. Leur sang est une semence féconde, et sur leur tombe s'élève un lis immortel dont l'éclat et les parfums réjouissent la catholicité tout entière. Nous voulons parler de saint Antoine

(1) *Chronique des vingt-quatre généraux*, fol. 35.

de Padoue, le plus illustre des disciples de saint François.

Au couvent de Sainte-Croix de Coïmbre vivait un jeune religieux appelé Fernando de Bouillon, de la famille des Godefroy de Bouillon, et petit-fils de ce Vincent de Bouillon qui, lors de la prise de Lisbonne par les Croisés sur les Maures, en 1147, avait été nommé gouverneur de la ville conquise. Fernando avait pour fonction de recevoir les hôtes, et c'est en cette qualité qu'il avait contracté avec les futurs héros du Maroc une étroite amitié. Lorsqu'il vit revenir leurs restes tout resplendissants de l'auréole des miracles et de la vénération des peuples, la pensée lui vint d'entrer dans un Ordre qu'il considérait comme une école de martyrs. Une apparition miraculeuse de saint François acheva l'œuvre de sa vocation à la vie franciscaine. Un soir qu'il était seul dans la chapelle du couvent, répandant son âme et ses aspirations au pied du tabernacle, le Patriarche d'Assise lui apparut, et, d'un geste impérieux, lui commanda de revêtir les insignes de la pénitence. Fernando obéit. Dès le lendemain, muni de l'autorisation de son prieur, il se présentait au monastère franciscain de Saint-Antoine d'Olivarez, et y prenait l'habit de saint François, avec le nom d'Antoine, nom sous lequel les peuples le connaîtront et l'invoqueront désormais. Il était prêtre et avait alors vingt-cinq ans (juillet 1220). Au bout de quelques mois de probation, il sollicita et obtint de ses supérieurs la permission de passer en Afrique pour évangéliser les Maures. Mais la Providence l'appelait ailleurs, et lui destinait un autre champ à cultiver. A peine arrivé au terme de son voyage, il se vit en proie à de cruelles douleurs; comprenant par là que le Ciel s'opposait à ses desseins, il s'embarqua au printemps (1221) pour revenir en Portugal, dans l'espérance que l'air de la patrie raffermirait promptement

sa santé. Cette fois encore, une violente tempête déjoua ses plans, et le jeta sur les côtes de la Sicile (1).

Privé de la palme du martyre, il s'en dédommagea à la manière des saints, c'est-à-dire, en cherchant la solitude et l'oubli des hommes. Ayant été envoyé à Bologne (1221), il vécut un an loin du bruit, au fond d'une grotte solitaire du couvent de Monte-Paolo, se livrant tout entier à la mortification des sens et à la méditation des Saintes Écritures : tant le Seigneur est fidèle à son habitude de former dans le silence de la retraite les apôtres qui doivent verser dans le monde des torrents de vie, de vérité et d'amour! Une circonstance extraordinaire mit en lumière les talents du jeune religieux. Désigné par l'évêque de Forli pour adresser aux ordinands une pieuse exhortation, Antoine développa ce texte de nos saints livres : « Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur la croix. » Sa parole, d'abord timide, presque hésitante, devint bientôt rapide, entraînante, enflammée, majestueuse; ses traits s'illuminèrent, et son visage devint si expressif qu'on y lisait les divers mouvements de son âme. Les assistants, surpris, hors d'eux-mêmes, croyaient entendre un écho de la voix des prophètes, et versaient des larmes de bonheur. A la nouvelle de ce succès oratoire, François tressaillit de joie; il comprit que la Providence venait de lui envoyer une intelligence d'élite, un apôtre au cœur d'or; et par une exception qui l'honore autant que celui qui en était l'objet, il envoya aussitôt au jeune profès l'autorisation non seulement de prêcher, mais encore d'enseigner la plus haute des sciences, la théologie (1223). Voici sa lettre :

« A mon très cher Frère Antoine, Frère François, salut en Jésus-Christ. Il me plaît que tu enseignes à nos Frères

(1) Wadding, t. I, p. 359; et *Chronique des vingt-quatre généraux.*

la sainte théologie, de manière toutefois à ne pas laisser s'éteindre en toi et dans les autres l'esprit de sainte oraison, selon la Règle que nous professons. Adieu (1). »

En vertu de cet ordre, Antoine enseigna la théologie à Bologne, à Montpellier, à Toulouse, à Padoue. Sa science n'avait d'égale que son humilité, et François, qui connaissait l'une et l'autre, lui écrivait, avec un respect mêlé d'affection : « A Antoine, mon évêque (2). » Le jeune Portugais inaugurait vers le même temps cet apostolat qui allait devenir si fécond et donner tant de prestige à son Ordre.

Thaumaturge, il excitait l'enthousiasme des foules. Apôtre, il parcourait la Toscane, le Berry, la Provence, le Languedoc, et confondait les Manichéens ou les faisait rentrer dans le giron de l'Église, toujours sur la brèche, toujours embrasé d'un zèle que le ciel lui-même sanctionnait, au rapport de Thomas de Celano, par un prodige significatif.

Au Chapitre provincial d'Arles, tenu au mois de septembre 1226, d'après Azzoguidi, le jeune Portugais prêchait avec une ardeur toute séraphique sur le titre de la croix : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Au milieu de son discours, le saint Patriarche apparut, comme pour donner plus de poids à la doctrine de son disciple, et il bénit avec effusion le prédicateur et les assistants. En ce moment, tous se sentirent remplis de consolation et renouvelés dans l'esprit de leur vocation, qui se résume tout entière dans l'amour de Jésus crucifié. François avoua lui-même à ses confidents la réalité de cette apparition, symbole, disait-il, de l'étroite union qui l'attachait à ses Frères (3).

Saint Antoine de Padoue est, après saint François d'As-

(1) *Chronique des vingt-quatre généraux*, fol. 29.
(2) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. cxix.
(3) *Vita prima*, p. 1, c. xviii.

sise, une des plus grandes figures du treizième siècle. Comme saint, il n'occupe que le second rang dans les annales de l'Église; mais comme théologien, comme thaumaturge, comme apôtre surtout, il est au premier. Il faut lire les chroniques du temps pour se rendre compte de l'enthousiasme qu'il provoqua, tant en France qu'en Italie. Et

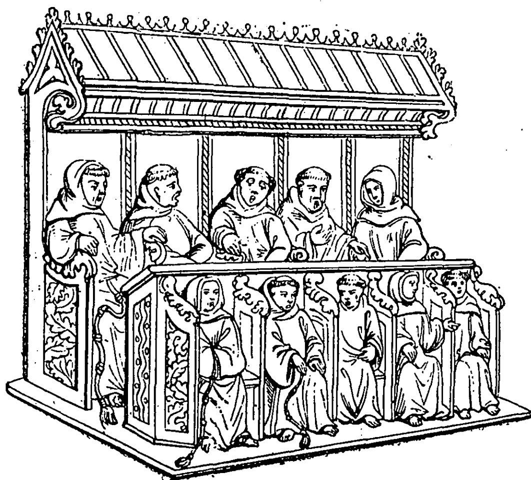


Comment, au Chapitre d'Arles, saint François apparut à ses Frères et les bénit.
(D'après Angelico da Fiesole.)

cependant, quand on parcourt le recueil de ses sermons, on les trouve pâles et froids. C'est là le sort de l'orateur. Cet homme qui a passionné toute une génération descend avec elle dans le même silence; sa voix et la voix des multitudes qui l'applaudissaient vont s'évanouissant dans le temps, comme le son s'évanouit dans l'espace. Mais ce qui reste, c'est l'impression produite dans les âmes, c'est l'abondante

moisson d'œuvres et de vertus qui a germé sous la vivifiante chaleur de la parole sacrée.

Saint François avait-il le pressentiment de ce glorieux avenir, lorsqu'il envoyait Bérard à Maroc et Antoine à Bologne? Peut-être! Dans tous les cas, ces deux saints apportaient à l'Ordre les deux auréoles qui honorent le plus l'humanité, celles du martyre et de l'apostolat. Aussi nous sommes-nous complu à retracer les plus touchants épisodes de leur vie, sans avoir cru pour cela nous écarter de notre sujet; car c'est du vénérable fondateur qu'ils ont reçu leur mission, leur autorité; c'est à lui peut-être qu'ils doivent leurs triomphes, et d'ailleurs, dans la famille spirituelle comme dans la famille naturelle, la gloire des fils rejaillit, éclatante, immortelle, sur le front de leur père.



Frères Mineurs chantant l'office.
(Miniature d'un manuscrit du quatorzième siècle.)

CHAPITRE XII

RETOUR DE SAINT FRANÇOIS EN ITALIE.

(1220-1221)

Pendant que Bérard et ses compagnons tombaient sous le cimeterre des musulmans d'Afrique, François, n'ayant pu ni ramener l'Orient à la vérité, ni y cueillir la palme du martyre, repassait promptement les mers pour continuer son apostolat en Italie. Il débarqua à Venise. Cette grande cité, l'opulente et gracieuse reine de l'Adriatique, était alors à l'apogée de sa puissance. Les navires de toutes les nations se dirigeaient vers elle et versaient dans son port les richesses de l'Orient et de l'Occident. Ses doges étaient des rois, et ses marchands égalaient les princes en faste et en magnificence. Comment l'humble mendiant d'Assise eût-il pu faire entendre sa voix au milieu d'une ville où les affaires et les plaisirs se succédaient sans relâche? Il s'éloigna donc du centre trop tumultueux de la métropole, et alla passer quelques jours dans un de ces nombreux îlots qui émergent, brillants comme la nacre, de la nappe azurée des lagunes. Au moment où il mettait le pied dans l'île, il aperçut une volée d'oiseaux qui chantaient. « Nos frères les oiseaux louent Dieu, dit-il à son compagnon; allons au milieu d'eux réciter l'office divin. » Mais comme le gazouillement le troublait, il se tourna vers eux et leur dit : « Mes frères

les oiseaux, suspendez vos chants jusqu'à ce que nous ayons payé à Dieu le tribut de nos louanges. » Ils se turent à l'instant même, et ne reprirent leur bruyant ramage que lorsque le Saint leur en eut accordé la permission (1).

Le bruit de ce prodige attira l'attention des Vénitiens, dont la foi se réveilla et qui surent apprécier le trésor qu'ils possédaient; et ce fut pour perpétuer le souvenir de ce miracle, qu'un patricien, nommé Jacques Michieli, s'empressa de bâtir dans cette île, pour le saint Patriarche et ses Frères, le couvent de Saint-François du Désert (2).

S'il faut en croire Jourdain de Giano (3), François, averti par un de ses Frères que Mathieu de Narni, Grégoire de Naples et plusieurs anciens religieux cherchaient, sinon à détruire l'Ordre, du moins à le modifier par de fâcheuses innovations, fut vivement peiné de cet abus de pouvoir. Cependant, quelle que fût l'étendue du mal, il attendit, sans doute pour y porter un remède plus efficace, le prochain Chapitre général, qui devait se tenir à la Portioncule, en la fête de saint Michel. Dans l'intervalle, il résolut d'aller visiter le couvent de Bologne, fondé huit ans auparavant par son premier disciple, Bernard de Quintavalle. Sur sa route, il évangélisa la plupart des villes de la Lombardie, Padoue, Bergame, Brescia, Mantoue, Crémone, où, selon sa coutume, il rétablit la paix, et qu'il ne quitta qu'après avoir accepté les résidences offertes pour ses Frères.

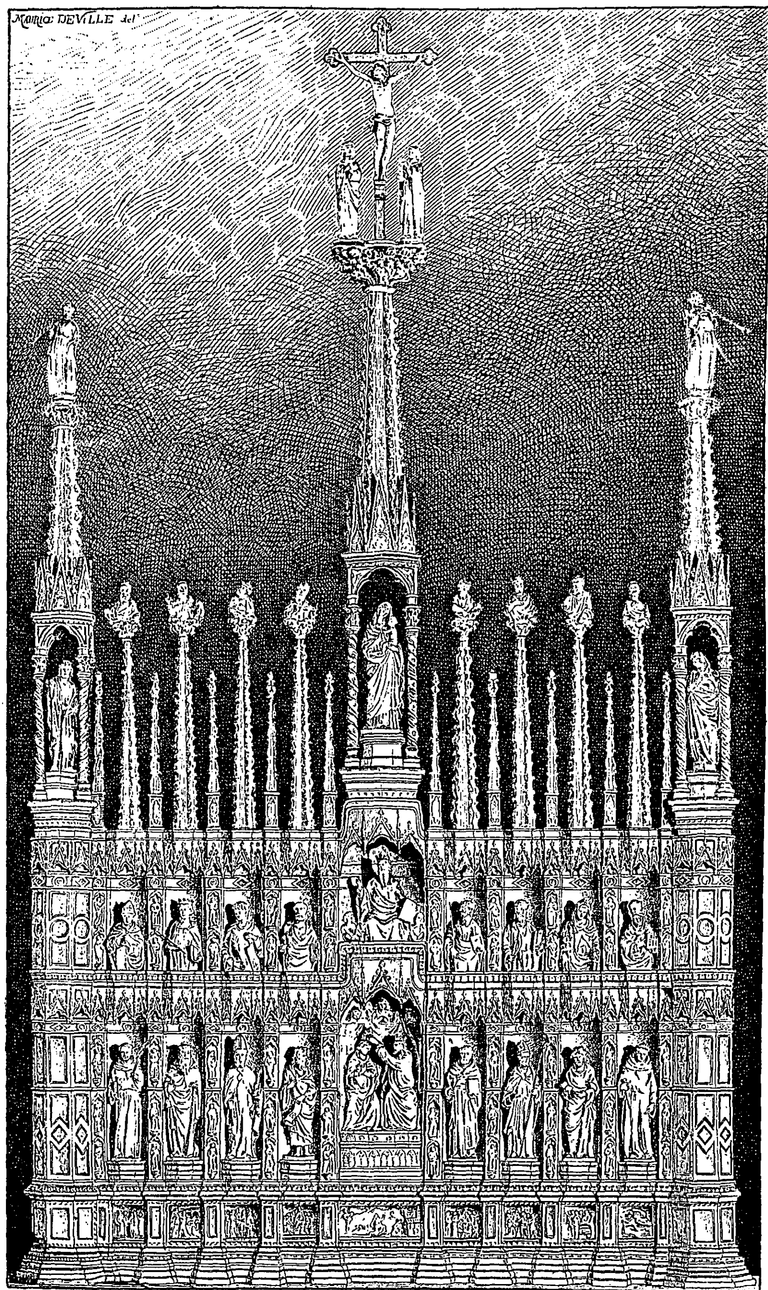
A Crémone, il rencontra saint Dominique; ce fut pour les deux Patriarches une des plus douces consolations que la Providence leur eût ménagées sur la terre. Ils purent conférer ensemble sur la bonté de Dieu, sur l'état florissant de leurs Ordres, sur le mouvement qui entraînait les peuples

(1) Bonav., c. viii; Gonzaga; Dandolo, *Histoire de Venise.*
(2) Pietro Ziani, doge de Venise, approuva cette donation.
(3) *Chronique,* p. 4, n. 11.

vers le Dieu du Calvaire. Un miracle termina ce suave entretien. Les religieux du monastère (c'était un couvent de Frères Mineurs) étaient venus les prier de bénir un puits dont l'eau était trouble et insalubre. Les deux amis se regardèrent, chacun invitant l'autre à répondre. Alors Dominique dit aux Frères : « Allez nous puiser de l'eau. » Ils allèrent en chercher dans un vase et l'apportèrent; et Dominique dit à François : « Père, bénissez cette eau au nom du Seigneur. — Non, répondit François, bénissez-la vous-même; car vous êtes le plus grand. » Cette pieuse contestation dura quelque temps entre les deux saints; à la fin, Dominique, vaincu par l'humilité de François, fit le signe de la croix sur le vase, et ordonna qu'on versât l'eau dans le puits, dont la source fut purifiée pour toujours (1).

De Crémone, saint François se dirigea vers Bologne la Savante. Il avait conçu une haute idée de la vertu des Bolonais, depuis que Bernard lui avait écrit : « Mon Père, tout est bien disposé à Bologne. Mais envoyez d'autres religieux à ma place; car je n'espère plus y faire aucun bien; j'ai même tout lieu de craindre d'y perdre mon âme, tant on m'y comble d'honneurs ! » Mais il était loin de s'attendre à la réception triomphale dont il allait être l'objet. Au premier bruit de son arrivée, toute la cité se porta au-devant de lui. Étudiants et professeurs, riches et pauvres, tous voulaient voir le Saint, l'entendre, recevoir sa bénédiction. Ils lui firent un cortège d'amour, comme les rois et les empereurs de la terre n'en connurent jamais; il ne parvint qu'à grand'peine jusqu'à l'immense place du Petit-Palais. Là, il prêcha d'une manière si sublime, qu'on croyait entendre un séraphin plutôt qu'un homme. Au reste, voici,

(1) Wadding, t. I. p. 334.



MAITRE-AUTEL EN MARBRE DE L'ÉGLISE DE SAINT-FRANÇOIS, A BOLOGNE

(Partie supérieure).

d'après la déposition d'un témoin oculaire, la fidèle peinture de l'impression que produisirent sa personne et son allocution : « Moi, Thomas, citoyen de Spalatro et archidiacre de l'église cathédrale de la même ville, étant étudiant à Bologne, l'an 1220, en la fête de l'Assomption de la Mère de Dieu, j'ai entendu saint François prêcher sur la place publique, devant le Petit-Palais, où toute la ville était assemblée. Il partagea ainsi son discours : les anges, les hommes, les démons. Il parla de ces êtres intelligents avec tant d'exactitude et d'éloquence, que les gens de lettres qui l'écoutaient admirèrent un si beau langage dans la bouche d'un homme simple. Il ne suivit point la marche ordinaire des prédicateurs ; mais, parlant à la façon des orateurs populaires, il ramena tout à ce seul point, l'extinction des inimitiés et de l'esprit de vengeance, le rétablissement de la paix et de la concorde entre concitoyens. Son habit était vil et grossier, sa personne chétive, son visage défait; mais Dieu donnait une telle efficacité à ses paroles, qu'un grand nombre de gentilshommes, extrêmement animés les uns contre les autres, et dont la fureur avait déjà répandu beaucoup de sang, se réconcilièrent publiquement. L'affection et la vénération pour le Saint étaient si universelles et allaient si loin, que la foule courait à lui et qu'on s'estimait heureux de pouvoir seulement toucher le bord de sa robe (1). »

L'archidiacre de Spalatro raconte ensuite les merveilles opérées par notre Saint. Les Bolonais revinrent aux pratiques de la foi chrétienne ; plusieurs revêtirent les livrées de la pénitence, entre autres Nicolas Pepoli, donateur du couvent de cette ville, Bonizio et deux jeunes étudiants, Pellegrino Falleroni et Rizzier de Muccia. François fit plusieurs miracles ; il rendit la vue à un enfant, en faisant sur lui un

(1) Wadding, t. I, p. 337.

grand signe de croix; il en guérit un autre de l'épilepsie, en lui faisant appliquer sur la poitrine un parchemin sur lequel il avait écrit une prière. Ces deux adolescents revêtirent plus tard la bure franciscaine.

François, après avoir pris congé du peuple bolonais, alla tout d'abord présenter ses hommages au cardinal Hugolin, envoyé comme légat en Lombardie; puis il se rendit au couvent de Sainte-Croix, occupé par les Frères Mineurs. Quelle ne fut pas sa surprise, quand il se trouva en face d'une belle et vaste maison! Son mécontentement augmenta encore, quand il apprit que Jean de Stracchia, Provincial de Bologne, y avait ouvert, sans le consulter, un cours de théologie et d'éloquence sacrée. Indigné de cette double infraction à la discipline régulière, il réprimanda vertement le coupable: « Quoi donc! s'écria-t-il, c'est là la demeure des pauvres évangéliques! Des Frères Mineurs logent dans ce palais! Pour moi, je ne reconnais pas cette maison pour nôtre; et ceux qui l'habitent, je ne les regarderai pas comme mes Frères. C'est pourquoi je vous commande, au nom de l'obéissance, d'en sortir au plus vite. » Les religieux lui obéirent sans répondre un mot; les malades eux-mêmes, parmi lesquels se trouvait Thomas de Celano, le narrateur du fait, furent transportés ailleurs. Mais le cardinal Hugolin, étant survenu, finit par apaiser la colère du Saint, en lui disant: « Mon fils, n'aie point de scrupule d'accepter cette maison; il faut pour les infirmes un peu plus d'air et d'espace; et quant à la propriété, elle reste au donateur et à la sainte Église romaine. » Le conseil était sage; François le suivit, et faisant taire ses répugnances, il pardonna aux infracteurs repentants, et leur permit de rentrer dans le monastère (1). Toutefois,

(1) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. iv. — Cf. Wadding.

il refusa d'y passer la nuit, et alla prendre un peu de repos au couvent des Frères Prêcheurs, afin que la leçon portât ses fruits. « Une indulgence qui favoriserait le crime, disait-il, ne serait point de l'indulgence, mais de la complicité. Je ne veux point autoriser par ma présence la faute qu'on a commise contre la sainte pauvreté. » Quant à l'école de théologie, il la ferma, et il défendit formellement au Provincial de la rouvrir sans sa permission (1).

Le lendemain, ayant dit adieu à son ami saint Dominique, il reprit le chemin d'Assise, pour y présider le Chapitre général. C'était le soldat rentrant sous la tente, après dix années de luttes et de victoires. Ici se termine, en effet, à proprement parler, sa vie militante, sa vie apostolique. Il ne sortira plus guère du couvent, à cause de ses nombreuses infirmités; et les quelques années qu'il lui reste encore à passer dans l'exil de ce monde seront partagées entre la contemplation, les besoins de son Ordre et la souffrance.

Nous l'avons suivi dans ses longues pérégrinations à travers l'Italie, l'Espagne et l'Égypte, de 1209 à 1220; nous avons assisté à ses triomphes, les plus nobles qu'un homme puisse remporter, puisque là où il plantait le drapeau de la Croix, c'était le règne de la vérité et de la vertu qu'il rétablissait. Nous n'y reviendrons pas. Nous préférons en chercher la cause, qui est signalée en passant dans un document contemporain, dans un diplôme émané du municipe de Poggi-Bonzi, portant la date de 1220 et commençant par ces mots : « Nous accordons à un homme du nom de François, *que tout le monde vénère comme un Saint,* une maison pour qu'il y établisse des religieux de son Ordre (2). »

Cette déclaration des magistrats de Poggi-Bonzi est-elle autre chose qu'un écho de l'opinion publique? François

(1) WADDING, t. I, p. 339.
(2) WADDING, ad ann. 1220.

partout acclamé comme un être exceptionnellement chéri de Dieu, subjuguant les peuples par ses miracles, se les attachant par sa bonté compatissante, et profitant d'une influence si légitimement acquise pour apaiser les querelles et transformer les mœurs farouches du moyen âge, voilà donc, on ne peut le nier, la note qui domine dans les pièces officielles de l'époque aussi bien que dans les chroniques de l'Ordre. C'est au même ordre d'idées que se rattache une légende qu'on relit toujours avec plaisir, la légende du *Loup de Gubbio.*

Gubbio, petite ville de l'Ombrie, située au nord d'Assise, sur la rampe escarpée des Apennins, à l'entrée des gorges rocheuses du mont Calvo, Gubbio tremblait devant un loup dont la taille, aussi bien que la férocité, était monstrueuse. Il ne s'attaquait pas seulement aux animaux; il dévorait aussi les enfants et les hommes. Les habitants étaient dans la consternation, et les plus hardis n'osaient plus s'aventurer sans armes en dehors des murs de la ville. Le Saint, touché de compassion, résolut d'aller trouver le loup. Il gravit la montagne sans crainte, mettant toute sa confiance en Dieu; et, suivi de loin par la multitude anxieuse, il s'avança vers le repaire du loup. Troublée dans son repos, la bête fauve s'élance d'un bond, la gueule béante, vers l'homme de Dieu. Celui-ci marche à sa rencontre, fait sur elle le signe de la croix, l'appelle à lui et lui dit d'une voix vibrante : « Viens ici, frère loup, et, au nom du Christ, ne me fais aucun mal, à moi ni à personne. »

Aussitôt le loup s'arrête, ferme la gueule et vient, doux comme un agneau, se coucher aux pieds du Saint. « Frère loup, poursuit François, tu as commis de grands crimes. Tu n'as pas seulement égorgé des animaux. Tu as poussé la cruauté jusqu'à dévorer des hommes créés à l'image de Dieu. Tu mérites la mort! Tout le monde murmure contre

toi, et tu es un objet d'horreur pour tous les habitants de la contrée. Mais, je le veux, frère loup, tu vas signer un traité de paix avec eux. Je sais que la faim est la seule cause de tes crimes; promets-moi donc de mener une vie innocente ; et de leur côté, les habitants te pardonneront le passé et pourvoiront désormais à ta subsistance. Y consens-tu? » Et le loup, baissant la tête, indique par ses mouvements qu'il accepte le contrat.

Alors François revint vers la ville avec le loup, qui le suivait comme un chien suit son maître. Et comme toute la population était accourue sur la place publique pour être témoin d'une scène si étrange, François, montant sur une pierre, harangua la foule en ces termes : « Mes frères, c'est en punition de vos péchés que le Seigneur a permis ce fléau. Mais, songez-y, si la gueule d'un pauvre animal, qui, après tout, ne peut tuer que le corps, a suffi pour jeter l'effroi dans votre ville et dans toute la contrée, combien plus ne devez-vous pas craindre cet abîme de l'enfer qui dévore éternellement ses victimes ! Ah ! convertissez-vous, faites pénitence, et alors Dieu vous délivrera, non seulement de la rage d'un loup dans cette vie, mais encore des flammes éternelles après votre mort. » Après ce discours, le Saint demanda publiquement aux magistrats et à tous les habitants s'ils agréaient les conditions du traité de paix avec le loup, c'est-à-dire pour eux la promesse de le nourrir, et pour lui la promesse de ne nuire à aucune créature. Ils acceptèrent d'une voix unanime ; le loup, de son côté, pour attester et ratifier ses engagements, posa sa patte dans la main de François. A cette vue, l'admiration ne connut plus de bornes ; des acclamations enthousiastes, bruyantes comme les flots de la mer, s'échappèrent de toutes les poitrines. Puis la foule se dispersa, en louant et bénissant Dieu de lui avoir envoyé François, qui, par ses mérites, l'avait

délivrée de la gueule d'une bête si cruelle. Le loup vécut encore deux années à Gubbio, allant familièrement de porte en porte, entrant dans les maisons, sans faire ni recevoir aucun mal. Chacun s'empressait de lui fournir ce qui était nécessaire à sa subsistance ; et quand il traversait la cité, jamais les chiens n'aboyaient après lui. Enfin, deux ans après sa conversion, frère loup mourut de vieillesse, et les habitants le regrettèrent vivement ; car, rien qu'à voir cet animal traverser les rues avec la douceur d'un agneau, ils se rappelaient avec bonheur le miracle et la sainteté du célèbre thaumaturge de l'Ombrie (1).

Enfin, après une absence de plus d'une année, François rentra au couvent de Notre-Dame des Anges. C'était très probablement dans la première quinzaine du mois de septembre 1220. Sa présence était devenue nécessaire, pour les motifs que nous avons indiqués plus haut, et son retour était ardemment désiré de ses douze premiers compagnons.

Quelques jours avant la Saint-Michel, le Bienheureux Patriarche d'Assise eut une vision qui le frappa vivement. Il vit une statue colossale, à la tête d'or, aux bras d'argent, aux jambres d'airain, aux pieds d'argile, et il comprit que ces divers métaux signifiaient les différents âges de la famille franciscaine et les relâchements de l'avenir (2). Ce fut sous le coup de ces impressions et dans le but de conserver à l'Ordre sa beauté primitive, qu'il ouvrit à Notre-Dame des Anges, le 29 septembre 1220, le troisième Chapitre général. Il y prit deux mesures réclamées par les circonstances. Il commença par réprimander sévèrement Grégoire de Naples et Mathieu de Narni, et abolit leurs innovations. Il alla plus loin encore, s'il faut en croire Wadding, pour Jean de Stracchia, qui, malgré sa défense formelle, avait eu

(1) Fioretti, ch. xxi.
(2) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. xxvii.

l'audace de rouvrir à Bologne le cours de théologie. Il ne se contenta pas de le dépouiller de sa charge de Provincial ; connaissant par une lumière surnaturelle l'endurcissement du coupable, il le maudit publiquement. En vain les Religieux, atterrés, le supplièrent-ils de retirer cet anathème. « Je ne le puis, répliqua-t-il; je ne puis bénir celui que le Seigneur a maudit ! » Chose navrante à redire ! le malheureux persévéra dans sa coupable résistance, et il expira peu de temps après, en jetant le cri des désespérés : « Je suis damné ! Je suis maudit pour l'éternité (1) ! »

François, d'un naturel si doux et si aimable, se montra, dans ces pénibles conjonctures, d'une fermeté inébranlable. N'était-ce pas son droit et son devoir d'extirper les abus et de retrancher du cep de vigne les branches nuisibles? Du reste, après s'être acquitté de l'office de supérieur, il tira de son cœur ému les paroles les plus affectueuses. Au blâme mérité par le zèle intempérant de quelques-uns, il mêla les plus sages conseils sur la prédication. Puis, à la dernière session capitulaire, croyant clore par là les actes de son administration, il dit aux vocaux réunis : « Désormais, je suis mort pour vous. Voici votre supérieur, Pierre Cattani; c'est à lui que nous obéirons tous, vous et moi. » Et se prosternant aux pieds de Pierre Cattani, il lui promit respect et obéissance en toutes choses, comme au Ministre général de l'Ordre. Puis, toujours à genoux, les yeux levés vers le ciel et baignés de larmes, il fit cette prière avec un inexprimable accent d'amour : « Seigneur Jésus, je vous recommande cette famille qui vous appartient et que vous m'avez confiée jusqu'à ce jour. Vous savez que mes infirmités me mettent hors d'état de la gouverner; je la laisse donc entre les mains des Ministres généraux. S'il arrive que, par

(1) Wadding. t I. p. 339, n. xvi.

suite de leur négligence, de leurs scandales ou de leur excessive rigueur, quelqu'un des Frères Mineurs vienne à périr, ils vous en rendront compte, Seigneur, au jour du jugement (1). »

La démission du saint fondateur fut acceptée, mais sous d'honorables réserves. Il fut convenu que, tout en restant soumis à son Gardien, il retiendrait toujours le titre et les droits de Ministre général, et que, de son vivant, ses successeurs porteraient seulement le nom de Vicaires généraux. La mort de Pierre Cattani, survenue le 10 mars 1221, le força d'intervenir de nouveau dans les affaires de l'Ordre (2). Au Chapitre de la Pentecôte (23 mai 1221), où se trouvaient trois mille Frères, un évêque et le cardinal Raniero Capoccio, il confia au Frère Élie la charge de Vicaire général et s'assit à ses pieds. Sa voix était si faible qu'on ne pouvait l'entendre. Élie transmettait ses ordres. Il commença ainsi : « Voici ce que dit le Frère (c'est par cette dénomination respectueuse qu'il désignait le vénérable fondateur). Il est une contrée dont les habitants, à la foi robuste, de longs bâtons à la main, de grandes bottes aux pieds, traversent nos cités et se dirigent vers le tombeau des Apôtres, sous l'ardeur du soleil, au chant des cantiques. Comme nos premiers missionnaires ont été maltraités dans ce pays, le Frère n'impose à personne l'obligation d'y aller; mais si quelques Religieux, mus par la gloire de Dieu et le salut des âmes, se sentent cette vocation, il leur assure le même mérite qu'aux missionnaires d'outre-mer. Qu'ils se lèvent. » Quatre-vingt-dix Frères se levèrent, comme pour aller au martyre. François en choisit seulement vingt-sept, quinze laïques et douze clercs,

(1) TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 3, c. LXXXI.

(2) Voici l'épitaphe très antique gravée sur la tombe de Pierre Cattani :
† ANN. DNI. M.CCXXI. VI° ID'MARTII.

parmi lesquels Thomas de Celano, Conrad le Teutonique,



Le Frère Élie de Cortone, à genoux au pied du crucifix.

Jean de Piano-Carpino, le diacre Jourdain de Giano et

Césaire de Spire, qu'il établit Provincial d'Allemagne (1).

Césaire, homme de grand savoir et de grande piété, redoutant les idées novatrices du Frère Élie, à la parole ardente duquel pourtant il devait sa conversion, s'approcha du saint Patriarche et lui dit : « Mon Père, j'ai pris la ferme résolution d'observer exactement jusqu'à mon dernier soupir, avec la grâce de Dieu, le saint Évangile et notre Règle. Mais j'ai une grâce à vous demander; je vous parlerai en toute simplicité. S'il arrive jamais que des Religieux transgressent la Règle, accordez-moi d'avance votre bénédiction, pour que je me sépare d'eux et que je me joigne au groupe des Religieux fervents. » A ces mots, François, rempli d'allégresse, l'embrassa, le bénit et lui dit en lui posant la main sur la tête : « Sache, ô mon fils, que ta prière est exaucée; tu es prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech »; ce que nous pourrions traduire par ces mots : « Je te bénis; car tu es un prêtre selon le cœur de Dieu. » Quinze ans après, Césaire de Spire se montra, avec Aymond de Faversham et Bernard de Quintavalle (2), le plus ardent antagoniste du Frère Élie, c'est-à-dire de son relâchement et de sa mauvaise administration comme Ministre général (1236-1239).

(1) *Chronique* de Jourdain de Giano, p. 6-8.
(2) Thomas Eccleston, *De adv. F. M. in Angl.*, coll. xii.



CHAPITRE XIII

LE TIERS ORDRE.

(1221)

Douze ans à peine s'étaient écoulés depuis la fondation de l'Ordre séraphique, et déjà les Frères Mineurs possédaient des couvents en Italie, en Espagne, en Portugal, en France, en Allemagne et jusqu'en Palestine. La bénédiction du ciel leur avait donné grâce pour se multiplier et s'étendre en tous lieux. L'institut des Clarisses, de trois ans plus jeune, n'était pas moins florissant que son aîné. L'exemple, la prédication, les miracles de saint François avaient remué l'Europe, réveillé la foi et imprimé un élan universel vers le cloître. De tous les rangs de la société sortaient des âmes généreuses qui, aspirant à une vie plus parfaite, cherchaient un refuge sous l'étendard de la pauvreté volontaire.

Les clercs et les simples fidèles que retenaient des liens sacrés ou les obligations de leur état, s'affligeaient de ne pouvoir prendre part à ce mouvement. « Ils venaient consulter le saint Patriarche sur les moyens de vivre chrétiennement au milieu du siècle : ils lui demandaient une règle de vie tracée de sa main, afin de marcher plus sûrement dans les voies de la perfection évangélique (1). » Saint

(1) A. de Ségur, *Histoire populaire de saint François d'Assise*, ch. vii.

François leur promit de composer une Règle qui calmerait leurs craintes et leur apporterait quelque chose de la paix et des avantages du cloître. Il tint parole, et c'est pour eux qu'il institua son troisième Ordre ou Tiers Ordre, dont nous allons raconter brièvement les origines, les progrès et les gloires.

Cette œuvre, comme toutes celles de François, ou plutôt comme toutes celles de Dieu, naquit dans l'ombre et sans bruit. Passant à Poggi-Bonzi en Toscane, sur la route de Florence à Sienne, le Saint rencontra un de ses amis de jeunesse, le marchand Luchesio. Cet homme, jadis avare et dur, n'était plus reconnaissable depuis quelques mois : il édifiait par ses larges aumônes ceux qu'il avait scandalisés par son égoïsme. On le voyait secourir les indigents, soigner les malades dans les hôpitaux, ouvrir sa maison aux pèlerins, défendre les droits du Saint-Siège. Dans l'ardeur de son prosélytisme, il essayait, mais en vain, d'inspirer les mêmes sentiments à Bona Donna, sa compagne. Femme pieuse, mais écoutant trop la prudence de la chair, elle était du nombre de ces mères de famille qui craignent toujours que la terre ne leur manque sous les pieds; elle blâmait donc avec acrimonie les prodigalités de son époux. Un miracle la convertit. Un jour que Luchesio, après avoir distribué tout le pain qui se trouvait à la maison, la priait de donner encore quelque chose aux pauvres qui se présentaient : « Tête sans cervelle et troublée par les jeûnes, s'écria-t-elle tout en colère, tu négligeras donc toujours les intérêts de ta famille! » Luchesio, sans s'émouvoir de ces injures, la supplia doucement d'ouvrir le meuble destiné aux provisions de bouche, pendant qu'au fond de son cœur il invoquait Celui qui avait multiplié les pains dans le désert. Bona Donna finit par obéir, et, à sa grande stupéfaction, elle trouva une grande quantité de pains. A dater de ce jour,

son cœur s'ouvrit aux pensées du ciel, et il y eut entre ces deux âmes, converties à des heures différentes, une généreuse émulation dans les œuvres de miséricorde (1).

La demeure de ces deux pénitents était prédestinée à devenir le berceau du Tiers Ordre. En y entrant, François leur dit : « Beaucoup de personnes vivant dans le monde me prient de leur tracer une voie de perfection appropriée à leur état. J'ai donc songé, pour répondre à leurs désirs, à instituer un troisième Ordre, où elles pourront servir Dieu d'une manière parfaite, sans rompre les liens du mariage; et je crois que vous ne sauriez mieux faire que d'en être les prémices. » Ils accueillirent avec joie une proposition si conforme à leurs aspirations les plus intimes, et conjurèrent le Saint de les admettre dans le nouvel institut. Il les revêtit de la tunique grise et les ceignit du cordon, qui devait demeurer à jamais la marque distinctive de ses institutions. Il initia à cette même forme de vie plusieurs personnes de Poggi-Bonzi et de Florence. Le Tiers Ordre de la pénitence, le plus ancien de tous les Tiers Ordres, était institué (1221). Ainsi s'accomplissait sans bruit un des grands événements du moyen âge.

Quelques mois après, le saint Patriarche rédigea pour les Tertiaires une Règle dont la législation large et simple s'adapte à toutes les positions de la vie sociale, sans distinction de temps ou de nationalité, et dont le but est de venir en aide aux âmes que des devoirs impérieux contraignent à vivre dans le monde, de raviver en elles l'esprit du christianisme, et de les faire participer aux vertus comme aux bienfaits de la vie religieuse. Règle facile; car elle n'est au fond qu'une sage application des lois évangéliques, « qui ne sauraient paraître trop dures à un chrétien (2) ». Elle n'oblige

(1) *Acta Sanctorum*, 16 avril.
(2) Encyclique *Auspicato*, de Léon XIII, du 17 septembre 1882.

point sous peine de péché, et n'a d'autre sanction que l'amour.

Elle fut accueillie non seulement avec faveur, mais avec un véritable enthousiasme. « Le monde se peupla de jeunes filles, de veuves, de gens mariés, d'hommes de tout état qui portaient publiquement les insignes d'un Ordre religieux et s'astreignaient à ses pratiques dans le secret de leurs maisons. L'esprit d'association qui régnait au moyen âge, et qui est celui du christianisme, favorisa ce mouvement. De même qu'on appartenait à une famille par le sang, à une corporation par le service auquel on s'était voué, à un peuple par le sol, à l'Église par le baptême, on voulut appartenir par un dévouement de choix à l'une des glorieuses milices qui servaient Jésus-Christ dans les sueurs de la parole et de la pénitence. On revêtait les livrées de saint Dominique ou de saint François; on se greffait sur l'un de ces deux troncs, pour vivre de leur sève, tout en conservant encore sa propre nature; on fréquentait leurs églises, on participait à leurs prières, on les assistait de son amitié, on suivait d'aussi près que possible la trace de leurs vertus. On ne croyait plus qu'il fallût fuir du monde pour s'élever à l'imitation des Saints; toute chambre pouvait devenir une cellule, et toute maison une Thébaïde (1). »

Le Tiers Ordre séraphique venait de naître, et déjà la voix du peuple, se faisant l'écho de la voix du Vicaire de Jésus-Christ, proclamait que c'était l'œuvre du Très-Haut et le fruit le plus suave du zèle de saint François. Son histoire, sous le rapport religieux et social, forme assurément une des plus belles pages de l'histoire du moyen âge.

Il se propagea avec la rapidité de la flamme qui dévore une forêt. Il franchit les montagnes et les mers, s'étendit

(1) *Vie de saint Dominique*, par LACORDAIRE, ch. XVI.

jusqu'aux extrémités de l'empire chinois, et contribua puissamment à la rénovation du treizième siècle. Plus tard, il pénétra dans le nouveau monde avec les premiers Franciscains qui accompagnaient Christophe Colomb. Enfin, depuis son origine jusqu'à nos jours, il n'a cessé de produire, sous tous les climats et à tous les degrés hiérarchiques de la vie humaine, à l'envi des déserts et du cloître, une admirable floraison de Saints; et cette fécondité est le principal motif qui a déterminé les Souverains Pontifes à faire pleuvoir sur lui l'abondante rosée de leurs faveurs spirituelles.

De l'innombrable phalange de héros et de Saints qui l'ont illustré, le premier, en suivant l'ordre chronologique, est ce Luchesio dont nous avons raconté la conversion et à qui Dieu accorda le don des miracles et celui de l'oraison jusqu'à l'extase (1); mais le plus célèbre est sans contredit Louis IX : Louis IX qui partout sut commander le respect et l'admiration, sous le chêne de Vincennes en rendant la justice, à Damiette en refusant la couronne offerte par les Musulmans, à Tunis en mourant sur la cendre, et mérita de devenir le patron des Frères du Tiers Ordre franciscain (2).

Plusieurs Souverains Pontifes : Grégoire IX, Jules II, Léon X, Paul V, Innocent XII, Pie VI et Pie IX, auxquels il faut joindre Sa Sainteté Léon XIII, actuellement régnant, unirent à l'éclat de la tiare les livrées de la pénitence; des rois et des empereurs, comme Michel Paléologue, Rodolphe de Habsbourg; Louis VIII, père de saint Louis; saint Ferdinand, roi de Castille; Charles-Quint, Philippe II et Philippe III, rois d'Espagne; Béla IV, roi de Hongrie; Jagellon, roi de Pologne; Jean, roi d'Aragon; Charles IV, roi de

(1) Luchesio mourut le 28 avril 1241 et fut béatifié par Pie VI.

(2) On conserve au musée du Louvre une médaille représentant le saint Roi sous les livrées de la pénitence.

Bohême; Charles II et Robert, rois de Sicile et de Jérusalem; Amédée VII, duc de Savoie; d'opulents seigneurs, comme saint Elzéar de Sabran et saint Roch de Montpellier; des prêtres et des évêques, comme saint Yves, saint Charles Borromée, saint François de Paule, saint Ignace de Loyola, saint Vincent de Paul, M. Olier, le cardinal de Bérulle; et de nos jours, le curé d'Ars, Mgr de Ségur, don Bosco, Mgr Freppel et le cardinal Alimonda, s'inscrivirent également parmi les Tertiaires (1). Les uns et les autres se faisaient gloire de porter les livrées franciscaines, et le cardinal Alimonda n'était que leur interprète, lorsque, à l'occasion des fêtes du septième centenaire de saint François, il professait ainsi publiquement sa tendre vénération pour celui qu'il nommait son père et son modèle (2) : « Je ne cesse de bénir le jour où j'ai ceint la corde du Patriarche d'Assise. Tout jeune encore, je me sentais déjà attiré vers ce grand serviteur de Dieu, quand ma pieuse mère me parlait de lui. Je l'aimais parce qu'on me le dépeignait épris d'amour pour tout ce qui charmait mon enfance : le printemps, les fleurs, les oiseaux, les petits oiseaux auxquels il préparait leur nourriture sur le toit de son couvent, et les gémissantes tourterelles qui accouraient, dociles à son appel, se poser familièrement dans ses mains. Mon admiration ne fit que croître avec l'âge, et lorsque je me destinai au sanctuaire, saluant dans saint François l'ami des petits et des faibles, le défenseur des opprimés, le consolateur de ceux qui souffrent, le héraut de l'Évangile, l'apôtre intrépide qui, les pieds nus posés sur les remparts chancelants de la patrie, cherchait à la sauver, je le pris pour modèle. Aujourd'hui que les clameurs et les sarcasmes de la libre pensée retentissent à mes oreilles, je ne dédis point mes premières bénédic-

(1) Consulter les *Gloires du Tiers Ordre.*
(2) Discours du 4 octobre 1882.

tions et n'ai point honte d'appartenir au Tiers Ordre. Tout au contraire, je m'en fais gloire; car je vois que ses membres m'invitent à prendre mon vol, — avec une plus ferme assurance de la protection divine, — vers tout ce qui est grand, vers tout ce qui est beau et avantageux à mes contemporains. Avec Volta et Galilée, je puis traiter des sciences expérimentales; avec Chistophe Colomb, courir à la recherche des rivages inconnus; avec Raymond Lulle, aborder les plus hautes sphères de la philosophie; avec Cimabué et Giotto, Michel-Ange et Raphaël, manier l'ébauchoir et le pinceau; avec le Dante, cultiver la poésie et célébrer ce *pasteur admirable dont la vie se chanterait mieux parmi les gloires du ciel* (1). »

Le cardinal Alimonda nous découvre ici, en passant, une des faces les plus brillantes de l'institution franciscaine : nous voulons dire l'empressement, le saint enthousiasme avec lequel la science et le génie s'inclinèrent devant la sainteté. Raphaël, Murillo, Pétrarque, Galvani, Christophe Colomb, Lope de Véga, Cervantès, Ferdinand Gaillard, le rénovateur de la gravure au dix-neuvième siècle, — pour ne citer que les noms les plus célèbres, — tous ces grands hommes ne furent pas seulement, en effet, des croyants; le Séraphin d'Assise les compta parmi ses disciples. Et la tunique du Tertiaire, sous laquelle ils avaient combattu, fut aussi le glorieux linceul dans lequel ils voulurent être ensevelis, persuadés, non sans motif, que le jugement de Dieu leur serait alors plus doux, et que la foudre, qui n'épargne pas les lauriers de l'artiste et du poète, respecterait le vêtement du pauvre.

Mais nulle part le Tiers Ordre n'excita plus d'enthousiasme que parmi les femmes. Trop souvent déçues dans

(1) *Paradis*, chant XI.

leurs plus légitimes affections, elles se tournaient vers saint François, dans l'espoir de trouver sous l'habit de la pénitence la paix et le bonheur qu'elles demandaient vainement au monde. Le monastère venait à elles, puisqu'elles ne pouvaient aller à lui. Se bâtissant dans quelque réduit de la maison paternelle ou conjugale un sanctuaire mystérieux, tout plein de l'Époux invisible qu'elles aimaient uniquement, elles épanchaient librement devant Lui es flots d'amour dont le cœur de la femme chrétienne est le réservoir sans fond. Le Tiers Ordre satisfaisait à leurs aspirations les plus idéales, en même temps qu'il les dédommageait de la tyrannie de leur position ; en retour, elles l'enrichissaient du trésor de leurs vertus, de leurs sacrifices et de leur sainteté. Le lecteur nous saura gré de placer sous ses regards quelques-unes de ces fleurs embaumées, celles qui ont été plantées les premières dans le parterre séraphique et qui en forment à jamais le plus bel ornement.

Au-dessus de toutes, brille sainte Élisabeth de Hongrie, qui eut une place à part dans le cœur du Séraphin d'Assise, comme elle en a une dans l'amour du peuple chrétien. Mariée au pieux Louis, landgrave de Thuringe, Élisabeth, alors dans toute la fleur de son innocence et de sa beauté, offrait sur le trône le spectacle de toutes les vertus que saint François estimait le plus. En 1221, au moment où ses destinées se lient à celles de l'Ordre, elle ne comptait que quatorze printemps, et son jeune cœur, ouvert à toutes les nobles inspirations, allait présenter un champ fertile à ces semences de vie et de force que la main de François répandait sur l'univers chrétien (1). Lorsque, en cette même année, les Frères Mineurs se présentèrent pour la seconde fois en Allemagne, ils trouvèrent auprès d'elle encouragement et sympathie. Elle

(1) *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, par le comte DE MONTALEMBERT. — Cf. la *Chronique de Saxe*, par BAUDOIN DE BRUNSWICK.

leur bâtit un couvent au sein de sa capitale, à Eisenach, et choisit pour son confesseur le Frère Rodinger, l'un des premiers Allemands qui eussent embrassé la Règle séraphique. Ayant connu par ses nouveaux hôtes l'existence du Tiers Ordre en Italie, elle fut frappée des avantages qu'offrait à une chrétienne fervente cette affiliation, et elle s'empressa de s'y agréger, heureuse de donner par là une sorte de consécration aux mortifications et aux pratiques de piété qu'elle s'était imposées de son propre mouvement. Elle est la première en Allemagne qui se soit associée au Tiers Ordre, et l'on peut croire que l'exemple d'une princesse si haut placée par sa naissance et si renommée pour sa piété ne fut pas sans influence sur la rapide extension de l'institution franciscaine.

Le saint Patriarche, informé de la précieuse conquête que ses missionnaires venaient de faire, fut au comble de la joie. Lui qui défendait si expressément « de canoniser les gens pendant leur vie », ne tarissait pas en éloges sur les vertus de la jeune princesse. L'humilité exemplaire d'Élisabeth, son austère piété, son dévouement pour les lépreux, formaient le sujet ordinaire de ses conversations avec le cardinal Hugolin. Un jour, le cardinal le pressa de faire passer un gage de son affection à celle qu'il pouvait à si bon droit nommer sa fille; et en même temps il lui enleva de dessus les épaules le vieux manteau qui les couvrait, en lui enjoignant de l'envoyer sur-le-champ à l'humble princesse. « Puisqu'elle est pleine de ton esprit, lui dit-il, je veux que tu lui laisses le même héritage qu'Élie à son disciple Élisée. » Le Saint obéit : il fit remettre à la duchesse ce modeste présent, accompagné d'une lettre, où il la félicitait des grâces dont le Ciel l'avait prévenue dès le berceau et du bon usage qu'elle en faisait.

Élisabeth reçut avec autant d'esprit de foi que de recon-

naissance le manteau du nouvel Élie ; elle le prouva par le prix qu'elle attacha toujours à la possession de cet objet, et plus encore par l'imitation des vertus qu'il lui rappelait. Dieu, qui voulait qu'elle unît la majesté de la douleur à la majesté royale, la jeta dans le creuset des tribulations. Veuve à vingt ans, chassée du château de Wartbourg, errant avec ses enfants dans les rues d'Eisenach, abandonnée de tous et dépouillée de ses domaines, cette fille de roi ne put qu'à grand'peine trouver un asile dans une étable à pourceaux. Au milieu de si poignantes angoisses, elle se conduisit en vraie disciple de saint François : pas un mot de récrimination contre ses persécuteurs, pas un murmure, pas un gémissement, mais une patience inaltérable et une espérance invincible. N'est-il pas écrit que plus on aura participé ici-bas aux souffrances du Rédempteur, plus on participera là-baut à sa gloire? Ayant entendu sonner à minuit la cloche des Franciscains, la jeune veuve se rendit à leur office et les pria de chanter le *Te Deum* en action de grâces pour les afflictions que le ciel lui envoyait.

Quelques années après, le Seigneur versa une goutte de joie dans le calice de ses amertumes. Grégoire IX, qui venait de canoniser le Patriarche d'Assise, envoya à la princesse quelques gouttes du sang qui s'était échappé du flanc transpercé de son ami. Élisabeth déposa la précieuse relique dans l'hôpital qu'elle venait de faire construire à Marbourg.

Jusque-là, elle n'était encore qu'agrégée à l'Ordre; elle résolut de donner à cette affiliation un caractère irrévocable et solennel, et reçut l'habit du Tiers Ordre des mains de Frère Burckhard, le vendredi saint de l'année 1229 (ou 1230). Elle consacra le reste de ses jours au soin des malades et des lépreux. Sur le point de mourir, elle se fit apporter le manteau de saint François et le légua à l'une de ses suivantes, en lui disant : « Ma fille, voici le plus pré-

cieux de mes bijoux. Je te déclare que toutes les fois que je m'en suis parée, Jésus, mon Bien-Aimé, m'a inondée de ses délices. » Ame toute séraphique, déjà mûre pour le ciel (elle n'avait que vingt-quatre ans!), Élisabeth s'envola vers les collines éternelles le 19 novembre 1231, cinq ans après le Patriarche d'Assise. Grégoire IX la canonisa le 26 mai 1235. Elle est pour les Sœurs la patronne de ce Tiers Ordre dont elle fut la première fille en Allemagne, et dont elle reste la gloire la plus pure.

Groupons autour de sainte Élisabeth quelques-unes des saintes femmes qui lui servent de cortège dans l'histoire de l'institution fransciscaine : En France, Blanche de Castille avec toute la famille royale; la Bienheureuse Delphine, épouse de saint Elzéar de Sabran, femme héroïque qui garda dans les liens du mariage le précieux trésor de la virginité; Jeanne de Valois, fondatrice de l'Annonciade; Anne d'Autriche, Marie-Thérèse et Jeanne-Marie de Maillé. — En Espagne, la reine Isabelle, la protectrice de Christophe Colomb. — Dans les Pays-Bas, Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante de cette province. — En Suède, sainte Brigitte, célèbre par ses révélations. — En Portugal, sainte Élisabeth, que ses sujets appelaient la messagère de la paix, la mère de la patrie. — En Italie, Pica, la pieuse mère de notre Saint; la Bienheureuse Viridiane, l'humble recluse de Castelfiorentino, que saint François visita en 1221 et qu'il admit au Tiers Ordre; la Bienheureuse Humiliane Cerchi de Florence, qui voulut être enterrée dans l'église de *Sainte-Croix,* où elle avait reçu l'habit de la pénitence; sainte Rose de Viterbe, cette angélique enfant qui, sur l'ordre de la Sainte Vierge, revêtit à dix ans l'habit du Tiers Ordre, prêcha la pénitence à la manière des prophètes, eut l'insigne honneur d'être exilée par Frédéric II, et, à dix-huit ans, alla s'épanouir parmi les splendeurs du ciel, après avoir prédit la

chute de l'Empereur et le prochain triomphe de l'Église; la Bienheureuse Angèle de Foligno, la pénitente de l'Ombrie; et enfin, la grande pécheresse de la Toscane, Marguerite de Cortone, qui, après avoir imité la pécheresse de l'Évangile dans ses égarements, l'imita aussi dans son retour et mérita d'être appelée la Marie-Madeleine de l'Ordre séraphique (1).

Ajoutons qu'entre toutes ces grandes âmes, si différentes par la nationalité, le caractère et la position sociale, il y a un trait de famille qu'elles tiennent de saint François : c'est l'esprit d'apostolat. Toutes, à peine revêtues de l'habit de la pénitence, s'adonnent avec ardeur aux bonnes œuvres; toutes sentent le besoin de conquérir des âmes à Dieu. Rien de beau comme de voir la pénitente de Cortone, pour ne citer qu'elle, soignant d'abord les plaies des malades, puis arrachant les jeunes gens au vice, les jeunes filles au déshonneur, et devenant ainsi le salut de sa patrie. Il en fut de même en Sicile, en France, en Allemagne, partout où s'implanta le Tiers Ordre; partout il exerça une influence aussi profonde que bienfaisante sur les idées et sur les mœurs. Il remit en honneur, parmi les femmes, des vertus trop longtemps délaissées, la modestie, la fidélité conjugale, l'esprit d'abnégation, et réussit à extirper une lèpre contre laquelle les lois somptuaires avaient été impuissantes, la lèpre du luxe, mère de la corruption et de la débauche. La femme reprit au foyer domestique la place d'honneur que le christianisme lui assure et d'où l'abandon de ses devoirs ne manque jamais de la faire descendre.

La loi de l'association portait ses fruits, au delà même des prévisions du réformateur ombrien. Le sensualisme païen était refoulé; la famille, sous la douce influence de la

(1) Voy. notre vie de *Sainte Marguerite de Cortone,* ch. III.

femme, se ressouvenait des serments du baptême; l'Évangile répandait sa bonne odeur au milieu du monde, et l'esprit de Dieu, après avoir fleuri dans les solitudes, s'épanouissait sur les grands chemins et jusqu'au sein des cours. L'Europe était sauvée.

Le Tiers Ordre obtint un autre résultat, qui ne fut que passager et propre à l'Italie, mais qui n'en mérite pas moins l'admiration des siècles. Uni à celui de saint Dominique, il défendit les droits du Saint-Siège et déconcerta les projets impies des empereurs d'Allemagne. Ce résultat est constaté dans un rapport adressé d'Italie, par quelque clerc ou prélat courtisan, à Pierre des Vignes, chancelier de Frédéric II. « Les Frères Mineurs et les Frères Prêcheurs se sont élevés contre nous. Ils ont réprouvé publiquement notre vie et nos entreprises; ils ont brisé nos droits et nous ont réduits au néant; et voici que pour achever de détruire notre prépondérance et de nous enlever l'affection des peuples, ils ont créé deux nouvelles fraternités, qui embrassent universellement les hommes et les femmes. Tous y accourent; à peine se trouve-t-il quelques personnes dont le nom n'y soit pas inscrit (1). » Ce document est précieux; il jette une vive lumière sur un des points historiques les plus obscurs, et nous explique la victoire définitive des Guelfes par l'esprit d'association mis au service du patriotisme et de la foi. Les Tertiaires puisèrent dans cet esprit d'association des secours énergiques pour refouler l'invasion des barbares du Nord et amener peu à peu le triomphe du droit sur la force brutale.

La force brutale était alors représentée par Frédéric II, empereur d'Allemagne et roi de Sicile, prince ambitieux et fourbe, qui, après avoir été le pupille d'Innocent III et avoir donné de belles espérances à l'Église, flétrit la dernière

(1) PETR. DE VINEIS, episc., l. I, c. XXXVII.

moitié de son règne par le sensualisme oriental de ses mœurs et par la guerre injuste qu'il fit à la papauté. Enivré de sa puissance, il rêvait d'absorber le sacerdoce, c'est-à-dire, la souveraineté temporelle et spirituelle des papes, et de rétablir à son profit l'empire universel des Césars (1). Qui donc, pensait-il, oserait se mesurer avec lui? Les Tertiaires franciscains l'osèrent, pour rester fidèles à leur Règle. Nés du plus pur zèle de saint François, animés du même souffle divin, ils rallumèrent dans le corps social le véritable esprit du christianisme, qui est l'amour du droit et la défense de la justice outragée, s'enrôlèrent hardiment sous la bannière pontificale, et résistèrent aux sacrilèges empiétements du despote avec un courage persévérant qui leur mérita d'être appelés par Grégoire IX *les Macchabées de la nouvelle alliance*. Non content de leur décerner ce titre, le même Pontife les exempta du service militaire et les couvrit de sa protection (2). Ses successeurs l'imitèrent, et l'entente entre les chefs et les soldats amena ce résultat final, qui paraissait impossible, le renversement du colosse impérial.

Fureur des guerres civiles apaisée, populations unies dans la résistance à l'oppression des consciences, projets insensés de l'empereur d'Allemagne réduits à néant, qui avait préparé ces triomphes, sinon le Patriarche d'Assise? C'est lui qui avait donné le coup de mort à la féodalité et à la tyrannie impériales, en édictant cette loi qui plaçait les Tertiaires sous la juridiction du Saint-Siège : « Les Frères ne porteront pas d'armes offensives, si ce n'est pour la défense de l'Église romaine, de la foi catholique et de leur pays. » Et les Frères, c'était la bourgeoisie, c'était le peuple,

(1) Huillard-Bréolles, *Hist. diplom. Frider. II*, t. V.

(2) M. l'abbé Le Monnier est le premier qui ait mis en lumière ce point d'histoire, l'exemption du service militaire pour les Tertiaires d'Italie. — Voir son *Histoire de saint François d'Assise*, ch. xiii.

c'étaient toutes les forces vives de la nation, ainsi que l'atteste le rapport adressé à Pierre des Vignes. Aussi un publiciste de nos jours, Frédéric Morin, a-t-il raison de déclarer, dans son étude sur saint François et les Franciscains, « que l'Europe moderne ne sait pas tout ce qu'elle doit à saint François ». Toutes les nations de l'Europe; l'Italie en première ligne. Elle lui doit tout, la conservation de sa foi, son indépendance nationale, une législation plus équitable et, par un progrès logique, l'émancipation de la bourgeoisie et du peuple. Mais le même auteur se trompe, lorsqu'il prétend que le tiers état est sorti du Tiers Ordre; car, le tiers état, entendu au sens moderne, est la négation du principe d'autorité qui sert de base à toutes les entreprises du réformateur ombrien.

Après six siècles d'existence, l'institution franciscaine est toujours vivante. Son rôle politique et religieux est-il fini, comme le pensent quelques-uns, ou faut-il croire avec d'autres que la similitude entre le moyen âge et notre époque lui crée une place marquée dans la lutte gigantesque où se débattent les destinées de l'Église et de la patrie? Un regard jeté sur l'état de la société moderne nous aidera à résoudre la question. Aux mille formes de l'hérésie antique a succédé une erreur plus monstrueuse encore, où revivent le dualisme de Manès, l'hypocrisie de Raymond VI, les violences de Luther, les haines de Calvin, et qui poursuit dans l'ombre et le mystère, par les séductions, la calomnie et le poignard, une œuvre satanique, la destruction du christianisme. Cette erreur, qui se nomme la Révolution, est le règne absolu du mal, comme l'Église est le règne absolu du bien. Elle s'est incarnée dans la franc-maçonnerie. Léon XIII, dans l'Encyclique *Humanum genus,* a dénoncé, démasqué, anathématisé la secte; mais la réprouver ne suffit pas, il faut la vaincre. Or, à cette ligue infernale qui menace la société, à

ce chancre qui dévore les deux mondes, qu'opposer, sinon l'association chrétienne, c'est-à-dire l'union des énergies viriles et des dévouements spontanés se serrant autour de la Croix pour la défense du droit outragé et de la vérité méconnue? Et quelle association est plus apte à ce dessein que le Tiers Ordre, où le prince et l'avocat coudoient le travailleur? Et s'il a déjà sauvé le moyen âge des folies du



Saint François rend la santé au Frère Sylvestre en partageant avec lui une grappe de raisin. (D'après Sermei.)

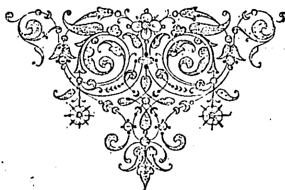
manichéisme, pourquoi ne préserverait-il pas le dix-neuvième siècle des horreurs de la démagogie? Ces vues sur le passé, ces espérances pour l'avenir, ont guidé Léon XIII dans les conseils qu'il adresse à tous les évêques de l'univers, et où le Tiers Ordre franciscain est nommément désigné.

« Vénérables Frères, leur écrit-il, déployez tout votre zèle pour propager et affermir une institution qui a pour but, dans l'esprit du fondateur, d'attirer les hommes à l'imitation du Christ, à l'amour de l'Église, à la pratique des

vertus chrétiennes. Elle pourra vous être d'un grand secours pour faire disparaître la lèpre des sectes maçonniques. Que le Tiers Ordre fasse donc chaque jour de nouveaux progrès. Parmi les nombreux avantages qu'on est en droit d'attendre d'une si sainte association, il en est un qui prime tous les autres : c'est qu'elle est une école de liberté, d'égalité, de fraternité, trois mots dont la franc-maçonnerie abuse étrangement, mais en réalité trois grandeurs apportées au monde par le divin Rédempteur et précieusement gardées par saint François. Nous voulons parler de cette liberté des enfants de Dieu qui refuse de porter le joug odieux de Satan et des passions ; — de cette fraternité dont la source se perd en Dieu, notre commun Créateur et Père ; — de cette égalité qui, fondée sur les droits de la justice et de la charité, loin de rêver l'abolition des distinctions sociales, fait de la variété même des conditions et des devoirs un concert harmonieux, tout au profit des intérêts et de la dignité des peuples (1). »

L'institution séraphique sera-t-elle pour la franc-maçonnerie le grain de sable où s'arrêtent toutes les fureurs de l'Océan ? Avec le chef de la catholicité nous l'osons croire ; car, en toutes choses, le dernier mot est à Dieu, qu'aucune puissance ne peut détrôner et qui fait servir les crimes de ses ennemis, aussi bien que la fidélité de ses serviteurs, à l'accroissement de sa gloire et à l'exaltation de son Église.

(1) Encyclique *Humanum genus*, du 20 avril 1884.



CHAPITRE XIV

APOSTOLAT DU SAINT DANS L'ITALIE MÉRIDIONALE. APPROBATION DE LA RÈGLE.

(1222-1223)

En l'année 1222, notre Saint, toujours dévoré du zèle des âmes, fit une longue excursion à travers l'Italie méridionale, la seule partie de la Péninsule qu'il n'eût pas encore évangélisée. Descendant par Rome, Gaëte et Naples, il s'avança jusqu'à la pointe de la presqu'île pour visiter en passant la grotte du mont Gargano, si célèbre par l'apparition de l'archange saint Michel; puis il remonta vers l'Ombrie, en longeant le littoral de l'Adriatique. Il serait difficile de le suivre dans tous les détails de cette course apostolique; mais nous avons à cœur d'en rapporter les principaux incidents, pour en faire jouir nos lecteurs.

A Toscanella, notre Bienheureux, logeant dans la maison d'un gentilhomme dont le fils unique avait les deux jambes paralysées, guérit le jeune malade d'un signe de croix (1).

A Rome, il lia connaissance avec le prince Matthieu de Rossi, de la famille patricienne des Orsini. Matthieu était un de ces hommes comme on en trouve dans tous les siècles, qui savent garder au milieu des splendeurs et des séductions

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xxiii.

du monde un cœur détaché de tout. Aux pratiques de la piété il joignait l'habitude des œuvres de miséricorde, et sa porte était toujours ouverte aux indigents. Dès la première rencontre, il s'établit entre ces deux personnages une de ces affections qui, nées de l'harmonie des goûts et des mystérieuses affinités de l'âme, ne font que croître avec le temps. Un fait que nous raconterons dans toute sa simplicité nous montre toute l'estime, toute la vénération que le prince avait pour le Pénitent d'Assise. Il avait invité le Saint à dîner chez lui, en lui indiquant l'heure précise du repas ; mais étant arrivé un peu en retard, il ne trouva plus François à la maison. Il le fit chercher partout, déclarant qu'il ne se mettrait pas à table que le serviteur de Dieu ne fût présent. Déjà il était inquiet, lorsqu'il l'aperçut parmi la foule de ses pauvres familiers. Touché de cet acte d'humilité, il descendit en toute hâte et vint se placer aux côtés du Bienheureux, en lui disant : « Je viens m'asseoir à votre table, puisque vous n'avez pas voulu vous asseoir à la mienne. » Et le prince et le Saint, humblement assis par terre, prirent leur repas ensemble dans la compagnie des pauvres (1).

L'amitié des saints porte bonheur. Avec François, les bénédictions du Ciel étaient descendues sur la maison de son hôte. Il les y affermit par une prédiction qui toucha tous les cœurs. Le prince avait un fils encore à la mamelle ; il pria le Saint, en qui il avait toute confiance, de le bénir. Françoit bénit donc le petit Jean (c'était le nom de l'enfant prédestiné) ; puis il le prit dans ses bras, le couvrit de caresses, et attachant sur lui des regards pleins de bienveillance, il s'écria : « Cet enfant ne sera pas un religieux de notre Ordre, mais il en sera le protecteur. On

(1) Wadding, t. II, p. 36.

ne le comptera pas parmi les fidèles, mais on le reconnaîtra pour le Pasteur universel, et nos Frères auront une grande joie de vivre à l'ombre de son autorité (1). » Quarante ans après, Jean des Ursins était nommé Cardinal protecteur des Franciscains, et en 1277 il montait sur le trône pontifical sous le nom de Nicolas III. Ainsi se vérifiait la prophétie de notre Saint.

Avant de se séparer du séraphique Père, le patricien désira être agrégé à sa famille spirituelle, et il fut tout heureux de recevoir de ses mains l'habit de la pénitence. Son entrée dans le Tiers Ordre fit éclat, et son exemple attira dans la nouvelle milice plusieurs personnages de distinction.

De Rome, notre Bienheureux se rendit à Subiaco pour visiter la grotte de saint Benoît, l'illustre fondateur de la vie monastique en Occident. On lui montra le buisson épineux où six siècles auparavant, dans une tentation semblable à la sienne, saint Benoît avait amorti le feu de la concupiscence. Considérant ces ronces comme une sorte de lit triomphal où avait brillé l'héroïsme de ce vaillant athlète, il les baisa avec respect, y greffa deux rosiers, fit dessus le signe de la croix, et sous sa bénédiction les rosiers fleurirent. Ils subsistent encore de nos jours comme un témoin séculaire de la vertu des deux grands Patriarches et un symbole vivant de la défaite du démon. Des fresques antiques et un autel dû à la munificence de Grégoire IX rappellent le passage du thaumaturge ombrien.

De là, il vint à Gaëte, port antique et célèbre où le Ciel autorisa sa mission par un prodige dont toute la ville fut témoin. Il prêchait sur la place publique, en face de la rade, et la foule s'attroupait autour de lui pour toucher

(1) Wadding, t. II, p. 35. — Cf. Bernard de Besse, ms. de Turin.

le bord de ses vêtements; pour échapper à ces démonstrations importunes, il monta seul dans une barque. Au grand étonnement de tous, la barque s'éloigna du rivage sans effort de rame, et comme si elle eût obéi au bras d'un pilote invisible; puis elle s'arrêta, immobile au milieu des flots, pour permettre au Saint de continuer sa prédication, et revint d'elle-même au rivage après la fin du discours, pendant que la multitude s'écoulait lentement, silencieuse et ravie d'admiration. Qui donc, s'écrie à ce propos saint Bonaventure (1), aurait eu le cœur assez dur, assez obstiné dans l'erreur, pour mépriser la doctrine d'un apôtre auquel les créatures inanimées elles-mêmes se soumettaient avec empressement, comme si elles eussent eu conscience de son autorité?

Gaëte, Capoue, Amalfi, Montella, Lecce, Bari et vingt autres villes remuées par sa parole voulurent avoir des maisons de son Ordre. Il fit droit à leur requête, persuadé qu'étendre sa famille spirituelle, c'était travailler de la manière la plus efficace à la réforme des mœurs et au relèvement de sa patrie.

Son excursion dans le midi de la Péninsule avait duré de six à sept mois. Dans le même temps, les ouvriers évangéliques qu'il avait dispersés sur la surface de l'Europe fécondaient de leurs travaux et de leurs sueurs le sol qui leur avait été assigné. C'était Jean Parent en Espagne, Zacharie en Portugal, Césaire en Allemagne, Pacifique, Bonelli et Christophe en France, Ange de Pise en Angleterre. A la fin du volume, nous jetterons un coup d'œil sur l'ensemble de leurs succès; mais il nous semble à propos, auparavant, d'étudier la Règle qui fut le principe et l'âme de leur apostolat.

(1) C. XII

La Règle primitive, celle qui avait été approuvée de vive voix par Innocent III, n'était qu'une ébauche, et François sentait la nécessité de la retoucher et de la compléter, pour fermer la porte aux innovations. Une apparition de Notre-Seigneur le décida à exécuter le projet qu'il méditait depuis son retour d'Orient. Quoique les anciens chroniqueurs ne nous aient indiqué ni l'endroit ni la date précise de cette apparition, l'enchaînement des faits et les habitudes du Saint nous portent à croire qu'elle eut lieu fort peu de temps après son retour de Bari (1223), et dans son sanctuaire de prédilection, Notre-Dame des Anges.

Une nuit qu'il était resté en oraison, il se sentit enveloppé d'une lumière surnaturelle. La terre lui semblait couverte de miettes de pain qu'il recueillait respectueusement pour les distribuer à ses Frères affamés, et les miettes étaient si petites qu'il tremblait de les voir s'échapper de ses doigts. Une voix céleste, le rassurant, lui dit : « François, réunis toutes ces parcelles en une seule hostie, et donnes-en à tous ceux qui voudront en manger. » Il le fit, et tous ceux qui recevaient leur part avec mépris ou sans dévotion lui paraissaient infectés de la lèpre. Le matin, il raconta sa vision en présence de ses Frères, mais en s'affligeant avec eux de n'en pas comprendre le sens mystérieux. Le jour suivant, pendant qu'il priait, la même voix céleste retentit au fond de son âme et lui dit : « François, les miettes de pain représentent les paroles de l'Évangile; l'hostie figure la Règle, et la lèpre l'iniquité (1). » Il comprit que c'était là la réponse du ciel à ses projets, et prenant avec lui deux de ses Frères, Léon et Bonizio, il se retira dans le creux d'un rocher à Fonte Colombo, près de Rieti, pour mieux se préparer dans le jeûne et la prière à la nouvelle rédaction de sa

(1) Th. de Celano, *Vita secunda,* p. 3, c. cxxxvi.

Règle. Il la fit écrire par un de ses compagnons ; puis il revint au bout de quarante jours la communiquer au Frère Élie, vicaire général, afin que celui-ci la méditât et la fît observer. Élie la trouva trop austère, et au lieu de la rendre, il feignit de l'avoir perdue par mégarde ; il espérait la supprimer.

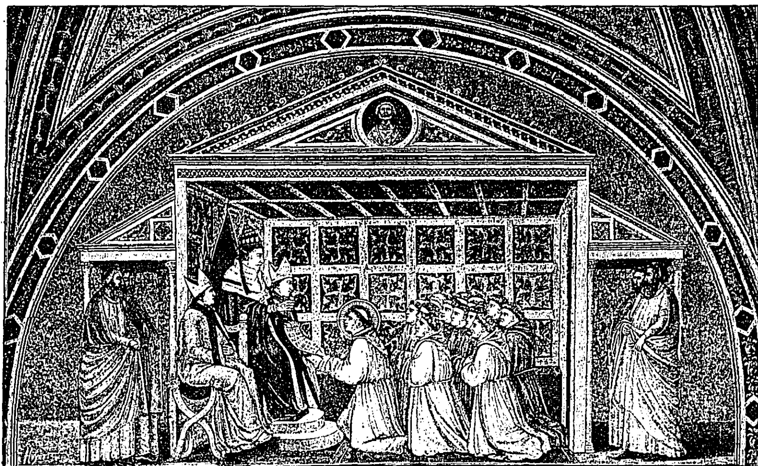
Mais que pouvaient l'incurie ou la malice contre un homme convaincu, comme François, du côté providentiel de sa mission? Il retourna à son rocher et y dicta une seconde fois sa Règle. Néanmoins, la conduite d'Élie et la prévision des défections de l'avenir le rendaient anxieux. Ce fut, croyons-nous, à cette occasion que le Fils de Dieu lui adressa les reproches mêlés de consolations dont parle Thomas de Celano dans sa *Seconde Légende* (1) : « Fils de Bernardone, pourquoi te troubler ainsi ? Ne sais-tu pas que je suis avant toi le fondateur et le père de l'institut dont je t'ai établi le pasteur ? C'est moi qui l'ai posé dans l'Église ; c'est moi qui l'y maintiendrai. Les tempêtes le secoueront, mais sans jamais pouvoir l'abattre. »

En descendant de la montagne, le législateur de la famille franciscaine avait, comme un autre Moïse, le visage rayonnant de lumière.

Il revint à Notre-Dame des Anges, pour proposer la nouvelle Règle à ses Frères. « Je n'y ai rien mis de moi-même, leur déclara-t-il, je n'ai fait que l'écrire sous la dictée du Très-Haut (2). » Ils l'acceptèrent d'une voix unanime, et le pape Honorius III, l'ayant reçue des mains de François, l'approuva solennellement par une bulle datée de Rome, le 29 novembre 1223 (3). « C'est l'Esprit-Saint qui l'a inspirée au Bienheureux François », écrit le pape Nicolas III dans son exposition de la Règle.

(1) *Vita secunda*, p. 3, c. XCIV.
(2) BONAV., c. IV. — Cf. *Tres socii*, c. XVI : « *Christo docente.* »
(3) Bulle *Solet annuere*.

Il ressort de ces témoignages autorisés que la Règle séraphique est le fruit d'une inspiration céleste. Le saint Patriarche renouvelle dans son testament la même affirmation, et plus d'une fois, dans les trois dernières années de sa vie, il se servit de ce motif pour exhorter ses frères à porter avec amour les chaînes volontaires qu'ils s'étaient imposées. « Béni soit le Religieux qui s'attache à la Règle! Car elle est le livre de vie, l'espérance du salut, la moelle de



Le pape Honorius III approuve la Règle des Frères Mineurs. (D'après Giotto.)

l'Évangile, le chemin de la perfection, la clef du Paradis, le nœud d'une alliance éternelle. Portez-la dans votre cœur, tous, toujours, partout; et que rien ne vous en sépare, ni la vie ni la mort. Alors, elle sera le plus éloquent mémorial des serments de votre profession et votre meilleure consolation dans les jours mauvais de votre pèlerinage terrestre (1). » En prononçant ces paroles, ajoute le biographe qui les rapporte, le ton du Patriarche d'Assise était si pénétrant, qu'un de ses auditeurs, un simple Frère lai,

(1) TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 3, c. CXXXV.

martyrisé plus tard par les Sarrasins, voulut mourir la Règle à la main (1).

Sublimes sont donc les origines de la Règle ; sublimes en sont aussi les prescriptions, qui tendent à la consommation de la charité par la consommation du sacrifice.

Ce fut probablement dans le courant de la même année 1223, et peu de temps après la vision des miettes de pain, que le vénérable fondateur obtint du Saint-Siége qu'un Cardinal protecteur fût chargé des intérêts spirituels de l'Ordre ; voici à quelle occasion et dans quelles circonstances. A la mort de l'illustre cardinal Jean de Saint-Paul, les demi-chrétiens, comme il s'en trouve à toutes les époques de l'histoire, ceux qu'effrayait la hardiesse du réformateur, relevèrent la tête, et, à force d'intrigues, ils réussirent à gagner à leur cause plusieurs membres de la cour pontificale. A la nouvelle de ces trames et de ces sourdes machinations, si opposées à son caractère franc et loyal, le fils de Bernardone éprouva une peine profonde, et il ne put s'empêcher d'exhaler ses plaintes amoureuses devant le divin Maître. Celui-ci daigna le consoler en lui indiquant, à la fois, dans un songe mystérieux, le mal et le remède. François vit durant son sommeil une poule noire, aux pattes de colombe (2), qui s'efforçait vainement de rassembler sous ses ailes ses nombreux poussins pour les défendre de l'attaque d'un milan ; elle ne pouvait les couvrir tous, et plusieurs, prenant leurs ébats autour d'elle, étaient en grand péril. Mais voici qu'au-dessus d'elle vint se placer un autre grand oiseau qui protégeait, de ses larges ailes, la poule et les poussins. A son réveil, le Saint pria naïvement Notre-Seigneur de lui expliquer le sens de cette allégorie, et il apprit que la poule aux pattes de colombe et les poussins représen-

(1) Th. de Celano, *Vita secunda.*
(2) *Tres socii,* c. xvi.

taient sa propre personne et ses enfants, et que l'oiseau aux larges ailes figurait un Cardinal protecteur, qu'il fallait demander au Souverain Pontife. Aussitôt, il appela ses Frères, leur fit part de sa vision, et termina son entretien par ces mémorables paroles : « L'Église romaine est la mère de toutes les Églises et la souveraine de tous les Ordres religieux. C'est à elle que je m'adresserai pour lui recommander mes Frères, afin qu'elle réprime par son autorité ceux qui voudraient leur nuire, et qu'elle assure aux enfants de Dieu une entière et pleine liberté. Quand ils seront sous sa protection, personne n'osera plus les inquiéter, et les artisans d'iniquité ne ravageront plus impunément la vigne du Seigneur. La sainte Église romaine aura du zèle pour maintenir la gloire de notre pauvreté; elle ne souffrira pas non plus que la vertu d'humilité soit obscurcie par les nuages de l'orgueil. Elle saura punir avec rigueur les fauteurs de dissensions, et rendra indissolubles parmi nous les liens de la paix et de la charité. Sous ses yeux, l'observance de la Règle fleurira toujours, et nos pratiques religieuses répandront partout une odeur de vie (1). »

Quelque temps après, François partit pour Rome. Il y retrouva le cardinal Hugolin, évêque d'Ostie, qui arrivait de sa légation de Florence, et s'ouvrit à lui de son dessein de le demander au Saint-Père pour Cardinal protecteur de son Ordre. Le Cardinal, après avoir favorablement accueilli sa proposition, l'exhorta vivement à prêcher devant le Pape et le Sacré Collège, pour se concilier leurs bonnes grâces. François, malgré son humilité, dut céder aux instances réitérées du prélat. Bref, aidé de ses conseils, il composa un beau discours et mit de longues heures à le fixer dans sa mémoire. Mais, peu habitué à ce genre d'éloquence étudiée,

(1) TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 1, c. XVI.

— nous dit saint Bonaventure (1), — au moment d'ouvrir la bouche, il oublia tout. Cette mésaventure, qu'il avoua ingénument, fut loin d'avoir un mauvais résultat. Elle servit plutôt à mettre en lumière les mille ressources cachées de son esprit; car le discours préparé, dont le texte ne nous est pas parvenu, fut avantageusement remplacé par une de ces chaudes improvisations dont il avait le secret et dont une chronique contemporaine nous livre les détails, inédits jusqu'à ce jour (2).

« Mettant toute sa confiance en Dieu », il ouvrit au hasard le psautier qu'il tenait à la main. Ses yeux tombèrent sur ce verset du psaume XLIII : « Le sujet de ma douleur est sans cesse devant mes yeux, et ma face est couverte de confusion. » Il commenta ce verset, et le mettant dans la bouche de l'Église, il fit entendre les plaintes amères de cette nouvelle Eve, épouse mystique du Christ et vraie mère des vivants, dont la beauté intrinsèque est impérissable, sans tache et sans déclin, « mais dont le visage est comme voilé et souillé par les scandales de ses enfants, surtout quand ces souillures lui viennent de ceux-là mêmes qui sont le plus rigoureusement astreints par état à donner le bon exemple ». L'orateur touchait ainsi aux questions qui troublaient ces malheureux temps : les débordements des clercs, et le parti qu'en tiraient perfidement les hérétiques, Vaudois et Albigeois, pour nier les pouvoirs spirituels du sacerdoce et saper l'autorité temporelle des évêques. Le sujet était délicat; François le traita en termes si mesurés et en même temps avec tant d'énergie, qu'on sentait battre, sous les

(1) BONAV., c. XII.

(2) *Anecdotes historiques* d'ÉTIENNE DE BOURBON, p. 215 et 407. Le récit de S. Bonaventure était incomplet. Étienne de Bourbon est le premier et le seul qui ait donné à la présente anecdote sa véritable physionomie, en nous indiquant le sujet traité par le Patriarche d'Assise.

hardiesses de son langage, le cœur d'un fils défendant l'honneur de sa mère odieusement outragée (1). « Subjugués par les accents de cette éloquence inspirée, reprend saint Bonaventure, ses nobles auditeurs reconnurent que ce n'était pas lui qui parlait, mais que c'était l'Esprit-Saint qui parlait par sa bouche (2). »

Le discours achevé, François présenta sa requête au Pontife. Honorius, à qui la personne du réformateur ombrien, sa mission providentielle et la vision d'Innocent III étaient connues, agréa sans difficulté une supplique qui était pourtant une innovation, et il confia à l'évêque d'Ostie le titre et la charge de Cardinal protecteur de l'Ordre des Frères Mineurs.

Le cardinal Hugolin! Arrêtons-nous un instant devant la majestueuse figure de ce vieillard. Il nous appartient à toutes sortes de titres, puisque, au dire de Bernard de Besse (3), il fut non seulement l'ami personnel du Patriarche d'Assise, mais son conseiller intime dans la rédaction de ses trois Règles, et l'intrépide défenseur de ses Frères contre des attaques sans cesse renouvelées.

De l'illustre maison des comtes de Segni, neveu d'Innocent III, homme d'un grand esprit et d'un cœur plus grand encore, docteur, jurisconsulte, orateur, il réunissait en sa personne toutes les qualités qui font les grands hommes. Dès qu'il eut pénétré dans l'âme de François, il s'établit entre eux une amitié qui, pour le charme des relations comme pour la distance des rangs, rappelle celle de David et de Jonathas (4). Cette intimité tournait au profit spirituel de l'un et de l'autre. Le Cardinal attestait lui-même que

(1) *Anecd. histor.*, p. 215 et 409.
(2) Bonav., c. xii.
(3) *De laudibus B. Fr.*
(4) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xxvii.

quelles que fussent ses angoisses d'esprit, elles se dissipaient en présence du Saint. Aussi l'aimait-il tendrement, et quand ils étaient seuls, c'était le prince de l'Église qui baisait la main du diacre (1). Étendant son estime à tous les enfants du saint Patriarche, il se plaisait non seulement à favoriser l'extension de leur institut, mais encore à visiter leurs monastères et à partager leur vie pénitente. « Que de fois ne l'a-t-on pas vu déposer les insignes de sa dignité, revêtir la robe de bure des Religieux, suivre pieds nus leurs exercices et leur parler de Dieu! De son côté, François avait pour lui tous les sentiments de la plus vive piété filiale, et il se reposait sur lui de toutes les sollicitudes temporelles, comme l'enfant se repose en paix sur le sein de sa mère (2). »

Ayant su par révélation que ce vieillard monterait un jour sur le trône pontifical, il redoubla de respect et de vénération pour lui. En tête des lettres qu'il lui écrivait, il avait coutume de mettre : « Au seigneur Hugolin, chef et pasteur suprême de l'Église universelle (3). » Un jour, averti que le Cardinal venait lui rendre visite, il s'enfuit et se cacha dans l'épaisseur d'un bois. Le prélat, ayant fini par découvrir le lieu de sa retraite, lui demanda d'un ton bienveillant la raison de sa fuite. « Mon Seigneur et mon Père, répondit l'humble François, dès que j'ai su que Votre Seigneurie voulait m'honorer de sa visite, moi le plus pauvre et le dernier des hommes, j'ai été couvert de confusion, et me suis trouvé absolument indigne de recevoir un tel honneur. »

Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire une autre anecdote, puisée dans la seconde légende de Thomas

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 2, c. v; et *Tres socii*, c. xvi.
(2) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 2, c. v.
(3) *Id.*, *ib.*, p. 2, c. v.

de Celano (1); elle nous initie mieux que la précédente au secret des relations intimes qui unissaient ces deux personnages, et met dans tout leur jour la simplicité de l'un et la bonté de l'autre. Le Saint, invité à dîner chez le Cardinal, alla auparavant mendier par la ville quelques morceaux de pain; puis, les déposant sur la table de son hôte, il les distribua aux convives, prélats, chevaliers et chapelains. Après le repas, le Cardinal le prit à part et l'embrassa en lui adressant cet aimable reproche : « Pourquoi me faire cet affront de recourir à l'aumône, lorsque ma maison est à toi et à tes Frères? — Seigneur, répliqua François avec un doux sourire, je ne vous ai fait ni honte ni outrage; je vous ai fait, au contraire, un grand honneur en invitant chez vous Notre-Seigneur Jésus-Christ, le parfait amant de la pauvreté volontaire. Voilà pourquoi il m'est plus doux de m'asseoir à une table pauvre, couverte des dons de la charité, qu'à une table somptueuse, chargée de viandes et de mets succulents. — Va, mon fils, s'écria le Cardinal, et fais ce qui te semble bon; car je vois que le Seigneur est avec toi. » Ces quelques faits que nous avons groupés autour de la figure du vénérable Cardinal, suffisent à montrer combien il était digne de la charge qu'il avait acceptée.

La nomination officielle d'un Cardinal protecteur et l'approbation solennelle de la Règle par le Saint-Siège donnaient assurément un grand prestige aux constitutions franciscaines; et pourtant, là n'est pas le secret de leur vitalité. Par elles-mêmes, elles sont une lettre morte, une statue muette. C'est en dehors d'elles, c'est dans l'esprit de l'Ordre qu'il faut chercher le principe qui les vivifie et la sève vigoureuse qui les rend immortelles. Quelle est cette force latente? Toutes les voix de l'histoire répondent : C'est l'es-

(1) *Vita secunda*, p. 3, c. XIX.

prit de pauvreté. Inutile d'insister sur une vérité connue de tous. Mieux vaut nous demander : « Pourquoi le Patriarche d'Assise a-t-il voulu et imposé cette expropriation radicale? Pourquoi a-t-il éliminé la richesse qui est une force et un élément de succès, et choisi la pauvreté comme instrument de réforme sociale? » Pourquoi? Lui-même nous fournit la réponse dans une de ces répliques qui sont une des formes de son génie.

C'était en 1222, lors de son excursion à travers le royaume de Naples. Son compagnon de voyage (le ton du récit nous incline à croire que c'était l'angélique Frère Léon) aperçut, au bord de la route, en vue des remparts de Bari, une bourse énorme qui paraissait gonflée d'or et d'argent. Son premier mouvement fut de solliciter du séraphique Père la permission de la ramasser pour la reverser dans le sein des pauvres. François refusa. Nouvelle instance du Frère Léon, qui finit par obtenir l'autorisation désirée. Alors, il retourne joyeux sur ses pas; mais quand il se baisse pour saisir la bourse, il en sort un serpent monstrueux. Et le Saint, se tournant vers son compagnon, lui dit avec douceur : « Souviens-toi que, pour le religieux, l'argent et le démon, c'est tout un (1). »

Ce mot du vénérable fondateur nous livre le secret de sa pensée. A ses yeux, l'or et le démon ne font qu'un ; c'est par le mirage des richesses que Satan demeure le prince de ce monde. Détrôner l'un, c'est donc détruire l'empire de l'autre. Et la pauvreté parfaite sera, dans la main du moine-apôtre, le levier qui renversera les autels du Veau d'or. Voilà pourquoi le fils de Bernardone répète sous toutes les formes à ses disciples : « Armez-vous de ce levier; déployez ce drapeau, et vous vaincrez. »

(1) Bonav., c. xii; et Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. xiv.

Idée juste, puisqu'elle n'est que l'application littérale du *Beati pauperes spiritu : Bienheureux les pauvres d'esprit!* Idée féconde, mais qui, comme toutes les vérités de l'Évangile, a rencontré et rencontrera toujours de nombreux contradicteurs, même parmi les catholiques! Ceux-ci reprochent, en effet, à saint François la bassesse du moyen employé. « La pauvreté, nous crient-ils, blesse les droits de la dignité humaine; le progrès moderne l'a condamnée. »

Le progrès moderne l'a condamnée, mais le Fils de Dieu l'a absoute! Bien plus, en l'épousant, il l'a ennoblie, déifiée, comme il a déifié le travail et la douleur en les touchant. Répudierez-vous donc l'Évangile? Renierez-vous donc le Christ?

Il est faux, d'ailleurs, que la pauvreté blesse les droits de la dignité humaine. Il serait plus juste de dire qu'elle les rétablit et qu'elle est une grandeur. Elle est une grandeur, parce qu'en étouffant l'orgueil et la cupidité, elle coupe le mal par la racine. Elle est une grandeur, parce qu'en restituant à l'âme son empire sur les sens, elle ouvre la porte à tous les sublimes dévouements, comme la richesse et la soif des jouissances l'ouvrent à toutes les décadences, à toutes les trahisons. Elle est même un bienfait social, un bienfait immense, d'autant plus appréciable de nos jours que l'antagonisme des classes nous menace d'effroyables bouleversements. « En se faisant pauvre, écrit à ce sujet Frédéric Ozanam, le Pénitent d'Assise honorait la pauvreté, c'est-à-dire la plus méprisée et la plus générale des conditions humaines. Il montrait qu'on y pouvait trouver la paix, la dignité, le bonheur. Il calmait ainsi les ressentiments des classes indigentes; il les réconciliait avec les riches, qu'elles apprenaient à ne plus envier. Il apaisait cette vieille guerre de ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent, et raffermissait les liens déjà relâchés de la société chrétienne,

en sorte qu'il n'y eut pas de politique plus profonde que celle de cet insensé, et qu'il avait eu raison de prédire qu'il deviendrait un grand prince (1). »

Et cette politique profonde, ses disciples la continuent à travers les âges. Sortis pour la plupart des rangs du peuple, ils retournent au peuple pour l'instruire et le consoler. Et après les avoir entendus, la haine s'éteint dans le cœur du pauvre; la bêche paraît plus légère sur l'épaule du laboureur ; l'espérance rayonne dans l'échoppe de l'ouvrier, et le mineur, privé d'air et de soleil, ne maudit plus sa destinée. Peut-on, équitablement, après de pareilles victoires sur les passions les plus violentes, reprocher à ces hommes apostoliques le drapeau qu'ils ont déployé, l'arme dont ils se sont servis, leur robe de bure et leurs pieds nus, c'est-à-dire leurs sacrifices et leur désintéressement?

Mais ces semeurs de la bonne nouvelle, qui les soutiendra à leur tour dans les moments de défaillance? Qui les empêchera de tomber, désespérés, sur le sillon qu'ils creusent? Toujours les hautes pensées de la foi. Ils regardent leur crucifix, et retournent à leur tâche, alertes et vaillants, parce que pour eux, comme pour leur fondateur, le poids de la souffrance disparaît sous les joies de l'amour.

Quelquefois aussi la Providence intervient directement, et l'on est obligé de convenir qu'elle s'est montrée particulièrement prodigue à l'endroit des Frères Mineurs. Parmi tant de faveurs singulières, qu'il nous soit permis d'en choisir une, de préférence à toutes les autres, parce qu'elle met en scène les deux héros de la pauvreté, le fils des Gusman à côté du fils des Moriconi. Un auteur espagnol, disciple et contemporain de saint Dominique, nous a transmis cet épisode, dont son témoignage nous garantit suffisamment l'au-

(1) *Les Poètes franciscains*, p. 67.

thenticité. « Notre vénérable fondateur, écrit-il, alla visiter saint François dans le couvent d'une petite ville, où celui-ci tenait un Chapitre de son Ordre. On sait de quelle étroite amitié ils s'étaient liés à Rome, et combien ils aimaient à discourir ensemble des choses de Dieu. Quand vint l'heure du repas, on avertit les deux Saints que les provisions faisaient complètement défaut pour le dîner. L'un et l'autre se mirent alors en prière; et se sentant exaucés, ils firent assembler les Religieux au réfectoire. On récita les prières de la bénédiction avec plus de joie encore que de coutume, et l'on s'assit. Dominique et François étaient aux places d'honneur, les yeux levés vers le ciel. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'on vit entrer dans la salle vingt jeunes hommes, qui déposèrent sur la table les pains renfermés dans les plis de leurs manteaux, puis s'en retournèrent deux à deux avec une modestie qui n'avait d'égale que leur beauté. Après le repas, notre Père saint Dominique fit une chaleureuse exhortation aux Frères, pour les inviter à ne jamais se défier de la Providence, même dans la plus extrême pénurie (1). »

Les annales séraphiques sont émaillées de traits analogues, plus nombreux à l'origine, toujours gracieux comme un sourire du ciel. Ainsi le Verbe incarné prenait à cœur le succès d'une institution née d'un décret de sa miséricorde ; les secours se multipliaient, proportionnés aux difficultés de la Règle ; les conseils de l'Évangile refleurissaient en face d'un monde étonné, et le Patriarche d'Assise, aidé de ses Frères, parvenait, à force de persévérance, « à relever les ruines de la maison de Dieu ».

L'œuvre est grandiose; admirons donc aussi l'homme

(1) Apud WADDING, t. II, p. 290. — Cf. ED. VOIGT, *Biogr. de saint François d'Assise*. Tubingue, 1810.

providentiel qui en fut l'artisan et y dépensa toutes ses forces.

Déjà, en effet, à peine âgé de quarante-deux ans, il touche au terme de sa carrière apostolique, si courte aux yeux des hommes, si remplie devant Dieu, si féconde en résultats pour la société. Bientôt nous raconterons les merveilles étonnantes qui la couronnent; mais auparavant, donnons-nous la consolation de contempler une dernière fois les traits de ce visage irradié par l'amour.



La cordelière de saint François entourant le cygne percé d'une flèche.
(Château de Blois.)

CHAPITRE XV

PORTRAIT MORAL DE SAINT FRANÇOIS.

Raphaël a saisi et bien rendu, dans sa Madone de Foligno, le caractère mystique du thaumaturge ombrien. Évidemment, il s'est inspiré du portrait tracé par Thomas de Celano. Le Saint est à genoux, les yeux fixés sur la Reine des anges; encore robuste, dans la maturité de l'âge. Sa barbe, noire et peu fournie, est inculte et négligée. Ses traits émaciés portent l'empreinte de la lutte; mais le visage n'est pas de ceux qui ont été troublés par les violentes passions. Il reflète la bonté et la beauté : la bonté d'un cœur resté toujours jeune, toujours enthousiaste du bien, et la beauté d'une âme tout angélique. C'est dire que dans cette âme brillent à un degré héroïque les dons les plus éminents, toutes les splendeurs de l'ordre moral, toutes les vertus monastiques : l'oubli de soi, la pureté, l'esprit de dévouement et, par-dessus tout, l'amour de Dieu, ce principe vivifiant d'où naissent tous les héroïsmes sublimes, comme le ruisseau naît de sa source et le rayon de son foyer.

Cette charité divine était si brûlante, si généreuse en saint François, que l'Église et les peuples l'ont surnommé « le Séraphin d'Assise ». Il était tout pénétré de Dieu, et, pour ainsi parler, tout transformé en Dieu, comme le charbon qui, jeté dans le feu, en prend l'éclat et la chaleur. C'est cette ardente charité qui le poussait à courir au-devant

des humiliations, à s'anéantir totalement, à rechercher la palme du martyre. C'est elle qui le jetait dans de longues et profondes extases, ou qui lui arrachait des accents enflammés comme ceux-ci : « Je voudrais vous aimer, Seigneur très saint! je voudrais vous aimer. O Dieu d'amour, je vous ai consacré mon cœur et mon corps! Si je pouvais connaître le moyen de faire davantage pour vous, je le ferais, et je le souhaite ardemment. »

Par suite de ces séraphiques ardeurs, sa vie était comme un prélude de cette vie du ciel où toute l'occupation est d'aimer. « Elle montait tout entière et perpétuellement vers Dieu, comme un sacrifice d'agréable odeur. Il immolait son corps par les rigueurs de la pénitence, et son âme par l'ardeur de ses désirs (1). » Il disait à ses disciples : « Soyez tout amour; faites tout par amour. » La charité divine débordait de son cœur; et de là tant d'actes héroïques, tant de paroles sublimes qui émaillent chaque page de cette histoire. On s'étonnait un jour qu'avec un habit aussi pauvre que le sien, il pût supporter les rigueurs de l'hiver. « Ah! s'écria-t-il, si nous sentions au dedans de nous le feu du divin amour, nous n'aurions pas de peine à supporter le froid du dehors (2). » Dans une de ses extases, il entendit Notre-Seigneur lui dire : « François, ton amour va jusqu'à l'excès, jusqu'à la folie! Tu attends de moi l'impossible, et jamais personne ne m'a demandé les mêmes faveurs que toi. — O Seigneur, mon doux amour! répliqua François, est-ce à vous de me reprocher cet excès, à vous qui, pour l'amour de moi, vous êtes anéanti, avez pris une chair semblable à la nôtre et nous avez aimés jusqu'à la folie de la Croix? »

Il cherchait et poursuivait sans cesse son Bien-Aimé, dont il n'était d'ailleurs séparé que par la muraille de son corps;

(1) Bonav., c. ix.
(2) *Id.*, c. v.

et lui-même avouait à ses compagnons qu'il le trouvait partout. Remontant à l'origine première des choses, et consi-



Saint François, par les trois vœux de religion, triomphe des trois grandes forces du mal. (Tableau du quinzième siècle.)

dérant toutes les créatures, même celles qui ne sont pas douées de raison, comme sorties du sein paternel de Dieu,

il les appelait avec une tendresse ineffable « ses frères et ses sœurs ». Les impies ne voient Dieu nulle part; François le voyait partout. Toute la nature était pour lui comme un clavecin harmonieux dont toutes les notes exaltaient ses perfections. Il y mêlait sa voix. Héritier de l'esprit des prophètes, il invitait tous les êtres de la création, « les fleuves et les mers, les montagnes et les vallées, les prairies et les troupeaux de bêtes, les hommes et les anges, à louer leur Créateur; et il demeurait au centre de ce concert, comme un musicien inspiré, résumant dans son âme toutes les sublimes harmonies, pour les faire remonter en adorations brûlantes vers Celui qui est la source de toute harmonie et de toute beauté (1) ».

Vers la fin de l'année 1224, s'étant retiré à cause de ses infirmités dans une pauvre petite cellule, voisine du monastère de Saint-Damien, il eut une extase où l'esprit de Dieu l'assura de son salut éternel, et à la suite de laquelle il ordonna à Frère Léonard, son compatriote, de prendre la plume et d'écrire. Alors, il entonna le *Cantique du Soleil,* sublime improvisation que « le roi des vers », Frère Pacifique, réduisit peut-être à un rythme plus harmonieux ou plus exact, et que Thomas de Celano mentionne sous le titre d'*Hymne de la création* (2). En voici la traduction :

CANTIQUE DU SOLEIL

« A vous, très haut Seigneur, appartient la louange, la gloire, 'honneur et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de vous nommer.

« Loué soit Dieu mon Seigneur par toutes les créatures, et spécialement par mon frère le soleil, qui nous dispense la lumière et le jour! Il est beau et rayonnant d'une vive splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu.

(1) Th. de Celano, *Vita prima,* p. 1, c. xxix.
(2) Th. de Celano, *Vita secunda,* p. 3, c. cxxxviii.

« Loué soit mon Seigneur par notre sœur la lune et par les étoiles, qu'il a suspendues, comme autant de lampes claires et brillantes, à la voûte du firmament.

« Loué soit mon Seigneur par notre frère le vent, par l'air, par le temps calme et par les tempêtes, et par toutes les saisons par lesquelles, ô mon Dieu, vous entretenez la vie de vos créatures.

« Loué soit mon Seigneur par notre sœur l'eau, qui est très utile, humble, précieuse et chaste.

« Loué soit mon Seigneur par notre frère le feu, qui dissipe les ombres de la nuit, et qui est beau, agréable à voir, indomptable et puissant.

« Loué soit mon Seigneur par notre mère la terre, qui nous porte, nous nourrit, et produit une si belle variété d'herbes, de fleurs et de fruits. »

Peu de jours après, un conflit éclata entre l'évêque d'Assise et les magistrats de la cité. Don Guido fulmina contre eux l'interdit, et, de leur côté, les consuls mirent le prélat hors la loi. François, affligé d'une pareille dissension, ajouta à son cantique la strophe suivante, que ses Frères chantèrent à deux chœurs devant les deux partis, et qui rétablit aussitôt la concorde :

« Loué soit mon Seigneur par ceux qui pardonnent facilement pour son amour et qui supportent patiemment les maladies et les tribulations. Bienheureux ceux qui vivent en paix, parce qu'ils seront couronnés dans le ciel! »

Enfin, lorsque Notre-Seigneur lui eut révélé, au couvent de Foligno, qu'après deux ans de souffrances, il serait délivré de la prison de son corps et transporté dans le séjour de l'éternel repos, il termina son hymne d'amour par ce cri de reconnaissance :

« Loué soit mon Seigneur par notre sœur la mort corporelle, à laquelle nul enfant des hommes ne saurait échapper. Malheur à qui trépasse en état de péché mortel! Bienheureux, ô mon Dieu, ceux que la mort trouve dociles à vos très saintes volontés, parce que la seconde mort ne pourra les atteindre!

« Louez et bénissez mon Seigneur, vous qui êtes ses créatures; rendez-lui grâces et le servez en toute humilité. »

Tels, sous l'inspiration divine, les trois jeunes gens Ananias, Mizaël et Azarias, se promenant au milieu des flammes de la fournaise de Babylone, comme on se promène sous la bise rafraîchissante du matin, entonnaient ce cantique débordant de poésie :

Œuvres du Seigneur, bénissez-le, louez-le, exaltez son nom dans tous les siècles!
Cieux, bénissez le Seigneur!
Étoiles du ciel, bénissez le Seigneur!
Pluie et rosée, bénissez le Seigneur!
Vents et tempêtes, bénissez le Seigneur!
Feux des étés, bénissez le Seigneur!
Froids des hivers, bénissez le Seigneur!
Lumière et ténèbres, bénissez le Seigneur!
Éclairs et nuages, bénissez le Seigneur!
Montagnes et collines, bénissez le Seigneur!
Herbes et plantes qui germez en terre, bénissez le Seigneur!
Sources et fontaines, bénissez le Seigneur!
Eaux des mers et des fleuves, bénissez le Seigneur!
Poissons qui respirez sous les eaux, bénissez le Seigneur!
Oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur!
Bêtes sauvages et troupeaux, bénissez le Seigneur!

Le *Cantique du Soleil* était tout à la fois un hymne et une prière. Le vénérable fondateur voulait que ses Frères l'apprissent et le récitassent chaque jour. Ce poème est bien court, et cependant toute l'âme du Saint, la richesse de son imagination, la hardiesse de son génie ont passé dans cette œuvre, et l'on y sent comme un souffle de ce paradis terrestre de l'Ombrie, où le ciel est si doré et la terre si chargée de fleurs.

Pour cet homme séraphique, la création rentrait dans le plan primitif de la Providence, si douloureusement brisé par le péché. Pour lui, tout chantait dans la nature. Les fleurs

et l'encens de leur corolle, les astres du firmament et leur éblouissante lumière, tout prenait une voix pour exalter son Seigneur et Maître. De là son attention aux secrètes harmonies du globe. « Ses heures se passaient quelquefois à louer l'industrie des abeilles, et lui qui manquait de tout leur faisait donner en hiver du miel et du vin, afin qu'elles ne périssent pas de froid (1). »

Il aimait à proposer pour modèle à ses disciples la vigilance des alouettes. Voyant un jour une troupe de ces oiseaux, à la robe grise comme la sienne, s'élever dans les airs en chantant, à mesure qu'ils avaient pris quelques grains sur la terre : « Considérez ces douces créatures, dit-il à ses Frères. Elles nous apprennent à rendre grâces à notre commun Père qui nous donne le pain de chaque jour, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre et à nous élever au ciel, où doit être notre conversation. » Les alouettes étaient ses oiseaux de prédilection ; il louait en elles leur détachement de la terre, comme il blâmait dans les fourmis leur zèle excessif à faire des provisions pour l'hiver.

Un soir, au moment où il allait prendre son repos dans son ermitage de l'Alverne, il entendit le chant d'un rossignol. Tout joyeux et vivement ému, il pria son compagnon de chanter alternativement avec l'oiseau les louanges du Très-Haut. Sur le refus du Frère Léon, qui s'excusa sur sa mauvaise voix, il se mit à répondre lui-même au chantre ailé des bois, et il continua ainsi jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. S'étant trouvé à bout de force le premier, il fit venir le petit oiseau sur sa main, le caressa doucement, le félicita d'avoir remporté la victoire, et dit au Frère Léon : « Donnons à manger à notre frère le rossignol, car il le mérite mieux que moi. » Le rossignol mangea quel-

(1) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. ci.

ques miettes de pain dans la main du séraphique Père, et s'envola avec sa bénédiction (1).

Après les oiseaux, le Saint chérissait d'une affection toute particulière les brebis et les agneaux, parce qu'ils lui rappelaient l'Agneau sans tache, immolé sur le Calvaire pour la rédemption des hommes. Rencontrait-il ces bêtes innoffensives, lorsqu'on les menait à la boucherie, il pleurait d'attendrissement, et ne s'en allait pas qu'il ne les eût rachetées de la mort. Apercevant un jour une pauvre petite brebis qui paissait seulette au milieu d'un troupeau de boucs, il dit à ses Frères en poussant un profond soupir : « C'est ainsi que notre doux Sauveur était au milieu des Juifs et des Pharisiens! » Ses compagnons résolurent d'acheter la brebis; mais ils n'avaient pas d'argent et ne possédaient rien au monde que leurs manteaux. Un marchand qui passait s'émut de leur peine, paya la brebis et la donna à François; le Saint emmena la brebis avec lui et la confia aux soins des religieuses de San Severino (2).

« A Notre-Dame des Anges, on lui fit présent d'une autre brebis, qu'il accepta avec le même bonheur. Il l'avertissait de se montrer attentive à louer Dieu et à ne jamais offenser les Frères; et celle-ci obéissait fidèlement aux recommandations de son maître. Dès qu'elle entendait les Religieux chanter au chœur, elle accourait d'elle-même à l'église, se rendait à l'autel de la Sainte Vierge et saluait par ses bêlements la Mère du véritable Agneau. A la messe, au moment où le prêtre élève la sainte Hostie, elle ployait les genoux et inclinait la tête, comme pour inviter les fidèles à venir adorer leur Créateur et pour reprocher aux incrédules leurs irrévérences envers l'auguste sacrement de nos autels. — Pendant son séjour à Rome en 1222, François menait toujours

(1) Barthélemy de Pise.

(2) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xxviii.

avec lui un petit agneau. Avant de faire ses adieux à la Ville éternelle, il confia cet agneau à son illustre et pieuse amie, Giacoma de Settesoli. L'agneau se fit l'inséparable compa-



Prédication de saint François aux oiseaux.
(Miniature d'un psautier du treizième siècle.)

gnon de la noble dame, la suivant à l'église, y restant et en revenant avec elle. Le matin, était-elle endormie ou moins diligente à se lever? Il allait à son lit, la réveillait par ses bêlements, comme pour lui rappeler que l'heure était venue d'aller servir Dieu. Aussi Giacoma conservait-elle avec un

amour mêlé d'admiration cet agneau merveilleux qui, de disciple de saint François, était devenu pour elle un maître en dévotion (1). »

N'oublions pas un autre détail qui n'est petit qu'en apparence, car rien n'est petit aux yeux de la foi. Notre Bienheureux écartait d'une main délicate les vers qu'il rencontrait sur le chemin, de peur qu'ils ne fussent écrasés sous les pieds des passants. Le Psalmiste n'avait-il pas dit du Christ : « Je suis un ver, et non pas un homme »?

Aux yeux de François, les créatures inanimées avaient un langage et un sens mystérieux. Il aimait notre sœur l'eau, parce qu'au baptême elle porte le sang de Jésus-Christ; et quand il se lavait, il cherchait un endroit où, en tombant, elle ne pût être souillée. Il révérait dans les pierres la figure de Celui qui est la pierre angulaire de l'Évangile. Il recommandait à ses Frères, lorsqu'ils coupaient le bois sur la montagne, de laisser de forts rejetons, en souvenir du Verbe incarné qui a voulu mourir pour nous sur l'arbre de la Croix. Il s'arrêtait devant une fleur, longuement, avec admiration; mais son esprit se reportait aussitôt à cette fleur mystique, sortie de la tige de Jessé, et dont le parfum réjouit l'univers (2).

Un de ces mots heureux qui lui échappaient souvent, nous semble résumer toute sa pensée sur ce sujet. On se souvient avec quel respect il relevait tout lambeau d'écriture tombé dans la poussière, de peur de fouler aux pieds quelque passage qui traitât de Dieu ou des perfections divines. Comme un de ses disciples lui demandait un jour pourquoi il recueillait avec le même scrupule les écrits des païens : « Mon fils, répliqua-t-il, c'est parce que j'y trouve les lettres dont se compose le glorieux nom du Seigneur;

(1) Bonav., c. viii.
(2) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xxix.

car le bien que renferment ces écrits n'appartient pas au paganisme ni à l'humanité, mais à Dieu seul, auteur et source de tout bien (1). » « Et en effet, s'écrie à ce propos Frédéric Ozanam, toutes les littératures sacrées et profanes sont-elles autre chose que les caractères avec lesquels Dieu écrit son nom dans l'esprit humain, comme il l'écrit dans le ciel avec les étoiles (2)? »

Esprit droit et ami du beau; cœur d'une tendresse exquise, même pour les créatures privées de raison, s'intéressant à ce que les plus chétives d'entre elles eussent la part de bonheur qui leur est propre, la plante son rayon de soleil, l'oiseau son nid et sa couvée; grand amant de la nature, non pour elle-même, mais parce que derrière le voile de la fragile créature, sa foi découvre Celui qui, chaque jour, sème à pleines mains dans l'univers la vie et la fécondité : voilà bien saint François tel que nous le dépeignent ses historiens les plus autorisés, « Virum christianissimum (3) », chrétien en tout, jusque dans les moindres détails, et se servant de la nature comme d'un échelon pour monter jusqu'à Dieu.

C'est l'amour qui fait les justes et mesure leur degré de perfection; c'est l'amour qui place les séraphins au sommet des hiérarchies angéliques. Que dire, dès lors, de la sainteté du Séraphin d'Assise? Sainteté éminente; tout intérieure, il est vrai, mais qui rayonne au dehors et dont les reflets sont admirables! A force d'humilité, de larmes et surtout d'amour, il avait pour ainsi dire reconquis l'innocence primordiale et semblait avoir recouvré les privilèges dont jouissaient nos premiers parents au jour de leur création. Il était parfaitement soumis à Dieu; et la créature infé-

(1) Th. de Celano, *loc. cit.*
(2) Ozanam, *les Poètes franciscains*, p. 55.
(3) Bonav., c. xiv. Cf. Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. xxix.

rieure, à son tour, rentrant pour lui dans l'ordre détruit par le péché, se montrait si docile à sa voix, que pour retrouver une pareille obéissance, il faut remonter jusqu'à l'âge d'or du paradis terrestre. Sans doute, avant lui, plusieurs Saints avaient plus ou moins ressaisi le sceptre tombé des mains d'Adam : les Pères de la Thébaïde étaient servis par les corbeaux; les lions du désert venaient lécher les pieds d'Andronicus et se coucher devant Vite, Modeste et Crescence; saint Gall commandait aux ours des Alpes; saint Colomban, traversant la forêt de Luxeuil, était réjoui par le chant des oiseaux, et voyait les écureuils descendre des arbres pour se poser sur sa main; mais aucun n'a égalé le thaumaturge de l'Ombrie. Cet ancien empire de l'homme avant sa chute, François l'exerçait, non en passant, mais d'une manière permanente; et c'est un fait acquis à l'histoire, qu'il commandait en maître à toute la nature, et que toute la nature lui obéissait comme si elle eût été douée d'intelligence.

Lorsqu'il sortait du couvent de Notre-Dame des Anges pour parcourir les plaines de l'Ombrie, les animaux saluaient en lui le roi de la création. N'apercevant plus que l'empreinte divine sur cette figure amaigrie, où il n'y avait presque plus rien de terrestre, et n'éprouvant plus dès lors cette horreur instinctive que leur inspirent notre état de déchéance et notre dureté, ils entouraient le Saint pour l'admirer et le servir. Les lièvres et les lapins se réfugiaient dans les plis de sa robe. Traversait-il un pâturage, les brebis, s'entendant saluer du doux nom de sœurs, levaient la tête et accouraient vers lui, laissant les bergers stupéfaits. Et lui-même, sevré depuis si longtemps des jouissances de la compagnie des hommes, prenait plaisir à ces fêtes que lui faisaient les animaux des champs.

Sur les bords du lac de Rieti, un pêcheur lui offrit un

oiseau de rivière vivant ; François l'accepta de grand cœur, le tint quelque temps dans ses mains, puis les ouvrit pour lui rendre la liberté. Mais l'oiseau ne s'envola point. Alors, le Saint, dans un transport de reconnaissance et d'amour envers Dieu, leva les yeux au ciel et demeura plus d'une heure en extase. Étant revenu à lui, il bénit son frère le petit oiseau, et lui commanda de gagner les plaines de l'air, pour y chanter les louanges du Créateur ; et aussitôt l'oiseau battit des ailes et s'enfuit dans une joyeuse envolée.

Sur ce même lac, un batelier lui présenta un jour un gros poisson qu'il venait de prendre. François garda quelque temps le poisson entre ses mains, puis le remit à l'eau. Au lieu de se sauver, le poisson demeura au même endroit, jouant à fleur d'eau en présence du Saint, comme s'il n'eût pu se séparer de lui. Il ne plongea au fond du lac que sur l'ordre du séraphique Père et après avoir reçu sa bénédiction (1).

Prêchant dans le village d'Alviano, et ne pouvant se faire entendre à cause des hirondelles qui avaient leurs nids près de là, François leur dit : « Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez parlé. Laissez-moi parler à mon tour. Écoutez la parole de Dieu, et gardez le silence pendant le temps que je prêcherai. » Elles ne dirent plus un seul petit mot, et ne remuèrent pas même les ailes. Saint Bonaventure, à qui nous empruntons tous ces détails intéressants, ajoute que, de son temps, un jeune étudiant de Parme, troublé dans son travail par le gazouillement d'une hirondelle, dit à ses condisciples : « Voilà sans doute une de ces babillardes qui troublaient le Bienheureux François dans sa prédication et auxquelles il imposa silence ! » Et, se tournant vers l'hirondelle, il lui dit :

(1) Bonav., c. viii.

« Au nom de saint François, je t'ordonne de garder le silence et de venir à moi. » Elle se tut et vint à lui. L'écolier fut tellement surpris de ce prodige, qu'il demeura immobile et ne songea pas à la retenir. L'oiseau s'envola et ne l'importuna plus (1).

Au couvent de Notre-Dame des Anges, une cigale vint à chanter sur un figuier, tout près de la cellule de François. Il l'appela; elle accourut aussitôt se placer sur sa main. « Ma sœur la cigale, lui dit-il, chante et loue le Seigneur. » Sur-le-champ, elle se mit à chanter, et elle ne s'arrêta que sur l'ordre du Bienheureux. Elle demeura ainsi pendant huit jours, allant et venant de son figuier à François. Au bout de ce temps, il dit à ses compagnons : « Il y a assez longtemps que notre petite sœur la cigale nous invite à louer Dieu, donnons-lui son congé. » Au même moment, elle se retira, et ne reparut plus (2).

Plus tard, sur le mont Alverne, un faucon dont l'aire était voisine de la grotte du Saint, s'attacha singulièrement à sa personne et s'établit, pour ainsi dire, son veilleur de nuit. Quand venait l'heure des Matines, il ne manquait pas de chanter à la porte de François et de l'éveiller longtemps avant l'aube. Les infirmités du Saint étaient-elles plus grandes? l'intelligent oiseau tardait jusqu'au lever du soleil, et encore ne chantait-il qu'à mi-voix (3).

Dans les dernières années de François, pendant qu'il était à Sienne, un chevalier lui envoya un beau faisan. Dès que la charmante bête eut vu le serviteur de Dieu et entendu sa voix, elle le prit en telle affection qu'elle ne voulut plus se séparer de lui. Plusieurs fois on la porta dans les vignes pour lui rendre sa liberté; elle revenait d'un vol rapide vers

(1) Bonav., c. xii.
(2) *Id.*, c. viii.
(3) *Id.*, c. viii.

le séraphique Père. On la donna à un seigneur qui aimait beaucoup saint François et venait souvent le visiter; elle refusa toute nourriture. Rapportée au Bienheureux, elle manifesta sa joie par mille gentillesses et se mit à manger avec appétit (1).

Les bêtes fauves elles-mêmes se sentaient attirées vers l'humble Pénitent d'Assise; elles respectaient en lui un reflet de la puissance primitive d'Adam et de l'idéale beauté du Créateur, et en sa présence elles perdaient leur férocité. On se souvient de la « conversion du loup de Gubbio ». Mais combien d'autres exemples du même genre!... Un jour que le saint Patriarche se rendait de Cotanello à Greccio, il promit à son guide que les loups qui infestaient la montagne ne lui feraient aucun mal. Rassuré par cette promesse, le paysan conduisit le Saint jusqu'à Greccio; à son retour, au moment où il s'engageait dans les gorges de la montagne, deux loups débouchèrent de la forêt, s'approchèrent de lui, lui léchèrent les pieds et l'accompagnèrent jusqu'à son logis, comme font les chiens pour leurs maîtres. — « Les habitants de Greccio, ayant appris l'arrivée du célèbre thaumaturge, vinrent le supplier avec larmes de les délivrer du double fléau qui les désolait, les loups et la grêle. Touché de compassion, François leur dit : « A l'honneur et à la gloire du Dieu tout-puissant, je vous promets que si vous faites de dignes fruits de pénitence, ces calamités disparaîtront. Mais, je vous le prédis en même temps, si vous payez d'ingratitude les bienfaits de Dieu, si vous imitez le chien qui retourne à son vomissement, l'Éternel sévira contre vous et doublera le châtiment. » Les habitants de Greccio s'engagèrent publiquement à faire pénitence, et le Ciel se chargea d'exécuter l'autre partie du contrat. Tant qu'ils

(1) Bonav., *loc. cit.* Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 3, c. ciii-cvii.

demeurèrent fidèles à leur promesse, ni les loups ne décimèrent leurs troupeaux, ni la grêle ne dévasta leurs moissons (1).

Tel est l'ensemble des qualités, des vertus et des privilèges de saint François, ensemble si harmonieux, si ravissant, si élevé au-dessus de toute beauté terrestre, que cette figure séraphique n'a point d'égale dans l'histoire des siècles, et que les grands maîtres de la peinture l'ont regardée comme le type de l'homme régénéré. A six siècles de distance, elle a encore le don de nous émouvoir, de nous enthousiasmer, de nous ravir; et quand nous cherchons à traduire nos sentiments d'admiration, nous sommes obligés d'emprunter nos expressions au Prophète royal et de nous écrier avec lui : « *Mirabilis Deus in Sanctis suis :* Dieu est admirable dans ses Saints », qui sont le chef-d'œuvre de sa grâce et l'idéal de la nature humaine guérie par le sang rédempteur de la Victime du Calvaire.

(1) TH. DE CELANO, *Vita secunda,* p. 2, c. V; et BONAV., c. VIII.



Invention du corps de saint François. (Médaille frappée sous Pie VII.)

CHAPITRE XVI

LE MONT ALVERNE.

(1224)

Au fond de la Toscane, au centre des Apennins, à moitié chemin entre Arezzo et Florence, s'élève une roche dont la tête sourcilleuse domine les montagnes environnantes, et dont le pied est baigné à l'orient par le Tibre, à l'occident par l'Arno, le Corsalone et l'Archiana : c'est l'Alverne, montagne bénie que nous appellerions volontiers, s'il nous était permis de nous servir des souvenirs de l'Évangile, le Thabor et le Calvaire de saint François. C'est là, en effet, que son esprit goûtera les plus enivrantes délices de l'union mystique, et que sa chair sera transpercée par le glaive de feu du Séraphin.

Le séjour du Bienheureux sur cette montagne et les faveurs spirituelles qu'il y reçut ont tracé dans l'histoire un sillon trop lumineux pour ne pas attirer nos regards et ne pas fixer notre attention.

C'est en l'année 1213 que le nom de l'Alverne est prononcé pour la première fois dans l'histoire de notre Saint. Celui-ci était alors en route pour se rendre en Espagne, et de là au Maroc. Il lui arriva, durant le trajet, de passer au pied du château de Montefeltro, au moment où l'on se préparait à y donner un tournoi. Déjà la bannière seigneuriale flottait

sur la porte d'entrée; la cour d'honneur retentissait sous le pas des palefrois, et le son des trompettes, partant du haut des tours crénelées, annonçait au loin l'ouverture de la fête. Un jeune comte de Montefeltro, ayant fait sa veillée d'armes dans l'antique chapelle de ses pères, s'avançait pour être armé chevalier en présence de toute la noblesse florentine. François, qui aimait ces sortes de fêtes à la fois religieuses et militaires, dit à son compagnon de voyage : « Frère Léon, montons au château ; nous y ferons, Dieu aidant, un chevalier spirituel. » Lorsque les cérémonies furent terminées et les chevaliers réunis sur la cour d'honneur, François monta sur un tertre et développa magnifiquement devant son noble auditoire ces deux vers italiens :

« *Tanto è il bene ch'io aspetto,*
« *Ch'ogni pena m'è diletto.* »

« Le bien que je désire est si grand,
« Que toute peine m'est un plaisir. »

Il cita tour à tour l'exemple des Apôtres, puis des martyrs et des confesseurs de la foi, qui s'exposaient volontiers à toutes sortes de supplices pour conquérir le ciel. Les seigneurs, pénétrés d'une émotion involontaire, recueillaient toutes ses paroles avec le même respect que si elles fussent tombées des lèvres d'un Ange. L'un d'eux, le comte Orlando de Chiusi di Casentino, une de ces âmes d'élite qui sont dans le monde sans être du monde, se détache du groupe à l'issue de la prédication, aborde le Saint, et, le tirant à l'écart, lui dit : « Père, il y a longtemps que je soupire après cette heure ; je désire tant m'entretenir avec vous du salut de mon âme ! » François, aussi discret que zélé, lui répond avec un aimable sourire : « Volontiers, mais pas maintenant ; assistez d'abord à la fête, et après le repas, nous converserons ensemble tant qu'il vous plaira. » Orlando

suivit le conseil du Saint. Le banquet une fois terminé, il accourut près de François, et ils discoururent longtemps ensemble du bonheur du ciel et des moyens d'y parvenir. A la fin de cet entretien tout céleste et trop court à son gré, le comte Orlando dit au Bienheureux : « J'ai dans mes domaines une de ces montagnes sauvages qui portent l'esprit au recueillement. Visitez-la ; si elle vous plaît, je vous la donnerai de grand cœur, à vous et à vos compagnons, pour le salut de mon âme. » François accepta la proposition, et promit d'envoyer immédiatement deux de ses Frères pour visiter le mont Alverne, pendant qu'il poursuivrait sa route vers l'Espagne (1).

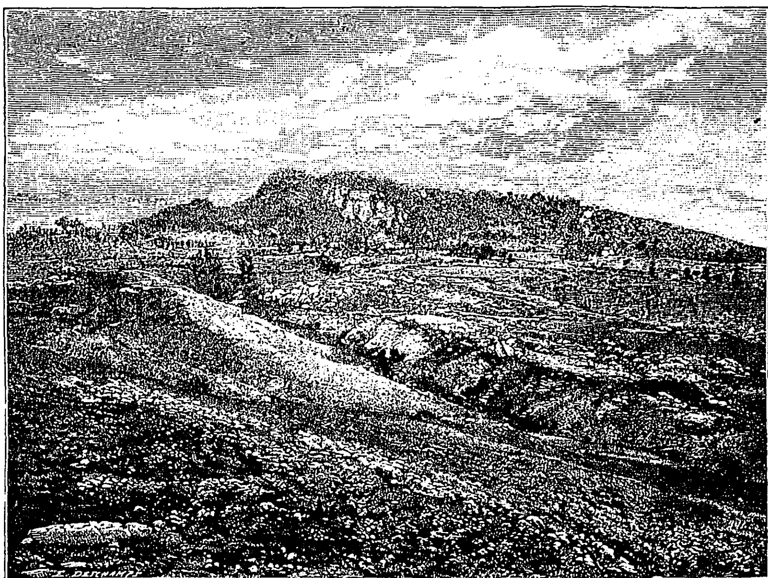
Les deux Religieux choisis par le saint Patriarche montèrent au château de Chiusi, vieux manoir dont on aperçoit encore aujourd'hui les ruines imposantes sur les bords de la petite rivière de la Rasina, à un mille de l'Alverne. Le comte Orlando les reçut avec bonheur, rassembla une escorte de cinquante hommes armés, pour se défendre des bêtes fauves et des brigands, et se mit lui-même à la tête de la petite caravane. L'ascension de la montagne est pénible, mais sans monotonie. Ses premiers mamelons sont d'une extrême aridité ; çà et là, des ravins, des blocs de granit jetés comme au hasard, des chênes rabougris qui ont peine à grandir assez pour donner leur ombre au voyageur. Aux deux tiers de sa hauteur, la montagne change d'aspect ; la pente devient moins raide, et le sol moins infécond. Puis, tout à coup, se dresse à pic devant vous le géant de ces montagnes, roche immense aux parois perpendiculaires comme une muraille et couronnée d'une luxuriante forêt de hêtres et de sapins ; c'est l'Alverne. Cette nature âpre et sauvage, effrayante et sublime, plut aux deux Frères explo-

(1) *Fioretti*, première considération sur les stigmates.

rateurs. Ils acceptèrent au nom de François la donation que leur fit Orlando, et se bâtirent à la hâte une cabane et un oratoire, où ils psalmodièrent l'office divin, pour prendre possession de la montagne par la prière (1).

C'était, d'après les documents pontificaux, le 8 mai 1213 (2).

A son retour d'Espagne, François se fit rendre compte



LE MONT ALVERNE.

de ce qui s'était passé. Les Frères lui dépeignirent cette solitude sous de si belles couleurs, qu'il dit à ceux qui l'entouraient : « Chers fils, le carême de la Saint-Michel approche ; je crois que Dieu nous appelle à le passer sur cette montagne, pour la consacrer par la pénitence au Sauveur, à sa glorieuse Mère et aux saints Anges. » Et il se mit aussitôt en route, accompagné de quatre Frères, qui étaient

(1) *Fioretti,* loc. cit.
(2) Bref *Licet is* (*Bullar. francisc.*, t. IV, p. 156, n. 4).

chargés de le protéger contre les indiscrétions des visiteurs, et que Thomas de Celano (1) désigne suffisamment par leurs qualités respectives : Léon, Rufin, Ange et Masséo. « Mon fils, dit-il à Masséo, tu seras notre supérieur pendant tout le voyage. En chemin, nous garderons les usages du couvent, en récitant l'office divin, observant le silence et nous confiant à la garde de la Providence pour le gîte et le couvert. » Les trois Religieux inclinèrent la tête, et Masséo prit la direction de la petite troupe. La première nuit se passa dans un couvent de l'Ordre. La deuxième nuit, le mauvais temps et la fatigue obligèrent nos voyageurs à chercher un abri dans une des églises de Capraro, au pied de l'Alverne. Là, les quatre compagnons du Saint s'endormirent d'un profond sommeil. François seul demeura en prière ; mais il eut à subir un terrible assaut de la part des démons. Ces malins esprits, furieux de voir qu'il ruinait leur empire, lui apparurent sous des formes effrayantes, se précipitèrent sur lui, le frappèrent à coups redoublés et le laissèrent à demi mort sur le pavé. Au plus fort du combat, François, semblable au soldat qui se bat vaillamment sous les yeux de son capitaine, tenait son cœur élevé vers l'invisible Roi des siècles. « O Seigneur Jésus, s'écria-t-il, je vous rends grâces pour tous vos bienfaits, et particulièrement pour celui-ci, qui m'est un gage manifeste de votre amour. Vous punissez mes péchés en ce monde, pour m'épargner dans l'autre. Mon cœur est prêt à souffrir mille fois plus, si c'est votre sainte volonté (2). »

Le lendemain matin, François se trouvait réduit à un tel état de faiblesse qu'il ne put continuer le voyage à pied. Ses compagnons allèrent au village voisin, et rencontrèrent

(1) *Vita secunda*, p. 2, c. II.
(2) TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 3, c. LXIII ; et *Fioretti*, loc. cit.

un brave laboureur qui leur prêta volontiers son âne pour leur Bienheureux Père et se joignit à leur compagnie. On se remit en route; le saint Patriarche ouvrait la marche, assis sur sa paisible monture; le paysan et les Frères le suivaient à quelque distance. Tout en gravissant les premiers mamelons de la montagne, le paysan dit à François : « Père, dites-moi la vérité, êtes-vous vraiment ce François d'Assise dont on parle tant? — Oui, répondit le Saint. — Eh bien! reprit cet homme, croyez-moi, appliquez-vous à être aussi bon que les gens le disent, afin qu'ils ne soient pas trompés dans leur confiance. » Charmé de tant de simplicité, l'humble François descend de sa monture et lui baise les pieds, en le remerciant de son bon conseil; puis il remonte sur son âne (1).

Cependant, à mesure que l'on avançait dans les gorges sinueuses de l'Alverne, la montée devenait plus rapide, le sentier plus abrupt, le soleil plus brûlant. Le paysan, exténué de soif et de chaleur, s'écria tout à coup : « Je n'en puis plus! Je me meurs, si je ne trouve à boire. » Mais il n'y avait pas une goutte d'eau dans ce désert. François eut pitié du pauvre laboureur, et, les bras tendus vers le ciel, il se mit à implorer le secours de la Providence, avec cette pleine confiance qui est le plus sûr garant du succès. N'est-il pas écrit que Dieu est un père, le meilleur et le plus tendre des pères, et qu'il s'incline aux moindres désirs de ceux qui l'aiment? Bientôt, sentant que sa prière était exaucée, le Bienheureux se tourna vers le paysan, et lui dit en lui montrant du doigt un bloc de pierre : « Vois-tu cette roche? Vas-y; tu trouveras une source limpide que le Sauveur, dans sa miséricorde et sa bonté pour toi, vient d'en faire jaillir pour te désaltérer. » Cet homme crut à la

(1) *Fioretti*, première considération sur les stigmates.



Comment saint François, montant à l'Alverne, fit jaillir une source pour apaiser la soif de son guide. (D'après Giotto.)

parole du Saint; il le regardait comme un nouveau Moïse tout-puissant sur le cœur de Dieu. Il courut à l'endroit indiqué, et y trouva, en effet, une eau fraîche et délicieuse. Lorsqu'il eut étanché sa soif, la fontaine miraculeuse cessa de couler et disparut pour toujours (1).

Nos voyageurs atteignirent enfin la crête de la montagne, et le bonheur d'être arrivés leur fit oublier les fatigues de l'ascension. François s'assit sous un hêtre aux rameaux touffus, et, contemplant de là l'immense panorama qui se déroulait sous ses yeux, il fut ravi de la beauté du site. La solitude de l'Alverne lui plut; l'austère majesté des montagnes l'enchanta. Au même moment, une nuée d'oiseaux s'abattirent autour de lui, voltigeant sur sa tête, sur ses mains, sur ses épaules, et lui souhaitant la bienvenue par leurs cris et leurs battements d'ailes. Quoique habitué à leurs caresses, il fut tout émerveillé de ce spectacle, et dit à ses compagnons : « Je vois qu'il nous faut rester ici, puisque notre arrivée cause tant de joie à nos frères les oiseaux (2). »

Orlando, ayant appris que François était sur les hauteurs de l'Alverne, y accourut en toute hâte, accompagné de ses hommes d'armes et muni des provisions nécessaires. Il trouva les Religieux en prière. Le saint Patriarche se leva aussitôt pour aller au-devant de son noble visiteur, et le conduisant sous un très beau hêtre, à un jet de pierre environ des cellules des autres Frères : « Merci, lui dit-il, de nous avoir fait don de cette sainte montagne! Et maintenant, si vous voulez mettre le comble à vos bienfaits, construisez-moi une petite cabane faite de branchages et qui ait pour voûte les rameaux de cet arbre. » Le comte donna immédiatement ses ordres pour satisfaire au désir du Saint. On

(1) TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 2, c. XV; et BONAV., c. VII.
(2) BONAV., c. VIII.

comprend combien un tel oratoire, ayant pour piliers les troncs vigoureux d'un hêtre séculaire, pour ogives les branches entrelacées de l'arbre, pour parure un feuillage aux mille nuances, doré par le soleil couchant, pour tapis le gazon émaillé de renoncules d'or et de polygalas bleus, et laissant une échappée sur l'azur du ciel, devait plaire à un esprit contemplatif comme celui de François d'Assise. Le soir, quand vint l'heure du départ pour le comte Orlando, notre Bienheureux le remercia en termes chaleureux de sa visite et de son dévouement, et le bénit, ainsi que tous les travailleurs. Au moment du dernier adieu, le gentilhomme, prenant les Religieux à part, leur dit : « Je ne veux pas que, sur cette montagne sauvage, les nécessités de la vie vous empêchent jamais de vous livrer tout à votre aise à la méditation des choses célestes. Je veux, et je vous le dis une fois pour toutes, je veux que vous veniez chercher dans ma maison tout ce dont vous aurez besoin. Si vous agissiez autrement, j'en éprouverais beaucoup de peine. » Il dit, et il descendit l'Alverne avec ses hommes pour regagner le château de Chiusi (1).

Après son départ, Léon, Rufin, Ange et Masséo vinrent s'asseoir sur la mousse, auprès de leur Bienheureux Père, pour recevoir ses instructions. Depuis longtemps déjà, le soleil avait disparu derrière la cime des Apennins; les étoiles scintillaient au firmament, et envoyaient à la terre leur lueur vacillante; une brise légère s'était élevée et rafraîchissait les visages; les bruits du monde venaient s'éteindre au pied de la montagne. Ici, l'âme se sentait plus près de Dieu. Les Frères gardaient le silence, comme s'ils eussent craint de réveiller les échos de la montagne ou de troubler l'oraison de leur Père. Enfin, celui-ci prit la parole : « Mes Frères, leur dit-

(1) *Fioretti*, deuxième considération sur les stigmates.

il, ne faites pas trop de fond sur la généreuse proposition du seigneur Orlando, de peur de porter atteinte à votre vœu de pauvreté. Soyez sûrs que si vous êtes de vrais pauvres, le monde aura compassion de vous. Si vous embrassez étroitement la sainte pauvreté, on vous fournira libéralement le pain de chaque jour, au lieu que si vous vous en écartez, on vous délaissera. N'est-ce pas Dieu qui vous a appelés à cette forme de vie pour la conversion des peuples? Et dès lors, n'y a-t-il pas comme un pacte implicite entre vous et lui, qui oblige également les deux parties contractantes? A vous donc d'offrir aux peuples le pain de la vérité et le spectacle de vos vertus; aux peuples, qui sont ici les mandataires de Dieu, de vous donner en échange le pain matériel. Soyez fidèles à remplir vos obligations, et gardez la pauvreté évangélique, parce qu'elle est la perfection et le gage des richesses éternelles (1). »

Les cellules des Frères, n'étant que de feuillage, ne pouvaient les protéger suffisamment contre l'intempérie des saisons; d'ailleurs, ils n'avaient point d'habitation convenable pour y loger le Dieu de l'Eucharistie. Le saint Patriarche songea donc à bâtir une église et un petit couvent; et dès qu'Orlando revint sur la montagne, il lui fit part de ses desseins. Le comte les approuva; il amena, peu de jours après, quelques ouvriers des environs, et fit exécuter le plan tracé par le Saint.

Pendant qu'on travaillait à cette construction, François parcourait la montagne dans tous les sens, recherchant de préférence les endroits les plus favorables à la contemplation. Bientôt il se trouva en face de roches granitiques aux larges déchirures, dont il ne pouvait s'expliquer l'origine. Selon son habitude, il eut recours à Celui pour qui la nature

(1) *Fioretti*, deuxième considération sur les stigmates. Cf. TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 3; c. XVI.

n'a pas de secrets, et il lui fut révélé que ces phénomènes s'étaient produits au moment du tremblement de terre qui accompagna la mort du Sauveur (1). Alors il descendit de cette roche tourmentée, plein d'admiration pour un si grand souvenir, mais sans se douter qu'elle offrirait bientôt au monde une plus saisissante image du Calvaire.

C'est au comte Orlando qu'il devait la forêt de l'Alverne et un couvent si bien approprié à ses goûts. Il ne pouvait manquer de lui en témoigner sa reconnaissance. Il le fit à sa manière. Dans une autre de ses excursions sur la montagne, — probablement en 1222, au lendemain de la création du Tiers Ordre, — il l'agrégea à sa famille spirituelle et voulut lui-même lui imposer la tunicelle grise des Pénitents (2).

L'ermitage de l'Alverne, comme celui de la Portioncule, était devenu pour le Patriarche d'Assise un lieu sacré. Il y retourna cinq fois. Son sixième voyage, qui est le dernier, mérite plus encore que le premier d'être raconté tout au long; car il marque l'apogée de la gloire et des grandeurs mystiques de notre héros.

C'était au mois d'août 1224. François, âgé de quarante-deux ans, exténué de veilles et de fatigues, mais de plus en plus avide de lumière et d'amour, fut poussé par l'Esprit de Dieu à gagner de nouveau les hauteurs de l'Alverne. Malgré les chaleurs excessives, il partit sur-le-champ de Notre-Dame des Anges, emmenant avec lui ses deux compagnons ordinaires, Léon et Rufin (3). Décidé à s'envelopper d'ombre et de silence pour se livrer sans réserve aux mouvements de la grâce, il s'enfonça dans l'épaisseur de la forêt et se fixa

(1) *Fioretti*, deuxième considération sur les stigmates.

(2) *Bullarium francisc.*, t. IV, p. 156. Le Bullaire ne fixe pas l'époque.

(3) « Léon et Masséo », disent les *Fioretti*. Thomas Eccleston, mieux informé, nomme Léon et Rufin (coll. XIII).

dans une grotte isolée, la plus sauvage qu'il put découvrir sur la pente australe de la montagne. Durant le long séjour qu'il y fit, — de la fête de l'Assomption à celle de l'Exaltation de la Croix, — il fut plus que jamais favorisé de communications surnaturelles, parmi lesquelles nous relevons les suivantes.

La première concerne un de ses deux compagnons, « homme d'une piété angélique », remarque saint Bonaventure : désignation un peu vague, que précisent Thomas Eccleston et les *Fioretti* (1). Il s'agit du Frère Léon. Caché, lui aussi, dans un creux de rocher, il y fut assailli par une tentation qui lui mit l'esprit à la torture pendant plusieurs jours, et qu'il n'osait découvrir à son Bienheureux Père. Il désirait seulement avoir quelque pieuse sentence écrite de sa main, persuadé qu'il serait délivré par ce moyen de la tentation qui l'obsédait. Le saint Patriarche, connaissant par révélation l'épreuve et le désir du Frère, écrivit la bénédiction suivante, qu'il parafa de la lettre Tau : « *Benedicat tibi, Dominus, et custodiat te ; ostendat faciem suam tibi, et misereatur tui; convertat vultum suum ad te, et det tibi suam pacem. T. Dominus benedicat te, Frater Leo.* Que le Seigneur te bénisse et te garde ; qu'il te montre sa face, et qu'il ait pitié de toi ; qu'il tourne son visage vers toi, et qu'il te donne sa paix. T. Que le Seigneur te bénisse, Frère Léon. » — « Prends cette feuille, lui dit-il, et conserve-la toute ta vie. » Frère Léon ne l'eut pas plus tôt reçue que la tentation s'évanouit (2). Saint Bonaventure affirme que plusieurs malades ont été miraculeusement guéris au seul contact de ce parchemin.

(1) Bonav., c. xiii ; Th. Eccleston, coll. xiii ; et *Fioretti*, troisième considération sur les stigmates.

(2) *Fioretti*, deuxième considération sur les stigmates. Th. de Celano (*Vita secunda*, p. 2, c. xviii et saint Bonaventure (c. xiii) rapportent le même fait, moins le nom du Frère et la formule de bénédiction.

Quelques jours après, un Ange apparut assis sur le bloc de pierre où le Saint prenait son repas, et il s'entretint familièrement avec lui, comme un ami avec son ami. A la suite de cette vision, François, tout pénétré du sentiment de la majesté divine, appela le Frère Rufin et lui dit : « Il faut laver cette pierre sanctifiée par la présence d'un Ange et l'oindre d'huile (1). » Et aussitôt, ajoutent les *Fioretti* (2), le saint Patriarche, à l'exemple de Jacob, consacra cette pierre au Seigneur, en y versant de l'huile et en prononçant ces paroles : « Vraiment, c'est ici l'autel de Dieu! » Cette pierre est exposée à la vénération des peuples dans un oratoire dont elle fait le seul ornement.

L'apparition de l'Ange fut accompagnée d'importantes révélations dont le Bienheureux emporta le secret dans la tombe. Il fit seulement connaître trois promesses relatives à l'avenir de sa famille spirituelle : promesses inoubliables et trop consolantes pour que nous n'en donnions pas le texte authentique, tel que nous le recueillons des lèvres du Frère Léon, l'heureux dépositaire de cette confidence. Le saint Patriarche lui dit : « Voici trois promesses que le Seigneur m'a faites. Notre Ordre subsistera jusqu'à la fin des temps, dégagé de la scorie des scandaleux qui n'y pourront persévérer. Ses persécuteurs ne vivront pas longtemps. Enfin, de ceux qui l'aimeront sincèrement, aucun ne sera damné (3). » Ne croirait-on pas entendre un écho lointain de la voix puissante de Jéhovah appelant Abraham et lui disant : « Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront. »

La première des trois promesses divines, cet air de

(1) Th. Eccleston, coll. xiii (déposition du Frère Léon devant le Frère Pierre, provincial d'Angleterre).

(2) Troisième considération sur les stigmates.

(3) « Multa revelata... Et dixit ei (Leoni) quod Ordo suus duraret usque ad finem mundi et nullus malæ voluntatis diù durare posset in Ordine, et quod

radieuse jeunesse imprimé au front de l'institut séraphique, cette bénédiction s'étendant aux âges les plus reculés, une pareille faveur ne pouvait échapper à l'attention de notre vieux chroniqueur, d'ordinaire si bien renseigné, Thomas de Celano. Il l'a consignée, en effet, dans sa seconde légende. Voici les paroles qu'il place dans la bouche de Notre-Seigneur : « François, *ton Ordre subsistera jusqu'à la fin des temps,* renfermant dans son sein quelques hommes d'une vertu héroïque, à côté de beaucoup d'imparfaits. Et que cette pensée ne te trouble pas ; car l'éclat jeté par les premiers fera oublier les autres, comme le soleil, en montant à l'horizon, dissipe les vapeurs du matin (1). »

Une seconde apparition suivit de près celle de l'Ange. Le Frère Léon, étant venu vers minuit frapper à la porte de François, et n'entendant point de réponse, eut la curiosité de s'avancer et de regarder à travers les planches de la porte ce qui se passait. O prodige ! La grotte était inondée d'une clarté céleste. François était à genoux, les bras croisés sur la poitrine, selon sa coutume. Un vif rayon de lumière, tombant du ciel, éclairait son front ; et ses yeux étaient fixés sur un être invisible dont ils ne pouvaient se détacher, comme s'ils eussent rencontré Celui qu'il chantait dans ses vers. Le Maître et le serviteur échangeaient quelques paroles ; mais le Frère Léon ne pouvait saisir le sens de ce divin dialogue. Il remarqua seulement que le Saint répétait de temps à autre : « Qui êtes-vous Seigneur, et qui suis-je ? » Puis il le vit se relever, mettre la main dans sa poitrine, à trois reprises différentes, et l'étendre chaque fois vers la flamme mystérieuse. Après quoi les voix se turent,

nullus odiens Ordinem diù viveret, et quod nullus veraciter amans Ordinem suum, malum finem haberet. » (Déposition du Frère Léon, apud TH. ECCLESTON, coll. XIII.)

(1) *Vita secunda*, p. 3, c. XCIV.

la lumière disparut, et tout rentra dans le silence et les ténèbres.

Le Frère Léon éprouva comme le sentiment d'un homme ébloui par les éclairs qui sillonnent la nue au milieu d'une tempête. Il regarda autour de lui. C'était toujours le même paysage; les hêtres allongeaient leurs ombres effrayantes, les roches grisâtres reflétaient les rayons argentés de l'astre des nuits, les étoiles scintillaient au firmament; mais tout lui parut plus terne, plus sombre qu'auparavant. Il reporta ses yeux sur la caverne; elle avait repris son aspect austère, et nulle trace n'y était restée de la visite divine : elle n'était plus la porte du ciel.

Le Frère, ayant conscience de son indiscrétion, voulut se retirer sans bruit; mais François, qui l'avait entendu, l'appela et lui adressa ce doux reproche: « Chère brebis du bon Dieu, pourquoi as-tu cherché à connaître ce qui devait rester caché? » Le Frère avoua sa faute, et en ayant obtenu le pardon, il ajouta: « De grâce, mon Père, pour la plus grande gloire de Dieu, expliquez-moi le sens de la vision que vous avez eue. » Le Saint y consentit par esprit d'obéissance et d'humilité; l'angélique Léon était son confesseur et son confident. « Mon frère, lui dit-il, le Seigneur m'a apparu dans cette flamme que tes yeux ont aperçue. Il m'a communiqué une si haute connaissance de ses perfections et de mon néant, que je n'ai pu m'empêcher de m'écrier: « Mon Dieu, qui êtes-vous, et qui suis-je? D'où vient que vous daignez abaisser vos regards sur moi qui ne suis qu'un ver de terre? » Le Seigneur Jésus m'a dévoilé des mystères si élevés que l'esprit humain ne peut les comprendre. Avant de remonter au ciel, il m'a dit pour adieu: « François, en échange de tous les biens que tu as reçus de moi, offre-moi quelque présent. — Eh! Seigneur, vous savez que je n'ai plus rien au monde, et que depuis longtemps je vous appar-

tiens sans réserve. — Mets la main dans ton sein, et donne-moi ce que tu y trouveras. » J'ai obéi ; trois fois j'ai mis la main dans ma poitrine, et chaque fois j'en ai retiré une belle pièce d'or, que je me suis hâté de lui offrir. Stupéfait, je lui



Le chevalier de Celano est frappé de mort pendant le repas auquel il avait convié saint François. (D'après Giotto.)

ai demandé ce que signifiaient ces trois pièces d'or miraculeuses. « Elles sont, m'a-t-il répondu, le symbole des trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, que tu as su garder à l'abri de toute souillure. » Et il a rempli mon âme

d'une telle abondance de grâce, que je ne veux cesser de le louer et de le bénir pour les bienfaits dont il m'a comblé. »

Ayant achevé ces mots, François congédia son compagnon, en lui défendant de jamais divulguer le secret de ces apparitions et de chercher désormais à voir ce qui se passait entre Dieu et lui (1).

Grâce à ces révélations, l'Alverne était devenu un autre Thabor, mais un Thabor momentané; car la vie des Saints ne se compose pas seulement de délices spirituelles, mais aussi et bien plus de cet esprit de sacrifice et d'immolation dont le Calvaire demeure à jamais le modèle et le foyer. Aussi est-ce là, sur la montagne des douleurs, que le saint Patriarche revenait toujours, au sortir de ses extases. Il y montait en esprit et se tenait au pied de la croix, abîmé dans le souvenir de la Passion; et plus il pénétrait avant dans les plaies béantes de l'Homme-Dieu, plus son cœur devenait un brûlant foyer d'amour; plus, en un mot, il se sentait enflammé du désir de ressembler à son divin modèle. Ayant appris de la bouche d'un Ange qu'il trouverait dans les oracles de l'Évangile ce que le Seigneur attendait de lui, il fit venir le Frère Léon. Trois fois Léon ouvrit le livre des Évangiles, et trois fois il tomba sur la scène de la Passion de Jésus-Christ. Dès lors, François comprit qu'après avoir imité le Sauveur dans sa vie cachée et dans son apostolat, il devait lui ressembler encore dans son ineffable martyre, et il s'écria tout joyeux : « Mon cœur est prêt, Seigneur; mon cœur est prêt (2). »

Nous touchons ici à l'apogée des ascensions mystiques d'un grand Saint. Il siérait mal à un pauvre pécheur comme nous de décrire de si célestes merveilles. Taisons-nous donc

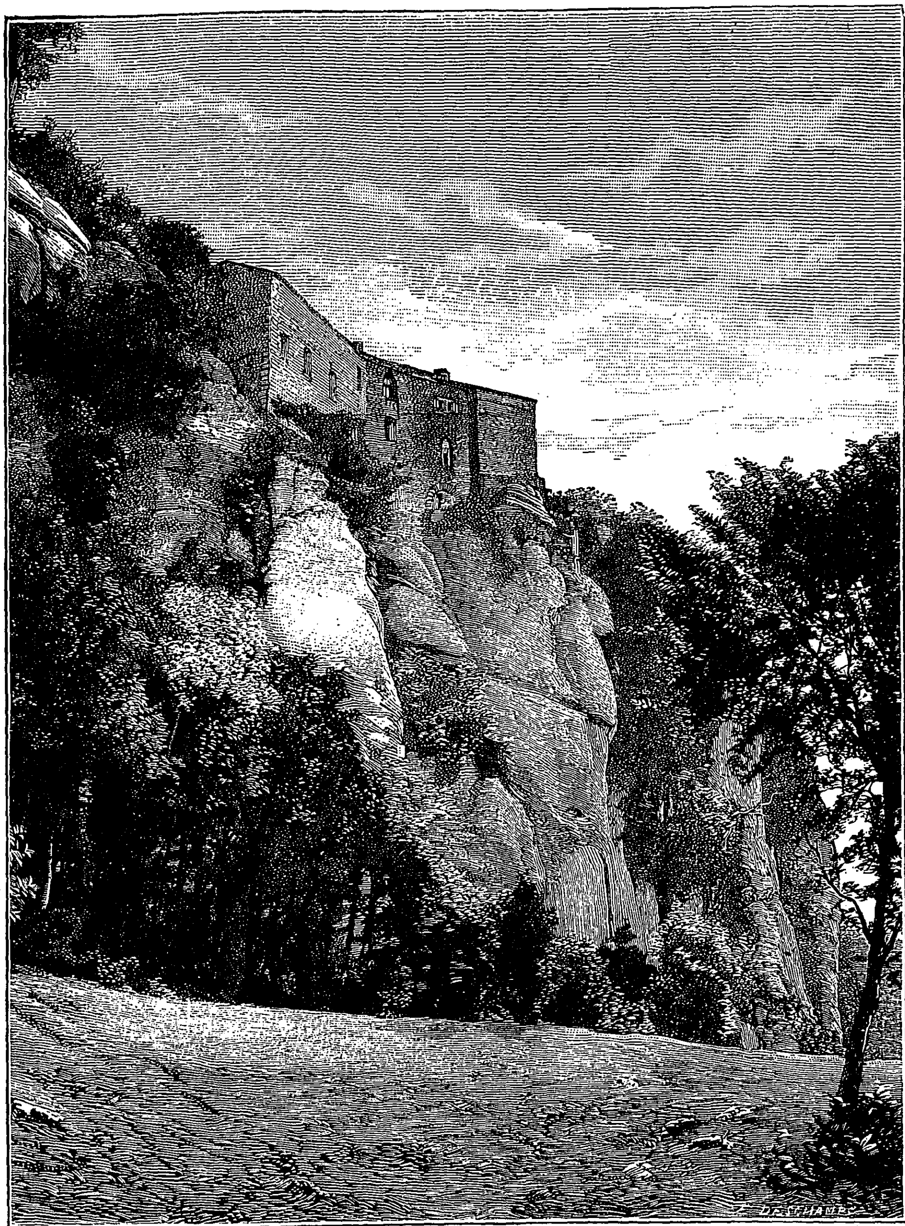
(1) *Fioretti,* troisième considération sur les stigmates.
(2) *Fioretti,* loc. cit. — Cf. BONAV., c. XIII.

pour écouter la voix d'un docteur expert en ces matières, celle du Docteur séraphique.

« A l'aube du jour, vers la fête de l'Exaltation de la Croix (1), l'angélique François était en prière sur le penchant de la montagne. Tout à coup il vit descendre des hauteurs du ciel un Séraphin aux six ailes de feu, éblouissantes de clarté. L'Ange vola d'un vol rapide tout près de lui, et demeura suspendu dans les airs; et alors apparut entre ses ailes l'image de Jésus crucifié. A cette vue, l'âme de François fut saisie d'une stupeur indicible. La joie et la douleur la remplissaient tour à tour : la joie, parce qu'il avait en face de lui le Dieu de son cœur, le Dieu d'amour sous la forme d'un Séraphin; la douleur, parce que c'était Jésus souffrant, les mains et les pieds attachés à la croix, et le cœur percé de la lance. Il avait sous les yeux un mystère insondable, et son étonnement était extrême; car comment concilier les humiliations du Calvaire avec les gloires de la vision béatifique? Enfin, il découvrit, à la lumière céleste, le sens caché de cette vision, et il comprit que ce n'était point par le martyre du corps, mais bien par le feu de l'amour, qu'il devait se transformer entièrement en son Bien-Aimé.

« La vision disparut, mais elle laissa dans son cœur une ardeur merveilleuse, et dans sa chair la trace non moins merveilleuse de l'empreinte divine. Tout aussitôt, en effet, apparurent sur ses membres les cinq plaies qu'il venait d'adorer dans l'Apparition. Ses mains et ses pieds semblaient transpercés par de gros clous, dont la tête ronde et noire était très visible, et dont la pointe, longue et comme rabattue, dépassait le dessus des mains et la plante des pieds. La plaie du côté, large et béante, laissait voir une cicatrice de

(1) Le jour même de la fête, d'après Barthélemy de Pise (liv. III, fr. 3).



LE ROCHER DE LA STIGMATISATION, A L'ALVERNE.

couleur vermeille, d'où le sang découlait souvent sur les vêtements du Saint.

« Il portait donc les sacrés stigmates, visiblement imprimés sur sa chair. Cette faveur du ciel le jeta dans une grande perplexité : devait-il la révéler, ou devait-il la taire? Il ne savait à quel parti s'arrêter; car, d'une part, il ne pouvait la dérober longtemps aux regards de ses plus intimes compagnons; et, de l'autre, il appréhendait de publier le secret du Seigneur. Il manda quelques-uns de ses disciples, et leur proposa son doute en termes vagues et généraux, comme s'il se fût agi d'un autre. Mais l'un d'eux, le Frère Illuminé (le même qui l'avait accompagné en Orient), comprenant, à son émotion, qu'il avait dû recevoir quelque grâce extraordinaire : « Père, lui dit-il, sachez que ce n'est pas pour vous seul, mais aussi pour le prochain, que les mystères du ciel vous sont dévoilés. Si vous les gardez exclusivement pour vous, vous aurez tout lieu de craindre, ce me semble, que Dieu ne vous demande compte un jour du talent enfoui. »

« Cet avis fit impression sur le séraphique Père ; et quoiqu'il répétât habituellement : « *Secretum meum mihi* : C'est « mon secret », cette fois il raconta tout au long, non sans crainte, la vision qu'il avait eue, ajoutant cependant que le Séraphin lui avait révélé des choses que, de sa vie, il ne découvrirait à personne. Peut-être les discours de l'Ange furent-ils si divins, que la langue humaine serait impuissante à les traduire! Saint François, ayant terminé son carême en l'honneur de saint Michel, descendit de la montagne, tout transfiguré par le divin amour et portant l'image du Crucifié gravée, non sur la pierre ou sur le bois, mais dans sa propre chair, par le doigt du Dieu vivant. Il s'efforçait de cacher « le secret du grand Roi » ; mais Dieu, à qui il appartient de donner de l'éclat à ses œuvres, opéra de nouveaux

prodiges pour attester la réalité et l'origine de ces mystérieuses blessures.

« François avait beau tenir ses mains toujours couvertes



SAINT FRANÇOIS PORTANT LES MARQUES DE LA PASSION DU SAUVEUR.
(Fresque du quatorzième siècle.)

et marcher avec des chaussures, il ne pouvait parvenir à celer entièrement les trésors du ciel. Un grand nombre de Frères, plusieurs Cardinaux et le pape Alexandre IV lui-même ont affirmé, sous la foi du serment, avoir vu de leurs propres yeux les vénérables stigmates du Saint, pendant

qu'il vivait encore. A sa mort, plus de cinquante Frères, l'illustre vierge Claire avec ses sœurs, et d'innombrables séculiers, y ont pieusement collé leurs lèvres et les ont touchés de leurs mains, afin que rien ne manquât à la force de leur témoignage.

« Quant à la blessure du côté, François la cacha si bien, que, de son vivant, nul ne put la voir qu'à la dérobée. Un Frère, qui lui rendait des soins assidus, le pria un jour de quitter sa tunique, sous prétexte de la laver; grâce à cette pieuse industrie, il vit et considéra la plaie; et y posant légèrement trois doigts, il en mesura la largeur. Le Vicaire général (le Frère Élie) réussit de la même manière à la voir. Un autre compagnon du Saint (le Frère Rufin), homme d'une parfaite simplicité, lui oignant les épaules pour le soulager en ses infirmités, atteignit par mégarde la plaie du cœur; François en ressentit une si vive douleur, qu'à dater de ce jour, il porta une ample tunique qui lui couvrait les flancs. Les Frères qui lavaient ses vêtements, les trouvant teints de sang, ne purent plus douter de l'existence de cette plaie; enfin, après la mort du séraphique Père, ils purent satisfaire leur dévotion et contempler à loisir l'ouverture du côté et les autres stigmates du serviteur de Dieu.

« Ainsi orné des sacrés stigmates, ô François! tu es cet ange de l'Apocalypse que saint Jean a vu s'élever à l'Orient et qui portait au front le signe du Dieu vivant (1). »

Le fils de Bernardone portait donc, visibles sur sa chair, avec leurs couleurs de carmin et leurs émanations embaumées, les divines empreintes du Séraphin : miracle inouï dans les âges précédents, miracle dont les peuples de l'Ombrie furent témoins pendant plus de deux années, prodige ineffable d'amour par lequel Dieu voulait à la fois honorer dans

(1) Bonav., c. xiii. — Cf. Th. de Celano, *Vita prima*, p. 1, c. iii; *Vita secunda*, p. 3, c. lxxv-lxxvii; et *Tres socii*, c. xvii.

François le législateur des pauvres évangéliques et raviver dans l'esprit d'une génération croyante, mais perdue d'orgueil et de volupté, le souvenir de la grande scène du Calvaire! Tous voulaient, en effet, contempler cette image vivante du divin Crucifié; tous auraient voulu baiser les clous de ses mains, si son extrême humilité ne s'y fût opposée. Pour y parvenir, il fallait toute une stratégie de ruses innocentes, capables de tromper sa vigilance. Voici un exemple de ces pieuses industries.

Un Religieux de Brescia, venu à Sienne pour conférer avec le vénéré fondateur, avait un vif désir de voir, avant de s'en retourner, les rubis célestes qui ornaient sa chair; mais il ne savait comment s'y prendre. Il consulta le Frère Pacifique. « Voici ce qu'il faudra faire, lui dit le *roi des vers*. Au moment où nous prendrons congé du Père, je solliciterai sa bénédiction et la permission de lui baiser les mains. Il les avancera, et tu en profiteras pour jeter un regard sur ces miraculeuses empreintes. » Le Brescianite suivit le conseil de son introducteur, et il goûta, en effet, le bonheur qu'il avait convoité. Mais le saint Patriarche eut un vague soupçon du péché de curiosité commis à son endroit. Il rappela aussitôt le Frère Pacifique et lui dit : « Que Dieu te pardonne, mon Frère! car tu me fais beaucoup de peine en ce moment! — Quelle peine, vénéré Père? » répliqua Pacifique en se prosternant à ses genoux. François ne répondit pas, et les deux visiteurs se retirèrent, s'applaudissant du succès de leur petit complot (1).

L'humilité du Saint comprimait l'élan des disciples aussi bien que la légitime curiosité des fidèles; mais, après sa mort, il n'en fut plus de même : de sorte que ce privilège des stigmates, qui est le couronnement des faveurs sans

(1) TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. 3, c. LXXVI.

nombre accumulées sur la tête du réformateur ombrien, demeure en même temps un des faits les plus avérés. On ne saurait le révoquer en doute sans nier toute certitude historique. Il a pour narrateurs des hommes d'une véracité inattaquable, Thomas de Celano, Thomas Eccleston et saint Bonaventure, et pour garants une nuée de témoins qui se lèveraient, au besoin, pour répéter ce qu'un des compagnons du Saint, le Frère Boniface, affirmait solennellement au Chapitre général de Gênes, en présence de Jean de Parme et des Pères capitulaires : « Ces stigmates, je les ai vus de mes yeux; je les ai touchés de mes mains (1). »

Le fait une fois admis, il faut bien admettre aussi le miracle. Accuser le Frère Élie de supercherie, comme le fait Renan (2), c'est recourir à une imputation calomnieuse pour repousser le surnaturel. Ne voir dans ce phénomène, avec Alfred Maury (3), que le fruit d'une imagination exaltée par la méditation des mystères de la croix, c'est contredire ouvertement l'expérience et le sens commun; car, quelle que soit la puissance de l'imagination, elle ne peut jamais traduire en caractères visibles sur la chair les impressions de l'âme, ni retenir à son gré les flots de la vie après une lésion au cœur qui, de sa nature, entraîne la mort. Supercherie, imagination, hallucination, toutes ces explications tentées par la science aux abois sont donc fausses ou insuffisantes ; et dès lors, la conclusion s'impose : le dernier mot de ce phénomène est dans l'intervention d'une puissance supérieure (4). Quel est le caractère de cette puissance? Il appartenait à Rome, et à elle seule,

(1) Th. Eccleston, coll. xiii.
(2) *Nouvelles Études d'histoire religieuse, François d'Assise,* etc.
(3) *La Magie et l'Astrologie,* 4e éd., p. 343-422.
(4) Consulter la *Mystique divine,* par M. Ribet, t. II, p. 484-505.



Le Frère Léon panse les plaies des stigmates. (D'après Van Schuppen.)

d'évoquer cette cause et de prononcer sans crainte d'erreur. C'est ce qu'elle a fait dans plusieurs diplômes et après un examen qui défie la critique. Écoutons d'abord Grégoire IX, dont le témoignage a une double valeur, comme Souverain Pontife et comme intime ami du Saint.

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les chrétiens qui verront ces Lettres, salut et bénédiction apostolique.

« Nous croyons inutile de vous exposer dans ces Lettres les grands mérites qui ont conduit à la céleste patrie le glorieux confesseur saint François, puisqu'il n'y a presque pas de fidèles qui n'en soient informés. Mais nous avons jugé qu'il convenait de vous instruire tous, plus particulièrement, de la merveilleuse et singulière faveur dont il a été honoré par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la gloire et la splendeur des Saints. *Par un effet de la puissance créatrice de Dieu,* il a reçu pendant sa vie les *stigmates* aux mains, aux pieds et au côté; et l'on a pu en constater encore l'existence après sa mort. La connaissance certaine que nous et nos frères les cardinaux en avons eue, aussi bien que de ses autres miracles, *dûment certifiés* par des témoins très dignes de foi, a été le principal motif qui nous a porté à l'inscrire au catalogue des Saints, de l'avis de nos frères les cardinaux et de tous les prélats qui étaient alors réunis autour de nous. Comme donc nous souhaitons vivement que cela soit cru de tous les fidèles, nous vous prions, vous conjurons, et au besoin vous enjoignons de fermer l'oreille à tout ce qu'on pourrait dire de contraire, et d'avoir pour ce saint confesseur une vénération et une dévotion qui vous le rendent propice auprès de Dieu, afin que, grâce à ses mérites et à son intercession, le Seigneur vous accorde de prospérer en ce monde et d'être éternellement heureux en l'autre. Donné à Viterbe, le deuxième jour d'avril, l'an onzième de notre pontificat. »

En l'année 1255, le pape Alexandre IV adressa aux Frères Mineurs une autre bulle qui n'est pas moins précieuse que la précédente. Dans cette lettre, il déclare qu'il prend sous sa protection spéciale « l'Alverne, cette montagne visitée par les Séraphins, théâtre d'une immolation mystique, nouveau



Saint François découvrant la plaie du côté. (Fresque du quinzième siècle.)

Calvaire où l'étendard du salut, déployé par la main des anges, a récemment brillé sur l'Occident, comme il rayonna jadis sur les plages orientales ». Il recommande instamment aux Frères de n'en jamais abandonner les cimes sacrées et d'entretenir à perpétuité le monastère fondé par leur Bienheureux Père (1).

(1) Wadding, t. III, p. 379.

Cinq ans après, le 20 août 1260, l'Alverne était témoin d'une cérémonie imposante et tressaillait d'allégresse. Saint Bonaventure, alors général de l'Ordre, y campait avec plus de mille Frères Mineurs, et une foule de pèlerins couronnait les hauteurs de la montagne. En ce jour-là, les évêques d'Arezzo, de Florence, de Fiesole, de Pérouse, d'Assise, d'Urbino et de Città di Castello consacrèrent, sous le titre de Notre-Dame des Anges, l'église édifiée en 1215 par le comte Orlando, et où reposent aujourd'hui les cendres de cet ami de saint François; puis, faisant processionnellement le tour de la montagne, ils la bénirent sous le nom de « montagne séraphique ».

Benoît XI ordonna que la fête des stigmates de saint François fût célébrée chaque année, le 17 septembre, dans toutes les maisons de l'Ordre ; et Paul V étendit cette fête à tout l'univers catholique. Les Souverains Pontifes ont ainsi confirmé de leur autorité apostolique l'authenticité du miracle. Aussi la montagne séraphique est-elle depuis plus de six siècles le rendez-vous des pèlerins, et le courant de la foi qui entraînait les populations du moyen âge vers ce Calvaire franciscain ne s'est-il jamais ralenti, excepté dans les jours d'épreuve que nous traversons.

« Sur l'Alverne, le cœur se nourrit d'un seul souvenir : les stigmates de saint François. Tout lui parle de ce miracle des miracles de la vie mystique, l'affluence des pèlerins, les merveilles de l'art naïf de Luca della Robbia, la piété des Religieux, le gémissement doux et triste du vent dans les sapins sombres, les sublimes beautés de cette nature grandiose et tourmentée, aussi bien que le lieu sacré où, prosterné, l'enfant de saint François d'Assise lit à travers ses larmes cette prière gravée sur le marbre :

SIGNASTI HIC SERVUM TUUM FRANCISCUM
SIGNIS REDEMPTIONIS NOSTRÆ.

« L'esprit se repaît à loisir du souvenir de ce grand événement; il en repasse avec une joie intime et profonde toutes les circonstances. Et cependant, il craint de donner jour à ses pensées, comme si un instinct secret l'avertissait qu'il est des faits sacrés que toute parole profane, et des sentiments sacrés qui ne doivent naître et s'épanouir que sous les regards de Dieu (1). »

Baisons donc par la pensée cette terre où François a prié, souffert et pleuré; et pour adieu suprême, jetons-lui ce cri du Prophète royal: « Salut, ô montagne fertile en grâces et en miracles! Le Seigneur t'a choisie entre toutes pour y établir sa demeure : il y habitera à jamais (2). »

(1) *Pèlerinage aux sanctuaires franciscains de l'Ombrie et de la Toscane,* par le R. P. EXUPÈRE, Capucin, p. 155.
(2) Ps. LXVII.



Saint François recevant les stigmates. (Vespéral du treizième siècle.)

CHAPITRE XVII

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINT FRANÇOIS.

(1224-1226)

La poésie seule peut rendre les grandes passions de l'âme. Aussi avons-nous vu François, en face des beautés de la nature, improviser son beau Cantique du Soleil. Mais si des créatures périssables et fragiles lui ont arraché de tels cris d'admiration, que sera-ce donc, après que les yeux de sa chair ont contemplé Celui qui est l'éternelle et substantielle beauté, et que son cœur a reçu des mains mêmes de l'amour une blessure profonde, ineffaçable, dont il ne voudrait pour rien au monde guérir? Comment pourra-t-il contenir les sentiments impétueux qui débordent de son cœur, comme un fleuve qui a rompu ses digues? Ayant trouvé sur la croix Celui qu'il demandait aux forêts de l'Alverne, Celui qu'il aime, il le chante, et son enthousiasme se traduit par deux odes qu'on dirait écrites dans le feu des ravissements divins.

Saint Bernardin de Sienne, qui nous les a léguées, les attribue toutes deux à saint François; et nous n'avons point de motifs suffisants pour contredire l'opinion d'un si fidèle interprète des traditions franciscaines. D'autres historiens les rangent parmi les œuvres du Bienheureux Jacopone de Todi, autre disciple de François et le fameux auteur du

Stabat. Pour nous, nous partageons l'avis du savant Ozanam. Le premier chant, qui est le plus beau, et qui a pour refrain : « *In foco l'amor mi mise :* L'amour m'a mis dans un foyer d'amour », ne paraît pas avoir été retouché par une main étrangère. Tout au plus Jacopone lui a-t-il donné un rythme plus classique, comme le Frère Pacifique l'avait fait pour le Cantique du Soleil. L'auteur n'a pas signé son œuvre, il est vrai ; mais il a voilé son nom sous les ardeurs de sa flamme et les riches couleurs de son imagination. L'idée fondamentale et le ton belliqueux de cette tenson trahissent le jeune Assisien qui rêve de s'illustrer sous l'étendard du gentil comte de Brienne, puis y renonce soudain pour devenir le gonfalonier d'un prince plus puissant et le chevalier errant de l'amour divin. Il représente son extase sur l'Alverne sous la figure d'un assaut d'armes, où lui-même fait une chevauchée sur la terre du Christ; blessé à mort, il rend les armes et se lie par amour et sous la foi du serment à son vainqueur.

Le second poème est beaucoup plus long ; on n'y retrouve plus ce tour original et bref qui est le cachet des œuvres de saint François. On peut donc admettre que le Bienheureux Jacopone paraphrasa, avec son abondance naturelle, une belle et grande pensée empruntée à quelque vieux cantique du séraphique Patriarche, comme les disciples d'un musicien reproduisent dans une suite de variations le motif donné par le maître. Quoi qu'il en soit, ce poème étincelle de beautés. Écoutons les accents de cette poésie italienne.

« O amour, pourquoi blesser ainsi mon cœur? Je suis tout hors de moi; la flamme que tu as allumée en mon sein me consume, et elle va toujours grandissant.

« Je ne puis fuir ni trouver de repos: je suis le prisonnier de l'amour.

« Pour acquérir l'amour, j'ai tout quitté ; et après avoir

sacrifié le monde sans réserve et sans retour, je me suis donné moi-même. Si tout l'univers était en ma possession, je le donnerais sans hésiter en échange de l'amour.

« Je ne saurais désormais arrêter mes regards sur les créatures ; je n'ai plus d'yeux ni de voix que pour mon Créateur. En présence du Christ mon Amour, toute beauté me paraît une fange impure ; le ciel et la terre perdent leurs attraits, le soleil sa splendeur, le chérubin ses lumières, le séraphin ses ardeurs.

« Toutes les créatures me répètent sans cesse que je dois aimer. Je les entends murmurer à mes oreilles : « Aime de « tout ton cœur, aime Celui qui nous a créées pour t'attirer à « lui. »

« O Beauté ancienne et toujours nouvelle, ô Jésus, tu m'as ravi mon cœur, et tu entraînes mon âme tout entière je ne sais où. Je n'ai plus de cœur que pour t'aimer! O Amour après qui je soupire, ah ! fais-moi mourir d'amour!

« Toi-même, tu ne sus pas te défendre de l'amour. Par amour tu descendis sur la terre, et tu cachas tes grandeurs natives, ta sagesse et ta puissance. Souvent tu cheminais par le monde comme un homme enivré; l'amour te menait comme un homme vendu. En toutes circonstances, tu ne montras qu'amour, un amour sans mesure, avec un complet oubli de toi-même.

« Donc, que nul ne me reprenne, si je suis ivre d'amour et que l'amour semble m'ôter la raison. Comment aurais-je la force de résister à ses attraits ? Non, je ne le puis. La sentence en est portée, je dois mourir d'amour. Je ne veux d'autre consolation que de mourir d'amour. »

Dans les dernières stances, le poète répète sans cesse : Amour ! amour ! Il s'est donné pour toujours à Celui qui l'a marqué des glorieux stigmates de sa Passion; il persévérera dans sa résolution. Et comme la passion hâte les batte-

ments du cœur, fait haleter la poitrine et ne permet plus d'autre langage que de brûlantes exclamations, son amour s'exhale à la fin en sons rapides, harmonieux, semblables à ceux d'une harpe éolienne qui obéit à un souffle céleste et dont les accords pressés croissent, décroissent, meurent, renaissent et se prolongent longtemps encore (1).

Gœrres a écrit tout un volume sur saint François troubadour; il a eu raison. A travers les strophes qu'on vient d'entendre, en effet, court un souffle lyrique, puissant, inconnu, sous la pression d'un seul sentiment. Ce sentiment, le plus spontané, le plus pur, le plus violent qui puisse faire vibrer les cordes du cœur humain, et par là même le plus poétique, c'est l'amour divin, le même amour qui a enfanté les martyrs du Colisée. François cède aux transports de cet amour; il chante comme chantent les séraphins du ciel, et le moindre de ses soupirs dépasse toute l'antiquité païenne, qui connut Dieu, mais ne l'aima pas.

On nous pardonnera de nous être quelque peu étendu sur ce sujet. « Premiers vagissements de la muse italienne (2) », cris sortis d'une extase, ces poésies sont des riens, si on les compare aux œuvres et aux vertus du Saint; mais ces riens ont du prix cependant, parce qu'ils reflètent quelque chose des ardeurs d'une âme séraphique, comme la goutte de rosée reflète les premiers feux du jour.

Lorsque le poète de l'Alverne eut dicté ses odes et célébré la fête de l'archange saint Michel (3), il quitta la montagne miraculeuse et s'achemina lentement vers Assise. Il était monté sur un âne, humble monture qu'il préférait à toute autre, en souvenir de l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem, et dont il fut obligé de se servir pendant les

(1) *Saint François troubadour,* par GOERRES. Spire, 1826.
(2) LÉON XIII, Encycl. *Auspicato.*
(3) BONAV., c. XIV; — WADDING, t. II, p. 95-96.

deux dernières années de sa vie. Quand il descendit de ce nouveau Calvaire, il ne put, malgré les efforts de son humilité, se soustraire au regard et à l'admiration de la foule. Les habitants des villes et des villages qu'il traversa crurent voir en lui un crucifix vivant; et l'entourant avec cet enthousiasme qui distingue le peuple italien, ils vénérèrent ses plaies sacrées, et baisèrent ses mains baignées d'un sang miraculeux (1).

Rentré au couvent de Notre-Dame des Anges, il n'y séjourna pas longtemps. « Car, dit saint Bonaventure, non seulement il brûlait pour Dieu d'un amour séraphique, mais, comme la victime du Calvaire, il avait une soif immense du salut des âmes. Ne pouvant plus marcher à cause des clous qui lui transperçaient les pieds, il se faisait conduire, tout languissant et à demi mort, à travers les bourgades, pour exciter les peuples à porter dignement la croix. Il disait souvent à ses disciples : « Mes Frères, commençons enfin à servir le bon Dieu; car jusqu'à présent nous n'avons, pour ainsi dire, rien fait pour lui. » Tout usé qu'il était par les fatigues de l'apostolat, il désirait ardemment revenir aux humbles pratiques des premiers temps de sa conversion, servir les lépreux et s'imposer toutes sortes de macérations. Si ses membres étaient abattus par la souffrance, son esprit conservait toujours la même vigueur. Il rêvait de nouveaux combats contre l'ennemi du salut; il espérait de nouveaux triomphes, et se proposait d'étendre par toute la terre le règne de la vérité; car l'amour, quand il sert d'aiguillon, ne laisse ni trêve ni repos, et presse toujours de marcher en avant (2). »

A cette belle page du Docteur séraphique, ajoutons l'éloge plus court, mais non moins admirable, que trace à

(1) Wadding, t. II, p. 96.
(2) Bonav., c. xiv.

son tour Thomas de Celano. « Le zèle de François ne connaissait point de limites : il embrassait tout l'univers, et le Saint eût voulu porter en tout lieu le flambeau de l'Évangile. Ouvrier infatigable, on le voyait quelquefois, malgré son extrême faiblesse, parcourir en un seul jour cinq ou six des petites villes de l'Ombrie : tant son corps était soumis à sa raison, et sa raison à Dieu ! tant la vertu était devenue pour lui une seconde nature (1)! » Il parlait peu, sans doute; mais l'accent de sa voix, ses pressants appels et la vue des sacrés stigmates imprimés sur sa chair n'étaient-ils pas pour tous la plus émouvante des prédications? Ainsi passait-il au milieu des populations, image saisissante du Dieu crucifié qu'il prêchait, apôtre jusqu'à la dernière heure, vase d'élection répandant plus que jamais autour de lui, et toujours à son insu, une odeur de vie qui donnait la vie, un parfum semblable aux vapeurs de l'encens dans les jours d'été. Excursions fructueuses, quoique de bien courte durée. Un des faits qui remplissent cette période de son existence mérite d'être signalé à cause de son importance historique. Il s'agit de la guérison d'un enfant destiné à une grande célébrité.

Selon toutes les probabilités, saint François traversait la Toscane et passait par Bagnorea, en 1225, lorsqu'on lui présenta un petit enfant dont on n'attendait plus que le dernier soupir. Sans espoir du côté des hommes, les parents, Jean de Fidanza et Maria Ritelli, tous deux illustres par leur noblesse et plus encore par leur piété, tournèrent un regard plein de foi vers le ciel. Ils eurent recours à l'intercession de ce François d'Assise que toute l'Italie invoquait déjà comme un Saint, et dona Maria fit vœu de donner son petit Jean, s'il revenait à la santé, à l'Ordre des

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 2, c. iv.

Frères Mineurs. Notre Saint, touché des larmes de la mère, se mit en prière et lui rendit son fils parfaitement guéri.

Saint Bonaventure rappelle lui-même ce miracle dans la préface de sa *Légende*. « Je craindrais, écrit-il, d'être taxé d'ingratitude, si je ne publiais la vie et les vertus de celui qui m'a arraché dans mon enfance aux portes de la mort. » A la vue du charme angélique répandu sur le visage de l'enfant et des hautes destinées que Dieu lui réservait dans l'Église, François s'écria comme s'il eût trouvé le trésor qu'il cherchait : « *O buona ventura!* O la bonne rencontre! » Buonaventura, Bonaventure, ce sera le nom sous lequel le fils de Jean de Fidanza sera connu du monde entier et qu'il illustrera comme cardinal évêque d'Albano, comme docteur, comme saint.

Après avoir constaté le miracle, admirons les merveilleux desseins de la Providence en cette rencontre. François et Bonaventure, que de gloire en ces deux noms! L'un est le fondateur des trois Ordres de la Pénitence ; l'autre en sera le restaurateur et comme le second père. Le saint Patriarche a restauré l'Église, qui tombait en ruine ; le Docteur séraphique en sera la lumière. Ils ont chacun leur mission et leurs vertus spéciales ; mais tous deux appartiennent à la famille des âmes séraphiques ; tous deux brillent d'un éclat immortel au firmament invisible des élus. Et de ces deux astres, l'un était alors à son aurore, et l'autre sur son déclin.

François, en effet, succombait sous le poids des labeurs apostoliques, auxquels s'ajoutaient de cruelles infirmités. Trois maladies implacables, une ophtalmie, une hépatite, une gastralgie, dont il ressentait depuis longtemps les premières atteintes, s'appesantirent à la fois sur lui et le condamnèrent à un repos absolu. Il revint à Assise pour souffrir. Sous les étreintes du mal, son pauvre corps fut bientôt

réduit à l'état de squelette, « d'un squelette endolori (1) ».

Un jour qu'il adressait au ciel une fervente prière pour demander, non la santé, mais la patience et la résignation, une voix céleste lui répondit aussitôt : « François, que serait le monde entier — fût-il converti en or pur — mis en parallèle avec la gloire et les richesses du Paradis? Et si la souffrance était l'arrhe et le gage de ce royaume de gloire, est-ce que tu ne l'endurerais pas volontiers? — Oh! avec une joie extrême, Seigneur. — Réjouis-toi donc; car les infirmités qui affligent ta chair en ce moment formeront là-haut un des fleurons de ta couronne (2). » A ces mots, le malade se sentit fortifié et plein d'une nouvelle ferveur. Il fit venir ses compagnons et leur redit, de sa vision, ce qui était le plus propre à les consoler dans les jours d'épreuves, c'est-à-dire, le prix de la douleur chrétiennement acceptée. Mais qui dira avec quelle sainte allégresse il marchait lui-même dans cette voie du Calvaire? Qui dira avec quelle docilité il s'abandonnait à l'action de la Providence? C'était le diamant se laissant tailler et polir par le ciseau de l'artiste.

Cependant, l'ophtalmie faisait des progrès alarmants, sans que le saint Patriarche consentît à employer aucun remède. Il fallut, pour fléchir sa résolution à cet égard, toute l'autorité du Vicaire général, Frère Élie, auquel il était sincèrement attaché et qui le lui rendait largement (3). » Il accepta donc, par esprit d'obéissance, les secours de la médecine, et porta les chaussures confectionnées tout exprès par la vierge Claire pour lui faciliter la marche. Élie n'épargna rien pour rétablir une santé si nécessaire au bien des peuples. Ce n'est pas qu'il se fît illusion sur l'état du

(1) TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. 11, c. IV.
(2) *Id.*, *Vita secunda*, p. 3, c. CXXXVIII.
(3) Témoignage de Thomas de Celano et des trois compagnons.

malade ; car, en 1224, étant à Foligno, il avait été averti en songe que François n'avait plus que deux années à passer sur la terre (1). Mais il voulait du moins adoucir l'amertume des dernières souffrances.

Comme le mal résistait à tous les efforts, il fut décidé qu'on irait à Rieti consulter un oculiste renommé. Honorius III résidait alors avec sa cour dans cette petite ville protégée par ses montagnes. Le Patriarche d'Assise s'empressa d'aller saluer le successeur de Pierre ; et de leur côté les princes de l'Église, principalement le cardinal Hugolin et le Pape lui-même, « le reçurent avec bienveillance, affabilité et de grandes marques d'honneur (2) ».

Il en fut de même de l'évêque de Rieti, qui lui offrit l'hospitalité avec un empressement et une cordialité qui le touchèrent jusqu'aux larmes. C'est dans cette ville qu'il entendit cette mélodie angélique dont parlent Thomas de Celano et saint Bonaventure.

Nature sensible et délicate, il aimait la musique, cette lyre enchanteresse, tantôt joyeuse, tantôt plaintive, toujours pleine d'émotion, « qui élève l'âme, calme la douleur, et qu'il faut ramener à sa destination première, qui est de louer Dieu, et non d'enflammer les passions » (ce sont ses propres expressions) (3). Un jour qu'il souffrait davantage de son hépatite, il appela son compagnon, qu'il savait habile cithariste, et lui dit : « Prends un luth et joue en ma présence, afin d'alléger un peu les souffrances de ce pauvre corps. — Je n'ose, repartit le Frère ; j'ai peur que nos hôtes ne soient scandalisés de voir cet instrument profane entre les mains d'un religieux. — Renonçons-y donc, reprit le malade ; car il vaut mieux se priver d'une consolation que de

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 2, c. viii.
(2) *Id.*, loc. cit., c. v.
(3) *Id.*, *Vita secunda*, p. 3, c. lxvi.

malédifier le prochain. » Il eut ainsi le mérite d'un sacrifice généreusement offert, mais sans être frustré de la consolation désirée. Seulement, elle lui vint d'en haut, au lieu de lui venir des hommes. Pendant la nuit, un ange lui apparut, une viole à la main; et laissant glisser l'archet sur son instrument, il en tira des accords si doux, si harmonieux, si puissants, que l'âme du Saint en était comme enivrée et ses sens comme suspendus (1).

Tous les détails de ce prodige sont d'un charme infini. Et pourtant, la réflexion du Bienheureux, au sortir de son extase, est plus délicieuse encore. « Je me croyais au ciel », s'écria-t-il. Hélas! il était redescendu sur la terre, et il s'en apercevait à l'acuité des souffrances qui tourmentaient son corps amaigri.

Ses médecins étaient inquiets. Ils furent d'avis, pour soulager son mal d'yeux, de lui appliquer un fer rouge aux tempes. Le remède était atroce, l'opération excessivement douloureuse; François y consentit néanmoins, heureux qu'il était de souffrir pour l'amour de Jésus crucifié. Il se berçait d'ailleurs de l'espérance, s'il recouvrait la vue, de pouvoir recommencer ses travaux évangéliques. Quand il vit le fer rougi au feu, il ne put se défendre d'un premier mouvement de crainte. Pour vaincre cette répugnance de la nature, il se mit à parler au feu comme on parle à un ami: « Mon frère le feu, toi que le Seigneur a fait brillant, utile et beau, sois-moi propice en ce moment. Je prie le grand Dieu qui t'a fait de tempérer ta chaleur, afin que je puisse la soutenir. » Puis, ayant fait le signe de la croix devant le fer incandescent, il présenta sa tête au chirurgien, qui promena son instrument dans les chairs crépitantes, depuis l'oreille jusqu'au sourcil. Le patient demeura impassible. L'opéra-

(1) TH. DE CELANO, loc. cit.; et BONAV., c. V.

tion terminée, il dit à ses Frères : « Louez le Seigneur ; car, je vous l'affirme, je n'ai senti ni l'ardeur du feu, ni aucune douleur. » Et, se tournant vers l'oculiste, il le pria de recommencer, s'il supposait la cautérisation incomplète. Cet homme, admirant une telle force d'âme, ne put s'empêcher de s'écrier : « En vérité, c'est aujourd'hui la journée des miracles ! » Ce médecin, homme de science et plus encore homme de foi, s'était affectionné à son malade. Il le soignait avec un dévouement au-dessus de tout éloge, refusant tout salaire et n'épargnant ni ses veilles ni son or pour tâcher de le guérir. Comme le don des larmes, que François avait reçu dans une mesure vraiment extraordinaire, était la principale cause de son mal d'yeux, il lui dit dans une de ses visites : « Père, je vous en prie, cessez de pleurer ; autrement, vous perdrez complètement la vue. » Le Saint lui fit alors une réponse digne de lui. « Eh quoi ! mon frère, répliqua-t-il, pour garder cette vue corporelle qui nous est commune avec les mouches, je m'exposerais à perdre les effusions de la lumière divine ! Non, non ; car ce n'est pas pour la chair, mais pour l'esprit, que le bienfait de la vue nous a été donné (1). »

Transporté du palais épiscopal à l'ermitage de Fonte-Colombo, aux portes de Rieti, et voulant donner au médecin quelque témoignage de sa reconnaissance, François l'invita à partager le dîner des Frères ; et comme ceux-ci lui représentaient qu'ils n'avaient rien de convenable à offrir à un homme de sa condition : « Allez, leur dit le Saint, et ayez confiance. » Au même moment, en effet, une dame frappait à la porte du couvent et apportait dans une corbeille des mets excellents, des poissons, du pain blanc, des gâteaux, un rayon de miel et des grappes de raisin que

(1) Bonav., c. v.

François, joyeux, fit servir à son hôte. Celui-ci ne put s'empêcher de dire aux Religieux : « Mes Frères, nous n'avons pas une assez haute idée de la sainteté de notre malade ; et vous-mêmes, qui êtes ses familiers, vous ne sauriez concevoir jusqu'à quel point la vertu divine habite en lui (1). »

Les bons offices du médecin ne demeurèrent point sans récompense. Une magnifique maison qu'il venait de faire bâtir était déjà lézardée et menaçait ruine ; sa chute paraissait imminente. Il résolut alors de recourir aux moyens surnaturels, et posa dans la fente du mur une mèche des cheveux du Saint. Sa foi obtint un miracle ; le lendemain matin, la crevasse avait disparu, et les murs s'étaient solidement rejoints (2).

L'oculiste ne fut pas le seul à s'applaudir de la présence d'un tel malade ; les habitants des environs de Rieti eurent aussi à s'en réjouir. Une épizootie, ce grand fléau des campagnes, dévastait alors leurs troupeaux. Un paysan se sentit inspiré de prendre quelques gouttes de l'eau dont le thaumaturge s'était servi pour se laver les mains. Il en aspergea ses brebis et ses bœufs, qui furent à l'instant guéris. Son exemple fut imité ; l'épidémie disparut entièrement, et le nom du saint Patriarche fut en bénédiction dans toute la contrée (3).

Le thaumaturge semait les bienfaits et les miracles sur ses pas ; mais pour lui-même sa guérison se faisait toujours attendre, et les médecins avaient même perdu tout espoir. Sur leur conseil, il quitta Rieti pour Sienne, où il trouverait un climat plus doux et peut-être des oculistes plus expérimentés. Il arriva dans cette ville au moment où le printemps étalait sa royale parure (1226). Il respira l'air pur et

(1) Th. de Celano, *Vita secunda*, p. 2, c. xiii.
(2) Bonav., c. vii.
(3) *Id.*, c. viii.

les fortifiantes senteurs de ses collines, mais, hélas! sans en retirer aucun soulagement. Changement de lieu, soins et remèdes, tout fut inutile. Les plaies des stigmates crucifiaient toujours sa chair innocente; les poumons et le foie étaient atteints, l'estomac délabré, les yeux presque éteints. De plus, il fut pris d'un vomissement de sang qui le réduisit à la dernière extrémité.

Averti de cette rechute, le Frère Élie ne douta plus que l'heure du dénouement ne fût proche. Il accourut à Sienne, et sur le désir du Saint lui-même, il le ramena presque mourant en Ombrie. A leur arrivée, Assise fut en liesse, plus que si on lui eût annoncé une victoire sur l'ennemi : le trésor qu'elle avait failli perdre, ce corps honoré des sacrés stigmates dont Sienne, Cortone, Pérouse, lui enviaient la possession, lui était restitué! Don Guido, ami et protecteur de François jusqu'à la fin, revendiqua l'honneur de lui donner l'hospitalité dans son palais. De leur côté, les magistrats d'Assise apostèrent des gardes et firent le guet jour et nuit autour de leur précieux trésor, pour le mettre à l'abri d'un coup de main (1).

Quant au malade lui-même, loin de craindre la mort, cette funèbre messagère dont le seul nom nous glace d'effroi, il lui souriait comme un ami sourit à son ami. N'était-ce pas elle qui allait lui ouvrir les portes de la cité de la paix et l'introduire près du trône de son Bien-Aimé? Aussi laissait-il percer à travers ses angoisses je ne sais quelle joie qui n'est pas de ce monde. Et quoique ses souffrances fussent si aiguës, si continuelles, qu'il lui eût semblé plus tolérable (lui-même l'avouait) de passer sous la main du bourreau, cependant il trouvait encore assez de force pour consoler ceux qui l'entouraient. Où puisait-il cette énergie surhu-

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 2, c. vii.

maine? Le trait suivant donnera la réponse à cette question.

Un jour que ses douleurs l'oppressaient plus cruellement encore que d'habitude, un petit Frère infirmier, touché de compassion, lui dit : « Mon Père, priez donc le Seigneur de vous traiter un peu plus doucement! Il semble que sa main s'appesantisse trop durement sur vous! — Si je ne connaissais ta simplicité et la droiture de tes intentions, répliqua François avec une sainte indignation, j'aurais horreur de demeurer avec toi, qui trouves à redire aux jugements de Dieu sur moi. » Et aussitôt, rassemblant toutes ses forces, il se jette sur le pavé, et le choc est si violent que ses membres endoloris en sont tout froissés. Puis il baise la terre en s'écriant : « Seigneur, je vous rends grâces pour toutes mes souffrances. Ajoutez-en cent fois plus encore, si c'est votre bon plaisir; car mon unique bonheur est d'accomplir votre très sainte volonté (1). » Le séraphique Patriarche se peint tout entier dans ce mot. Aimer Dieu sans mesure, accomplir en tout sa très sainte volonté, et mettre en cela tout son bonheur, voilà la clef de sa belle vie et de sa belle mort.

Sentant que le terme de son pèlerinage approchait et que la tente de son corps allait bientôt être repliée, il réunit ses disciples autour de sa couche dans la salle du palais épiscopal; et, à l'exemple de Jacob, il étendit ses bras l'un sur l'autre en forme de croix pour bénir tous les fils de son amour. Il demanda sur quel front reposait sa main droite : « Sur la tête du Frère Élie, répondirent les Frères. — C'est bien, reprit-il. Mon fils, je te bénis, en tout et pour tout; de même que sous ta main le Très-Haut a multiplié mes enfants, de même je les bénis tous en toi. Que Dieu,

(1) Bonav., c. xiv

le souverain Maître de l'univers, te bénisse dans le ciel et sur la terre! Pour moi, je te bénis autant et plus que je ne le puis. Je conjure Celui qui peut tout, de suppléer à mon impuissance : qu'il se souvienne de tes œuvres, qu'il exauce tous tes vœux, et qu'il te donne part un jour à la récompense des justes (1). » Dieu devait plus tard, à la dernière heure du Frère Élie, se souvenir de la prière et des mérites de François mourant.

Le vénérable fondateur ne pouvait oublier ses chères filles de Saint-Damien ; il envoya donc à sainte Claire et à ses compagnes une dernière bénédiction. A ces témoignages d'une exquise délicatesse, on reconnaît bien l'aimable François d'Assise, qui pouvait dire de ses enfants spirituels ce que, jeune encore, il disait des pauvres : « Je les porte tous dans mon cœur. » Et l'on y voit le signe de la vraie piété, car c'est le propre de la religion de transformer tout ce qu'elle touche, d'élever les pensées et de purifier, d'agrandir, de perfectionner toutes les légitimes affections en les surnaturalisant. Après avoir ainsi appelé les faveurs du ciel sur son immense famille, François pria ses Frères de le transporter à Notre-Dame des Anges, lieu béni entre tous, qui était le berceau de son Ordre et son séjour de prédilection; « car il voulut, dit Thomas de Celano (2), rendre le souffle de sa vie mortelle dans ce même sanctuaire où il avait reçu le souffle divin de la grâce ». C'était dans les derniers jours de septembre 1226. Le Saint était porté sur un brancard. Quand on fut dans la plaine, à peu près à moitié chemin entre la ville et le couvent, il demanda si l'on était vis-à-vis de l'hospice où, dans les commencements de sa conversion, il aimait tant à soigner les lépreux. Sur la réponse affirmative : « Tournez-moi, dit-il, vers la cité. » Puis, se sou-

(1) Th. de Celano, *Vita prima,* p. 2, c. vii.
(2) *Id., ibid.*

levant avec effort, le bras gauche appuyé sur l'un des Frères, la main droite étendue vers Assise et les yeux au ciel, il prononça ces paroles solennelles :

« Sois bénie de Dieu, ô cité d'Assise, parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en toi et par toi. Le Très-Haut comptera d'innombrables serviteurs dans l'enceinte de tes murailles, et bon nombre de tes enfants seront choisis pour les tabernacles éternels. Que la paix soit avec toi (1). »

A toutes ces bénédictions se mêle un nom plein de doux



Saint François mourant se tourne vers la ville d'Assise et la bénit. (D'après Benouville.)

souvenirs, celui de Giacoma de Settesoli, sa grande bienfaitrice de Rome et sa fidèle imitatrice. Dès qu'il fut arrivé à la Portioncule, il songea à lui envoyer un message où il lui exprimait le désir qu'il avait de la voir avant de mourir. Mais au moment où le courrier allait partir, on entendit un grand bruit de chevaux à la porte du couvent; c'était Giacoma qui arrivait avec une suite nombreuse. Elle lui raconta comment elle avait reçu d'un ange l'ordre de partir, et tous deux se réjouirent de la grâce et de la joie que la Providence leur ménageait. Giacoma, voyant l'état du malade, et ne pensant pas qu'il fût si près de sa fin, voulut renvoyer une

(1) Barthélemy de Pise, *Conformités,* liv. I, vi.

partie de ses serviteurs; mais le Saint l'en empêcha. « Ma fille, lui dit-il, gardez-les près de vous. Samedi soir, je retournerai à Dieu. Quand vous aurez rendu les derniers honneurs à ce pauvre corps, vous pourrez reprendre le chemin de Rome avec tout votre monde (1). » Elle fut ainsi prévenue de l'imminence de la catastrophe redoutée, et fut admise, en attendant, à contempler le crucifié de l'Alverne, à lui prodiguer ses soins, à baiser les plaies saignantes de ses pieds et à les arroser de ses larmes : glorieuse exception et consolation immense que lui avait valu son inépuisable charité pour les serviteurs du Christ.

Les derniers moments du Patriarche séraphique nous offrent d'autres scènes non moins mémorables; il semble même qu'à mesure qu'on avance, elles s'imprègnent d'un cachet plus intime et plus émouvant. Ses disciples l'entourent de leurs soins les plus affectueux, sans pouvoir ni s'abandonner à leur affliction de peur de l'attrister, ni contenir dans leur sein la douleur qui les oppresse. Pour lui, il reste toujours calme, toujours maître de lui-même. Son visage rayonne d'une douce allégresse, et « son cœur chante », selon la remarque de son premier historien (2) : c'est l'invité qui se prépare aux noces de l'Agneau! Les apprêts sont tels qu'on les attend de l'amant de la pauvreté. Dépouillé de sa tunique, étendu sur la terre nue, les yeux au ciel, où s'envolent tous ses désirs, et la main sur la plaie de son cœur pour en dérober la vue, il dit à ses compagnons : « J'ai fait mon devoir; faites le vôtre. » Et les Frères, devinant son intention d'être fidèle jusqu'au bout à sa dame la Pauvreté, lui présentèrent un froc et

(1) Bernard de Besse, *De laudibus B. Fr.*
(2) « Mortem cantando suscepit. » *Vita secunda*, p. 3, c. cxxxix.

une corde d'emprunt, qu'il accepta avec de grands sentiments de reconnaissance (1).

Chose admirable! le corps était à toute extrémité; mais l'esprit rayonnait en sa plénitude, et dans cette lampe qui allait s'éteindre, la lumière de l'intelligence, ferme et pure, projetait encore tout son éclat. A cette heure suprême, François tirait encore de son cœur les accents les plus enflammés sur l'amour de Dieu, avec les plus sages conseils sur l'observation de la Règle. Mieux encore : il dictait son testament, œuvre magistrale où il peint lui-même à grands traits les diverses phases de sa vie, suave effluve d'amour qu'il laisse tomber de ses lèvres défaillantes pour l'éternelle consolation de ses disciples. Le Frère Ange de Rieti écrivait; les autres Religieux écoutaient avec un filial attendrissement.

Le testament demandait une clôture, la bénédiction du testateur. « Venez, mes fils bien-aimés, murmura doucement le saint Patriarche ; venez, que je vous bénisse avant de mourir. » Et il étendit la main sur leur tête, en déclarant expressément qu'il bénissait dans leur personne tous ses disciples présents et à venir. Puis, en témoignage de son affection et comme symbole d'union fraternelle, il rompit et leur distribua un pain qu'il avait bénit (2). Malgré l'immensité de leur affliction, les Frères ne pouvaient ni détacher leurs yeux du visage de leur séraphique Père, ni se lasser d'admirer cette lucidité d'esprit, cette patience inaltérable, cette union continuelle avec Dieu, ces touchantes exhortations qu'il murmurait encore d'une voix presque éteinte. Et si l'on se rappelle, en effet, au milieu de quelles angoisses il conservait cette fraîcheur d'idées, cette sérénité d'âme, on ne peut se défendre de partager leur admiration ; les larmes mon-

(1) *Vita secunda*, loc. cit.; et *Vita prima*, p. 2, c. VIII.
(2) *Ib.*, loc. cit.

tent à la paupière, et l'on tombe à genoux pour remercier Dieu d'avoir couronné la vie d'un tel homme par une si belle fin, et d'avoir ordonné à la mort de respecter jusqu'au dernier moment ses facultés mentales, comme il a souvent défendu contre la corruption du tombeau les corps des Saints, dont le mal n'a jamais terni la virginale pureté.

Les différentes scènes qu'on vient de lire nous conduisent jusqu'au vendredi 2 octobre. Le lendemain matin, c'est-à-dire le samedi, jour consacré à cette Vierge immaculée dont il aimait à se proclamer le dévot serviteur, muni du Pain des forts, oint de l'huile des mourants — (car on ne peut douter qu'il n'ait demandé les derniers sacrements, quoique ses historiens n'en parlent pas), — le vénérable fondateur porta ses pensées au delà de la mort. Voulant que sa dépouille mortelle, son frère le corps, comme il l'appelait, tombât dans un profond oubli, il désigna d'avance pour le lieu de sa sépulture la « Colline d'Enfer », colline d'ignominie où l'on exécutait les criminels : tant il avait faim et soif de mépris et d'humiliations, et tant il était destiné à devenir en sa mort, comme en sa vie, la parfaite image du Verbe incarné! Après cela, rentrant en lui-même et regardant autour de lui, il pensa que tout était prêt pour le grand voyage de l'éternité, et il demeura en repos.

Le soir, au moment où les crêtes de l'Apennin commencent à incliner leurs ombres vers la plaine, il rassembla ses disciples pour la dernière fois autour de son grabat, les consola par des paroles pleines de tendresse et les exhorta à garder fidèlement la pauvreté, la patience et l'amour de Dieu. Puis il les bénit en disant : « Adieu, mes enfants!... Adieu à tous !... Je vous laisse dans la crainte du Seigneur. Demeurez-y toujours, inviolablement attachés à votre Règle; car l'heure des tribulations est proche, et dans la tourmente il y aura des défections et des scandales. Heureux qui per-

sévérera ! Pour moi, je vais à Dieu : j'y vais avec joie, j'ai hâte de le voir ; j'y vais avec confiance, je l'ai servi de toute l'énergie de mon âme (1). Je vous recommande tous à sa grâce (2). » Les Frères ne pouvaient répondre que par leurs larmes et leurs sanglots. Dès qu'il eut fini ses adieux, il oublia la terre pour ne plus penser qu'au ciel. Cependant, sur son désir et comme pour élever plus facilement son âme vers Dieu, les Frères Ange et Léon chantèrent le cantique du Soleil et de sa sœur la Mort, à laquelle il souhaitait ainsi la bienvenue. Il les pria ensuite de lui lire la Passion selon saint Jean. Après cette lecture, il entonna lui-même et récita de sa voix mourante le psaume CLXI, qui commence par un cri de détresse et finit par un cri d'espérance :

« J'ai élevé la voix pour crier vers le Seigneur, j'ai élevé la voix pour implorer son secours.

« Je verse mes prières en sa présence, et j'expose devant lui mon extrême affliction.

« Quand mon cœur se sent défaillir, vous connaissez mes voies. Ils m'ont tendu un piège en secret, dans les sentiers où je marchais.

« Je considérais à ma droite, et je regardais ; et il n'y avait personne qui me connût. La fuite m'est fermée, et nul ne cherche à me sauver la vie.

« J'ai crié vers vous, Seigneur, et j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants.

« Prêtez l'oreille à ma prière, parce que je suis humilié jusqu'à l'excès. Délivrez-moi de ceux qui me persécutent ; car ils sont devenus plus forts que moi.

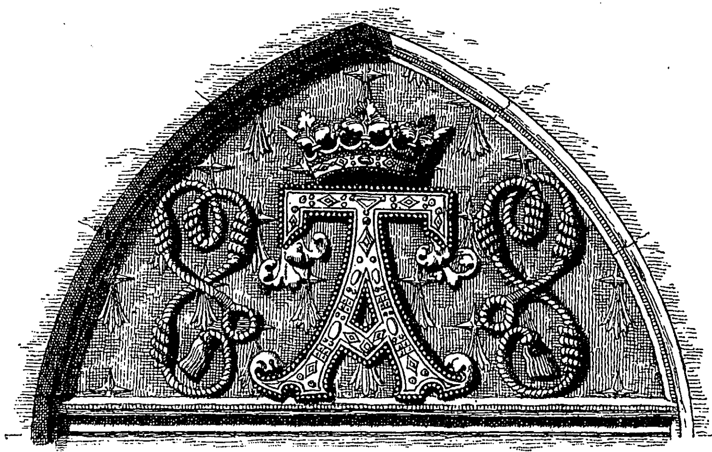
« Tirez mon âme de sa prison, afin que je puisse glorifier

(1) TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. 2, c. VII ; et *Vita secunda*, p. 3, c. CXXXIX.
(2) BONAV., c. XIV.

votre nom. Les justes attendent que vous m'accordiez l'éternelle récompense. »

A ces mots, sa bouche se ferma pour toujours, et son âme s'envola dans le sein de Dieu. C'était le 3 octobre, une heure après le coucher du soleil (1).

(1) Th. de Celano, *Vita prima*, p. 2, c. viii. — Cf. Bonav., c. xiv.



La cordelière entourant le chiffre d'Anne de Bretagne.
(Château de Blois.)

CHAPITRE XVIII

MAGNIFICENCES DE SON TOMBEAU.

(1226-1230)

Il est écrit dans l'Évangile: « Quiconque s'abaisse sera élevé. » Cette divine promesse s'est-elle jamais plus littéralement accomplie que dans l'histoire posthume du fils de Bernardone? Quel homme, pendant sa vie, méprisa plus la gloire? Quel homme, après sa mort, en fut plus abreuvé? Dès la première heure, sa dépouille mortelle s'entourait de nouvelles et mystérieuses splendeurs, dont celles de la grâce avaient été le principe et le germe.

Au moment où il expirait, un vol d'alouettes s'abattait sur le toit de Notre-Dame des Anges, et ses « petites sœurs » ailées, qu'il avait naguère si gracieusement invitées à célébrer avec lui les louanges du Créateur, rompant avec leurs habitudes, — elles qui ne gazouillent jamais que dans un rayon de soleil, — se mettaient à chanter avec une merveilleuse douceur, comme pour fêter son couronnement dans le ciel (1).

Le Frère Augustin d'Assise, Provincial de la Terre de Labour, homme de mérite et d'une sainteté consommée, vit l'âme du saint Patriarche monter au firmament sous la forme d'une étoile resplendissante; et se soulevant avec

(1) Bonav., c. xiv.

effort sur la couche où la douleur l'avait cloué : « Mon Père, cria-t-il, attendez-moi, je m'en vais avec vous. » Et son âme, brisant la frêle enveloppe de son corps, fit cortège à celle de son Bienheureux Père. Saint François apparut également à son illustre ami Guido, évêque d'Assise, qui revenait alors du pèlerinage du mont Gargano et se trouvait à Bénévent : « Je quitte ce lieu d'exil, lui dit-il, et m'en vais à la patrie (1). » Tous ces événements se passaient dans la nuit du 3 au 4 octobre.

Le corps du défunt était une relique sans prix. Aussi les Frères l'entourèrent-ils des marques de la plus profonde vénération. Giacoma de Settesoli, cette pieuse matrone en qui le P. Orlando salue une suave image de sainte Marie-Madeleine (2), pourvut aux frais des décorations funèbres et de l'inhumation ; et grâce à sa munificence, le corps, revêtu d'une tunique neuve ouverte au cœur, et entouré d'essences et de parfums auxquels se mêlait une odeur toute céleste, fut étendu sur de magnifiques tapis pour être exposé à la vénération du peuple.

La nouvelle de cet événement se répandit avec la rapidité de la foudre dans la ville d'Assise. « Le Saint est mort ! le Saint est mort ! » criait-on de toutes parts. Le soir même, les habitants descendirent à la Portioncule pour vénérer les restes de celui qu'ils avaient invoqué comme un Saint, même de son vivant. Chacun put alors les contempler à loisir et satisfaire sa dévotion. « Autant François s'était fait petit et humble, dit saint Bonaventure, autant Dieu prenait plaisir à le glorifier après sa mort. Son âme avait franchi les parvis célestes, et buvait à longs traits aux sources de la vie ; mais en se séparant de son corps, elle lui avait laissé dans

(1) Bonav., c. xiv.
(2) *Saint François d'Assise,* par le R. P. G. Orlando, S. J. (Voir la *Sicilia cattolica,* 4e art., septembre 1882.)

l'empreinte des sacrés stigmates un gage certain de résurrection glorieuse. Dans ses mains et dans ses pieds, on voyait des clous miraculeusement formés de sa chair et tellement adhérents, que, poussés d'un côté, ils avançaient de l'autre, comme des nerfs fort durs et d'une seule pièce. Rien n'empêchait plus de voir la plaie du côté qu'il cachait avec tant de soin pendant sa vie, cette plaie que la main de l'homme n'avait point faite et qui rappelait à l'esprit celle



Saint François mourant se fait lire la Passion. — Il apparaît à l'évêque d'Assise et le convainc de la vérité des stigmates. (D'après Giotto.)

du Seigneur Jésus. Les clous avaient la couleur grisâtre du fer ; mais la blessure du côté, avec sa couleur vermeille et ses bords repliés, ressemblait à une belle rose fraîchement épanouie. Le teint du saint Patriarche, naturellement brun, un peu basané, avait recouvré l'éclat et la fraîcheur du premier âge, et ses membres la souplesse de l'enfance : autant de symboles de la pureté de son âme! On eût dit un autre Christ descendu de la croix et prêt à être enseveli dans le tombeau.

« Cependant, parmi les fidèles qui vinrent baiser les stigmates, on remarqua un chevalier de grande réputation, nommé Jérôme, incrédule comme l'apôtre saint Thomas : comme lui, il examina minutieusement et palpa du doigt les cinq plaies du Bienheureux Père, et comme lui aussi, il fut délivré de tout doute à cet égard. Il devint dans la suite l'un des plus chauds défenseurs de la réalité du miracle. Pendant toute la nuit, les Religieux, les Tertiaires et les amis du Saint chantèrent sans interruption des psaumes et des cantiques devant sa dépouille mortelle : si bien qu'on eût cru assister à la fête d'un Ange plutôt qu'aux funérailles d'un homme (1). »

Le lendemain dimanche, 4 octobre, eurent lieu les obsèques, ou plutôt le triomphe du fidèle serviteur de Dieu. Laissons un témoin oculaire, Thomas de Celano, nous en retracer les scènes imposantes.

Dès le matin, le clergé et les consuls d'Assise se rendirent à Notre-Dame des Anges pour transporter solennellement les restes de leur compatriote. Toute la ville était là ; de plus, une foule innombrable, accourue de tous les points de l'Ombrie, encombrait la plaine. Le convoi défila lentement et avec ordre. Les trompettes guerrières ouvraient la marche, selon l'usage du temps ; puis venaient les fidèles portant des rameaux d'olivier, et après eux les Frères, tenant des torches ardentes à la main. Deux magistrats et deux Frères Mineurs portaient le corps sur leurs épaules. Le clergé fermait le cortège, et s'avançait au chant des psaumes et des hymnes de l'Église. Au lieu de prendre le chemin le plus direct, on choisit le sentier détourné qui mène au monastère de Saint-Damien. On déposa le corps dans la chapelle des Pauvres Dames, afin qu'elles eussent la

(1) BONAV., c. XV.

consolation de contempler une dernière fois le visage transfiguré de leur fondateur. On ouvrit la grille à travers laquelle on leur donnait la sainte communion; et Claire, malade,



Obsèques de saint François. — Le cortège s'arrête à Saint-Damien pour donner à sainte Claire et aux Pauvres Dames la consolation de vénérer le corps inanimé de leur Père. (D'après Giotto.)

portée dans les bras de ses filles, put vénérer, toucher et baiser, non sans verser beaucoup de larmes, les cinq plaies du stigmatisé de l'Alverne. Elle essaya d'arracher un des clous miraculeux pour le conserver comme relique ; mais

voyant qu'elle n'y pouvait réussir, elle se contenta de tremper un linge dans le sang qui coulait de la blessure, et de prendre la mesure exacte de la taille du Saint pour faire peindre son portrait dans le chœur des Religieuses.

« Lorsque le convoi se remit en marche, les servantes du Christ éclatèrent en gémissements ; jamais orpheline pleurant sur la tombe de sa mère ne fit entendre des plaintes plus déchirantes. — O l'amère séparation ! s'écriaient-elles en sanglotant... O notre Père !... Notre Père, que ferons-nous? Qu'allons-nous devenir?... Tout notre bonheur s'envole avec vous !... Ainsi leur cœur était partagé entre la tristesse et la joie, la tristesse d'avoir perdu celui qu'elles aimaient, et la joie de le savoir déjà couronné dans les cieux. Cependant, on emporta la précieuse dépouille, et la porte du monastère se referma pour ne plus s'ouvrir jamais à de pareilles douleurs (1). »

Le cortège traversa les rues d'Assise, tendues de draperies et de guirlandes de verdure, jusqu'à l'église Saint-Georges, où la dépouille mortelle fut déposée dans une châsse en cyprès. « C'est là que notre Saint avait été initié à l'étude des lettres chrétiennes ; c'est là qu'il avait pour la première fois prêché la pénitence et l'amour de Dieu : là devait être aussi son premier lieu de repos (2). »

Le Frère Élie, dont les pouvoirs de Vicaire général furent prorogés jusqu'au Chapitre général d'Assise (1227), s'empressa d'envoyer à tous les supérieurs la nouvelle de la mort du saint fondateur. Sa lettre, écrite sous le coup de la première émotion, est un modèle d'oraison funèbre ; et nous nous faisons un devoir d'en reproduire les passages les plus importants.

(1) Th. de Celano, *Vita prima,* p. 2, c. xv.
(2) Bonav., c. xv.

« Au Frère Grégoire, Provincial de France, Frère Élie, pécheur. Salut.

« Avant de commencer à parler, je pleure, et ce n'est pas sans motif. La douleur envahit mon âme comme un torrent débordé. Hélas ! le malheur que je redoutais a fondu sur nous : celui qui nous consolait n'est plus. Chéri de Dieu et des hommes, il est monté au séjour de la lumière, lui qui enseignait à Jacob la loi de la science et de la vie, et qui a laissé à Israël le testament de la paix. Nous ne saurions trop nous réjouir pour lui ; nous ne saurions trop pleurer sur nous-mêmes, privés que nous sommes de sa présence et comme ensevelis à l'ombre de la mort. La perte est pour tous ; le péril n'est que pour moi, à cause des soucis et de l'affliction qui m'oppressent. Ma douleur est sans mesure ; voilà pourquoi, mes frères, je viens vous conjurer de la partager, comme je partage la vôtre. Nous sommes orphelins et privés de la lumière de nos yeux. Oui, notre Père était vraiment une lumière envoyée par la vraie Lumière pour nous et pour les gens du siècle, une lumière éclairant les hommes assis dans les ténèbres de la mort, afin de diriger leurs pas dans les voies de la paix. Semblable au soleil dans son midi, il éclairait les esprits, et il échauffait les cœurs du feu de son amour, prêchant partout le royaume de Dieu et préparant au Seigneur une génération nouvelle. Son nom s'est répandu jusqu'aux îles les plus lointaines, et les différentes contrées de la terre ont admiré ses œuvres.

« Ne vous attristez pas outre mesure ; car Dieu, qui est le père des orphelins, ne nous refusera pas ses fortifiantes consolations. D'ailleurs, François est passé à une vie meilleure ; et avant de mourir, il a béni tous ses enfants, comme un autre Jacob, leur pardonnant toutes les fautes qu'ils auraient pu commettre contre lui. Et maintenant, voici que je vous annonce une grande joie et un prodige inouï jusqu'à

nos jours. C'est que peu de temps avant sa mort, notre Père a reçu et porté dans sa chair les stigmates de Jésus crucifié... Bénissez donc le Dieu du ciel et de la terre; louez-le de ses éternelles miséricordes, et souvenez-vous de notre vénérable Père en Dieu. Priez pour lui, c'est son dernier désir; et invoquez-le lui-même, afin de mériter de participer à sa gloire. Il est mort samedi soir, 3 octobre, une heure après la tombée de la nuit. Priez-le de mettre à notre tête un autre lui-même, un chef vaillant comme les Macchabées, pour nous conduire au combat. Et parce que c'est une pensée salutaire de prier pour les défunts, priez pour le repos de son âme. Chaque prêtre dira trois messes, chaque clerc le psautier, les frères laïques cinq *Pater;* les clercs chanteront avec solennité les vigiles des morts. — Frère Élie, pécheur (1). »

On est heureux de retrouver un tel éloge de notre Saint dans la bouche du Frère Élie, dont le témoignage ne saurait être suspect.

Par respect pour les dernières volontés de leur Père, les Frères Mineurs ne mirent aucune épitaphe sur sa tombe; mais le Très-Haut allait se charger lui-même de rendre cette tombe à jamais illustre, à jamais éloquente, à force de prodiges et de bienfaits. A peine était-elle fermée, qu'elle devenait un foyer d'action surnaturelle et par suite un centre de pèlerinage.

Ici, c'est une jeune fille d'Assise qui a la tête monstrueusement retournée sur l'épaule, et qui se relève guérie; là, c'est un vieillard, compatriote et ami du Saint, et aveugle depuis cinq ans, qui recouvre soudainement la vue (2).

« A Capoue, un enfant, jouant sur la rive du Volturno, tombe dans le fleuve et s'y noie. Bientôt la foule s'attroupe

(1) *Saint François et les Franciscains,* par le P. Pamphile, t. I, c. viii, n. xx.
(2) Th. de Celano, *Vita prima, De canon.*

autour du cadavre; les chrétiens et les Juifs eux-mêmes, émus de la douleur du père de cet enfant, invoquent le nom de saint François. Et sur-le-champ le mort ressuscite, se jette dans les bras de son père, et le prie de le conduire à l'église du saint Patriarche, auquel il se reconnaît redevable de la vie (1).



Saint François ressuscite une jeune fille. (D'après Giotto.)

« A Pennaco, dans la Pouille, une mère pleure sur le cadavre de sa fille unique, et s'oppose aux funérailles, dans l'espérance que saint François ne l'abandonnera point dans une pareille affliction. Sa prière n'est point perdue : le Saint lui apparaît, et lui rend sa fille pleine de vie et de santé.

« Autre prodige plus surprenant encore. A Monte Marano, près de Bénévent, une femme venait d'expirer, et déjà les clercs récitaient l'office des morts autour de sa couche fu-

(1) Bonav., *De mirac.*

nèbre. Tout à coup, au milieu de la nuit, elle soulève le drap mortuaire, appelle un des prêtres, son parrain, et lui dit : « Mon Père, je veux me confesser. Morte, j'étais réservée « au supplice sans fin des ténèbres extérieures, pour avoir « caché un péché mortel en confession. Grâce à l'intercession « de saint François d'Assise, pour qui j'ai toujours eu la « plus vive dévotion, Dieu m'a renvoyée sur la terre pour « compléter ma confession. Dès que vous m'aurez entendue « et absoute, j'irai au séjour du repos qui m'a été promis. » Elle se confesse en tremblant au prêtre, qui tremble plus qu'elle-même; et dès qu'elle a reçu le divin pardon, elle se rendort, cette fois, dans le baiser du Seigneur, et c'est pour toujours (1). »

L'Ombrie avait le bonheur de posséder la dépouille même du Saint. On accourait de loin pour la vénérer. En France, on accueillit avec enthousiasme une relique beaucoup plus modeste, l'oreiller sur lequel avait reposé sa tête mourante. « Le Roi, la Reine et les seigneurs, avec les savants et les lettrés dont Paris est depuis longtemps le berceau ou le rendez-vous, accoururent au-devant de cette relique et la baisèrent avec respect, par dévotion pour le Saint. Non sans raison ; car François avait véritablement, plus que personne au monde, le caractère franc et noble (2). »

En Italie, en France, en Allemagne, partout les miracles se multipliaient, si nombreux, si éclatants, que pour le puissant thaumaturge la question de canonisation se posa au lendemain, pour ainsi dire, de son trépas.

Honorius III était mort le 18 mars 1227. Dès le lendemain, le cardinal Hugolin était élu Pape par acclamation, et prenait le nom de Grégoire IX. Ainsi l'Ordre naissant

(1) Bonav., *De mirac.*

(2) « Vere Franciscus, qui super omnes cor francum et nobile gessit. » (Th. de Celano, *Vita prima,* p. 3, c. i.)

perdait un protecteur, pour en retrouver un autre encore plus intimement lié à la famille franciscaine.

C'est à Grégoire IX que la Providence réservait, comme une consolation dans sa vieillesse et une force dans ses épreuves, l'honneur et la joie de proclamer l'héroïsme des vertus du séraphique Patriarche. Les commencements de son pontificat furent orageux. En 1228, dans le temps des fêtes pascales, une sédition fomentée par les émissaires de l'empereur d'Allemagne, et soutenue par cette fraction de l'aristocratie romaine qui jalouse toujours la puissance des Papes, contraignit l'auguste vieillard à prendre le chemin de l'exil. Il chercha un refuge au milieu des populations fidèles de l'Ombrie, d'abord à Rieti, puis à Spolète, d'où il se rendit à Assise pour visiter le monastère des Pauvres Dames de Saint-Damien, et peut-être plus encore pour recommander à leur saint fondateur la barque de Pierre si violemment agitée. Sur les instances des habitants, qui d'une voix unanime le pressaient d'inscrire au catalogue des Saints celui qu'ils appelaient « l'ange d'Assise, l'apôtre de l'Italie, le grand thaumaturge de son siècle », il ordonna de commencer immédiatement les procédures d'usage. Avant de partir pour Pérouse, où l'appelaient ses démêlés avec Frédéric II, il chargea les évêques d'Ombrie de faire dans leurs diocèses respectifs l'enquête juridique sur la doctrine et sur les actes de François, et nomma une commission spéciale, composée des cardinaux les moins favorables à la cause (1), pour examiner toutes les pièces du procès.

On abrégea les délais ordinaires des béatifications; et cette mesure ne surprendra personne : toute la chrétienté retentissait du bruit des miracles de notre Bienheureux, et les témoins vivaient encore! Le Vicaire de Jésus-Christ,

(1) Bonav., c. xv.

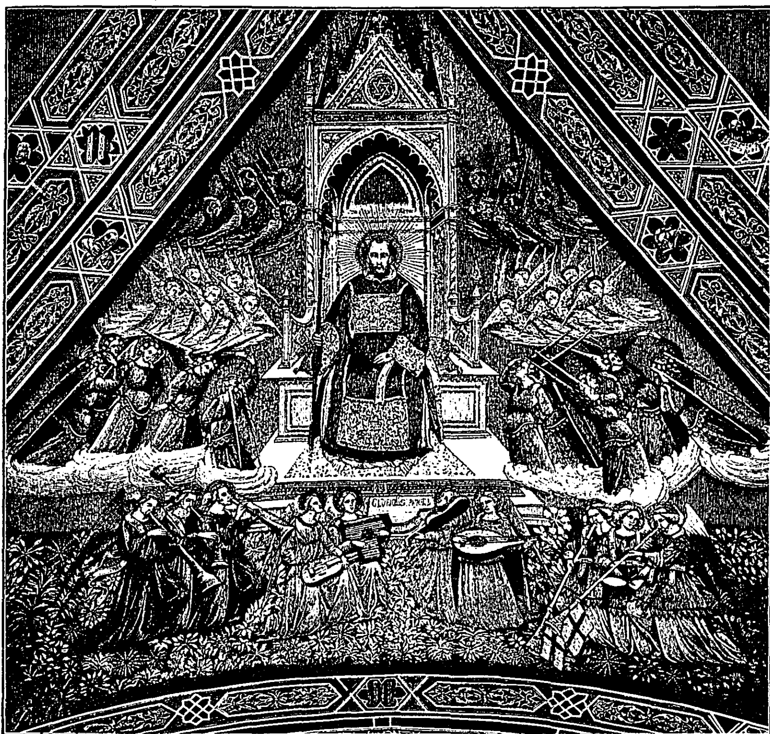
agissant avec cette maturité que l'Église apporte dans toutes les questions de foi et de discipline, examina lui-même en plein consistoire la validité de la procédure, approuva les rapports, et, usant de la plénitude de son pouvoir, fixa au dimanche 16 juillet 1228 la solennité de la canonisation. Il tressaillait de joie, en voyant l'Église renouvelée et consolée par des vertus et des miracles qui rappelaient les premiers temps du christianisme (1).

Le 15 juillet, il quitta Pérouse, escorté de toute sa cour, et fit une entrée triomphale dans la patrie du Saint, où l'attendaient l'évêque diocésain et Jean Parent, récemment élu Ministre général au Chapitre d'Assise (1227), et successeur immédiat du séraphique Patriarche (2). Thomas de Celano se plaît à nous redire avec quels transports de joie la vieille cité lui ouvrit ses portes, et comment elle fut obligée, en ce jour-là, de dilater son enceinte, trop étroite pour contenir les flots de peuple, de prélats et de gentilshommes, que l'annonce de cette fête avait attirés de tous les points de l'Italie (3).

Le lendemain dimanche, 16 juillet, l'église Saint-Georges, où reposait le corps béni, était richement décorée pour la circonstance, et Grégoire IX s'y rendait en grande pompe. Autour de lui se pressaient les cardinaux, les évêques, les abbés mitrés, les prêtres, les fils et aussi les filles du saint Patriarche. Après une fervente prière, le Pontife monta sur le trône qui lui avait été préparé, voulut publier lui-même les louanges de celui dont il avait été si longtemps le protecteur et l'ami, et prit pour texte de son allocution ces paroles du Sage : « Il a brillé dans le temple de Dieu,

(1) Th. de Celano, *Vita prima,* p. 3, c. i.
(2) *Saint François et les Franciscains,* par le P. Pamphile de Magliano, t. I, c. xvii.
(3) Th. de Celano, *Vita prima, De canonis.* — Cf. *Tres socii,* c. xvii.

comme le soleil brille en son midi. » Le cardinal Octavien, cousin d'Innocent III, lut ensuite, à haute voix, la relation des miracles juridiquement constatés. Cette lecture donna lieu à une scène des plus émouvantes, et peut-être



Saint François dans la gloire. (D'après Puccio Capanna.)

sans exemple dans l'histoire. La plupart des personnes sur qui s'étaient opérés ces prodiges étaient présentes dans l'auditoire; elles auraient pu répondre, n'eût été la sainteté du lieu : « C'est vrai!... C'est à moi que cela est arrivé! » Elles gardaient le silence, mais ce silence éloquent où le visage rayonnant d'allégresse traduit les sentiments qui emplissent le cœur. Toute l'assemblée parta-

geait leur enthousiasme, et chaque fois qu'un nouveau nom était prononcé, c'était un nouveau frémissement d'admiration.

Un second orateur, le cardinal Rainerio Capoccio, jadis intimement lié avec les saints Patriarches Dominique et François, raconta à son tour ce qu'il savait sur la vie de ce dernier. L'assistance était frémissante d'émotion. Enfin, le Souverain Pontife, les mains et les yeux au ciel, en face de la foule haletante et recueillie, prononça ces solennelles paroles :

« A la gloire de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, de la Bienheureuse Vierge Marie et des saints apôtres Pierre et Paul, et à l'honneur de l'Église romaine, — Nous avons résolu, de l'avis de nos frères les Cardinaux et les autres prélats, d'inscrire au catalogue des Saints le Bienheureux Père François, que Dieu a glorifié dans le ciel et que nous vénérons sur la terre. Sa fête sera célébrée le 4 octobre (1). »

Alors, il entonna le chant du triomphe, le *Te Deum*, que continuèrent les cardinaux et les Frères Mineurs. Le peuple y répondit par d'immenses acclamations, et les joyeuses volées des cloches annoncèrent au loin la promulgation du décret de canonisation. Grégoire IX, descendant ensuite de son trône, alla se prosterner devant la châsse du nouveau Saint, y colla ses lèvres, y déposa son offrande, selon l'usage, puis revint offrir le saint sacrifice de la messe. Les fils du saint Patriarche, un cierge ou une branche d'olivier à la main, formaient une couronne autour de l'autel et chantaient en chœur :

« *Franciscus pauper et humilis cœlum dives ingreditur; hymnis cœlestibus honoratur :* L'humble et pauvre François

(1) Th. de Celano, *Vita prima, De canon.*

monte riche de mérites au ciel; les chœurs angéliques célèbrent son triomphe. »

Après la messe, le Saint-Père bénit la foule, qui se retira émerveillée.

La canonisation des Saints est toujours une ovation sans égale, une ovation qui se tient, pour ainsi dire, sous les portiques du temple éternel. Celle du séraphique Père se distingue pourtant, entre toutes, par plusieurs circonstances exceptionnelles que nous ne pouvons passer sous silence. C'était la première fois qu'en dehors de Rome, un Pape accomplissait ce grand acte sur la tombe même du nouveau Saint; de plus, le Saint-Siège portait un jugement définitif, moins de deux ans après la mort de l'élu de Dieu. Enfin, s'il faut en croire certaines traditions (1), Pica, la vieille mère de François, était présente à ces triomphales cérémonies. Vivante ou morte, la mère était couronnée dans le fils.

Trois jours après la cérémonie, Grégoire IX expédia à tous les fidèles de l'univers la bulle de canonisation, datée de Pérouse (19 juillet 1228), bulle qui n'est pas seulement un monument de la plus haute autorité, mais aussi le plus splendide panégyrique du Saint.

Avant de mourir, François avait désigné la Colline d'Enfer pour le lieu de sa sépulture. Quand le Frère Élie se mit en devoir d'exécuter les dernières volontés de son Bienheureux Père, toute la cité se récria contre lui, regardant le choix de cet emplacement comme un outrage pour elle-même et pour la mémoire du plus illustre de ses fils. Il fallut en appeler à la décision du Pape. Grégoire IX approuva les idées et les plans d'Élie; mais, par une inspiration vraiment admirable, il décréta que dorénavant la Colline

(1) Pica survécut-elle à son fils ou le précéda-t-elle dans la tombe? Les auteurs contemporains n'ont pas touché cette question, et les écrivains postérieurs sont partagés.

d'Enfer se nommerait la Colline du Paradis. En même temps, il commanda au Frère Élie de bâtir une basilique digne du trésor qu'elle allait contenir, et en bénit lui-même la première pierre au lendemain des solennités de la canonisation. Trois mois après, il la plaçait sous la juridiction immédiate du Saint-Siége, moyennant une redevance annuelle d'une livre de cire, et l'établissait mère et maîtresse de toutes les églises de l'Ordre (1). Sa dévotion à saint François se traduisait encore par d'autres largesses; car, malgré le malaise général causé par la révolte de Frédéric II, il contribuait royalement de ses propres deniers à l'érection du mausolée. A son offrande vinrent se mêler l'or des princes et l'obole du pauvre.

Avec de si hauts encouragements et l'aide de l'architecte le plus renommé de cette époque, Jacques l'Allemand, le Frère Élie était à même de pousser les travaux avec activité. On ne peut se le dissimuler, l'entreprise était gigantesque. La « Colline du Paradis », adossée aux remparts, à l'extrémité occidentale de la ville, n'était qu'une masse de roches plus ou moins irrégulières. Il fallut arracher du sol une montagne énorme pour poser dans cette crypte le tombeau de saint François. Sur les sommets granitiques de la colline, nivelés avec art, Jacques l'Allemand assit solidement une église qui renferme autant de merveilles que de pierres.

Dès le printemps de l'année 1230, le Ministre général, qui était toujours Jean Parent (2), après avoir rendu compte à Grégoire IX de l'état des travaux et avoir pris ses ordres, écrivit à tous les Frères Mineurs et à tous les princes chrétiens, pour leur annoncer que la translation du corps de saint François, de l'église Saint-Georges dans la nouvelle

(1) Bref *Recolentes* (22 octobre 1228), et bulle *Is qui Ecclesiam* (22 avril 1230).
(2) BERNARD DE BESSE, *De laud. B. Fr.*

basilique, aurait lieu le 25 mai de la même année, et qu'il ouvrirait le même jour le Chapitre général.

Le Pape promit d'aller, en personne, présider la cérémonie, et, le 16 mai de la même année, il publia le bref *Mirificans,* où il laissait déborder à flots l'allégresse de son âme et invitait les fidèles à venir en foule gagner les indulgences qu'il accordait à cette occasion. « Mais, retenu par la gravité des événements politiques (1) », il se fit remplacer par des légats, et nomma commissaires apostoliques pour la circonstance le Ministre général et quelques autres Religieux du même Ordre (2).

Le nom de Frère Élie n'est pas prononcé dans l'encyclique pontificale. Il fut même alors vertement réprimandé par le Général pour avoir, de son propre chef, invité tous les Frères à assister au Chapitre de la Pentecôte (3). Mis à l'écart, il en conçut un dépit mortel, qu'il ne sut pas réprimer. Son plan de vengeance fut vite arrêté. Il était dans les meilleures relations avec les magistrats d'Assise; il alla les trouver et leur représenta qu'il y avait un intérêt majeur à prévenir l'arrivée d'étrangers en nombre si considérable; qu'il fallait à tout prix soustraire la dépouille du Saint aux convoitises et à la rapacité des cités voisines, et que le parti le plus sage était de la déposer secrètement dans un caveau creusé à cet effet sous l'emplacement de l'autel de la nouvelle basilique.

Si étrange que fût la proposition, elle fut acceptée. En conséquence, le 22 mai, c'est-à-dire trois jours avant le jour fixé pour la solennité, les archers de la ville enlèvent clandestinement de Saint-Georges le sarcophage de pierre avec les ossements qu'il renferme, le transportent sur la

(1) Bernard de Besse, loc. cit.
(2) Bulle *Speravimus,* 16 juin 1230.
(3) Th. Eccleston, coll. xiii.

Colline du Paradis, et le recouvrent d'une double dalle et d'une maçonnerie solide, le tout sans clergé ni témoins officiels (1).

Les saintes reliques se trouvaient ainsi à l'abri de toute profanation; mais une translation faite dans des conditions si irrégulières n'était-elle pas la plus audacieuse des profanations? Ce fut le cri universel des habitants d'Assise, aussi bien que le sentiment intime de Jean Parent et des légats, lorsqu'ils apprirent ce qui s'était passé (2).

Cependant, les fêtes de la Pentecôte approchaient; les Frères Mineurs arrivaient par groupes, et derrière eux des centaines de pèlerins, encombrant la cité et les alentours (3). Il fallait prendre une décision. Pouvait-on condamner cette multitude d'étrangers à une cruelle déception? On ne le crut pas, et il fut décidé que les fêtes auraient lieu *quand même,* et au jour désigné par Grégoire IX, c'est-à-dire le 25 mai, veille de la Pentecôte. « Elles se firent malgré tout, remarque le chroniqueur allemand, avec une grande magnificence (4). » Il entend par là sans doute qu'on ne retrancha rien au programme projeté, et que la procession traversa triomphalement les rues de la ville, de l'église Saint-Georges à la basilique de Saint-François. Les légats exprimèrent publiquement le regret de Grégoire IX de ne pouvoir présider lui-même ces fêtes religieuses, et ils lurent la lettre apostolique où il racontait, pour leur consolation et à la louange de saint François, un miracle insigne récemment obtenu en

(1) « Corpus S. Francisci, tertiâ die antequam Fratres convenissent, translatum erat. » (TH. ECCLESTON, coll. XIII.) — « Fecit Frater Helyas, qui omnia per potentiam sæcularem exequebatur, non obstante quod Frater Johannes Parens Ordini præsidebat, eamdem B. Francisci translationem fieri occulte. » (GLASSBERGER, apud *Analecta Franciscana,* t. II, p. 49.) Cf. la *Chronique des vingt-quatre généraux.*

(2) GLASSBERGER, loc. cit. — Cf. Bulle *Speravimus.*

(3) BERNARD DE BESSE, *De laud. B. Fr.*

(4) GLASSBERGER, loc. cit.

Allemagne, la résurrection d'un mort (1). Ils présentèrent ensuite les dons qu'il destinait au nouveau sanctuaire : une croix d'or, enrichie de pierres précieuses et contenant une parcelle de la vraie croix, des vases sacrés, des ornements précieux et une grosse somme d'argent pour l'achèvement de l'édifice (2).

Dieu daigna montrer, par « de nombreux miracles (3) », combien lui étaient agréables ces hommages rendus à la mémoire de son serviteur. Saint Bonaventure en cite un que nous rapportons dans sa touchante simplicité. Un disciple du séraphique Patriarche, le Frère Jacques d'Iseo, était atteint depuis son enfance d'une infirmité incurable qu'il avait réussi à dissimuler au moment de son admission dans l'Ordre. Il prenait part à l'ovation décernée à son Bienheureux Père; mais sa foi réclamait une joie plus complète. Il s'approche donc du mausolée qui contenait les ossements sacrés, prie le Saint avec toute la ferveur de son âme, et se relève subitement et radicalement guéri (4).

Ainsi, l'absence du corps vénéré n'avait pas empêché les manifestations publiques ni refroidi la piété des pèlerins. Néanmoins, l'inqualifiable conduite du Frère Élie et des magistrats d'Assise méritait une punition. Elle ne se fit pas attendre. Le 16 juin, Grégoire IX, blessé au cœur par des procédés si inconvenants, jetait l'interdit sur la nouvelle basilique, menaçait de la dépouiller de ses privilèges et défendait aux Frères d'y tenir chapitre, si le Siège apostolique, gravement outragé, n'obtenait satisfaction dans un

(1) Glassberger. — Cf. Bref *Mirificans,* 16 mai 1230.

(2) *Tres socii,* c. xviii.

(3) « Miracula plurima. » (Bonav., c. xv.)

(4) *Id., De miracul.* — Salimbèné raconte le même fait et y ajoute la même réflexion : « Multa etiam miracula fecit *eadem die* Deus per servum suum Franciscum. » (*Chron. Parm.,* p. 29.) L'expression *eadem die* ne se rapporte-t-elle pas plus naturellement à la solennité officielle du 25 mai qu'à la translation clandestine ?

délai de quinze jours (1). La vieille cité ne s'endurcit point dans les voies de la révolte, et le Pontife pardonna sans peine une faute dont la responsabilité retombait principalement sur le Frère Élie (2).

Ajoutons à la charge de celui-ci que la translation clandestine du 22 mai eut des conséquences aussi durables que fâcheuses : on resta plus de six siècles sans connaître le lieu précis où reposaient les reliques du saint Patriarche. L'imagination des peuples eut beau jeu pour composer les plus gracieuses légendes sur l'attitude et les qualités du corps stigmatisé; mais la certitude faisait défaut. Ce n'est qu'au dix-neuvième siècle qu'on a déchiré le voile qui recouvrait ce mystère, et voici dans quelles circonstances. En 1818, Pie VII autorisa le Père Joseph de Bonis, général de l'Ordre des Conventuels, à faire des fouilles dans les flancs rocheux de la montagne, sous le maître-autel de l'église inférieure. Après un travail secret de cinquante-deux nuits, on découvrit enfin la grille de fer; et dans la nuit du 12 décembre, la châsse apparut en entier. Le squelette était intact et répandait une odeur suave; les bras étaient croisés sur la poitrine, la châsse était en travertin, et d'une grandeur disproportionnée à celle du corps; une pierre placée sous la tête du squelette tenait lieu de coussin mortuaire. On sait que c'était là l'oreiller ordinaire de notre Saint. Autour du tombeau gisaient dans la poussière un anneau d'argent avec une cornaline antique encastrée dans le chaton, des débris d'étoffe, des pièces de monnaie du temps, et vingt-huit grains de chapelet, douze en ambre et seize en ébène. Il n'y avait pas d'inscription tumulaire; mais aussi bien à quoi eût-elle servi? La basilique ne portait-elle pas le titre

(1) Bulle *Speravimus*.

(2) « Élie se retira dans un ermitage et trompa tout le monde par les dehors d'une pénitence qui n'était rien moins que sincère. » (TH. ECCLESTON, coll. XIII.)

de « Sépulcre de saint François »? Et le nom du séraphique Père ne se lit-il pas sur tous les murs? Néanmoins, Pie VII délégua les évêques d'Assise, de Nocera, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour faire une enquête sur l'identité du corps. Puis, après avoir lu lui-même toutes les pièces, il déclara, dans un bref daté du 5 septembre 1820, qu'il constait de la validité de la procédure et de l'identité du corps, confirma les privilèges accordés par ses prédécesseurs, et, ce qui ne se lit dans la vie d'aucun autre Saint, choisit saint François pour protecteur de la papauté (1). Quatre ans après, Léon XII instituait la fête de l'Invention du corps de saint François. En même temps, le caveau était transformé en un glorieux sanctuaire, auquel on donnait le titre d'église sépulcrale. C'est là que reposent, sous la même grille, dans la même urne et le même emplacement qu'autrefois, ces reliques si longtemps dérobées aux regards et à la vénération des chrétiens. La crypte est décorée de marbres de toutes couleurs; un autel est placé au-dessous de la châsse et adossé à la colonne qui soutient l'édifice; dix bas-reliefs en terre cuite ornent les parois du mur; dans l'hémicycle, situé entre la crypte et le jardin, le pèlerin admire deux belles statues en marbre blanc, représentant Pie VII et Pie IX. En vérité, ne dirait-on pas que dans ces deux augustes sentinelles, la Papauté est là, debout, pour veiller sur le monument qu'elle a édifié?

Grâce au sceau pontifical et à la piété des habitants d'Assise, le corps du stigmatisé de l'Alverne est demeuré intact dans son urne de pierre, où il n'a subi d'autre mutilation que celle du temps. Il nous reste de lui bon nombre d'autres reliques précieuses, dont nous ne pouvons mentionner que les principales. Au Sagro Convento, on conserve deux de

(1) *Saint François et les Papes*, par le R. P. Orlando, S. J. (Voir la *Sicilia cattolica*, septembre 1882.)

ses tuniques; une feuille de parchemin teint du sang qui coulait de sa plaie latérale; la planche qui lui servait de lit, ornée de son portrait par Giunta de Pise; deux paires de chaussures, l'une en peau de chamois, l'autre en feutre, confectionnées par sainte Claire; un cilice en poil de chameau; l'original de la bulle d'Honorius III et l'autographe de la bénédiction donnée au Frère Léon. — A Notre-Dame des Anges, une corde. — A Sainte-Claire, le tableau miraculeux de Saint-Damien, le bréviaire de saint François, ainsi que l'aube et le manteau de laine blanche qu'on a retirés du tombeau de sainte Claire, caché lui aussi pendant six siècles et découvert en 1850, trente ans après celui du séraphique Père. — A Saint-Pierre de Rome, quelques gouttes du sang des stigmates. — A San Francesco à Ripa, une corde. — A Florence, l'habit que le Saint donna au comte de Monte Acuto. — Au couvent de l'Alverne, une tunique, quelques cheveux, quelques gouttes de sang coagulé et l'obédience du Frère Ange de Pise. — Enfin, à Paris, dans la résidence des Pères Capucins, un ample manteau de laine grise. Dépouilles opimes de la pénitence, dépouilles sacrées qui ont ouvert aux fidèles de nouvelles et intarissables sources de grâces, où des milliers de pèlerins sont venus, dans les jours d'épreuves, puiser la force ou la résignation.

Ne nous en séparons pas sans jeter un coup d'œil sur le culte dont saint François est l'objet et sans considérer les magnificences de son tombeau.

Son culte se répandit bientôt sur toutes les plages de l'univers, jusqu'aux îles les plus lointaines; et après la découverte du nouveau monde par Christophe Colomb, il régna sur les deux hémisphères. Toutefois, la France et l'Espagne, ces deux nations qu'il avait aimées d'un amour de prédilection et qui avaient entendu avec sa voix les battements de son cœur d'apôtre, se distinguèrent

entre toutes les autres. Elles rivalisèrent de zèle avec l'Italie, pour lui rendre leurs hommages et célébrer ses vertus. Les rois et les hauts barons donnèrent son nom à leurs fils; les peuples lui bâtirent des autels; les déshérités de ce monde implorèrent le secours de sa puissante médiation; et Dieu se plut à autoriser leur confiance par une foule de bienfaits de tout genre, qu'on peut lire dans les chroniques de l'Ordre.

Cependant, quelle que soit la dévotion des différentes contrées du monde envers cet amant de la pauvreté, il est une cité qui, sous ce rapport, éclipse toutes les autres : cité tellement identifiée avec son héros que son histoire semble commencer avec lui. Nos lecteurs la connaissent depuis longtemps : c'est Assise, c'est la patrie du Saint. Assise a perdu son cachet de cité étrusque, de municipe romain, pour demeurer « la cité séraphique ». Ses autres illustrations sont tombées dans l'oubli, les vaillants capitaines qui durent la défendre contre les armes de Totila, de Didier, de Charlemagne, de Frédéric Barberousse, parce qu'elle est sur le chemin de Rome, aussi bien que le poète Métastase, qui s'éleva si haut avec Mozart sur les ailes de l'inspiration chrétienne. Seule, la mémoire de François a survécu à toutes les révolutions; seule, elle est toujours aussi vivante en Ombrie que s'il était mort d'hier.

Parcourons cette ville, à laquelle les maîtres du jour n'ont point enlevé sa physionomie du moyen âge. Sur la principale porte d'entrée, vous lisez une inscription complètement étrangère aux tumultueuses agitations de ce monde et douce comme une voix du ciel : c'est la bénédiction que saint François, aveugle et mourant, donna à sa patrie. Vous franchissez les bastions et les murs, jadis témoins de tant de combats, et vous saluez de loin les ruines imposantes du château fort, au pied duquel la ville semble dormir. Hormis

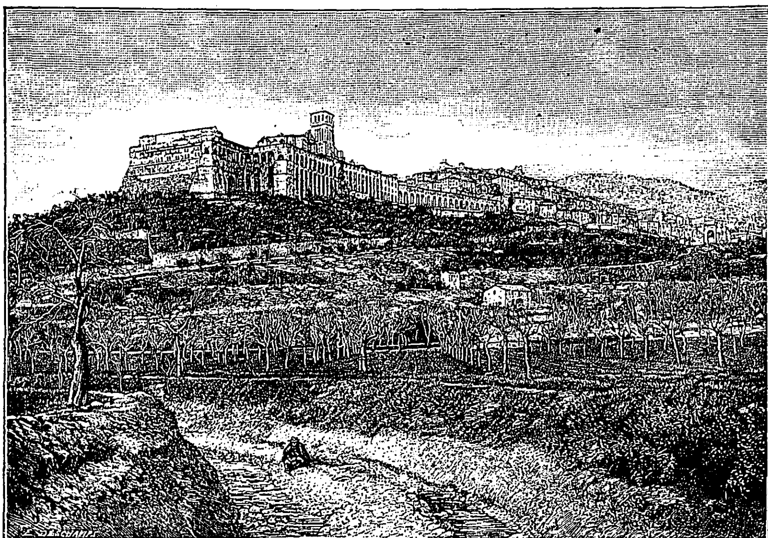
quelques chants populaires, que des voix sonores fredonnent aux heures du soir, vous n'entendez guère que la psalmodie aérienne des cloches des monastères, les ébats de l'enfance, ou le doux ramage des oiseaux qui gazouillent dans les jardins.

Sans commerce, sans industrie, Assise n'a rien de la civilisation bruyante de nos grandes villes de France. Elle vit d'une tradition, d'un tombeau; c'est une cité funèbre, mais funèbre à la manière de Rome et de Jérusalem, sur lesquelles plane l'ombre des martyrs et du divin Crucifié. Mille souvenirs sacrés peuplent cette solitude, et ce qui ravit votre âme, c'est qu'ils s'harmonisent entre eux dans une parfaite unité. Ces rues étroites que vous gravissez, ces fresques antiques qui décorent la façade ou le vestibule des maisons gothiques des treizième et quatorzième siècles, ces monastères, ces églises qui forment le centre et comme l'âme de la cité, tout vous parle du héros en qui Dante salue la lumière de l'Occident.

Parmi tant de monuments, le premier qui frappe vos regards, c'est le tombeau du Saint, véritable merveille de magnificence et d'architecture, qui devint dès l'origine un centre d'attraction et d'inspiration nouvelle pour les arts et pour les lettres. Nous avons vu comment Grégoire IX avait daigné en poser la première pierre, et au prix de quels efforts de génie le Ministre général l'avait fait jaillir, pour ainsi parler, des entrailles rocheuses de la colline du Paradis. Les travaux ne furent entièrement terminés qu'au bout de treize ans (1243); et ce fut un autre successeur de Pierre, le pape Innocent IV, qui vint en personne consacrer la basilique. En mémoire de cette cérémonie et du séjour de l'auguste Pontife, le monastère fut désigné sous le nom de *Sagro Convento*. L'église reçut plus tard, de Benoît XIV, le titre de chapelle papale.

Le *Sagro Convento* est un des bijoux artistiques de l'Italie. « Il n'a point d'égal; avant de l'avoir vu, on n'a pas l'idée de l'art et du génie du moyen âge. Joignez-y Dante et les Fioretti de saint François, c'est le chef-d'œuvre du christianisme mystique (1). »

Le monastère, bâti au sommet d'une éminence abrupte, sur un double rang d'arcades superposées, porte le cachet



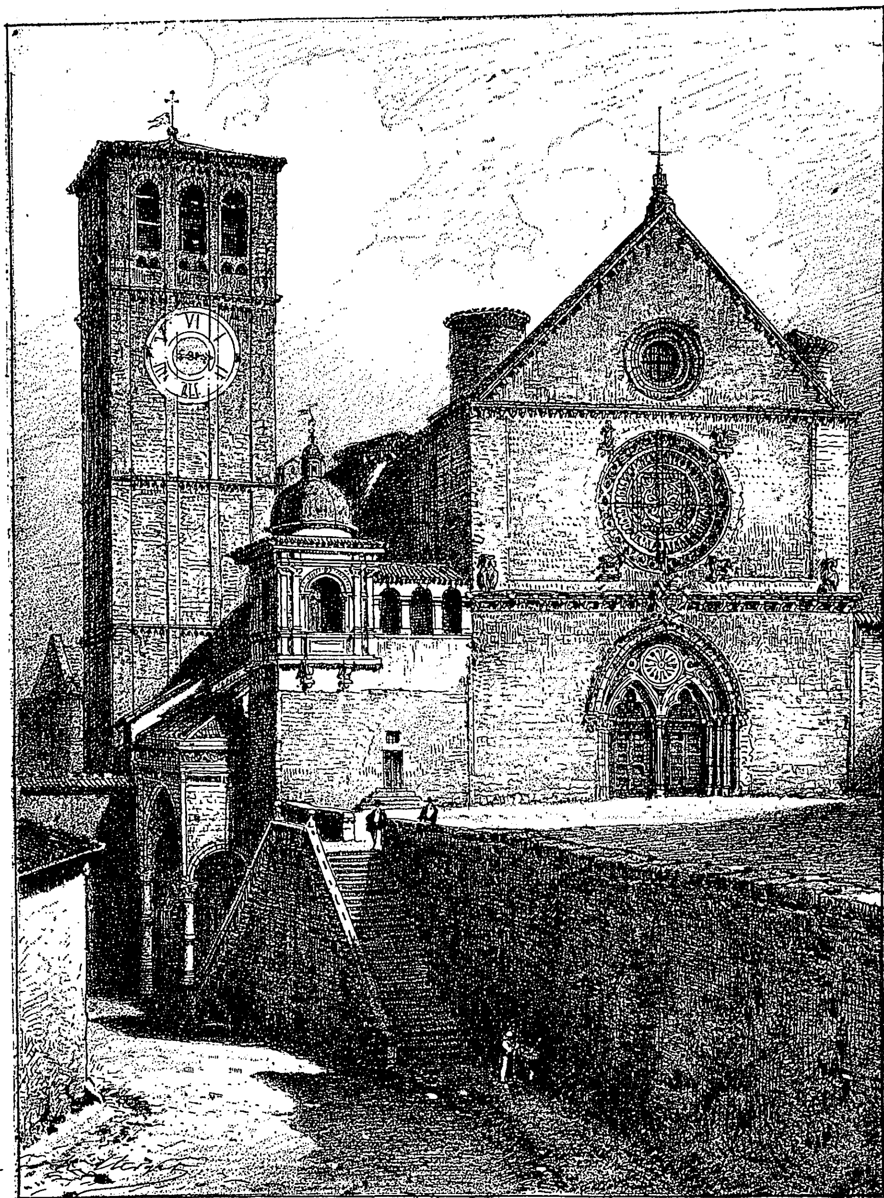
LE SAGRO CONVENTO D'ASSISE. — VUE D'ENSEMBLE.

d'un autre âge. Ses créneaux, ses arceaux de briques, ses terrasses et ses cloîtres suspendus lui donnent l'aspect d'un manoir féodal. Sur sa partie occidentale, il surplombe un précipice; à ses pieds roule un torrent (le Tescio) qui tournoie au loin à travers les grèves de cailloux roulés. La galerie du midi, œuvre de Sixte IV, avec sa vue sur la vallée et son horizon fait à souhait pour arrêter et retenir le regard, est unique au monde.

(1) Taine, *Voyage en Italie.*

A côté du monastère, au bout d'une cour bordée de fines colonnettes, se dresse la basilique, qui se compose de trois sanctuaires superposés : l'église supérieure, l'église inférieure et la crypte. Les deux premières sont l'œuvre de Jacques Lapo, surnommé l'Allemand; la dernière est l'œuvre du Romain Pascal Belli. Le style des trois sanctuaires offre un contraste frappant à l'œil, mais dont on saisit bien vite le sens profond : ils sont l'image des trois phases de la vie du Saint. A la base, vous avez la croix. L'église inférieure, au style roman, grave et sévère, vous rappelle la pénitence et les austérités du fils de Bernardone. L'église supérieure, avec ses ogives élancées et sa pleine lumière, ses rosaces et ses vitraux, ses stalles chargées de sculptures et sa merveilleuse broderie de formes élégantes qui s'enchevêtrent comme une parure de fiancée, vous le fait entrevoir glorieux et couronné dans le ciel. La première vous fait venir les larmes aux yeux; la seconde vous porte à cette espérance plaintive qui est le plus fécond élément de la prière; la troisième, symbole de l'extase et de la transfiguration, vous donne un avant-goût de l'éternelle félicité. Ainsi tout s'harmonise dans un ensemble vraiment admirable, pour raconter dans un poème de pierre les espérances, les luttes et la victoire définitive du Séraphin d'Assise.

Douze couvents d'hommes et de femmes, occupés par les diverses branches de l'Ordre, s'échelonnent comme autant de tentes à l'ombre du pavillon patriarcal où repose le séraphique Père. Chacun de ces couvents rappelle une des périodes de son existence; mais tous se rapportent à une seule tombe, et sont rangés autour d'elle comme des enfants autour de leur mère. Rivo-Torto, où le serviteur de Dieu composa sa première Règle; Notre-Dame des Anges, avec son dôme qui brille comme un phare au milieu de la plaine et fait penser à Bramante et à Vignole; Saint-Damien, qui



BASILIQUE DE SAINT-FRANÇOIS, A ASSISE.

(Vue de l'église supérieure et du porche de l'église inférieure.)

montre sur les premières ondulations de la montagne ses murailles basses et noircies par le temps; Sainte-Claire, belle église ogivale du treizième siècle, due au génie du Frère Mineur Philippe de Cambello de Spolète; la Chiesa Nuova (l'Église Neuve), église grecque surmontée de cinq coupoles en mémoire des cinq stigmates de François, et bâtie par Philippe III, roi d'Espagne, sur l'emplacement de la demeure des Moriconi; enfin, au-dessous des ruines pendantes de la citadelle, la modeste chapelle des Pères Capucins : autant d'arcs de triomphe élevés par la foi catholique sur la route qui conduit au tombeau patriarcal (1).

L'humble François n'avait demandé en mourant qu'un peu de terre, et encore dans un lieu déshonoré; et voici qu'une triple basilique recouvre ses ossements, qu'une ville entière lui sert, pour ainsi dire, de mausolée, et que son tombeau devient un foyer de vie et de lumière, et bientôt un des plus vénérables sanctuaires de la catholicité.

L'architecture avait fait son œuvre sur la tombe du Saint. « Mais les hommes du moyen âge ne pensaient pas avoir achevé un monument pour l'avoir élevé pierre sur pierre. Il fallait que ces pierres parlassent, qu'elles parlassent le langage de la peinture, qui est entendu des ignorants et des petits; il fallait que le ciel s'y rendît visible, et que les saints et les anges y demeurassent présents par leurs images, afin de consoler et de prêcher les peuples (2). » La peinture se présenta donc à son tour. Les voûtes des deux églises supérieures furent couvertes d'un champ d'azur semé d'étoiles d'or; et sur les parois se déroulèrent, en face des révélations bibliques, les scènes de la vie du Pénitent d'Assise. Mais comme s'il eût été impossible d'approcher sans profit de ces

(1) Voir l'*Étude sur les monuments d'Assise*, par M. l'abbé Riche. (Trad. des *Fioretti*.)

(2) Ozanam, *les Poëtes franciscains*, p. 89.

murs bénis, la basilique devint le berceau d'une école nouvelle ; et l'art, rajeuni, vivifié par un souffle d'en haut, s'élança de cette colline pour se répandre des Alpes à la baie de Naples. Après Giunta de Pise et Giovanni Cimabue de Florence, après ces représentants de la vieille école byzantine, vint enfin Giotto : Giotto, petit pâtre qui fut l'élève de Cimabue et surpassa son maître ; Giotto, qui fit en peinture ce que Jacques l'Allemand avait fait pour l'architecture, une véritable révolution : il découvrit la nature et prit pour idéal les formes exquises des régions supérieures.

Giotto écrivit son poème avec le pinceau sur les voûtes de l'église inférieure, comme Dante, son contemporain et son ami, l'avait tracé avec la plume dans sa *Divine Comédie*. On y sent le même souffle inspirateur, et les immortelles fresques du peintre vous font rêver malgré vous aux pages sublimes du poète. On est saisi d'admiration, en voyant avec quelle vigueur de sentiment chrétien l'artiste a conçu son plan, et avec quelle harmonie dans les tons et les couleurs il l'a exécuté. A ses yeux, les vertus religieuses sont le principe des grandeurs de son héros, la base de la restauration sociale dont il est l'ouvrier, le motif de son éternelle glorification. Le pinceau doit donc les représenter hardiment, sous le caractère qui guérit le mieux et élève le plus haut la nature humaine, quoiqu'il l'épouvante, c'est-à-dire, sous les trois vœux monastiques, l'obéissance, la pauvreté et la chasteté. La traduction de cette pensée remplit les trois premières fresques du transept. Le poème a son couronnement dans la quatrième fresque, qui représente François assis sur un trône étincelant d'or, vêtu d'une riche dalmatique, tenant à la main une oriflamme rouge, à la hampe *fleurdelisée,* et entouré d'un chœur d'anges qui exaltent l'excellence de ses œuvres. Il faut voir ces peintures par une belle matinée de printemps, lorsque les verrières s'animent

sous les joyeux reflets du soleil. Comme on en goûte alors la fraîcheur, le suave coloris et l'harmonieux agencement !

Giotto meurt; mais loin que son art meure avec lui, les progrès ne s'arrêtent plus parmi ses disciples : Adone Doni, Ghirlandaio, Giovanni Spagna et ce Pietro Cavallini dont le *Crucifiement,* avec son Christ mourant et ses anges si tristes recueillant dans des coupes d'or le sang divin, vous prosterne à genoux dans l'extase de la prière. Enfin, avec Fra Angelico, le Pérugin et Raphaël, l'école mystique d'Ombrie arrivait à son plein épanouissement. Et ces princes de la peinture, puis à leur suite les Bellini, les Carrache, les Guido Reni, les Zurbaran, les Murillo, les Overbeck, les Benouville, offraient au séraphin d'Assise l'hommage de leur pinceau, dans l'espérance qu'un rayon de sa gloire rejaillirait sur leurs œuvres.

Le mouvement de rénovation qui emportait l'Italie atteignit aussi la langue nationale, mais à travers des obstacles qui paraissaient insurmontables. A cette époque régnait en Sicile, où la cour de Frédéric II donnait le ton, une poésie langoureuse, née du gai savoir provençal et des fictions mauresques, flattant toutes les aspirations de la chair et habituant la jeunesse italienne « à passer sa vie aux genoux des femmes, dans l'oubli de la patrie et de la liberté (1) ».

Les Franciscains osèrent résister au courant qui entraînait la littérature vers la fange du sensualisme païen. Ils chantèrent les mystères et les beautés du christianisme. Saint Bonaventure célébra, dans un rythme cadencé, d'une douceur inexprimable, les grandeurs de la Reine des Vierges; Jacopone la fit gémir dans son *Stabat,* « cette complainte si douce qu'on y reconnaît bien une douleur toute divine et

(1) Ozanam, *les Poètes franciscains,* p. 50.

consolée par les anges ; si simple dans son latin populaire, que les femmes et les enfants en comprennent la moitié par les mots, l'autre moitié par le chant et le cœur (1) ». Puis, Giacomino de Vérone, dans l'*Enfer* et dans le *Paradis,* et le même Jacopone, dans ses *Canzone,* se rapprochèrent davantage de la foule. Ils saisirent des mains de la muse sicilienne l'idiome aulique, national, qu'elle profanait, et le purifièrent en cherchant ailleurs la source de leurs inspirations : ailleurs, c'est-à-dire au vif du cœur humain, dans les harmonies de la nature éclairée d'un rayon divin, dans la conscience remuée par la foi et le repentir, dans cet insatiable besoin de vie et de félicité infinies qui fait à la fois notre tourment et notre honneur. Le peuple, pour qui ils chantaient, se tourna vers eux, et c'est ainsi que leur exemple fraya le chemin de l'immortalité à Dante, à Pétrarque, au Tasse, aux génies soucieux du beau, du vrai, du divin.

Ils contribuèrent puissamment au triomphe de la renaissance chrétienne ; mais on n'oublia pas d'où était parti l'élan, et l'on fit justement remonter au *poète de l'Alverne* l'honneur d'avoir importé dans les lettres, comme dans les arts, un sentiment jusqu'alors latent ou à l'état d'ébauche, l'amour séraphique.

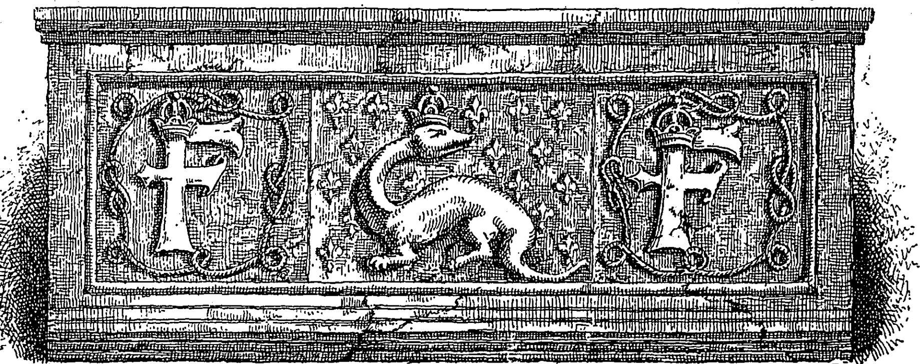
Il nous plaît de redire, avec les plus éminents critiques de nos jours, que l'humble Mendiant d'Assise, que cet homme passionné pour les petits et les déshérités de ce monde, qui se dépouilla de tout pour mieux se consacrer au service de ses frères, fut en même temps le père de l'art chrétien, le créateur de la littérature italienne, l'auteur de la plus grande épopée dont les annales de l'ère chrétienne aient gardé le souvenir. Il nous plaît de redire aussi que la postérité se montra reconnaissante envers lui, et que, par un contraste

(1) Ozanam, *les Poëtes franciscains,* p. 182.

étrange, la gloire favorisa entre tous celui qui l'avait le plus méprisée. Il exerça une sorte de royauté sur tout le haut moyen âge, qui prit plaisir à exalter son génie, ses vertus, son influence sociale, et ne craignit pas d'appeler le siècle auquel il appartient le siècle de saint François. Cette royauté intellectuelle, quoique moins éclatante aujourd'hui qu'aux âges de foi, n'est pas à son déclin; les fêtes du septième centenaire à Assise, à Naples, par toute la chrétienté, en ont été une preuve éclatante. Mais il ne faut pas que ce rayon de gloire attaché à la vertu nous porte à prendre le change sur la source et l'essence de cette souveraineté. Le fils de Bernardone n'est pas grand parce qu'il fut poète ou parce qu'il inspira le ciseau de Jacques Lapo, le pinceau de Raphaël, l'éloquence de Bossuet, ni même parce qu'il fut orné de privilèges extraordinaires et favorisé de communications mystiques. Il est grand parce qu'il fut le héros de l'amour divin et le type le plus achevé du dévouement. Ce sont ses vertus et ses œuvres qui font sa gloire, et telle est l'excellence des unes et des autres, que les éloges des hommes, les chefs-d'œuvre de l'art et même les honneurs des autels seront toujours inférieurs à des mérites que Dieu seul peut récompenser.



Médaille frappée par ordre de Sixte-Quint. (1588.)



La cordelière entourant l'F couronné.
(Château de Chambord.)

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE ET JEUNESSE DE SAINT FRANÇOIS.

(1182-1205)

CHAPITRE II

SA CONVERSION.

(1205-1207)

CHAPITRE III

SA VOCATION.

(1206-1209)

CHAPITRE IV

COMMENCEMENTS DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.

(1209)

CHAPITRE V

SAINT FRANÇOIS ET SES PREMIERS COMPAGNONS.

CHAPITRE VI

EN TOSCANE.

(1210-1212).

CHAPITRE VII

SAINT FRANÇOIS ET LES PAUVRES DAMES.

(1212)

CHAPITRE VIII

L'APOTRE. — CONCILE DE LATRAN.

(1212-1215)

CHAPITRE IX

INDULGENCE DE LA PORTIONCULE.

(1216-1217)

CHAPITRE X

PREMIERS CHAPITRES GÉNÉRAUX. — CHAPITRE DES NATTES.

(1217-1219)

CHAPITRE XI

MISSIONS D'ORIENT ET DU MAROC.

(1219-1220)

CHAPITRE XII

RETOUR DE SAINT FRANÇOIS EN ITALIE.

(1220-1221)

CHAPITRE XIII

LE TIERS ORDRE. — SON BUT ET SES DESTINÉES.

(1221)

CHAPITRE XIV

APOSTOLAT DU SAINT DANS L'ITALIE MÉRIDIONALE.

(1222-1223)

CHAPITRE XV

PORTRAIT MORAL DE SAINT FRANÇOIS.

CHAPITRE XVI

LE MONT ALVERNE.

(1224)

CHAPITRE XVII

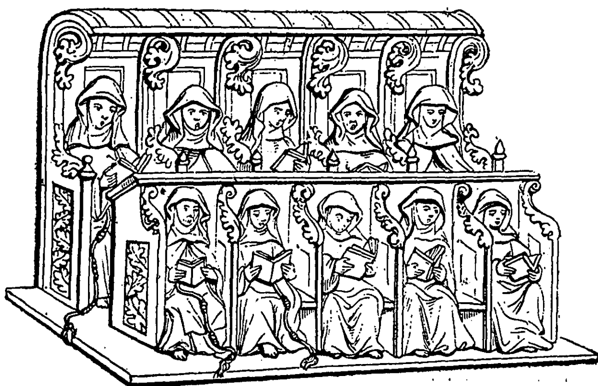
DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINT FRANÇOIS.

(1224-1226)

CHAPITRE XVIII

MAGNIFICENCES DE SON TOMBEAU.

(1226-1230)



Fransciscaines au chœur.
(Miniature d'un manuscrit du quatorzième siècle.)

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.




UNIVERSITY OF CHICAGO
57 873 068